

Les contes de Marc'harid Fulup



Marguerite
Philippe





LA VOCATION DE L'ARBRE D'OR

est de partager ses admirations avec les lecteurs, son admiration pour les grands textes nourrissants du passé et celle aussi pour l'œuvre de contemporains majeurs qui seront probablement davantage appréciés demain qu'aujourd'hui.

Trop d'ouvrages essentiels à la culture de l'âme ou de l'identité de chacun sont aujourd'hui indisponibles dans un marché du livre transformé en industrie lourde. Et quand par chance ils sont disponibles, c'est financièrement que trop souvent ils deviennent inaccessibles.

La belle littérature, les outils de développement personnel, d'identité et de progrès, on les trouvera donc au catalogue de l'Arbre d'Or à des prix résolument bas pour la qualité offerte.

LES DROITS DES AUTEURS

Cet e-book est sous la protection de la loi fédérale suisse sur le droit d'auteur et les droits voisins (art. 2, al. 2 tit. a, LDA). Il est également protégé par les traités internationaux sur la propriété industrielle.

Comme un livre papier, le présent fichier et son image de couverture sont sous copyright, vous ne devez en aucune façon les modifier, les utiliser ou les diffuser sans l'accord des ayant-droits. Obtenir ce fichier autrement que suite à un téléchargement après paiement sur le site est un délit. Transmettre ce fichier encodé sur un autre ordinateur que celui avec lequel il a été payé et téléchargé peut occasionner des dommages informatiques susceptibles d'engager votre responsabilité civile.

Ne diffusez pas votre copie mais, au contraire, quand un titre vous a plu, encouragez-en l'achat. Vous contribuerez à ce que les auteurs vous réservent à l'avenir le meilleur de leur production, parce qu'ils auront confiance en vous.

Marguerite Philippe

Les contes de
Marc'harid Fulup



© Arbre d'Or, Genève, octobre 2007
<http://www.arbredor.com>
Tous droits réservés pour tous pays

LE TRÉSOR DU MÉNEZ-BRÉ

De Marguerite Philippe — la reine du folklore breton — vous apprendrez la véridique histoire de Gwenc’hlan¹, telle qu’elle se raconte aux « fileries » d’hiver, sous les chaumes. Il habitait, à l’entendre, le manoir de Rûn-ar-Goff, sur le versant occidental de la montagne. Son physique même n’était pas celui du commun des hommes. Il avait la tête mobile sur les épaules, et pour voir derrière lui n’avait pas besoin de tourner le corps. Ainsi, rien ne lui échappait : il avait les yeux partout à la fois. Il était comme le Ménez, qui, sans bouger, regarde les quatre coins du ciel. Au moral, pareillement, il possédait l’omniscience. Les autres mortels ne connaissaient les événements que lorsqu’ils se sont produits ; lui les voyait se mettre en marche. D’humeur taciturne, il se plaisait peu à la conversation des humains, mais il avait avec les animaux de longs colloques. Les corbeaux, avant de regagner leurs gîtes des bois, venaient, le soir, lui faire leur rapport, et les oiseaux de passage s’arrêtaient sur le rebord de sa croisée pour lui rendre compte de ce qu’ils avaient observé d’insolite sur leur parcours.

Une année, il fut informé par eux qu’une horde innombrable de soudards saxons s’apprêtait à faire irruption sur nos côtes. Alors, dédaignant de répondre à ses gens qui le pressaient de questions, il revêtit son harnois de guerre, ceignit sa lourde épée qui, d’ordinaire, reposait étendue sous son traversin, et, toujours silencieux, le visage plus impénétrable encore que de coutume, se dirigea seul sur la montagne. Parvenu au sommet, il commença de brandir en l’air, tout autour de sa tête, sa flamberge, ahannant et se démenant avec une ardeur farouche, comme s’il eût eu affaire à des milliers d’assaillants invisibles. De l’aube au couchant, il ferraila de la sorte, au grand soleil. Les coups se multipliaient si brusques et si rapides que, d’en bas, on eût dit un perpétuel jaillissement d’éclairs. Sur le soir seulement il cessa de batailler, puisa de l’eau de pluie dans le creux d’une roche et lava sa sueur.

« Comprenez-vous, maintenant ? » demanda-t-il, de retour dans la plaine, aux personnes que sa bizarre conduite avait intriguées.

¹ Gwenglan ou Gwenc’hlan est la dernière figure druidique, historique ou légendaire, du monde armoricain vers le V^e siècle de notre ère. La Villemarqué a publié une chanson intitulée : La Prophétie de Gwenc’hlan, dans la première partie du *Barzaz Breizh* (Chants mythologiques, héroïques et ballades).

Il montrait, du geste, le ciel, la mer lointaine, où ruisselaient des pourpres sombres ; les nuages avaient l'air de traîner leurs franges dans du sang, et le vent de Manche charriait des odeurs fades et lourdes, les mêmes qui, après les grands fauchages d'hommes, s'exhalent des champs de massacre. Gwenc'hlan avait exterminé jusqu'au dernier les futurs envahisseurs.

Quand approcha pour lui l'heure fatidique, un aigle de mer la lui vint annoncer. Il arracha une plume à l'aile de l'oiseau, et, avec cette plume, il écrivit son testament :

Je vais disparaître, disait-il. Qu'on ne cherche point ma tombe : il ne sera au pouvoir de qui que ce soit de la découvrir. Je veux dormir en paix dans une sépulture inconnue. Qu'on ne cherche pas davantage mes livres et les secrets qu'ils contiennent. Je les emporte avec moi pour me servir d'oreiller. Quant à mes richesses, qui sont immenses, je les eusse volontiers léguées à mes concitoyens. Mais je leur donnerais là un présent funeste. Que les Bretons gardent leur pauvreté : elle est la source des meilleures joies.

Cela fait, il plia le papier en quatre et le jeta au vent. Puis, à la nuit close, il se mit en route vers le Ménez. Derrière lui venaient les douze chariots de Rûn-ar-Goff, chargés de tonnes d'or, d'argent et d'escarboucles. Il avait eu soin, au préalable, de bander les yeux des conducteurs, en sorte que ceux-ci voyagèrent à l'aveuglette, réglant leur marche sur celle des chevaux. Ils racontèrent le lendemain qu'ils avaient dû accomplir un très long trajet. Le vrai, c'est que Gwenc'hlan, pour les mieux dépister, leur avait fait faire plusieurs fois le tour de la montagne. Brusquement, les attelages s'étaient arrêtés d'eux-mêmes ; aussi les chariots s'étaient vidés : les tonnes pesantes avaient chu sans bruit, comme englouties dans un puits sans fond. Après quoi l'on avait entendu s'élever une espèce de psalmodie vague, suivie d'un grand soupir. Et c'était tout ce que l'on avait su de la fin de Gwenc'hlan.

J'ai rapporté fidèlement le récit de Marguerite Philippe, plus connue sous son sobriquet de Godic ar Vonzès (la Manchote).

« Et depuis ? lui demandai-je, ces trésors enfouis par le prophète au flanc du mont, ne s'est-il trouvé personne... ? »

Elle ne me laissa point achever :

« C'est là une question, voyez-vous, à laquelle je ne réponds jamais. Je n'ai nulle envie d'être citée en justice pour une parole de trop, comme cela est arrivé jadis à la femme Burlu, de Péderneec. »

Ses réticences mêmes prouvaient qu'il y avait un épilogue à la légende : j'essayai de la pousser, de lui faire dire au moins quels avaient été les propos com-

LES CONTES DE MARAC'HID FULUP

promettants tenus par la femme Burlu, de Péder nec. Mais, sur ce chapitre, elle si expansive, si loquace, elle demeura obstinément fermée.

« Tout ce que je puis ajouter, conclut-elle, c'est que le Ménez-Bré passe à bon droit pour être la tombe de Gwenc'hlan. Aucune autre n'eût été digne de couvrir la dépouille du grand sorcier. Vivant, il aimait à y promener ses contemplations; mort, il y repose. Tous les cent ans, dit-on, la nuit de la première lune, la montagne s'ouvre, au moment précis où le disque argenté de l'astre effleure le bord de l'horizon. Si quelqu'un, saisissant cette minute, se risquait dans la fente, une lumière magique se lèverait devant lui, pour le guider jusqu'à Gwenc'hlan. Et il verrait le prince des sages couché là, ses livres sous sa tête, une branche d'ajonc dans sa main gauche et sa claire épée à son côté! Peut-être même l'entendrait-il parler comme en songe. L'esprit de Gwenc'hlan remplit les entrailles de la montagne comme la vertu de saint Hervé en parfume le sommet. »

ANATOLE LE BRAZ²

² *Contes du soleil et de la brume* (1905).

CONTES COLLECTÉS
DANS LES ANNÉES 1868 ET 1869

PÉRONIC

*Selaouit hag e klevfet,
Ha credit, mar caret,
Pe it da velet.*

Écoutez et vous entendrez,
Et croyez, si vous voulez,
Ou bien allez-y voir.

Il y avait autrefois une pauvre veuve, qui demeurait dans une misérable hutte, à Goaz-ann-ilis³, près du bourg de Plouaret, au bord de la route qui conduit à Lannion. Elle possédait pour tout bien sa hutte, une vache et un fils nommé Péronic. Elle filait, sur le seuil de sa porte, tout le long des jours, et, chaque mercredi, elle allait vendre son fil, au Vieux-Marché, d'où elle rapportait quelques sous, qui suffisaient pour les faire vivre, toute la semaine, de bouillie d'avoine et de galettes de sarrasin.

Péronic, qui avait de huit à dix ans, était un enfant intelligent, à la mine éveillée. Il faisait paître la vache de sa mère dans les terrains vagues et les douves qui bordaient la route. Un jour de printemps qu'il la surveillait, comme d'habitude, en chantant et en écorchant avec son couteau une baguette de coudrier, il fut étonné de voir le ciel s'obscurcir tout d'un coup. Il leva la tête et aperçut un beau carrosse doré, attelé de deux chevaux blancs et conduit par une belle princesse. Le carrosse descendit près de lui et la princesse lui sourit et lui demanda⁴ :

— Veux-tu venir avec moi, mon petit ami ?

— Je ne peux pas, répondit-il, abandonner ma vache et ma mère.

— Va dire à ta mère de venir me parler.

Péronic courut à la maison et dit :

— Mère ! mère ! il y a là-bas une belle princesse qui veut m'emmener avec elle ; venez lui parler, vite, elle vous attend.

³ « Le ruisseau de l'église ».

⁴ C'est ordinairement un géant magicien qui remplit le rôle attribué ici à une princesse magicienne.

La vieille jeta là sa quenouille et suivit l'enfant.

— Voulez-vous, bonne femme, lui demanda la princesse, permettre à votre fils de venir avec moi, comme valet ? J'aurai bien soin de lui et vous pourrez être sans inquiétude à son endroit.

La mère hésitait et ne savait que répondre.

— Voici deux cents écus d'or, lui dit la princesse, en tendant une poignée d'or, et je donnerai à votre fils cent écus d'or, par an.

La pauvre femme n'avait jamais possédé ni même vu pareille somme, et elle tendit la main pour la recevoir et dit oui.

Alors, Péronic fit ses adieux à sa mère, puis il monta dans le carrosse, qui s'éleva en l'air et disparut. Vers le coucher du soleil, le carrosse se trouva dans une grande avenue de vieux chênes, avec un beau château à l'extrémité. La princesse et Péronic descendirent à terre et entrèrent dans le château, par une grande porte en fer.

Le lendemain matin, la princesse dit à Péronic :

— Je vais en voyage, et tu resteras seul ici, pendant mon absence, mais tu ne manqueras de rien dans ce château. Viens, que je te montre, avant de partir, ce que tu auras à faire.

Elle le conduisit d'abord à l'écurie.

— Voici une jument, dont tu auras grand soin. Tu lui donneras du foin et de l'avoine à discrétion et la promèneras, deux fois par jour.

Et, lui montrant une autre jument, maigre et de mauvaise mine, autant que la première était grasse et luisante :

— En voilà une autre, dont tu n'auras pas à t'occuper, en aucune façon.

Puis, lui présentant un trousseau de clefs.

— Voici les clefs de tous les appartements du château. Tu pourras te promener par tout le château et entrer dans toutes les salles et les chambres, excepté une seule, celle qu'ouvre cette clef (et elle lui montra une clef) ; regarde la bien et malheur à toi, si tu désobéis ou si tu te trompes.

— Fort bien, répondit-il, mais si je n'ai pas autre chose à faire, je m'ennuierai ici, tout seul. Donnez-moi quelque chose pour me divertir et m'aider à passer le temps.

— Que veux-tu que je te donne ?

— Des quilles et une boule d'argent, par exemple.

— Soit ; voilà des quilles et une boule d'argent.

— Merci ! Mais je voudrais bien avoir encore des quilles et une boule d'or.

— Voilà encore des quilles et une boule d'or ; es-tu content ?

— Oui ; mais je ferai autre chose que jouer aux quilles, je présume ?

— Que désires-tu encore ?

— Si j'avais un merle d'argent, par exemple, pour me chanter des airs de danse, quand je m'ennuierai à jouer aux quilles ?

— Soit ; voici encore un merle d'argent, qui te chantera, tant que tu voudras. Et maintenant je m'en vais : je ne sais pas combien de temps je serai absente.

Et elle s'éleva en l'air, sur son beau carrosse, et disparut.

Péronic alla donner à manger à la jument qui lui avait été recommandée, puis il la promena dans la grande avenue du château, elle était rapide comme le vent.

Quand il rentra de la promenade :

— Il faut, se dit-il, que je visite le château, puisque j'en ai toutes les clefs.

Il ouvre la porte d'une chambre et reste sur le seuil, immobile et ébloui, à la vue des tas d'argent, d'or et de pierres précieuses dont elle était remplie.

— Holà ! s'écria-t-il, la maîtresse de ce château n'est pas la première venue !

Il entre dans une autre chambre et la trouve remplie de vêtements de toute sorte, riches et pauvres, habits et robes de rois, de reines, de princes, de princesses, de ducs et de marquis, en velours et en soie, avec de riches passementeries et galons d'or et d'argent ; robes et vestes et blouses d'artisans, de paysans et de paysannes.

— Où donc suis-je ici ? se demanda-t-il, avec inquiétude ; il faut que je me tienne sur mes gardes.

Une troisième chambre était remplie de pièces de toile fine ; une quatrième contenait des jouets et des instruments de musique de toute sorte.

Tous les jours, après avoir promené la jument, joué un peu aux quilles, avec ses quilles d'argent et d'or, et écouté le chant du merle d'argent, il allait se promener par les salles et les chambres et, chaque fois, en passant devant la porte de la chambre défendue, il se disait :

— Que peut-il donc y avoir là-dedans ?

Et il était tenté de l'ouvrir. Il l'ouvrit enfin, au bout de huit jours, et vit avec étonnement un cheval, si maigre, si maigre, qu'à peine pouvait-il se tenir sur ses jambes, et dans le râtelier, devant lui, il y avait un fagot d'épines, et derrière était une botte de trèfle frais.

— La pauvre bête ! ne put-il s'empêcher de s'écrier ; je vais mettre la botte de trèfle à la place du fagot d'épines.

Et il prit la botte de trèfle, la mit dans le râtelier, et jeta le fagot d'épines dans un coin.

Le cheval, prenant alors la parole, comme un homme, lui dit :

— Merci, Péronic ! Je ne mange pas de cette nourriture, mais bien de celle

dont tu manges toi-même. Tu ne sais pas où tu es, malheureux! La princesse qui t'a amené ici est la reine des magiciennes. Il y a longtemps qu'elle me retient enchanté sous cette forme, et toi-même, si tu n'y prends garde, tu ne seras pas traité autrement que moi et une foule d'autres personnes de différentes conditions qu'elle a métamorphosées sous les formes les plus diverses. Tout espoir n'est pourtant pas perdu, et, si tu veux faire de point en point ce que je te dirai, nous pourrons sortir encore d'ici, sous notre forme naturelle, nous et les autres.

— Je ne demande pas mieux, répondit Péronic; dites-moi, vite, ce qu'il faut faire.

— Eh bien! hâtons-nous, alors, car la magicienne sait déjà que tu as ouvert la chambre défendue, et elle ne tardera pas à arriver. Va vite à la chambre au linge, et prends-y un linceul de trois aunes de long; puis, tu passeras par la chambre où tu as vu des tas d'argent et d'or et de pierres précieuses; tu en rapporteras le plus que tu pourras. Tu n'oublieras pas les quilles et les boules d'argent et d'or, et tu chargeras le tout sur mon dos. Quant au merle d'argent, tu l'emporteras dans ta poche. Puis, tu muselleras une grande doguesse, qui est dans sa niche, près de la porte (elle dort, à présent), et tu reviendras ensuite me rejoindre. Va, et dépêche-toi.

Péronic apporte le linceul de toile, et un sac rempli d'or, d'argent et de pierres précieuses; il y met aussi les quilles avec les boules d'or et d'argent et charge le tout sur le cheval. Puis, il muselle la doguesse, dans sa niche, met dans sa poche le merle d'argent et revient au cheval maigre.

— Vas encore, lui dit celui-ci, à la chambre de la magicienne, prends et emporte un petit livre rouge que tu y verras, sur la table, près de son lit, et sans lequel nous ne pouvons rien; mais, vite, vite!...

Péronic va à la chambre de la magicienne et apporte le petit livre rouge.

— A présent, monte, vite, sur mon dos et partons, car la doguesse, qui est sœur de la magicienne et qui prend à volonté la forme humaine ou animale, va briser ses chaînes en s'éveillant, et courir après nous.

Ils partent.

— Regarde derrière toi, ne vois-tu rien venir? dit bientôt le cheval à Péronic.

— Si! répondit celui-ci, je vois un grand chien qui court après nous... Il va nous atteindre.

— C'est la doguesse du château, la sœur de la magicienne. Par la vertu de mon petit livre rouge, qu'il y ait ici une belle fontaine et que nous soyons métamorphosés en deux grenouilles, au fond de l'eau.

Ce qui fut fait sur-le-champ.

La doguesse arrive aussitôt. Elle cherche et flaire et se demande:

— Où sont-ils donc passés? Ils étaient ici, il n'y a qu'un instant, et je ne vois à présent qu'une fontaine, avec deux grenouilles, au fond de l'eau! Il faut que j'aie le dire à ma sœur.

Et elle retourna au château.

— Comment, lui dit la magicienne, tu reviens seule!...

— Oui, je ne sais ce qu'ils sont devenus: en arrivant à l'endroit où je les avais vus et où je croyais les prendre, je n'ai plus trouvé qu'une fontaine, avec deux grenouilles au fond de l'eau.

— Malédiction! s'écria la magicienne en colère, les deux grenouilles dans l'eau, c'étaient eux!

C'étaient eux!...

Dès que la doguessa fut partie, Péronic et son cheval revinrent à leur forme première, et continuèrent leur route.

— Regarde derrière toi, ne vois-tu rien venir? demanda encore le cheval, un moment après.

— Si! je vois venir la magicienne, écumante de rage!

— Par la vertu de mon petit livre rouge, qu'il s'élève ici une belle chapelle, et que nous soyons métamorphosés en deux statues de saints, une de chaque côté de l'autel.

Ce qui fut encore fait, sur-le-champ.

La magicienne arrive. Elle cherche, se répand en malédictions, trépigne de colère, ne trouve rien et s'en retourne encore.

Les deux fugitifs reprennent aussitôt leur forme première et se remettent en route, sans perdre de temps. Ils franchissent un fleuve et sortent du domaine de la magicienne; elle n'a plus aucun pouvoir sur eux.

Il était temps! Elle venait de s'apercevoir que son petit livre rouge lui avait été volé, et elle avait repris elle-même la poursuite, écumante de rage, criant, hurlant et faisant un vacarme d'enfer.

— Ma malédiction sur toi, Péronic, qui m'as enlevé mon petit livre rouge, où résident ma science et ma puissance! hurla-t-elle, au bord de l'eau qu'elle ne pouvait franchir, tandis que les deux fugitifs riaient de sa fureur, sur l'autre rive.

Péronic et son cheval se dirigèrent alors sur Paris. Avant d'entrer dans la ville, le cheval dit à Péronic:

— A présent, tu vas me tuer...

— Vous tuer!... Jamais je n'aurai le courage de faire cela!...

— Il le faut, pourtant, pour mener ton entreprise à bonne fin. Tu me tueras, te dis-je, puis tu m'écorcheras, et tu verras ensuite ce qui arrivera. Mais aie confiance en moi, et ne crains rien.

Péronic tua le cheval, l'écorcha et fut bien surpris de voir sortir de sa peau un beau prince, qui lui dit :

— Ma bénédiction sur toi, Péronic, car tu m'as délivré de l'enchantement de la magicienne, et tu as délivré, en même temps, une foule d'autres malheureux. Tous les vêtements divers que tu as vus, dans une salle du château, appartenaient à autant de personnes de différentes conditions, métamorphosées et retenues captives par la magicienne et qui, aujourd'hui, ont recouvré leur forme naturelle et leur liberté, comme moi. Je suis le fils de l'empereur de Turquie ; viens avec moi à la cour de mon père, et tu épouseras ma sœur, la plus belle princesse qui soit sous l'œil du soleil, et tu seras empereur de Turquie, à la mort de mon père.

— Merci ! répondit Péronic, mais je ne veux pas me marier encore ; je veux voyager et voir du pays pendant que je suis jeune ; plus tard, nous pourrons nous retrouver et alors, peut-être...

Et ils se firent leurs adieux et allèrent chacun de son côté⁵.

Péronic se rendit à Paris et alla loger dans une hôtellerie située près du palais du roi. Comme son éducation première avait été assez négligée, il prit des leçons de français, d'écriture, de danse et d'escrime, et il fit des progrès si rapides, qu'au bout de trois mois, ses maîtres n'eurent plus rien à lui apprendre. Alors, il se présenta chez le roi et demanda qu'on voulût bien lui confier quelque emploi au palais. On le prit comme aide-jardinier. De six heures du matin à six heures du soir, il travaillait dans les jardins du palais, et, comme il était intelligent et laborieux, il plaisait beaucoup au maître-jardinier.

Au bout de quelque temps, il demanda :

— Quand donc aura lieu la fête des jardiniers, maître ?

— Dans trois semaines, lui répondit le maître jardinier.

— Trois semaines, c'est bien long !... Si l'on avançait cette date ? Moi, j'ai de l'argent et je payerai tous les frais ; j'ai hâte de connaître tous les jardiniers de Paris.

— Soit, répondit le maître-jardinier, puisque vous vous chargez de tous les frais, je ne vois pas de difficulté à cela.

On s'occupa donc des préparatifs de la fête, et on dressa des tentes et des tables dans la grande allée du jardin. Tous les jardiniers de Paris reçurent des invitations et la fête fut magnifique.

En se levant de table, on joua à différents jeux, aux boules, à la galoche, aux

⁵ Ordinairement le héros, au lieu d'un prince, délivre une princesse, qu'il épouse plus tard. Les épisodes qui suivent semblent appartenir à un autre cycle de récits.

quilles. Péronic alla chercher ses quilles et sa boule d'argent, qui excitèrent l'admiration de tout le monde.

Le roi vint se promener dans le jardin, avec sa fille au bras, et la princesse convoita les quilles et la boule d'argent de Péronic. Quand elle fut rentrée au palais, elle envoya sa femme de chambre lui demander s'il voulait les lui vendre.

— Volontiers, répondit-il, je n'ai rien à refuser à la princesse.

— Combien en demandez-vous ?

— Oh ! je ne veux ni argent ni or.

— Quoi donc ?

— Un baiser seulement de la princesse.

— Insolent ! songez donc à ce que vous dites ; demandez de l'or et de l'argent et vous en aurez, mais cela, jamais !

— Peut-être ; faites toujours part de ma demande à la princesse.

La femme de chambre retourne vers sa maîtresse.

— Eh bien ? lui demanda celle-ci.

— Je n'ose pas vous rapporter sa réponse, princesse.

— Pourquoi donc ? Dites, sans crainte.

— Eh bien ! il a dit qu'il ne donnera ses quilles ni pour de l'argent ni pour de l'or.

— Pour quoi donc les donnera-t-il ?

— Pour un baiser de vous.

— Ah ! vraiment ? Dites-lui de venir me parler.

La chambrière retourna vers Péronic, et lui dit :

— Venez parler à la princesse, et apportez vos quilles et votre boule d'argent.

Péronic se rend auprès de la princesse, qui lui demande :

— Comment, jeune jardinier, est-il donc vrai que vous ne voulez donner vos quilles ni pour de l'argent ni pour de l'or ?

— Oui, princesse, c'est vrai.

— Pour quoi donc les céderiez-vous bien ?

— Pour ce que j'ai dit à votre femme de chambre, princesse, et pas pour autre chose.

— Mais c'est déraisonnable ; vous savez bien que cela ne se peut pas.

— Alors, princesse, vous n'aurez pas mes quilles d'argent.

— Et c'est bien là votre dernier mot ?

— C'est bien là mon dernier mot, princesse.

— Eh bien, puisqu'il le faut...

Et la princesse se laissa prendre un baiser, sur la joue, et Péronic lui donna ses quilles d'argent en échange.

Trois semaines plus tard, arriva le jour de la fête des jardiniers, et Péronic dit encore au maître-jardinier :

— Voici la fête des jardiniers qui arrive et nous allons la célébrer, j'espère bien.

— Encore ? répondit le maître.

— Mais oui ; notre première fête a été si belle !

— C'est vrai ; mais les frais, qui les paiera ?

— Ne vous inquiétez pas de cela ; je me charge de tout, comme l'autre fois.

— Oh ! alors, je ne vois pas d'inconvénient à recommencer.

Et l'on célébra de nouveau la fête des jardiniers.

Après le repas, on joua encore à différents jeux et entre autres aux quilles, avec les quilles et la boule d'or de Péronic.

La princesse vit les quilles et la boule d'or, et envoya de nouveau sa femme de chambre vers le propriétaire, pour en négocier l'achat.

— Combien voulez-vous me vendre vos quilles d'or, avec la boule ? demanda-t-elle à Péronic.

— Pour qui ?

— Pour ma maîtresse.

— Eh bien ! je ne les donnerai encore ni pour de l'argent ni pour de l'or.

— Pour quoi donc les donnerez-vous ?

— Pour voir seulement le genou de la princesse.

— Insolent ! Jamais elle ne consentira à cela, vous pouvez en être certain.

— Peut-être ; demandez-lui toujours.

La chambrière revint vers sa maîtresse.

— Eh bien ? lui demanda celle-ci.

— Je n'ose vous dire ce qu'il m'a répondu.

— Pourquoi ? Dites toujours.

— Eh bien ! il a dit qu'il ne voulait ni argent ni or, mais seulement voir votre genou.

— Il est bien osé, ce jeune homme ! Dites-lui pourtant de venir me parler, et d'apporter ses quilles et sa boule.

Péronic se rendit auprès de la princesse, qui lui dit :

— Ce que vous m'avez demandé, par ma femme de chambre, n'est pas possible, mais demandez-moi de l'argent et de l'or autant que vous en voudrez, et vous l'aurez.

— Non, princesse, répondit-il, de l'argent et de l'or, j'en ai à discrétion, et il me faut ce que j'ai demandé ou rien.

— Vous êtes vraiment déraisonnable, jeune homme ; pourtant... puisqu'il le faut...

Et elle leva promptement sa robe, jusqu'au genou, et la laissa retomber aussitôt.

— Vous avez vu ? demanda-t-elle, en rougissant.

— Oui, mais pas assez ; vous avez laissé retomber votre robe, trop vite.

— Il n'entraît pas dans nos conditions que je devais la tenir relevée plus longtemps, et vos quilles et votre boule d'or m'appartiennent.

— C'est vrai, et les voici.

Et il lui remit les quilles et la boule d'or.

Huit jours plus tard, Péronic dit encore au maître-jardinier :

— J'ai régélé, deux fois, les jardiniers de la ville, mais leurs femmes, leurs mères, leurs sœurs et leurs enfants n'ont pas pris part à nos fêtes, et je désire les régaler aussi.

— L'idée est louable, répondit le vieux jardinier, et je l'approuve fort.

On célébra donc une troisième fête, plus belle que les autres, à laquelle furent invités, avec les jardiniers, leurs mères, leurs sœurs, leurs femmes et leurs enfants. Après le repas, vinrent encore les jeux, et Péronic proposa de danser.

— Oui, dansons ! crièrent toutes les femmes, avec un accord parfait.

— Mais qui nous fera de la musique ? car nous ne voyons ni biniou, ni bombarde, ni tambourin, ni violons.

— Soyez sans inquiétude à cet égard, répondit Péronic, vous ne manquerez pas de musique ; je m'en charge, moi.

Il alla chercher son merle d'or, le posa sur la branche d'un oranger et lui dit :

— Faites votre devoir, mon beau merle d'or !

Et aussitôt le merle se mit à chanter, d'une voix si mélodieuse, qu'au Paradis même, on n'entend rien de plus beau. Tous les cœurs étaient ravis, et hommes et femmes, même les plus vieux et les plus vieilles, entraient en danse et se trémoussaient et tournaient, avec un entrain irrésistible.

La princesse était à la fenêtre de sa chambre, qui donnait sur le jardin, et elle s'écria :

— Dieu, la belle musique ! Mais qui donc la fait ? car je ne vois pas le musicien. Ah ! c'est sans doute ce beau merle d'or, qui est là-bas sur l'oranger !... Dieu, le bel oiseau !... Il doit appartenir encore au jeune jardinier.

Et, s'adressant à sa femme de chambre :

— Allez lui proposer de le lui acheter, son merle d'or, à quelque prix que ce soit.

Et la chambrière alla encore trouver Péronic, et lui demanda :

- Voulez-vous vendre votre merle d'or à ma maîtresse ?
- Volontiers, lui répondit-il, mais je vous avertis qu'il lui coûtera cher.
- Combien en demandez-vous ?
- Je ne veux encore ni argent ni or ; j'en ai à discrétion.
- Quoi donc, dites ?
- Coucher trois nuits avec la princesse.
- Insolent ! Il faut que vous ayez perdu la raison pour parler de la sorte ; si le roi le savait !... Soyez donc plus raisonnable, et faites-moi une autre demande.
- Non, ce sera comme je vous ai dit, ou je garderai mon merle.
- La femme de chambre revint vers sa maîtresse.
- Eh bien ! demanda celle-ci, qu'a-t-il dit ?
- Rien de raisonnable, princesse.
- Mais encore ? Dites-moi, vite.
- Je n'ose pas.
- Dites, je vous prie, et ne craignez rien ; que demande-t-il de son merle d'or ?
- Eh bien !... coucher trois nuits avec vous, puisque vous me forcez à vous le dire.
- Ah ! vraiment ?... Il ne doute donc de rien, ce jeune homme ? Allez lui dire de venir, néanmoins, et d'apporter son merle, car j'espère bien l'avoir à de meilleures conditions.
- Péronic vient, avec son merle d'or, sur le doigt.
- Comment ! jardinier, lui dit la princesse, il n'est pas possible que vous ayez fait à ma femme de chambre la demande qu'elle m'a rapportée.
- Laquelle, princesse ?
- Et la princesse, se tournant vers sa femme de chambre :
- Répétez ce que vous m'avez dit.
- Et elle répéta.
- C'est bien cela, princesse, dit Péronic.
- Comment pouvez-vous faire une demande si insensée ? Demandez-moi de l'or et de l'argent, autant que vous en voudrez, et nous pourrons nous entendre ; mais, quant à cela, n'espérez pas...
- Alors, princesse, il ne me reste qu'à m'en retourner, avec mon merle d'or.
- Et il salua et s'en alla.
- Mais il n'était pas encore sorti de la cour que la princesse lui fit dire de revenir.
- Voyons, jardinier, lui dit-elle, vous allez me faire des conditions plus raisonnables.

— Non, princesse, ce sera cela ou rien.

— Eh bien ! puisqu'il le faut pourtant... donnez-moi votre merle d'or... Ce soir, quand tout le monde sera couché, au palais, vous viendrez tout doucement frapper à la porte de ma chambre... Mais surtout, faites bien attention que personne ne vous voie.

La princesse se promenait alors, tous les jours, dans le palais et les jardins, avec son merle d'or sur le doigt, et elle en était tout heureuse et toute fière, et tous ceux qui entendaient chanter l'oiseau en étaient ravis.

Mais, environ neuf mois après, il lui fallut garder le lit. Elle reçut les soins du médecin ordinaire du palais, qui ne comprit rien à sa maladie. On fit venir d'autres médecins, qui n'y virent pas plus clair, ou peut-être n'osèrent rien dire. Le vieux roi était fort inquiet, car il n'avait pas d'autre enfant, et il l'aimait beaucoup.

Péronic, qui connaissait bien la nature de la maladie de la princesse, se rendit chez un vieux savetier, qu'il connaissait en ville, et lui parla de la sorte :

— Si vous voulez, je vous enseignerai la manière de gagner beaucoup d'argent, sans aucun mal, et vous n'aurez plus besoin de rapiécer les vieilles savates, pour vivre ?

— Je ne demande pas mieux, répondit le savetier.

— Eh bien ! écoutez-moi et faites comme je vais vous dire. Vous vous revêtirez d'une lévite de Monsieur, avec un chapeau entouré d'un large ruban sur lequel seront écrits, en gros caractères, ces deux mots : « Maître Chirurgien ». Vous vous présenterez ainsi au palais, vous demanderez à parler au roi et lui direz que, ayant appris la maladie de sa fille, vous êtes venu de loin, et que vous vous faites fort de pouvoir la guérir. Vous demanderez une barrique d'argent pour vos honoraires, si vous réussissez, et on vous l'accordera facilement. De plus, vous ferez promettre au roi et signer même qu'il ne vous sera point fait de mal, quoi que vous puissiez dire.

Le vieux savetier suit de point en point les instructions de Péronic. Le roi signe, sans difficulté. Il se rend alors à la chambre de la princesse, tâte son pouls, examine son eau...

— Eh bien ! lui demande le roi, que dites-vous ?

— Votre fille, sire, n'est pas dangereusement malade, et son mal lui sourit⁶.

— Comment ! Comment !... s'écria le roi, qu'est-ce que cela veut dire ?

Et le voilà de rudoyer sa fille.

⁶ *C'hoarzin a ra he c'hlenved out-hi*, locution populaire pour donner à entendre qu'une femme est enceinte (note Françoise Morvan).

LES CONTES DE MARAC'HID FULUP

— Qui est le coupable? lui demanda-t-il.

— Péronic, avec son merle d'or, répondit la princesse.

— Un jardinier!... Eh bien! pour votre punition, ma fille, vous le prendrez pour époux.

Or la princesse ne demandait pas mieux.

Et voilà comment Péronic épousa la fille unique du roi de France, et devint roi lui-même, quand son beau-père mourut, ce qui ne tarda pas à arriver.

C'est là qu'il y eut alors un festin!

Il n'y manquait ni massepains ni macarons,

Ni crêpes épaisses ni crêpes fines,

Ni bouillie cuite ni bouillie non cuite,

Pâte fermentée et non fermentée.

Un homme faisait le tour de la table avec une cuiller à pot, demandant :

— Vous faut-il de la bouillie, par là?

On y voyait jusqu'à un cochon, cuit par un bout, vivant de l'autre.

J'étais par là aussi, avec mon bec frais,

Et, comme j'avais faim, je mordis têt;

Mais un grand diable de cuisinier qui était là,

Avec ses sabots à pointe de Saint-Malo,

Me donna un coup de pied dans le derrière,

Et me lança sur le haut de la montagne de Bré,

Et je suis venu de là jusqu'ici,

Pour vous raconter cette histoire⁷.

CONTÉ PAR MARGUERITE PHILIPPE, DE PLUZUNET
(CÔTES-DU-NORD). — JANVIER 1868

⁷ Cette formule finale est rimée, en breton. Il doit s'y trouver une petite lacune; ailleurs, en effet, le cochon cuit a un couteau et une fourchette en croix sur le dos, pour que chacun puisse couper, où il lui plaira, et de la moutarde dans le cul (note Françoise Morvan).

LA PRINCESSE DE TRONKOLAINE

*Kement-man oa d'ann amzer
Ma ho devoa dennt ar ier.*

Ceci se passait du temps
Où les poules avaient des dents.

Il y avait, une fois, un vieux charbonnier qui avait fait faire vingt-cinq baptêmes. Il ne trouvait plus de parrain pour le vingt-sixième enfant qui venait de lui naître. Il trouvait bien une marraine. Comme il allait à la recherche du parrain, il rencontra un beau carrosse, dans lequel il y avait un roi. Il s'agenouilla sur la route, son chapeau à la main. Le roi, en le voyant, descendit de son carrosse et lui donna une pièce de deux cents écus.

— Sauf votre grâce, sire, lui dit le charbonnier, ce n'est pas l'aumône que je cherche, mais bien un parrain pour mon dernier enfant qui vient de naître, et je n'en trouve point.

— Pourquoi donc cela ? demanda le roi.

— C'est que, sire, j'ai déjà fait faire vingt-cinq baptêmes, et tous mes voisins ont été compères chez moi. Je trouve bien une commère.

— Eh bien ! reprit le roi, retournez chez vous ; venez à l'église avec l'enfant et la marraine, et je serai le parrain, moi.

Et le vieux charbonnier s'en retourna à sa hutte, tout joyeux. On avertit la marraine, et ils se rendirent à l'église avec l'enfant. Le roi y était déjà à les attendre.

Quand le baptême fut terminé, le parrain donna mille écus au père pour élever son filleul et l'envoyer à l'école. Il lui donna encore une moitié de platine pour remettre à l'enfant, qui la lui rapporterait quand il aurait atteint l'âge de dix-huit ans. Puis il partit.

L'enfant avait été nommé Charles.

A l'âge de sept ou huit ans, on envoya Charles à l'école, et il apprenait tout ce qu'il voulait. Parvenu à l'âge de dix-huit ans, son père lui remit la moitié de platine et lui dit d'aller voir son parrain, le roi de France, à sa cour, à Paris. Le

jeune homme partit, monté sur un beau cheval, et ayant dans sa poche sa moitié de platine. Il avait vraiment bonne mine.

Il rencontra, dans un chemin creux et étroit, une petite vieille femme, qui lui dit qu'un peu plus loin il verrait, auprès d'une fontaine, un individu qui l'inviterait à boire; « Mais poursuivez votre route, mon fils, et ne buvez pas, quelque insistance qu'il y mette. »

— C'est bien, grand-mère, je ne boirai pas de l'eau de leur fontaine, dit Charles.

Quand il arriva à la fontaine, il vit l'individu assis à l'ombre, comme un voyageur qui se repose un instant, et il lui dit :

— Jeune homme, venez boire un peu d'eau.

— Merci ! Je n'ai pas soif, répondit-il.

— Venez boire une goutte seulement, vous n'avez jamais bu d'aussi bonne eau.

Il insista tant, qu'il s'approcha pour goûter l'eau de la fontaine. Mais, s'étant mis à genoux, pour boire à même le bassin, l'inconnu lui prit sa moitié de platine dans sa poche, sauta sur son cheval et partit au galop. Charles courut après lui; mais, hélas ! il ne put l'atteindre, et bientôt il perdit de vue l'homme et le cheval. « Hélas ! se dit-il, je n'ai pas obéi au conseil de la vieille femme. Que faire, maintenant ? N'importe ! j'irai à pied ; tôt ou tard, j'arriverai aussi à Paris, et alors nous verrons. » Et il se mit en route.

Quand l'homme de la fontaine, le voleur, arriva à Paris, il demanda aussitôt à parler au roi, et lui présenta sa moitié de platine. On rapprocha les deux moitiés, et l'on trouva qu'elles se ressemblaient et s'ajustaient parfaitement; si bien que le drôle fut le bienvenu auprès du roi, qui le prenait pour son filleul, et il n'avait rien à faire tous les jours que manger, boire, faire bonne chère et se promener.

Quelque temps après, Charles arriva aussi. On le prit au palais comme pâtre. Le faux filleul, voyant cela, eut peur, et chercha les moyens de se défaire de lui et de le perdre. Il dit un jour au roi :

— Si vous saviez, mon parrain, ce que le gardeur de moutons a dit ?

— Qu'a-t-il dit ? demanda le roi.

— Ce qu'il a dit ? Il a dit qu'il était homme à aller demander au Soleil pourquoi il est si rouge, le matin, quand il se lève.

— Bah ! ce n'est pas possible, à moins qu'il n'ait perdu la tête.

— Il l'a dit, sur ma foi, mon parrain, et je pense qu'il serait bon de l'y envoyer.

On appela le gardeur de moutons auprès du roi.

— Comment ! jeune pâtre, vous avez dit que vous êtes homme à aller demander au Soleil pourquoi il est si rouge, quand il se lève, le matin ?

— Moi, mon roi ? Comment aurais-je pu dire pareille chose ?

— Vous l'avez dit, car mon filleul me l'a assuré ; il faut que vous accomplissiez ce dont vous vous êtes vanté, sinon il n'y a que la mort pour vous. Vous partirez demain matin.

Voilà le pauvre Charles bien embarrassé, je vous prie de le croire. Il ne dormit goutte de toute la nuit.

Le lendemain matin, avant de se mettre en route, il fit le signe de la croix, et dit : « A la grâce de Dieu ! »

Il se dirigea vers le levant. Il n'était pas allé loin encore qu'il rencontra un vieillard à barbe blanche, qui lui dit :

— Où allez-vous comme cela, mon fils, et pourquoi êtes-vous si triste ?

— Ma foi, grand-père, où je vais, je ne le sais guère ; si je suis triste, ce n'est pas sans motif. Le roi m'a ordonné d'aller demander au Soleil pourquoi il est si rouge, quand il se lève, le matin.

— Eh bien ! mon garçon, faites exactement comme je vous dirai, et vous pourrez réussir. Voici un cheval de bois ; montez dessus, et il vous portera au pays où le Soleil se lève. Vous arriverez au pied d'une montagne très haute ; vous descendrez alors, vous laisserez votre cheval au pied de la montagne et vous monterez jusqu'au sommet. Là, vous verrez un beau château. C'est le château du Soleil. Vous n'aurez qu'à rentrer et faire votre commission.

— Merci, grand-père.

Charles monta sur le cheval de bois, qui s'éleva avec lui en l'air, et ils se trouvèrent bientôt au pied de la haute montagne ; Charles la gravit seul jusqu'au sommet. Il aperçut alors le palais du Soleil, y entra sans obstacle et demanda :

— Le Soleil est-il à la maison ?

— Non, lui répondit une vieille femme, qui se trouvait là, — sa mère, sans doute ; — que lui voulez-vous ?

— J'ai besoin de lui parler, grand-mère.

— Eh bien ! si vous voulez attendre un peu, il arrivera sans tarder. Mais, mon pauvre enfant, mon fils aura grand'faim, quand il arrivera, et il voudra vous manger. Restez tout de même, car votre mine me plaît, et je l'empêcherai de vous faire du mal.

Bientôt après arriva le Soleil, en criant :

— J'ai faim ! j'ai grand'faim ! ma mère.

— C'est bien, asseyez-vous là, mon fils, et je vais vous donner à manger, lui dit la vieille.

— Je sens l'odeur de chrétien, mère, et il faut que je le mange ! s'écria le Soleil, un instant après.

— Eh bien ! par exemple, si vous croyez que je vais vous laisser manger cet enfant, vous vous trompez joliment ! Voyez quel charmant enfant !

— Qu'es-tu venu faire ici ? demanda le Soleil à Charles.

— On m'a commandé, Monseigneur le Soleil, de venir vous demander pourquoi vous êtes si rouge, le matin, quand vous vous levez.

— Eh bien ! je ne te ferai pas de mal, car ta mine me plaît, et je t'apprendrai même ce que tu désires savoir. La Princesse de Tronkolaine demeure là, dans un château voisin du mien, et il me faut, tous les matins, me montrer dans toute ma splendeur, quand je passe au-dessus de sa demeure, pour n'être pas vaincu par elle en beauté.

Le lendemain, le Soleil se leva de bon matin et commença sa tournée, comme d'habitude, et Charles partit aussitôt que lui. Descendu de la montagne, il retrouva son cheval de bois qui l'attendait. Il monta dessus et fut ramené en peu de temps à l'endroit où il avait rencontré le vieillard. Il était encore là qui l'attendait.

— Eh bien ! mon fils, lui dit-il, avez-vous réussi dans votre entreprise ?

— Oui, vraiment, grand-père, répondit Charles, et la bénédiction de Dieu soit sur vous !

— C'est bien ; quand vous aurez encore besoin de moi, appelez-moi et vous me reverrez.

Et aussitôt, il disparut, il ne sut comment.

Quand Charles revint au palais du roi, tout le monde était étonné de voir comme il était content et joyeux.

— Eh bien ! lui dit le roi, me diras-tu à présent pourquoi le Soleil est si rouge, le matin, quand il se lève ?

— Oui, sire, je vous le dirai.

— Et pourquoi donc ?

— C'est que, non loin du château du Soleil, se trouve celui de la Princesse de Tronkolaine, et il lui faut paraître, chaque matin, dans toute sa splendeur, quand il passe au-dessus du château, pour n'être pas éclipsé par elle.

— C'est bien, répondit le roi.

Et il le renvoya à ses moutons.

Peu de temps après, le faux filleul dit encore au roi :

— Si vous saviez, parrain, ce que le gardeur de moutons a dit ?

— Et qu'a-t-il donc dit encore ?

— Ce qu'il a dit ? Il a dit qu'il est homme à vous amener ici la Princesse de Tronkolaine, pour que vous l'épousiez.

— Vraiment ? Dites-lui de venir me trouver tout de suite.

Le pauvre Charles se rendit auprès du roi, fort inquiet.

— Comment ! jeune pâtre, vous avez dit être capable de m'amener ici la Princesse de Tronkolaine, pour être ma femme ?

— Comment aurais-je pu dire pareille chose, sire ? Il faudrait que j'eusse complètement perdu l'esprit pour parler ainsi.

— Vous vous en êtes vanté, et il faut que vous le fassiez, sinon il n'y a que la mort pour vous.

Le lendemain matin Charles se remit en route, triste et soucieux. « Si je rencontre encore le vieillard de l'autre fois ! » se disait-il en lui-même. A peine eut-il prononcé ces paroles, qu'il aperçut le vieillard qui venait à lui.

— Bonjour, mon fils, lui dit-il.

— A vous pareillement, grand-père.

— Où allez-vous ainsi, mon enfant ?

— Ma foi, grand-père, je n'en sais trop rien. Le roi m'a encore ordonné de lui amener à la cour la Princesse de Tronkolaine, et je ne sais comment m'y prendre.

— C'est bien, mon garçon. Prenez d'abord cette baguette blanche. Retournez vers le roi, et dites-lui qu'il vous faut trois bateaux, dont un chargé de gruau, un autre de lard et le troisième, de viande salée. Le gruau sera pour le roi des fourmis, que vous trouverez dans l'île, au milieu de la mer. Quand vous arriverez dans cette île, vous demanderez : « N'est-ce pas ici que demeure le roi des fourmis ? — Si, vous dira-t-on. — Eh bien, voici un cadeau que j'ai pour lui, » ajouterez-vous, en montrant le bateau chargé de gruau. Alors, arriveront toutes les fourmis de l'île, et, en un instant, elles videront le bateau. — « Ma bénédiction soit avec toi ! vous dira alors le roi des fourmis, et si jamais tu as besoin de nous, appelle le roi des fourmis, et il arrivera aussitôt. » Plus loin, vous trouverez une autre île, où demeure le roi des lions. Vous demanderez encore, en arrivant : « N'est-ce pas ici que demeure le roi des lions ? — Si, vous sera-t-il répondu, c'est ici. » Et vous ajouterez : « C'est que voici un cadeau que j'ai pour lui ; » et vous montrerez un bateau chargé de lard. Alors, vous verrez arriver des lions, de tous les côtés de l'île, et, en un instant, le bateau sera vidé. Le roi des lions vous dira aussi : « Ma bénédiction soit avec toi ! Si jamais tu as besoin de moi, tu n'auras qu'à appeler le roi des lions, et j'arriverai aussitôt. » Enfin, vous arriverez ensuite dans une troisième île, où demeure le roi des éperviers. En y abordant, vous demanderez : « N'est-ce pas ici que demeure le roi des éperviers ? — Si, vous sera-t-il répondu,

c'est ici. — C'est bien, ajouterez-vous, voici un cadeau que j'ai pour lui. » Et vous montrerez le bateau chargé de viande salée. Aussitôt, arrivera le roi des éperviers, accompagné de ses sujets, et, en un instant, le bateau sera vidé. — « Ma bénédiction soit avec toi ! dira aussi le roi des éperviers, et si tu as jamais besoin de moi, tu n'auras qu'à appeler le roi des éperviers, et aussitôt j'arriverai. » Le roi, votre parrain, vous fournira les trois bateaux chargés de gruau, de lard et de viande. Avant de vous embarquer, faites une croix avec votre baguette blanche sur le sable du rivage, et aussitôt soufflera un vent favorable pour vous conduire à votre destination. Prenez bien garde à faire tout exactement comme je vous ai dit, et vous réussirez.

— Merci, et ma bénédiction soit avec vous, grand-père, dit Charles.

Et il partit.

Voilà Charles en mer, avec ses trois bateaux. Il arrive dans la première île, où demeure le roi des fourmis, et il demande :

— N'est-ce pas ici que demeure le roi des fourmis ?

— Si, c'est ici, lui répond-on.

— Eh bien, voici un cadeau que j'ai pour lui ; allez lui dire, je vous prie, de venir le recevoir.

On avertit le roi des fourmis, et il vint aussitôt, accompagné d'une infinité de fourmis. En un instant, le bateau fut vidé, et le roi dit alors :

— Ma bénédiction sur toi, Charles, filleul du roi de France. Tu nous as sauvés ; car la famine désolait mon royaume, et nous allions tous mourir de faim. Si jamais tu as besoin de moi et de mes sujets, tu n'auras qu'à appeler le roi des fourmis et j'arriverai aussitôt.

Charles continua sa route, et, pour abréger, il arriva dans l'île où demeurerait le roi des lions, puis dans celle où demeurerait le roi des éperviers ; il fit exactement comme lui avait recommandé le vieillard, et tous lui promirent aide et protection, au besoin. Avant de s'éloigner de l'île des éperviers, il demanda à leur roi :

— Suis-je encore loin du palais de la Princesse de Tronkolaine ?

— Vous avez encore un bon bout de chemin à faire, lui répondit-on ; mais vous y arriverez sans mal. Quand vous arriverez, vous verrez la princesse à côté d'une fontaine, occupée à peigner ses cheveux blonds, avec un peigne d'or et un démêloir d'ivoire. Prenez bien garde d'être aperçu d'elle, avant que vous l'ayez vue, car elle vous enchanterait. Elle sera sous un oranger, qui est au-dessus de la fontaine. Allez doucement, doucement, grimpez sur l'arbre, cueillez une orange et jetez-la vite dans la fontaine. Alors la Princesse lèvera la tête, vous sourira, puis vous invitera à descendre et à l'accompagner jusqu'à son château. Vous pourrez la suivre sans crainte.

— Merci, dit Charles au roi des éperviers. Et il continua sa route.

Il arriva sans tarder au pied du château, — un château magnifique. Il vit la Princesse auprès de la fontaine, occupée à peigner ses cheveux blonds avec un peigne d'or et un démêloir d'ivoire, sous un oranger ; il grimpa sur l'arbre, sans être aperçu d'elle, cueillit une orange et la jeta dans le bassin de la fontaine. Aussitôt, la princesse leva la tête, et, voyant Charles sur l'arbre :

— Ah ! dit-elle, Charles, filleul du Roi de France, c'est donc toi qui es là ! Sois le bienvenu. Descends et accompagne-moi dans mon château. Je ne te veux point de mal ; bien au contraire.

Charles la suivit jusqu'à son château. Jamais ses yeux n'avaient rien vu d'aussi beau.

Il y avait quinze jours qu'il était là, au milieu des plaisirs de toutes sortes, quand il demanda, un jour, à la Princesse si elle consentirait à l'accompagner jusqu'au palais du roi de France.

— Volontiers, répondit-elle, si vous accomplissez trois travaux que je vous désignerai.

— J'essayerai toujours, dit-il.

Le lendemain matin, la Princesse le conduisit dans un grenier, devant un grand tas de graines de toutes sortes. Il y avait des graines de lin, de trèfle, de chanvre, de navet et de chou, mêlées ensemble. Elle lui dit qu'avant le coucher du soleil, il fallait qu'il eût réuni toutes les graines de même nature dans un tas, sans qu'il y eût une graine de nature différente dans aucun des tas. Puis elle s'en alla.

Le pauvre Charles, resté seul, se mit à pleurer, parce qu'il ne croyait pas qu'il fût possible à personne au monde d'accomplir un pareil travail. Il se rappela alors le roi des fourmis ; il m'avait dit, se dit-il à lui-même, que, si jamais j'avais besoin de lui et des siens, je n'aurais qu'à les appeler, et ils viendraient à mon secours. Il me semble que j'ai assez besoin d'eux, en ce moment. Voyons donc s'il disait vrai :

— Roi des fourmis, viens à mon secours, car j'en ai grand besoin !

Et aussitôt le roi des fourmis arriva.

— Qu'y a-t-il pour votre service, demanda-t-il, Charles, filleul du roi de France ?

Charles lui fit part de son embarras.

— S'il n'y a que cela, soyez sans inquiétude, ce sera vite fait.

Le roi appela alors ses sujets, et aussitôt il arriva tant de fourmis, de tous côtés, que toute l'aire du grenier en était couverte. Il leur expliqua ce qu'il y avait

à faire. Et les voilà toutes au travail. Quand ce fut fini, le roi des fourmis dit à Charles :

— C'est fait.

Charles le remercia, et il partit avec toutes ses fourmis.

Au coucher du soleil, quand vint la Princesse, elle trouva Charles assis et l'attendant tranquillement.

— Le travail est-il fait ? demanda-t-elle.

— Oui, Princesse, c'est fait, répondit Charles tranquillement.

— Voyons cela.

Et elle examina tous les tas. Elle prenait une poignée de chacun et l'examinait de près. Elle ne trouva en aucun une graine dissemblable et qui ne fût pas à sa place. Elle en était tout étonnée.

— C'est bien travaillé, dit-elle ; allons à présent souper.

Le lendemain matin, elle commanda à Charles d'abattre toute une longue avenue de grands chênes, et elle lui donna pour outils une hache de bois, une scie de bois et des coins de bois. Tous les arbres devaient être à terre pour le coucher du soleil, le même jour.

Voilà encore notre homme bien embarrassé.

— A moins que le roi des lions ne vienne à mon secours, se dit-il, je ne me tirerai jamais d'affaire, cette fois.

Et il appela le roi des lions.

— Roi des Lions, venez à mon secours, car j'en ai grand besoin !

Et le roi des lions arriva aussitôt.

— Qu'y a-t-il pour votre service, Charles, filleul du roi de France ? demanda-t-il.

Charles lui conta son embarras.

— N'est-ce que cela ? Soyez sans inquiétude alors, ce ne sera pas long à faire.

Le roi poussa un rugissement terrible, et aussitôt il arriva des lions plein l'avenue.

— Allons ! mes enfants, leur dit le roi, déracinez et mettez-moi en pièce tous ces arbres, et vite !

Et les voilà aussitôt de se mettre à l'ouvrage, et de travailler, chacun de son mieux. Tout était encore terminé, avant le coucher du soleil.

Quand vint la Princesse, elle fut étonnée de voir tous les chênes déracinés et mis en morceaux, et Charles dormait ou feignait de dormir, étendu sur le dos.

— Ah ! voici, par exemple, un homme ! se dit-elle.

Elle s'approcha de Charles, tout doucement, sur la pointe des pieds, et lui donna deux baisers. Charles se réveilla.

— Le travail est fait, à ce que je vois, lui dit la Princesse.

— Oui, Princesse, le travail est fait.

— C'est bien. Allons souper, car vous devez avoir faim.

Le lendemain matin, on lui dit d'aller abattre et niveler une grande montagne, beaucoup plus haute que la montagne de Bré. On lui donna une brouette et une pelle de bois, et le travail devait être terminé avant le coucher du soleil.

Arrivé au pied de la montagne, Charles restait là à la regarder, et il se disait en lui-même :

— Comment faire cela ? Je n'en viendrai jamais à bout. Mais le roi des éperviers n'a pas encore travaillé pour moi. Il faut que je l'appelle ; je n'ai d'autre espoir qu'en lui.

— Roi des éperviers, venez à mon secours, car j'en ai grand besoin !

Et aussitôt le roi des éperviers descendit auprès de lui.

— Qu'y a-t-il pour votre service, Charles, filleul du roi de France ? demandait-il.

— La Princesse de Tronkolaine m'a dit qu'il faudra abattre et niveler cette haute montagne, avant le coucher du soleil, et, si vous ne me venez en aide, je ne sais vraiment pas comment en venir à bout.

— Si ce n'est que cela, soyez sans inquiétude ; cela sera fait, avant le coucher du soleil.

Alors, le roi des éperviers poussa un cri effrayant, et aussitôt les éperviers arrivèrent, et en si grand nombre, que la lumière du soleil en était obscurcie.

— Qu'y a-t-il à faire, notre roi ? demandèrent-ils.

— Transporter cette montagne de là, de manière qu'à sa place il se trouve une plaine unie ; et vite, vite, mes enfants !

Et les voilà de déchirer la montagne avec leurs griffes, et de transporter la terre dans la mer. Si bien que le travail était encore terminé, longtemps avant le coucher du soleil, et personne n'eût dit qu'il y avait une montagne là, le matin.

Quand la Princesse vint, au coucher du soleil, elle trouva Charles qui dormait, sous un arbre, et elle lui donna encore deux baisers. Il se réveilla aussitôt, et dit :

— Eh bien ! Princesse, le travail est accompli : voyez, il n'y a plus de montagne. Maintenant, j'espère que vous viendrez avec moi au palais du roi de France ?

— De tout mon cœur, répondit-elle, et partons tout de suite.

Et ils se dirigèrent du côté de la mer. Les bateaux de Charles se trouvaient encore là. Ils s'embarquèrent dessus, et arrivèrent sans encombre en France. Sur la route, ils visitèrent le vieillard, qui dit à Charles :

— Eh bien, mon fils, avez-vous réussi ?

— Oui, grand-père, et la bénédiction de Dieu soit avec vous !

C'est bien. Allez, à présent, trouver votre parrain ; vos épreuves et vos peines sont terminées et vous n'aurez plus besoin de moi.

Quand Charles arriva au palais du roi, accompagné de la Princesse de Tronkolaine, tout le monde fut étonné de voir comme elle était belle. Le vieux roi en perdit la tête, et voulut se marier avec elle, tout de suite, quoique la reine sa femme ne fût pas encore morte.

— Non, lui dit la Princesse, je ne suis pas venue ici pour vous épouser, pas plus que le diable qui est ici avec vous.

— Un diable ici ! où donc est-il ? demanda le roi.

— Celui que vous prenez pour votre filleul est un diable, et voici votre véritable filleul, dit-elle en montrant Charles ; celui-ci a eu tout le mal, et c'est à lui qu'est due la récompense, et il sera mon époux.

— Mais comment renvoyer le diable ? demanda le roi.

— Cherchez d'abord une jeune femme nouvellement mariée, et portant son premier enfant. Quand vous l'aurez trouvée, faites chauffer un four à blanc, et jetez-y le diable. Il se démènera et hurlera de rage, et fera son possible pour sortir du four ; mais la jeune femme l'y maintiendra en lui montrant son anneau de mariage.

On trouva une jeune femme portant son premier enfant ; on chauffa un four à blanc, puis on y jeta le diable. Celui-ci se démenait et poussait des cris épouvantables, et tout le palais en tremblait. Mais, quand il essayait de sortir du feu, la jeune femme lui présentait son anneau à la gueule du four et le faisait reculer. Si bien qu'il dit alors :

— Si j'étais resté ici, une année encore, j'aurais réduit le royaume à un état désespéré.

Mais il lui fallut crever là.

Alors, Charles fut marié à la Princesse de Tronkolaine. Le vieux charbonnier, sa femme et tous ses enfants furent aussi de la noce. — C'est là qu'il y eut un festin, alors ! Et un tintamarre et un vacarme et des bombances éternelles ! Les cloches sonnantes à toute volée, la grande bannière sur pied, et les violons devant !

CONTÉ PAR MARGUERITE PHILIPPE,
DE PLUZUNET, EN DÉCEMBRE 1868

JEAN ET JEANNE

Jean Kerbrinic et Jeanne Kerboulc'h, mari et femme, faisaient le plus beau couple du monde, selon un vieux dicton⁸.

Jean était un bon laboureur, aimé et estimé de son maître et de tous ceux de sa paroisse. A plusieurs lieues à la ronde, il n'avait pas son pareil, aux grands jours de semailles, de moisson, ou pour battre le blé, sur l'aire. Par exemple, il n'était pas des plus fins, mais qu'est-ce que cela fait ?

Après avoir longtemps servi et travaillé pour les autres, il voulut aussi travailler pour lui-même et se marier. Il se mit donc en quête d'une moitié de ménage, c'est-à-dire d'une femme. Non loin de la ferme où il servait, habitait, dans une petite chaumière, une veuve nommée Jeanne Kerboulc'h. Jeanne possédait la petite maison qu'elle habitait, puis un courtil avec un petit champ qui y attendait, et enfin une vache et son veau. Elle avait encore une fille de dix-huit à vingt ans, nommée Jeanne, comme sa mère, qui n'était ni laide, ni belle, ni des mieux partagée du côté de l'intelligence, mais qui promettait de faire un jour une bonne ménagère.

— C'est là celle qu'il me faudrait, se dit Jean, et si je pouvais l'avoir pour moitié de ménage⁹, je m'estimerais heureux.

Il se mit donc à fréquenter la maison, et il ne passait jamais devant la porte sans entrer, sous un prétexte quelconque, tantôt pour allumer sa pipe, tantôt pour s'enquérir si l'on n'avait pas vu passer une vache ou une brebis égarée de chez son maître, ou quelque autre chose semblable. La veuve le recevait bien, parce qu'il avait bonne conduite et bonne renommée, dans la paroisse, et la fille aussi n'était pas indifférente à ses visites.

Le second dimanche de juin, la jeune fille était de garde à la maison, après avoir été à la première messe du matin, et Jean, après la grand'messe, devait venir dîner avec la veuve et sa fille, afin d'avancer ses affaires et de conclure, s'il était possible. Au moment de partir pour le bourg, après avoir fait un peu de toilette, la mère dit à sa fille :

— Vous savez que Jean Kerbrinic doit venir dîner aujourd'hui avec nous, fai-

⁸ *Jann ha Jannet, braoa daou den a vale.*

⁹ *Hauter tiégès*, locution populaire.

tes donc en sorte que la soupe soit bonne, et pour cela soignez-la et mettez-y ce qu'il faut (peadra, en breton).

— C'est bien, ma mère, répondit Jeanne.

Et la vieille partit là-dessus.

Et voilà Jeanne de s'occuper de son pot au feu. Elle y mit des choux, des navets et une bonne tranche de lard. Puis elle activa le feu, et le pot bouillit bientôt.

— Il est temps d'y mettre à présent Péadra, » dit-elle alors.

Or, il y avait à la maison un petit chien qui avait nom Péadra ; Jeanne l'appela à elle :

— Tiens, Péadra ! venez ici, mon petit chien. Ma mère m'a recommandé de vous mettre dans la marmite ; c'est là une singulière idée, mais c'est sans doute afin que Jean, après avoir mangé de la soupe, m'aime davantage et que le mariage se fasse promptement : il faut faire comme elle a dit, bien que je te regrette, mon pauvre petit chien.

Et elle prit Péadra, qui était venu à elle, en agitant sa queue, le mit dans la marmite bouillante et plaça le couvercle dessus. Puis elle mit encore du bois au feu ; tailla la soupe dans les écuelles de bois et balaya la maison.

A midi, la veuve arriva de la messe, accompagnée de Jean Kerboulc'h.

— Le dîner est-il prêt ? demanda-t-elle aussitôt.

— Oui, tout est prêt, répondit Jeanne.

— Vous avez mis tout ce qu'il fallait (peadra) dans la marmite.

— J'ai mis Péadra dans la marmite.

— Voyons si votre soupe est bonne.

Et chacun des trois prit son écuelle et la vida lestement : la soupe fut trouvée excellente.

La vieille s'occupa alors de retirer elle-même la viande de la marmite.

— Jésus ! s'écria-t-elle, en trouvant le chien dans la marmite, qu'est-ce que cela ?

— Eh bien ! ma mère, c'est Péadra, que vous m'aviez bien recommandé de mettre dans la marmite.

— Péadra ? mon pauvre petit chien ?

— Certainement ; ne me l'aviez-vous pas dit ?...

— Comment, malheureuse, sottie, imbécile, tête éventée !... Je t'ai dit de mettre dans la marmite tout ce qui était nécessaire pour faire du bon bouillon. C'est-à-dire du sel, du poivre, des choux, des navets et du lard, et tu y mets le chien !

— Dam ! ma mère, est-ce que je savais cela, moi ?...

— Allons ! allons ! Tu ne seras jamais bonne à rien, vois-tu !

Jean regardait les deux femmes, et ne disait rien. Un autre que lui eût été suf-

fisamment édifié sur l'intelligence de la fille par ce qui venait de se passer ; mais il était amoureux de Jeanne, et l'amour est aveugle, dit-on.

Le repas terminé, ce qui ne fut pas bien long, la vieille envoya sa fille puiser de l'eau fraîche à la fontaine. Jeanne partit avec la cruche. Elle l'avait remplie d'eau fraîche et claire et s'apprêtait à la poser sur sa tête, pour s'en retourner à la maison, lorsqu'elle fut tout à coup arrêtée par cette pensée :

— Si je me marie, et je me marierai, et que j'aie des enfants, et j'en aurai, comment ferai-je pour leur trouver des noms, car je vois que tous les noms sont déjà pris par les autres ?

Et elle passa en revue les noms de baptême, et n'en trouva aucun qui ne fût porté par quelqu'un de la paroisse : Yvon, Jean, François, Pierre, Marc, Jacques, Stéphan, Arthur, Alain, Goulven, Glaoud, Kaourentin, Guillaume, Hervé, Tudual, Grallon. Marie, Anne, Yvonne, Soezic, Monic, Marc'harit, Marianna, Jeanne, Berc'hed, Katel, Glaouda, Tina, Izabel, Hénora, Franceza, Genovefa, etc., tous étaient pris. Et la voilà bien peinée.

— Jésus, mon Dieu ! s'écria-t-elle, mes enfants resteront donc sans noms, et, par conséquent, ne seront pas baptisés !

Et elle se mit à pleurer dru, et s'oublia près de la fontaine, assise sur une pierre et la tête sur ses genoux.

Cependant, la mère, inquiète de voir que sa fille ne revenait pas, se mit à sa recherche :

— Jeanne ! Jeanne ! que fais-tu donc là si longtemps ? Reviens, vite ! voilà plus d'une heure que tu es là.

— Ah ! vous ne savez pas, mère, s'écria Jeanne.

— Quoi donc, ma fille ?

— Quel malheur, mon Dieu !

— Quoi donc ? Que t'est-il arrivé ?

— Vous n'avez pas songé à une chose, mère ?

— Qu'est-ce que c'est donc ? Dis vite.

— C'est que si je me marie, et je le ferai, et que j'aie des enfants, et j'en aurai, il ne restera plus de noms à leur donner, puisque tous sont déjà pris par les autres.

La bonne femme, qui n'était guère plus fine que sa fille, resta d'abord immobile, bouche béante, et ne trouva rien à répondre. Puis elles passèrent en revue tous les noms de baptême et constatèrent avec douleur qu'en effet tous étaient pris :

— Comment faire, mon Dieu ! et que c'est malheureux !...

Et les voilà de pleurer toutes les deux, et de se désoler sur ce malheur irréparable.

Cependant, Jean, resté seul à la maison, et s'impatientant de voir que la mère ne revenait pas plus que la fille, se mit aussi à leur recherche, et, ayant appris le sujet de leurs larmes et de leur désolation, il se dit en lui-même, en haussant les épaules :

— Décidément, la mère et la fille se valent ; elles sont bêtes comme deux sabots, et ce que j'ai de mieux à faire, c'est de les planter là, et de chercher fortune ailleurs ; car, certainement, je n'aurai pas de peine à trouver mieux.

Et il partit, sans autres compliments.

A quelque distance de là, comme il passait devant une ferme, il aperçut, sur une aire à battre, une jeune fille armée d'une fourche de fer à dents très espacées.

— Voici, pensa-t-il, une jolie fille qui ferait bien mon affaire ; si je pouvais tenir ce gentil oiseau dans ma cage !

Et il entra dans l'aire.

— Que faites-vous donc là de la sorte, la jolie fille aux cheveux blonds, avec votre fourche de fer ?

— Ma mère, répondit-elle, m'a recommandé de monter sur le grenier ces pois qu'elle a exposés au soleil pour sécher. Depuis midi, je suis là avec ma fourche à essayer de les monter sur le grenier, comme j'ai vu faire pour le foin, et je n'ai pu encore en monter un seul, et pourtant le soleil est sur le point de se coucher.

— Ce n'est pas comme cela qu'il faut s'y prendre, mon petit cœur : approchez ici votre panier, nous allons y mettre les pois avec nos mains, et ainsi nous aurons bien vite fait de les monter au grenier.

— Non, non, répondit la jeune fille, ma mère m'a dit de les monter au grenier avec une fourche de fer, et ma mère n'est pas une sotte ; savez-vous ?

— Eh bien ! mon enfant, travaillez bien, alors, avec votre fourche, car je crains bien que le soleil ne se couche avant que vos pois soient sur le grenier ; en attendant, mes compliments à votre mère et adieu.

Et Jean s'en alla en se disant :

— Ce ne sera pas celle-ci qui me fera regretter Jeanne : elle est bien gentille, pourtant.

Un peu plus loin, il arriva dans un village, où il vit beaucoup de monde assemblé autour d'une maison : il y en avait aussi sur le toit et jusque sur la cheminée, et ces derniers paraissaient tirer sur une corde et la laisser descendre alternativement dans la cheminée, comme font des ramoneurs. Jean s'approcha d'une

jeune fille grande, et bien découplée, aux cheveux noirs, aux yeux vifs, comme il en aurait désiré pour être sa moitié de ménage, et lui adressant la parole :

— Dites-moi, je vous prie, mon petit cœur, ce que font ces gens ? M'est avis qu'ils ramonent la cheminée.

La jeune fille, détournant la tête, le regarda par-dessus son épaule, d'un air de dédain, et lui dit :

— Vous êtes encore un malin, vous ! De quel pays venez-vous donc, pour parler de la sorte ? Comment ne voyez-vous pas, imbécile que vous êtes, qu'on est à panser le cheval de mon père ?

— A panser le cheval de votre père ? je vous avoue que je ne comprends pas bien comment...

— Eh bien ! mon pauvre homme, répondit une petite vieille, qui se trouvait à côté de la jeune fille (c'était sa mère), notre cheval timonier est tombé, il y a quelques jours, dans la rivière et a été entraîné par le courant sous la roue du moulin, où il a reçu plusieurs blessures graves. Le rebouteur, un homme renommé dans tout le pays, pour sa science, a ordonné de frotter ses plaies avec de la suie de cheminée, et c'est ce que l'on fait en ce moment, comme vous le voyez. N'entendez-vous pas les plaintes de la pauvre bête ?

Et, en effet, ces gens, se tenant partie sur la pierre du foyer, dans l'intérieur de la maison, et partie sur le sommet de la cheminée, faisaient monter et descendre alternativement le cheval, au moyen de cordes, pour mettre ses plaies en contact avec la suie.

— Mais, ma brave femme, répondit Jean, émerveillé de tant de simplicité et de sottise, ne pensez-vous pas qu'il eût été plus commode et moins dangereux pour la bête de prendre un peu de suie dans la cheminée, au moyen d'une échelle, et d'en frotter ses plaies, dans l'écurie.

— N'écoutez pas cet imbécile, mère, dit la jeune fille, d'un ton arrogant, c'est moi qui ai conseillé de faire ainsi, et je soutiens qu'il n'y avait rien de mieux à faire.

Jean se tut et s'en alla, en disant :

— Jeanne est certainement une fille d'esprit, auprès de celle-ci !

Un peu plus loin, comme il passait devant une maison de bonne apparence, il aperçut une jeune fille assise sur un escabeau, au seuil de la porte, et mangeant de la soupe, à une écuelle qu'elle avait sur ses genoux.

— Voilà une bien jolie fille, se dit-il, je vais lui demander mon chemin, pour la voir de près et causer un peu avec elle.

A mesure qu'il approchait de la maison, il entendait un enfant crier, comme si on l'égorgeait.

Bonjour, mon joli cœur, dit-il à la jeune fille, en l'abordant.

— Que voulez-vous? lui demanda-t-elle, d'un ton arrogant.

— Est-il donc arrivé quelque malheur dans votre maison, pour que j'y entende crier de la sorte?

— Qu'est-ce que cela vous fait? Entrez, du reste, si vous voulez, et vous verrez.

Et Jean entra dans la maison. Il fut aussitôt saisi d'horreur et resta quelque temps immobile, comme un pieu de pierre (peulvan), au spectacle qui s'offrit à ses yeux. Il vit là une mère, toute sanglante, armée d'un couteau et taillant et enlevant des morceaux de chair vive aux fesses d'un petit enfant de quatre ou cinq ans.

— Que fais-tu, femme dénaturée, tison d'enfer? ne put-il s'empêcher de s'écrier.

— De quoi vous mêlez-vous, vous? lui répondit ce monstre. Ne voyez-vous donc pas que le tailleur ayant fait trop étroit du derrière la culotte de cet enfant, il faut bien que je retranche à ses fesses ce qu'elles ont de trop, pour qu'il y puisse entrer? Et comment feriez-vous autrement, vous, à ma place? Et puis, comme je vous l'ai déjà dit, de quoi vous mêlez-vous? Allez-vous-en au plus vite, je vous prie, ou si je prends la cognée de mon mari, que voilà...

Jean se précipita hors de la maison, en criant:

— Mon Dieu! mon Dieu où donc suis-je ici? Ce n'est certainement pas parmi des chrétiens.

Et il poursuivit sa route, tout attristé de ce qu'il voyait.

— Je n'irai pas plus loin, dit-il, au bout de quelques pas; je retourne à la maison de Jeanne, et je vais décidément la demander en mariage. Elle n'est pas des plus fines, c'est vrai, ni riche, mais, depuis que je l'ai quittée, je n'ai pas trouvé qui valut mieux qu'elle, bien au contraire. Jeanne m'aime, et un vieux proverbe dit:

Mieux vaut de l'amour une poignée,
Que de l'or et de l'argent plein un four¹⁰.

Quand il arriva chez Jeanne, il fut bien reçu et par la vieille et par la jeune. Les noces eurent lieu, tôt après, et les voilà ensemble en ménage.

Jean était un travailleur infatigable, et sa conduite était exemplaire, sous tous les rapports. Il n'était ni buveur, ni joueur, ni coureur de pardons et de foires. La bonne femme mourut, peu après, et le peu qu'elle possédait, c'est-à-dire: une chaumière, deux petits courtils, une vache, une chèvre blanche, quatre poules,

¹⁰ Gwell eo carantez leiz ann dorn,
'Vit aour hag arc'hant leiz ar forn.

un beau coq rouge et un chat pour faire la chasse aux souris, échut en héritage à sa fille, puisqu'elle n'avait pas d'autre enfant.

La pauvre femme ne faisait aucun progrès du côté de l'intelligence, à mesure qu'elle avançait en âge, et Jean avait souvent lieu de la reprendre et de gronder. Il avait beau travailler et se donner du mal, il n'en devenait pas plus riche, bien au contraire. Au bout d'un an de mariage, la simplicité et les sottises de Jeanne, et aussi son bon cœur, car elle était toujours prête à partager avec les autres, firent qu'ils commençaient à se trouver dans la gêne.

Un soir, après souper, ils étaient tous les deux à causer, tranquillement, auprès du feu, avant d'aller se coucher.

— Nous avons encore trois bons morceaux de lard, dit Jean, en regardant le lard pendu dans la cheminée, pour fumer.

— Oui, répondit Jeanne, nous avons encore trois bons morceaux.

— Un d'eux, reprit Jean, sera pour Noël, un autre, pour le Carnaval, et le troisième, pour Pâques.

— Oui, répondit Jeanne.

Le lendemain, pendant que Jean travaillait au champ, un mendiant se présenta à la porte de la chaumière.

— Quel nom avez-vous ? lui demanda Jeanne.

— Nédélec (Noël), répondit le mendiant.

— Nédélec ? C'est bien à vous, alors, que Jean destine notre premier morceau de lard ; je vais vous le donner, puisque vous voilà.

Et le mendiant aida Jeanne à décrocher le lard qui fumait dans la cheminée, puis il l'emporta, un peu étonné de tant de générosité.

Le lendemain, en l'absence de Jean, d'autres mendiants se présentèrent pour demander l'aumône.

— Comment vous nommez-vous ? leur demanda Jeanne.

— Carnaval et Pâques, répondirent-ils.

Ils avaient été conseillés, sans doute, par le mendiant de la veille.

— Carnaval et Pâques ? Alors, c'est à vous que Jean destine les deux morceaux de lard qui nous restent.

Et Carnaval et Pâques emportèrent les deux morceaux de lard qui restaient.

Le soir, en se chauffant, avant d'aller se coucher, Jean leva encore les yeux vers les tranches de lard suspendues dans la cheminée, et, ne les voyant plus, il en fut bien surpris et demanda à Jeanne :

— Qu'est donc devenu le lard, que je ne le vois plus, dans la cheminée ?

— Le lard ? Mais Nédélec (Noël), Carnaval et Pâques, à qui vous le destiniez, l'ont emporté.

— Comment cela, que veux-tu dire, Jeanne ?

— Ne m'aviez-vous pas dit, l'autre jour, qu'un des trois morceaux de lard serait pour Nédélec, un autre pour Carnaval, et le troisième pour Pâques ? Eh bien ! il est venu, hier et aujourd'hui, trois mendiants, qui m'ont dit avoir noms Nédélec, Carnaval et Pâques, et je leur ai donné le lard.

— Ce n'est pas possible, tu plaisantes, sans doute ?

— Je ne plaisante pas, et c'est comme je dis.

— Allons ! allons ! tu es bien la plus sottre femme qui soit sur terre, et nous ne pouvons qu'être pauvres, à la façon dont tu agis, en toutes choses !

Le pauvre Jean était désolé ; il voyait clairement qu'ils marchaient à la misère, et il ne put clore l'œil, de toute la nuit.

Le lendemain matin dit à Jeanne :

— Nous n'avons plus un morceau de lard à la maison ; l'argent pour en avoir, nous manque également ; notre vache et son veau et la chèvre et les poules ont été vendus ou mangés ; notre maison et les deux courtils ne sont également plus à nous : il ne nous reste donc qu'à quitter le pays et à aller chercher du pain ailleurs.

— Oui, dit Jeanne, allons chercher du pain ailleurs.

Jean avait la mort dans l'âme et les larmes aux yeux, en quittant la chaumière, et il dit à Jeanne, qui le suivait

— Tire la porte sur toi.

— C'est bien, dit Jeanne.

Et elle enleva la porte de ses gonds et la chargea sur son dos.

Jean marchait devant, triste et soucieux ; Jeanne venait après lui, et gémissait et s'attardait. Jean se détourna, en l'entendant se plaindre et souffler, et son étonnement fut grand de voir qu'elle portait la porte de leur chaumière sur son dos.

— Pourquoi diable portes-tu cette porte sur ton dos ? lui demanda-t-il.

— Pourquoi ?... Ne m'avez-vous pas dit de tirer la porte sur moi ?

— Oui, de la fermer après toi, ma pauvre femme !

— Dam ! est-ce que je pouvais savoir ça, moi ?

— Puisqu'elle est venue jusqu'ici, ne l'abandonnons pas sur la route ; peut-être pourra-t-elle nous servir, d'ailleurs ; donne-moi-la, à mon tour.

Et Jean chargea la porte sur son dos, et ils continuèrent leur route.

Il y avait déjà quelque temps que le soleil était couché, et, comme ils ne rencontraient aucune habitation, ils étaient inquiets de la manière dont ils passeraient la nuit. Ils suivaient depuis longtemps la lisière d'un grand bois, dont ils ne trouvaient pas la fin.

— Entrons dans le bois, pour y passer la nuit, dit Jean, nous y serons moins exposés au froid.

— Entrons dans le bois, dit Jeanne.

Et ils entrèrent dans le bois ; mais, comme il y avait dans ce bois beaucoup de bêtes fauves de toute sorte, pour plus de sûreté, ils montèrent sur un vieil arbre, fixèrent solidement la porte de leur maison entre les branches, et s'étendirent dessus pour dormir, car ils étaient fatigués.

Mais ils furent éveillés, au milieu de la nuit, par un vacarme épouvantable et des jurons, qu'ils entendirent sous l'arbre.

— Qu'est-ce que c'est, grand Dieu ? dit Jeanne, tout effrayée.

— Silence ! ne dis mot, ou nous sommes perdus !

C'étaient des brigands, qui venaient de faire une bonne prise, et qui étaient venus partager leur butin sous l'arbre. Il faisait un beau clair de lune. Mais ils ne s'entendaient pas, et de tout ce bruit et ces jurons. Jeanne avait si grand-peur que... elle leur fit croire qu'il pleuvait.

— Voilà qu'il pleut, dit un des brigands, hâtons-nous d'en finir.

Puis, Jeanne fit tomber sur eux quelque chose de moins liquide et de plus odorant, et, s'étant portée brusquement un angle de la porte, celle-ci perdit l'équilibre, et Jean et Jeanne et la porte dégringolèrent, de branche en branche, avec un grand fracas, et vinrent tomber au milieu des brigands. Ceux-ci, croyant avoir leurs troussees tous les diables de l'enfer, déguerpirent, au plus vite, abandonnant sur place leur or et leur argent.

Jean et Jeanne en remplirent leurs poches, et, au lieu de continuer leur route aventureuse, ils s'empressèrent de retourner à la maison.

Chemin faisant, Jeanne dit à Jean :

— Eh bien ! Jean, crois-tu encore que j'avais si mal fait d'emporter la porte ? Et diras-tu encore que je suis bête ?

Ils étaient riches, à présent, et ils achetèrent une belle ferme et firent bâtir une belle maison, la plus belle du pays. Ils donnaient l'aumône à tous les mendiants qui se présentaient au seuil de leur porte ou qu'ils rencontraient sur leur route, et ils étaient estimés et aimés de tout le monde.

Jeanne donna un fils à Jean, lequel fut appelé Jean Kerbrinic, comme son père, bien que Jeanne craignit qu'on n'eût pu trouver un nom pour lui, tous les noms étant déjà pris.

Et voilà l'histoire de Jean et de Jeanne. En avez-vous jamais entendu de plus belle ?

CONTÉ PAR MARGUERITE PHILIPPE, DE PLUZUNET
(CÔTES-DU-NORD). — DÉCEMBRE 1868

JANVIER ET FÉVRIER
OU LE RUBAN DE PEAU ROUGE

*Eur wech a oa, eur wech a vo
Commansament ann holl gaozo :
Na eus na mar marteze
Hen eus tri droad ann trebez.*

Il y avait une fois, il y aura un jour,
C'est le commencement de tous les contes :
Il n'y a ni si ni peut-être,
Un trépied a toujours trois pieds.

Il y avait une fois un vieux seigneur, qui avait deux fils, nommés janvier et Février.

Comme vous le savez, Janvier vient toujours avant Février, de sorte qu'il était l'aîné.

Quand il fut à l'âge de dix-huit ou vingt ans, il s'ennuyait chez son père, et voulut voyager. Il partit donc, avec la bourse légère, car ils n'étaient pas riches.

Après avoir marché pendant trois jours, il se trouva dans une grande avenue de vieux chênes, au bout de laquelle était un beau château.

— Il faut, se dit-il, que je demande si l'on n'a pas besoin d'un domestique, dans ce château.

Et il frappa à la porte. Elle s'ouvrit aussitôt.

— Bonjour ! dit-il au portier ; n'a-t-on pas besoin d'un domestique ici ?

— Oui vraiment ; il vient d'en partir un, et il faut le remplacer ; suivez-moi, et je vais vous conduire au maître... Voici, maître, un homme qui cherche condition.

— Fort bien ! répondit le seigneur, j'ai précisément besoin d'un valet, dans le moment.

Et s'adressant à Janvier :

— Que savez-vous faire ?

— Je sais faire un peu de tout, Monseigneur.

— C'est bien, vous avez assez bonne mine, et vous me plaisez. Voici quelles

sont mes conditions: Vous irez, tous les jours, travailler aux champs, au bois, au jardin, partout où l'on vous dira. Au coucher du soleil, vous viendrez à la maison, et alors, vous devrez prendre soin des enfants et faire tout ce qu'ils vous demanderont. Vous aurez de beaux gages, cent écus par an, et votre année finira quand chantera le coucou.

— C'est à merveille, et je ne demande rien de plus, répondit janvier.

— Il y a encore une chose que je ne dois pas vous laisser ignorer, reprit le seigneur: vous ne devrez jamais vous fâcher, quoi que l'on vous dise ou fasse, autrement, vous serez renvoyé sans le sou, et de plus, l'on vous taillera courroie, c'est-à-dire qu'on vous enlèvera un ruban de peau rouge, depuis la nuque jusqu'aux talons¹¹.

— Cela n'est plus aussi bien... Mais vous-même, Monseigneur, si vous vous fâchez le premier?...

— Si je me fâche le premier, c'est à moi qu'on enlèvera le ruban de peau rouge; mais je ne me fâche jamais, moi.

— A la bonne heure!

Le lendemain matin, on donna une faucille à Janvier et on lui dit d'aller couper de l'ajonc, sur la grande lande.

— Mais je ne sais pas où est la grande lande, dit-il.

— Voici un chien, lui répondit-on, en lui montrant un grand boule-dogue, qui vous y conduira et restera avec vous, jusqu'au coucher du soleil.

Il se dirige donc vers la lande, conduit par le chien. Il se met à l'ouvrage. Quand il fut fatigué, il voulut se reposer un peu et fumer une pipe. Aussitôt le chien vint à lui, en grognant et en montrant les dents.

— Tiens! tiens! le beau chien! lui dit-il, et il voulut le caresser.

Mais le chien était toujours menaçant.

¹¹ L'expression *tailla correann* ou *sevel correann*: tailler courroie ou lever courroie, est proverbiale, dans tout le pays de Lannion et de Tréguier. Elle est employée dans le sens de susciter des embarras, des difficultés, donner du fil à retordre, comme on dit en français. Ce doit être un souvenir de la très ancienne coutume d'après laquelle, lorsque deux hommes s'étaient engagés vis-à-vis l'un de l'autre, celui qui manquait à la parole donnée était condamné à avoir une bande de peau enlevée, depuis la nuque jusqu'à la plante du pied, et acceptait cette peine, sans essayer de s'y soustraire. La même coutume se retrouve dans les traditions populaires des Gaels de l'Écosse, comme on le voit dans le recueil de F.-J. Campbell, *Popular tales of the West Highlands orally collected with translation*. Edinburgh, 4 vol. in-12, 1860-1862. Elle existait aussi chez les Romains, et on lit dans Plaute: *De meo tergo degitur corium*. Cela rappelle enfin l'histoire de la livre de chair, réclanée par le juif Shylock, dans *le Marchand de Venise*, de Shakespeare. Cette histoire de la livre de chair se trouve également dans *Li Romans de Dolopathos*, du commencement du XIII^e siècle, quatrième conte, pages 244 et suivantes de l'édition Charles Brunet et A. de Montaiglon. Paris, p. Jannet, 1856.

— Diable de chien ! s'écria Janvier.

Il lui fallut laisser sa pipe et se remettre au travail.

A midi, une servante vint lui apporter son dîner.

Il s'assit, sur le gazon, à l'ombre d'un hêtre, pour manger sa soupe. La servante avait apporté deux écuellées de soupe, dont l'une, de pain blanc, pour le chien, et l'autre, de pain noir, pour Janvier.

Janvier mangea sa soupe, d'assez mauvaise humeur, puis il voulut fumer une pipe. Mais le chien grogna encore et montra les dents, et il lui fallut se remettre immédiatement à l'ouvrage.

Au coucher du soleil, le chien prit la route du château, et Janvier le suivit. On lui donna encore de la soupe de pain noir, pour son souper. Pendant qu'il la mangeait, les enfants se mirent à crier :

— J'ai envie de...

— Allons ! Janvier, dit la maîtresse, accompagnez les enfants dehors.

Il se leva et sortit avec les marmots. Quand il rentra, on avait fini de manger ; il n'y avait plus rien sur la table.

— N'aurai-je pas aussi un peu de lard ? demanda-t-il, timidement.

— C'est trop tard ! répondit la maîtresse.

— Triste souper, après une si rude journée de travail ! murmura-t-il.

— Vous n'êtes pas content ? lui demanda le seigneur.

— Je ne suis pas fâché non plus ; je n'en mourrai pas, pour un mauvais souper, j'en ai fait bien d'autres.

Et il alla se coucher, là-dessus.

Le lendemain matin, il retourna à la lande, toujours accompagné du chien, et cette journée se passa comme la précédente. Quand il voulait se reposer un peu, le chien lui montrait les dents, et il fallait se remettre au travail. A midi, la même servante vint encore avec deux écuellées de soupe : l'une, de pain blanc, pour le chien, et l'autre, de pain noir, pour Janvier. Au coucher du soleil, le chien et le valet revinrent ensemble au château. Janvier était fatigué et avait faim. A peine avait-il entamé son écuelle, que les enfants se mirent encore à crier :

— J'ai envie de faire pipi, disait l'un ; j'ai envie de faire caca ! disait l'autre.

Janvier ne faisait pas semblant de les entendre.

— Allons ! Janvier, lui dit le seigneur, faites votre devoir, accompagnez les enfants dehors ; vous ne les entendez donc pas ?

— Je les entends bien, et dans un instant, quand j'aurai mangé un peu...

— Non, non, tout de suite ! tout de suite !

Et il lui fallut sortir, à l'instant.

— Vite ! allons, vite, petits ! disait-il aux enfants.

Mais il eut beau les presser, quand il rentra, le souper était encore terminé, et il ne restait plus rien sur la table. Et comme personne ne lui offrait rien, il s'aventura à dire :

— J'ai bien travaillé aujourd'hui, maître, et j'ai faim.

— Tant pis, mon ami, car ici l'habitude est que celui qui arrive quand la table est desservie, n'a plus droit à rien.

— Comment ! travailler toute la journée, sans un moment de repos, et n'avoir rien à manger, le soir ! Ce n'est pas là une vie à pouvoir en vivre...

— Vous n'êtes pas content ?

— Tout autre à ma place aurait lieu de n'être pas content.

— Vous savez nos conditions ; nous allons, alors, vous lever courroie. Allons, les gars !

Et aussitôt quatre grands valets se jetèrent sur le pauvre janvier, le dépouillèrent de ses vêtements, puis le couchèrent sur le ventre, sur la table et lui levèrent un ruban de peau rouge, depuis la nuque jusqu'aux talons. Après quoi, on le renvoya, sans le sou.

Il s'en retourna à la maison, triste et malade. Son père, en le voyant revenir, lui dit :

— Tu n'as pas été loin, mon fils, et le bien-être n'a pas augmenté chez nous.

Janvier conta tout à son frère Février, qui promit de le venger.

Il partit aussitôt, arriva au même château que son frère, et s'engagea au service du seigneur, aux mêmes conditions, c'est-à-dire qu'il travaillerait aux champs, dans la journée, aurait soin des enfants, après le coucher du soleil, aurait un ruban de peau rouge enlevé de la nuque aux talons, le jour où il se fâcherait, et enfin, que ses gages seraient de cent écus par an et que son année finirait quand le coucou chanterait.

On l'envoya, dès le lendemain, couper de la lande, et le boule-dogue l'accompagna aussi. A midi, la servante vint, avec deux écuellées de soupe, l'une de pain blanc, l'autre de pain noir. Le chien mangea encore le pain blanc et Février, le pain noir. Quand il voulait se reposer un peu, le chien grognait, lui montrait les dents et le forçait de se remettre au travail, si bien qu'il se dit :

— Voici un camarade dont il faudra que je me débarrasse.

Au coucher du soleil, ils revinrent tous les deux au château. Quand ils arrivèrent, les autres valets avaient déjà presque fini de manger. Une servante donna sa soupe à Février. Mais aussitôt les enfants se mirent à crier :

— J'ai envie de faire pipi ! J'ai envie de faire caca !...

Février ne bougeait pas. Mais le maître lui dit :

— Eh bien ! vous n'entendez donc pas, Février ?

Et il se leva et sortit avec les enfants.

Quand il revint, il n'y avait plus rien sur la table.

— Ici, lui dit le maître, l'habitude est que celui qui arrive quand le repas est fini, n'a plus droit à rien.

— Vraiment? C'est bon à savoir, répondit Février.

— N'êtes-vous pas content?

— Je ne dis pas cela; mais à l'avenir, je ferai attention.

Et il alla se coucher, sans souper.

Le lendemain, il alla encore couper de la lande, et toujours avec le chien. Au bout de quelque temps, il voulut fumer une pipe. Le chien grogna et lui montra les dents, et, comme il n'en tenait aucun compte, le chien s'avança sur lui, pour le mordre.

— Doucement, camarade! dit Février, qui lui coupa la tête avec sa faucille.

Puis il fuma sa pipe, tout à son aise.

A midi, la servante vint, comme à l'ordinaire, lui apporter à manger, et fut étonnée de voir le chien mort, et Février qui dormait, à l'ombre. Elle courut annoncer la chose à son maître.

Quand Février rentra, le soir, sans le chien :

— Tu as tué mon chien, misérable! lui cria le seigneur, furieux.

— Oui, je l'ai tué, répondit-il tranquillement; est-ce que vous n'êtes pas content?

— Oh! après tout, pour un chien, ce n'est pas la peine de se fâcher; viens souper.

Et il dissimula sa colère.

Pendant que Février mangeait sa soupe, dans la cuisine, les enfants vinrent encore l'importuner en disant :

— J'ai envie! Je veux sortir!...

— Eh bien! allez au diable, et me laissez enfin manger, tranquille! s'écria-t-il, impatienté.

Et il jeta les enfants par la fenêtre dans la cour.

— Que fais-tu, misérable? Tu veux donc tuer mes enfants? s'écria le seigneur, furieux.

— Vous vous fâchez, maître?

— Et qui ne se fâcherait pas?...

Puis se reprenant aussitôt :

— Mais j'ai un si bon caractère, que je ne me fâche jamais, moi; mais il ne faut pas recommencer.

Voilà le seigneur et sa femme embarrassés de savoir comment se défaire de

Février, car ils voyaient bien que celui-ci ne se laisserait pas duper, comme son frère.

Le lendemain, on ne l'envoya pas couper de la lande. Le seigneur lui dit :

— Venez avec moi faire un tour au bois ; on y coupe les plantes, on abat les arbres et on me fait un tort considérable. Malheur à ceux que je surprendrai à me voler, car je ne les épargnerai pas !

Et ils partirent, portant chacun un fusil sur l'épaule. Dès en entrant dans le bois, ils virent une vieille femme qui ramassait quelques brins de bois sec, pour cuire les pommes de terre de son repas. Le seigneur ajusta, tira et la tua roide.

— Quel malheur ! s'écria Février ; je connais cette vieille et je sais qu'elle a trois fils qui la vengeront et ne vous manqueront pas ; en vérité, je ne voudrais pas être à votre place.

Voilà le seigneur bien embarrassé ; que faire ? ...

— Va, vite, à la maison, dit-il à Février, et apporte deux pelles, que tu trouveras au fond du corridor, près de la chambre de ma femme, pour que nous enterrions la vieille dans le bois, et personne ne saura ainsi ce qu'elle sera devenue.

Février court au château. En passant dans le corridor, il voit la dame et sa fille, âgée de dix-huit ans, dans une chambre, la porte grande ouverte. Il entre et dit :

— Mon maître m'a commandé de venir vous embrasser.

Et il se jette sur la dame et l'embrasse de force. Il veut en faire autant de la fille. Les deux femmes se débattent et crient à la violence. Février ouvre la fenêtre, et s'adressant au seigneur, qui l'attend en bas :

— Vous avez dit toutes les deux, n'est-ce pas, mon maître ?

— Oui, toutes les deux, et dépêche-toi, répond-il.

Et Février traite aussi la fille comme la mère, puis il s'en va, prend deux pelles dans le corridor et descend.

— Qu'ont donc ma femme et ma fille pour crier de la sorte ? lui demande le seigneur.

— C'est qu'elles ont vu un loup, répond-il tranquillement.

Ils enterrent la vieille femme et retournent au château.

La dame se jeta au visage de son mari en criant et pleurant de rage :

— Misérable ! infâme ! tu permets à ce manant, à ce démon, de faire violence à ta femme et à ta fille ! ...

— Est-il donc possible qu'il ait encore fait cela ? ... s'écria le seigneur en se tournant, furieux, vers Février.

— Je l'ai fait qu'avec votre permission, maître, dit celui-ci ; je vous ai demandé, par la fenêtre, s'il fallait les embrasser toutes les deux, et vous m'avez répondu :

— Oui, toutes les deux, et dépêche-toi ! N'est-ce pas vrai ? Votre femme et votre fille l'ont bien entendu.

— Je t'ai dit d'apporter les deux pelles, et pas autre chose, misérable !

— Pour le coup, il me semble que vous vous fâchez, maître ?

— Et qui ne serait pas fâché, monstre ?...

— Fort bien, mais vous savez nos conditions, le ruban de peau rouge...

— Je n'ai pas dit que je suis fâché, mais tout autre à ma place le serait, et avec raison.

Voilà le seigneur bien embarrassé, car il voyait clairement qu'il avait affaire à un drôle bien déluré, et qu'il ne duperait pas comme son frère. La dame était d'avis qu'on le renvoyât tout de suite, le jour même.

— Alors, il faudra lui donner cent écus, répliquait le seigneur, puisque son année n'est pas terminée.

— Qu'on les lui donne tout de suite, et qu'il parte.

— Oui, mais le ruban de peau rouge, qu'il me faudra aussi me laisser enlever.

— Il a été convenu, n'est-ce pas, que son année finirait, quand le coucou chanterait ? Eh bien ! le coucou chantera demain ; je me charge de le faire chanter, moi.

Le lendemain matin, le seigneur dit à Février :

— Prenez un fusil et allons tous les deux à la chasse.

Au moment où ils sortaient de la cour, ils entendirent, dans un chêne, au-dessus de leurs têtes : Coucou ! coucou !

— Comment ! dit Février, ici les coucous chantent donc au mois de février ? Jamais je n'avais encore entendu pareille chose ; mais je vais apprendre à cet oiseau à attendre son heure pour chanter.

Et il tira dans l'arbre, et aussitôt quelque chose, qui ne ressemblait pas à un coucou, dégringola de branche en branche, et tomba lourdement à ses pieds. C'était la châtelaine elle-même, qui était montée sur l'arbre, pour faire chanter le coucou.

— Malheur à toi ! cria le seigneur, en couchant en joue Février.

Mais celui-ci releva le canon du fusil, et le coup partit en l'air.

— Pour le coup, dit-il alors, vous voilà fâché, maître ?

— Oui, cria-t-il, fou de colère, je suis fâché, et tu me le paieras !...

— Non, maître, c'est vous qui paierez, car vous savez nos conditions, et il faut payer, quand on a perdu.

Hélas ! le seigneur dut, en effet, se laisser enlever un ruban de peau rouge, depuis la nuque jusqu'à la plante du pied, et, de plus, payer cent écus.

LES CONTES DE MARAC'HID FULUP

Février revint à la maison avec l'argent et les deux rubans de peau rouge, car il emporta aussi celui de son frère janvier, qui était suspendue à un clou, au mur de la salle, parmi un grand nombre d'autres.

On fit alors un grand repas. La trisaïeule de ma grand'mère, comme elle était un peu parente de la mère de Janvier et Février, fut aussi du festin, et c'est ainsi que s'est conservé dans ma famille le souvenir de cette belle histoire, et que j'ai pu vous la conter, sans y rien ajouter de mon cru.

CONTÉ PAR MARGUERITE PHILIPPE, DE PLUZUNET
(CÔTES-DU-NORD). — DÉCEMBRE 1868

L'HIVER ET LE ROITELET

Au temps jadis, — il y a longtemps, bien longtemps de cela, — il s'éleva, dit-on, une dispute entre l'Hiver et le Roitelet. Je ne sais pas bien à quel propos.

— J'aurai raison de toi, petit! disait l'Hiver.

— Peut-être; nous verrons bien, répondit le Roitelet.

Et il gela à pierre fendre, la nuit après.

Le lendemain matin, l'Hiver, voyant le Roitelet joyeux et pimpant, comme d'ordinaire, fut étonné et lui demanda :

— Où étais-tu, la nuit passée?

— Dans la buanderie, où les lavandières font la lessive, répondit-il.

— C'est bien, cette nuit, je saurai où te trouver.

Et il fit si froid, cette nuit-là, que l'eau gelait sur le feu.

Mais le Roitelet n'était pas où il gelait, et l'Hiver, le retrouvant, le lendemain matin, gai et chantant, lui demanda :

— Où donc étais-tu, la nuit dernière?

— Dans l'étable aux bœufs, répondit-il.

— Bon! tu auras de mes nouvelles, cette nuit, sois-en sûr.

Et il fit si froid et il gela si dur, cette nuit-là, que la queue des bœufs colla à leur derrière. Mais le Roitelet sautillait et chantait encore, le lendemain matin, comme au mois de mai.

— Comment! tu n'es pas encore mort? lui demanda l'Hiver, étonné de le revoir; où donc as-tu passé la nuit?

— Près des nouveaux mariés, dans leur lit.

— Voyez donc où! Qui aurait songé à l'aller chercher là? Mais tu n'y perdras pas pour attendre et, cette nuit, j'en finirai avec toi.

— C'est ce que nous verrons bien!

Et il se mit à chanter.

Cette nuit-là, il gela si fort, si fort, que le lendemain matin, on trouva le mari et la femme morts de froid, dans leur lit.

Le Roitelet s'était retiré au trou d'un mur, près du four d'un boulanger, et là, le froid ne l'atteignit pas¹². Mais il y rencontra une souris, qui cherchait aussi

¹² Dans une autre version, l'Hiver répond: « Ah! je ne puis pas mettre le nez, » et le conte est fini. Et en effet, ce qui suit semble être complètement étranger ce début, qui forme un petit

la chaleur, et il s'éleva une dispute fort vive entre eux. Comme ils ne purent pas s'entendre, pour vider le différend, il fut convenu qu'une grande bataille aurait lieu, dans la huitaine, sur la montagne de Bré, entre tous les animaux à plumes et les animaux à poil du pays.

Avis en fut donné de tous côtés, et, au jour convenu, on vit tous les oiseaux du pays prendre leur volée vers la montagne de Bré; les oies, les canards, les dindons, les paons, les poules et les coqs des basses-cours, les pies, les corbeaux, les geais, les merles, etc., prenaient tous cette direction, à la file les uns des autres, et aussi les chevaux, les ânes, les bœufs, les vaches, les moutons, les chèvres, les chiens, les chats, les rats et les souris, et personne ne pouvait les en empêcher. Le combat fut acharné et avec des chances diverses. Les plumes volaient en l'air, les poils jonchaient le sol, et c'était partout des cris, des beuglements, des mugissements, des hennissements, des braiements, des miaulements... C'était épouvantable!

Les animaux à poil allaient enfin l'emporter, quand arriva aussi l'Aigle, qui était en retard. Il se jeta dans la mêlée et, partout où il passait, il abattait et éventrait tout. Il ramena promptement l'avantage du côté des siens.

Le fils du roi assistait au combat, à la fenêtre de son palais. Voyant que l'Aigle allait tout exterminer, comme il vint à passer au ras de sa fenêtre, il lui porta un coup de sabre et lui cassa une aile, si bien qu'il tomba à terre. La victoire resta dès lors aux animaux à poil, et le Roitelet, qui avait combattu comme un héros, fit entendre son chant de triomphe, au sommet du clocher de la chapelle de saint Hervé, que l'on voit encore sur le haut de la montagne.

L'Aigle, blessé et ne pouvant plus voler, dit au fils du roi :

— A présent, il te faudra me nourrir, pendant neuf mois, de chair de perdrix et de lièvres.

— Je le ferai, répondit le prince.

Au bout des neuf mois, quand l'Aigle fut guéri, il dit au fils du roi :

— A présent, je vais retourner chez ma mère, et je désire que tu viennes avec moi, pour voir mon château.

— Volontiers, répondit le prince, mais comment y aller? Toi, tu voles dans l'air, et je ne pourrais te suivre, ni à pied ni à cheval.

— Monte sur mon dos.

Il monta sur le dos de l'Aigle, et ils partirent, par-dessus les bois, les plaines, les monts et la mer.

— Bonjour, ma mère, dit l'Aigle en arrivant.

récit à part, comme il en existe plusieurs sur le roitelet.

— C'est toi, mon cher fils? Tu as fait une longue absence, cette fois, et j'étais inquiète de ne pas te voir revenir.

— J'ai été bien malade, ma pauvre mère; et lui montrant le prince :

— Voici le fils du roi de la Basse-Bretagne, qui vient vous faire visite.

— Un fils de roi! s'écria la vieille, c'est un morceau délicat, et nous en ferons un bon repas.

— Non, ma mère, vous ne lui ferez pas de mal; il m'a bien traité, pendant neuf mois que j'ai été malade chez lui, et je l'ai prié de venir passer quelque temps avec nous, dans notre château; il faut lui faire bon accueil.

L'Aigle avait une sœur, qui était très belle, et le prince en devint amoureux, dès qu'il la vit. Cela ne plaisait pas à l'Aigle ni à sa mère non plus.

Un mois, deux mois, trois mois... six mois s'écoulèrent, et le prince ne parlait pas de retourner chez lui. La vieille en était très mécontente, si bien qu'elle dit à son fils que si son ami ne songeait pas à s'en aller, sans retard, elle l'accommoderait à une bonne sauce, et ils le mangeraient à leur repas.

L'Aigle, voyant cela, proposa au prince une partie de boules dont l'enjeu devait être la vie de celui-ci, s'il perdait, et la main de sa sœur, s'il gagnait.

— C'est entendu, dit le prince; où sont les boules?

Et ils se rendirent dans une avenue de vieux chênes, large et très longue, où se trouvaient les boules. Hélas! quand le prince vit ces boules-là!

Elles étaient en fer, et chacune d'elles pesait cinq cents livres. L'Aigle en prit une, et il la maniait, la jetait en l'air, très haut, et la recevait dans sa main, comme si c'eût été une pomme. Le pauvre prince ne pouvait seulement pas remuer la sienne.

— Tu as perdu et ta vie m'appartient! lui dit l'Aigle.

— Je demande ma revanche, répondit le prince.

— Eh bien! soit; à demain la revanche.

Le prince va trouver la sœur de l'Aigle, les larmes aux yeux, et lui conte tout.

— Me serez-vous fidèle? lui demande-t-elle.

— Oui, jusqu'à la mort! répond-il.

— C'est bien; voici ce qu'il faudra faire: J'ai là deux grandes vessies, que je peindrai en noir, de manière à les faire ressembler à des boules, puis je les mettrai parmi les boules de mon frère, dans l'avenue, et quand vous irez jouer, demain, vous aurez soin de prendre vos boules le premier et de choisir les deux vessies. Quand vous leur direz: « Chèvre, élève-toi en l'air, bien haut, et vas en Égypte; il y a sept ans que tu es ici, sans avoir mangé de fer¹³! » elles s'élèveront aussitôt

¹³ Suivant ma conteuse, *aller en Égypte* signifie s'élever en l'air, voyager travers l'air.

en l'air, et si haut, si haut, qu'on ne pourra les apercevoir. Mon frère croira que ce sera vous qui les aurez lancées, et, ne pouvant en faire autant, il s'avouera vaincu.

Les voilà de nouveau dans l'allée aux boules. Le prince prend ses deux boules, c'est-à-dire les deux vessies, et se met à jongler avec elles, et à les lancer en l'air, aussi facilement que si c'eussent été deux balles remplies de son, et cela au grand étonnement de l'Aigle.

— Que signifie ceci ? se demandait celui-ci, avec inquiétude.

Il lance le premier sa boule, et si haut, qu'elle mit un bon quart d'heure à tomber à terre.

— Bien joué ! dit le prince ; à mon tour.

Et il murmura ces mots tout bas :

*Gavr, kers d'as bro,
Ez out aman seiz bloaz'zo,
Tam houarn na t'eus da eebri !...*

c'est-à-dire : « Chèvre, retourne à ton pays ; il y a sept ans que tu es ici, sans avoir eu de fer à manger... »

Aussitôt sa boule s'éleva en l'air, si haut, si haut, qu'on ne l'aperçut bientôt plus, et ils avaient beau attendre, elle ne retombait pas à terre.

— J'ai gagné ! dit le prince.

— Cela fait à chacun une partie ; demain, nous jouerons la belle, à un autre jeu, dit l'Aigle.

Et il s'en retourna à la maison en pleurant et alla conter la chose à sa mère.

— Il faut le saigner et le manger, dit celle-ci ; pourquoi attendre plus longtemps ?

— Mais je ne l'ai pas encore vaincu, ma mère ; demain, nous jouerons à un autre jeu, et nous verrons comment il s'en tirera,

— En attendant, allez me chercher de l'eau, à la fontaine, car il n'y en a goutte, dans la maison.

— C'est bien, mère ; demain matin, nous irons tous les deux vous chercher de l'eau, et je porterai un défi au prince à qui en apportera le plus, dans un tonneau.

L'Aigle va trouver le prince et lui dit :

— Demain matin, nous irons à la fontaine prendre de l'eau à ma mère, et nous verrons qui de nous deux en apportera le plus.

Très bien, répondit le prince, mais montre-moi les pots.

Et l'Aigle lui montra deux tonneaux de cinq barriques chacun : il en portait facilement un, rempli d'eau, sur le plat de chaque main, — car il était aigle ou homme, à volonté.

Le prince va encore trouver la sœur de l'Aigle, plus inquiet que jamais.

— Me serez-vous fidèle ? lui demanda-t-elle encore.

— Jusqu'à la mort, répondit-il.

— Eh bien ! demain matin, quand vous verrez mon frère prendre son tonneau, pour aller à la fontaine, dites-lui : « Bah ! à quoi bon des tonneaux ? Laissez-moi cela là, et me donnez une houe, une pelle et une civière. — Pourquoi ? demandera-t-il. — Pourquoi ? Mais pour déplacer la fontaine et l'apporter ici, ce qui sera bien plus commode, pour y puiser de l'eau, à volonté. »

En entendant cela, il ira seul chercher de l'eau, car il ne voudra pas voir défaire sa belle fontaine, ni ma mère non plus.

Le lendemain matin, l'Aigle dit au prince :

— Allons prendre de l'eau à ma mère.

— Allons-y, répondit le prince.

— Prends ce tonneau, voici le mien ; et en même temps, il lui montrait deux énormes tonneaux.

— Des tonneaux ! à quoi bon ? pour perdre du temps ?

— Comment donc veux-tu apporter de l'eau ici ?

— Donne-moi tout bonnement une houe, une pelle et une civière.

— Pourquoi faire ?

— Pourquoi, imbécile ? Mais, pour apporter la fontaine ici donc, à la porte de la cuisine, afin de nous éviter la peine d'y aller si loin.

— Quel gaillard ! pensa l'Aigle ; puis il dit :

— Eh bien ! reste là, j'irai seul chercher de l'eau à ma mère.

Ce qu'il fit, en effet.

Le lendemain, comme la vieille disait à son fils que le moyen le plus sûr de se débarrasser du prince était de le tuer, de le mettre à la broche, puis de le manger, l'Aigle répondit qu'il avait été bien traité chez lui, et qu'il ne voulait pas se montrer ingrat ; mais que, du reste, il allait lui imposer d'autres épreuves, d'où il aurait bien de la peine à se tirer à son honneur.

Et en effet, il dit encore au prince :

— Aujourd'hui, j'ai fait la besogne tout seul, mais demain, ce sera aussi ton tour.

— Que faudra-t-il faire, demain ? demanda-t-il.

— Ma mère a besoin de bois, pour faire du feu, dans sa cuisine, et il faudra

abattre une avenue de vieux chênes qui est là, et les lui apporter, dans la cour, pour sa provision d'hiver, et tout cela avant le coucher du soleil.

— C'est bien, ce sera fait, répondit le prince, en simulant un air indifférent, bien qu'il ne fût pas sans inquiétude.

Il alla encore trouver la sœur de l'Aigle.

— Me serez-vous fidèle ? lui demanda-t-elle encore.

— Jusqu'à la mort, répondit-il.

— Eh bien ! demain, en arrivant dans la forêt, avec la hache de bois qu'on vous donnera, ôtez votre veste, jetez-la sur une vieille souche de chêne que vous verrez là, avec ses racines découvertes, puis frappez de votre hache de bois le tronc le plus voisin, et vous verrez ce qui arrivera.

Le prince se rend donc au bois, de bon matin, avec sa hache de bois sur l'épaule. Il ôte sa veste, la jette sur la vieille souche aux racines découvertes qu'on lui a désignée, puis il frappe de sa hache de bois le tronc de l'arbre le plus voisin, lequel s'abat aussitôt, avec un grand bruit.

— C'est bien, se dit-il ; si ce n'est pas plus difficile que cela, la besogne sera bientôt faite.

Il frappe ensuite un second arbre, puis un troisième, qui tombent aussi, au premier coup, et ainsi de suite, jusqu'à ce qu'il ne restât plus un seul arbre debout, dans l'avenue.

Il s'en retourna alors tranquillement au château.

— Comment ! est-ce déjà fait ? lui demanda l'Aigle.

— C'est fait, répondit-il.

L'Aigle courut à son avenue, et quand il vit tous ses beaux chênes abattus à terre, il se mit à pleurer, puis il alla trouver sa mère.

— Hélas ! ma pauvre mère, je suis battu : tous mes beaux chênes sont à terre ! Je ne puis lutter contre ce démon ; quelque puissant magicien le protège, sans doute.

Comme il faisait ainsi ses doléances à sa mère, arriva le prince, qui lui dit :

— Je t'ai vaincu, trois fois, et ta sœur m'appartient.

— Hélas ! oui, répondit-il ; emmène-la et va-t-en, vite.

Le prince emmena donc dans son pays la sœur de l'Aigle. Mais celle-ci ne voulait pas l'épouser encore, ni même l'accompagner jusqu'à chez son père. Elle lui dit :

— Nous nous séparerons, à présent, pour quelque temps, car nous ne pouvons encore nous marier. Mais restez-moi toujours fidèle, quoi qu'il arrive, et, lorsque le moment sera venu, nous nous retrouverons. Voici une moitié de mon

anneau et une moitié de mon mouchoir ; gardez-les et ils vous serviront, au besoin, à me reconnaître, plus tard.

Le prince fut désolé. Il prit la moitié de l'anneau et la moitié du mouchoir et revint seul au palais de son père, où l'on fut heureux de le revoir, après une si longue absence.

Quant à la sœur de l'Aigle, elle se mit en condition, chez un orfèvre de la ville, qui, par hasard, se trouvait être l'orfèvre de la cour.

Cependant, le prince oublia vite sa fiancée. Il devint amoureux d'une princesse venue à la cour de son père, d'un royaume voisin, et le jour fut fixé pour leur mariage. On fit de grands préparatifs et de nombreuses invitations. L'orfèvre de la cour, qui avait fourni les anneaux et autres bijoux, fut aussi invité avec sa femme, et même la femme de chambre de celle-ci, à cause de sa bonne mine et de sa distinction.

Celle-ci se fit fabriquer par son maître un petit coq et une petite poule en or, et les emporta, dans sa poche, le jour des noces. Elle fut placée à table vis-à-vis des nouveaux mariés. Elle posa sur la table, à côté d'elle, la moitié de l'anneau dont le prince avait l'autre moitié.

La nouvelle mariée la remarqua et dit :

— J'en ai une toute semblable (son mari la lui avait donnée) !

On rapprocha les deux moitiés l'une de l'autre, et elles se rejoignirent et l'anneau se retrouva complet. Il en fut de même pour les deux moitiés de mouchoir. Tous les assistants témoignèrent de leur étonnement. Le prince, seul, restait indifférent et semblait ne pas comprendre. Alors, la sœur de l'Aigle posa sur la table, devant elle, son petit coq et sa petite poule en or, et jeta un pois sur son assiette. Le coq croqua aussitôt le pois.

— Tu l'as encore avalé, glouton ! lui dit la poulette.

— Tais-toi, répondit le coq, le prochain sera pour toi.

— Oui, le fils du roi me disait aussi qu'il me serait fidèle jusqu'à la mort, quand il allait jouer aux boules avec mon frère l'Aigle.

Le prince dressa l'oreille. La sœur de l'Aigle jeta un second pois sur son assiette, et le coq le croqua encore.

— Tu l'as encore avalé, glouton ! répéta la poulette.

— Tais-toi, ma poulette, le premier sera pour toi.

— Oui, le fils du roi me disait aussi qu'il me serait fidèle jusqu'à la mort, quand mon frère l'Aigle lui dit d'aller avec lui puiser de l'eau à la fontaine !

Tout le monde était étonné et intrigué ; le prince aussi était devenu très attentif. La sœur de l'Aigle jeta un troisième pois sur son assiette, et le coq le croqua comme les deux autres.

— Tu l'as encore avalé, glouton ! répéta la poulette.

— Tais-toi, ma gentille poulette, le premier sera pour toi.

— Oui, le fils du roi me disait aussi qu'il me serait fidèle jusqu'à la mort, quand mon frère l'Aigle l'envoya abattre une grande avenue de vieux chênes, avec une hache de bois.

Le prince comprit enfin. Il se leva, et se tournant vers son beau-père, il lui parla de la sorte :

— Beau-père, j'ai un conseil à vous demander. J'avais un gentil petit coffret d'or, dans lequel était renfermé mon trésor. Je le perdis, et je m'en procurai un nouveau. Mais voilà que je viens de retrouver le premier, et j'en ai deux, à présent. Lequel des deux dois-je conserver, l'ancien ou le nouveau ?

— Respect toujours à ce qui est ancien, dit le vieillard.

— C'est aussi mon avis, reprit le prince. Eh bien ! j'ai aimé une autre, avant votre fille, et je m'étais engagé envers elle ; la voici !

Et il alla à la servante de l'orfèvre, qui était la sœur de l'Aigle, et la prit par la main, au grand étonnement de tous les assistants.

L'autre fiancée, ainsi que son père, sa mère et ses parents et invités, se retirèrent, fort mécontents. Les festins, les jeux et les réjouissances n'en continuèrent pas moins, pour fêter le mariage du prince et de la sœur de l'Aigle.

CONTÉ PAR MARGUERITE PHILIPPE
— DÉCEMBRE 1868

LE CHAT ET LES DEUX SORCIÈRES

Il y avait une fois une jeune fille sage et jolie, qui avait une marâtre, laquelle ne lui voulait aucun bien. Elle se nommait Annaïc. Son père l'aimait, mais sa femme faisait tout ce qu'elle pouvait pour l'amener à la détester aussi. Elle alla, un jour, trouver sa sœur, qui était sorcière, et lui demanda conseil pour se débarrasser d'Annaïc.

— Dis à son père, répondit la sorcière, qu'elle mène une vie scandaleuse, et il la renverra.

Mais le père ne voulut rien croire de tout le mal qu'on lui disait de sa fille, et la marâtre retourna consulter sa sœur la sorcière.

— Eh bien ! lui dit celle-ci, voici un gâteau de ma façon, que vous ferez manger à la jeune fille ; dès qu'elle l'aura mangé, son ventre gonflera, comme celui d'une femme enceinte, et alors le père sera obligé de croire ce que vous lui direz de la mauvaise conduite de sa fille.

La méchante s'en retourna avec le gâteau de la sorcière, et dit à Annaïc, en le lui présentant :

— Tenez, mon enfant, mangez ce gâteau de miel, que j'ai fait moi-même exprès pour vous.

Annaïc prit le gâteau et le mangea, sans défiance et avec plaisir, persuadée que c'était enfin une marque d'affection de sa marâtre. Mais, peu après, son ventre se gonfla tellement que tous ceux qui la voyaient la croyaient enceinte, et la pauvre fille en était tout honteuse et ne savait qu'en penser.

— Je vous avais averti, disait alors la marâtre triomphante au père, que votre fille se conduisait mal ; voyez dans quel état elle est !

Alors, le père mit Annaïc dans un tonneau, et l'exposa sur la mer, à la grâce de Dieu. Le tonneau alla se briser sur des rochers. Annaïc en sortit, sans mal, et se trouva dans une île aride et qu'elle crut déserte. Elle se retira dans une grotte souterraine, creusée dans la falaise, et fut étonnée d'y trouver une petite chambre, toute meublée, avec un lit, quelques vases de terre grossiers, et du feu au foyer. Elle pensa qu'elle devait être habitée ; mais, après avoir attendu longtemps, comme personne ne se montrait, elle se coucha dans le lit et dormit tranquille.

Le lendemain matin, en s'éveillant, elle se trouva encore seule. Elle se leva et alla chercher des coquillages, parmi les rochers, pour son déjeuner ; puis, toute

la journée, elle parcourut l'île et n'y rencontra aucune habitation ni aucun être humain. Le soir, elle rentra dans sa grotte et y dormit encore, tranquille ; et ainsi de suite, les jours suivants.

Quand le temps fut venu, elle accoucha d'un... petit chat. Grande fut sa douleur, quand elle vit l'être à qui elle avait donné le jour ; mais elle finit par se résigner, en disant :

— Puisque c'est la volonté de Dieu !

Et elle éleva et soigna son petit chat, comme elle l'aurait fait d'un enfant.

Un jour, qu'elle se plaignait de son sort et pleurait, elle fut bien étonnée d'entendre le chat prendre la parole, dans le langage des hommes, et lui parler de la sorte :

— Consolez-vous, ma mère, j'aurai soin de vous, à mon tour, et je ne vous laisserai manquer de rien, ici.

Et le chat prit un sac, qui se trouvait dans un coin de la grotte, le mit sur son épaule et sortit. Il parcourut toute l'île, et découvrit un château et y entra. Les habitants du château furent bien étonnés de voir un chat qui marchait droit sur ses deux pieds de derrière et portait un sac sur l'épaule, comme un homme. Il demanda du pain, de la viande et du vin, et on n'osa pas le refuser, tant la chose paraissait étrange. On lui remplit son sac, et il s'en alla. Il revint ensuite, tous les deux jours, au château, et chaque fois, il s'en retournait avec son sac plein, de façon que sa mère ne manquait de rien, dans sa grotte.

Un jour, le fils du château eut une querelle, dans un pardon, y perdit ses papiers et fut mis en prison. Tout le monde était désolé, au château, et quand le chat y vint, selon son habitude, il demanda la cause de la tristesse et de la douleur qu'il remarqua. On la lui fit connaître ; puis, on lui remplit son sac, comme d'ordinaire, et il s'en retourna. En arrivant à la grotte, il dit à sa mère :

— La tristesse et la désolation règnent au château.

— Qu'y est-il donc arrivé ?

— Le jeune seigneur a eu une querelle, dans un pardon ; il y a perdu ses papiers, et on l'a mis en prison ; mais j'irai le trouver, demain, dans sa prison, et je lui dirai que, s'il veut épouser ma mère, je retrouverai ses papiers et les lui rendrai.

— Comment peux-tu croire qu'il consente jamais à me prendre pour sa femme, mon enfant ?

— Peut-être, mère laissez-moi faire.

Le lendemain, le chat se rendit donc à la prison et demanda à parler au jeune seigneur. Mais le geôlier prit son balai, pour le chasser. Le chat lui sauta à la fi-

gure et lui arracha un œil, puis, il grimpa sur le mur et entra par la fenêtre dans la prison et dit au prisonnier :

— Mon bon seigneur, vous nous avez nourris, ma mère et moi, depuis que nous sommes dans votre île, et, en reconnaissance de ce service, je vous retirerai de prison et vous ferai retrouver vos papiers, si vous voulez me promettre d'épouser ma mère.

— Comment, pauvre bête, vous parlez donc aussi ? demanda le jeune seigneur, étonné.

— Oui, je parle aussi, et je ne suis pas ce que vous croyez ; mais, dites-moi, voulez-vous épouser ma mère ?

— Épouser une chatte, moi, un chrétien ? Comment pouvez-vous me faire une pareille proposition ?

— Épousez ma mère, et vous ne le regretterez pas, c'est moi qui vous le dis. Je vous laisse jusqu'à demain pour y réfléchir ; je reviendrai demain.

Et il s'en alla.

Le lendemain, il revint, muni des papiers du jeune seigneur, et lui dit, en les lui montrant :

— Voici vos papiers ; promettez-moi d'épouser ma mère, et je vous les rendrai, et de plus, je vous ferai remettre en liberté, sur-le-champ.

Le prisonnier promit, et il fut rendu à la liberté.

La mère du chat avait pour marraine une sorcière, qui connaissait bien leur situation. Elle vint la trouver, en l'absence du chat, et lui parla de la sorte :

— Ses papiers ont été rendus au jeune seigneur, qui a promis de vous épouser. Quand le chat rentrera, prenez un couteau et ouvrez-lui le ventre, sans hésiter, car aussitôt il deviendra un beau prince, et vous-même, vous deviendrez une princesse, d'une beauté merveilleuse. Alors, vous épouserez le jeune seigneur, et moi, je vous enverrai cinquante beaux chevaliers, pour vous faire cortège, le jour des noces.

Quand le chat rentra, sa mère lui ouvrit le ventre. Aussitôt un beau prince, magnifiquement paré, sortit de sa peau, et elle-même devint une princesse d'une beauté merveilleuse. Les cinquante chevaliers arrivèrent aussi, et un beau carrosse tout doré descendit du ciel. Le prince et la princesse y montèrent, et se rendirent au château, accompagnés des cinquante chevaliers.

Le jeune seigneur, qui était à sa fenêtre, fut fort étonné de voir arriver un tel équipage, qu'il ne connaissait point. Il s'empressa de descendre, pour le recevoir. Le prince s'avança à sa rencontre, tenant la princesse par la main, et la présenta en ces termes :

—Voici ma mère, que vous m'avez promis d'épouser; comment la trouvez-vous?

Le jeune seigneur fut tellement troublé et bouleversé par tout ce qu'il voyait et entendait, qu'il en perdit la parole et ne put que balbutier ces mots:

—Dieu, la belle princesse!... Oui certainement!... Comment donc?... Trop d'honneur!...

Le mariage fut célébré sur-le-champ. Pendant le festin de noces, qui fut superbe, on entendit, sans rien voir, une musique ravissante et comme on n'en entend qu'au Paradis seulement. C'était la marraine de la nouvelle mariée, la sorcière, qui lui envoyait ses musiciens invisibles. Elle lui donna aussi son beau carrosse doré et lui dit:

—Vous n'aurez qu'à faire: Psiit... et mes chevaux enchantés s'élèveront avec vous dans les airs et vous porteront où vous voudrez. Mais si vous retournez chez votre père, gardez-vous bien de vous laisser embrasser par votre marâtre; par votre père, je ne dis pas, tant que vous voudrez.

Ils montèrent aussitôt dans le carrosse, qui s'éleva par-dessus les nuages, et les porta tout droit chez le père d'Annaïc. Celui-ci reconnut bien sa fille, et témoigna une grande joie de la revoir, et l'embrassa tendrement. La marâtre était furieuse; pourtant, elle dissimula, la méchante, et voulut l'embrasser aussi. Mais le prince lui cria:

—Holà! vous, vous n'embrasserez pas ma mère! mais vous serez récompensée selon vos mérites.

Et on alluma un grand bûcher et l'on y précipita la marâtre et sa fille et aussi la sorcière.

Puis, pendant huit jours entiers, il y eut de belles fêtes, avec des jeux de toute sorte, de la musique, des danses et de grands festins, tous les jours.

CONTÉ PAR MARGUERITE PHILIPPE
— PLOUARET, MARS, 1869

L'OISEAU À L'ŒUF D'OR

*Selouit bol, mar oc'h euz c'hoant.
Hag e clevfet eur gaozic coant
Ha na eus en-hi netra gaou.
Mès, marteze, eur gir pe daou.
Beza zo brema pell amzer,
D'arc'houlz m'ho devoa dent ar ier.*

Écoutez tous, si vous voulez,
Et vous entendrez un joli petit conte.
Dans lequel il n'y a pas de mensonge,
Si ce n'est, peut-être, un mot ou deux.

Il y a de cela bien longtemps, quand les poules avaient des dents, vivait, dans la commune de Rospès, près de Lannion, un jardinier qui avait deux fils. Un jour du mois de mai, comme il travaillait dans son jardin, il aperçut un oiseau, si beau, qu'il n'avait jamais vu son pareil.

—Voilà un bien bel oiseau se dit-il à lui-même ; si je pouvais le prendre!

Et il se mit à poursuivre l'oiseau, et réussit à le prendre. Il le mit en cage. L'oiseau, dans sa cage, pondit, le lendemain matin, un œuf, jaune comme l'or.

Un jour que la femme du jardinier devait aller en ville, pour porter des œufs à son seigneur, après avoir compté ses œufs, il lui en manquait un pour faire trois douzaines, et elle en était très contrariée. Elle prit alors l'œuf de l'oiseau et le mit parmi les autres. Puis, elle alla en ville. Le seigneur aperçut l'œuf d'or, parmi les autres, et il le prit, l'admira et demanda à la femme du jardinier :

—Qu'est-ce que c'est que cet œuf?

—Ma foi! Monseigneur, il me manquait un œuf pour achever mes trois douzaines, et j'ai pris celui-là, qui a été pondu par un oiseau que nous avons à la maison.

—D'où vous vient cet oiseau?

—C'est mon homme qui l'a pris, dans le jardin.

—Dites à votre homme de venir me trouver, dimanche prochain, et recommandez-lui de m'apporter l'oiseau.

— Je ne manquerai pas de le lui dire, Monseigneur.

Le dimanche qui suivit, le jardinier se rendit de bon matin à la ville, emportant l'oiseau, dans sa cage, et accompagné de ses deux fils. Dès que le seigneur aperçut l'oiseau, il s'écria :

— Dieu, le bel oiseau ! Mais que vois-je ? Qu'est-ce qu'il a autour de la tête ? On dirait des caractères d'écriture...

Et il lut autour de la tête de l'oiseau que celui qui mangerait son cœur trouverait, tous les matins, cent écus sous son oreiller.

— Holà ! se dit-il en lui-même, voici quelque chose de merveilleux ! Il faut me céder votre oiseau, jardinier.

— Je le veux bien, Monseigneur, puisqu'il vous plaît.

Quand l'heure fut venue d'aller à la grand'messe, avant de se rendre à l'église, le seigneur recommanda à sa cuisinière de lui cuire l'oiseau pour son dîner et de prendre bien garde de jeter son cœur, ou de le laisser dérober par le chat, car c'était le meilleur morceau.

Le seigneur se rendit ensuite à la grand'messe, accompagné du jardinier. Les deux fils de ce dernier étaient absents, pour le moment ; ils étaient allés voir les navires, au bord du quai. Après s'être bien promenés sur le quai, ils revinrent à la maison. Quand ils entrèrent dans la cuisine, la cuisinière était absente. Ils aperçurent sur la table l'oiseau à l'œuf d'or, plumé, et son cœur, sur un plat, à côté.

Les deux jeunes garçons se nommaient, l'un Fanch et l'autre Allanic. Fanch, en voyant le cœur de l'oiseau sur le plat, crut que c'était une grosse cerise rouge, et l'avalala. Puis, ils allèrent jouer, dans le jardin.

A dîner, quand on servit l'oiseau sur la table, le seigneur s'empressa de chercher le cœur, et, ne le trouvant pas, il demanda :

— Où est donc le cœur de l'oiseau, cuisinière ?

— Comment, Monseigneur, est-ce que vous ne le trouvez pas ?

— Mais non, je ne le trouve pas ; prenez garde de l'avoir mangé vous-même !

— Moi, Monseigneur !... Peut-être que le chat l'a dérobé, par exemple, car je me suis absentée un moment de la cuisine.

Et voilà le seigneur désolé, et de mauvaise humeur, si bien qu'il se leva de table sans finir de dîner !

Vers le soir, le vieux jardinier s'en retourna chez soi, avec ses deux fils. Ceux-ci couchèrent chacun dans son lit, séparément, selon leur habitude. Le lendemain matin, leur mère, en faisant leurs lits, trouva cent écus en jaunets brillants, sous l'oreiller de Fanch.

— Tiens ! dit-elle tout étonnée, d'où vient cet or ? Et la voilà bien intriguée. Elle prit l'or, et n'en dit rien à son fils ; mais elle en parla à son mari, qui fut aussi

étonné qu'elle. Le lendemain matin, elle trouva encore cent écus sous l'oreiller de Fanch ; et chaque matin, de même ; si bien qu'ils devinrent riches, et personne ne connaissait l'origine de leur fortune : les deux garçons, eux-mêmes, ignoraient tout. Ennuyés de la vie qu'ils menaient chez leurs parents, ceux-ci désirèrent voyager. Leur père et leur mère eurent beau les supplier de ne pas les quitter, ce fut en vain, il fallut les laisser faire à leur tête. On leur donna de l'argent à discrétion (car l'argent ne manquait plus dans la maison), et ils partirent.

Arrivés à Guingamp, ils descendirent dans une auberge, et demandèrent à loger.

— Oui, certainement, Messeigneurs, leur répondit l'hôtesse, je vous traiterai de mon mieux.

Ils soupèrent bien, puis ils allèrent se coucher. Le lendemain matin, en faisant leur lit (ils avaient couché ensemble), l'hôtesse trouva cent écus en or sous leur oreiller. Elle prit l'or et n'en dit rien à personne. Le surlendemain, elle trouva encore cent écus, et ainsi tous les matins, et n'en parla pas davantage. Quand les deux frères voulurent se remettre en route et payer leur écot, l'hôtesse témoigna tant de regrets de les voir partir, qu'ils promirent de rester encore quelques jours, et, de délai en délai, ils passèrent un mois entier dans la maison. Pendant tout ce temps, l'hôtesse, qui faisait elle-même le lit des deux frères, et ne permettait à personne d'en approcher, continua de trouver cent écus, chaque matin, sous leur oreiller. Les deux fils du jardinier se trouvaient bien là, car on les traitait bien et l'on était plein d'attentions pour eux, comme bien vous le pensez ; cependant, quand leur mois fut terminé, ils demandèrent à payer leur écot, pour aller plus loin. Toutes les instances et les prières pour les retenir furent inutiles, cette fois.

— Faites-nous notre compte, hôtesse, afin que nous partions, dirent-ils, un matin.

— Quand vous repasserez par notre ville, vous me paierez, Messeigneurs, répondit l'hôtesse ; que cela ne vous inquiète pas, et, si vous avez été bien dans notre maison, ne manquez pas d'y revenir, quand vous repasserez par ici.

Ils lui promirent de s'arrêter chez elle, au retour. L'hôtesse appela alors Fanch, un peu à l'écart, et lui dit tout doucement :

— Vous m'avez fait le plus grand bien ; aussi, pour vous en remercier, je veux vous dire une bonne parole : chaque matin, en vous levant, regardez sous votre oreiller et vous y trouverez cent écus en or, chaque fois.

Fanch sourit, pensant que l'hôtesse plaisantait, et il n'en dit rien à son frère. Cependant, tout le long de la route, ces paroles le préoccupaient et il se disait en lui-même : si c'était pourtant vrai, ce que m'a dit notre hôtesse de Guingamp ? Quand vint la nuit, ils couchèrent dans une hôtellerie, au bord du chemin.

Le lendemain matin, Fanch n'eut rien de plus pressé que de regarder sous son oreiller.

— Cent écus d'or ! l'hôtesse de Guingamp est sûrement sorcière ! s'écria-t-il.

Il mit l'or dans sa poche, et n'en dit rien à son frère. Puis, ils se remirent en route, se dirigeant toujours vers Paris, et, tous les matins, quel que fût l'endroit où ils couchaient, Fanch trouvait cent écus en or sous sa tête. A force de marcher, ils arrivèrent aussi à Paris.

Ils se séparèrent alors, et allèrent chercher fortune, chacun de son côté.

Fanch, qui avait ses poches pleines d'or, descendit dans un des meilleurs hôtels de la ville, et chercha un maître pour lui apprendre à lire et à écrire, car il ne savait rien de tout cela. Il s'habilla comme un prince, et dépensa de même, puisqu'il avait de l'or à discrétion. De plus, il était aussi fort beau garçon. La fille du roi le vit, un jour, à la promenade, et devint amoureuse de lui. Le vieux roi ne voulait pas donner sa fille à un homme qu'il ne connaissait pas : mais la princesse fit tant d'instances et pria et supplia si bien, que son père finit par se laisser fléchir et donner son consentement. Le fils du jardinier fut donc marié avec la fille du roi de France, et il y eut, à cette occasion, des fêtes et des festins magnifiques.

A partir de ce moment, Fanch mena une vie de désordre : il ne faisait que boire, jouer et courir les filles, et on ne le voyait jamais avec sa femme. La pauvre princesse en était désolée. Et comment fait-il aussi ? se disait-elle ; il dépense beaucoup, et pourtant, il ne me demande jamais d'argent, ni à mon père non plus. Il y a là quelque mystère, et je veux l'éclaircir.

Elle alla trouver une vieille sorcière, et la mit au courant de tout.

— Ah ! ma pauvre fille, répondit la sorcière, votre mari a mangé le cœur de l'oiseau à l'œuf d'or, et, depuis ce jour, chaque matin, en se levant, il trouve cent écus d'or, sous son oreiller ! Si vous pouviez lui enlever le cœur de l'oiseau, quel trésor vous auriez là !

— Et comment l'avoir, s'il l'a mangé ?

— Faites comme je vous dirai, et peut-être réussirez-vous à le tenir : toutes les nuits, il rentre ivre, et vous êtes souvent forcée de vous lever pour lui donner à boire. Faites un mélange de cidre, de vin, d'eau-de-vie, de poivre, de sel, et donnez-lui tout cela à boire, dans l'obscurité. Il avalera ce mélange détestable, sans hésiter, et aussitôt il lui faudra vomir, et il rejettera le cœur de l'oiseau. Saisissez-le aussitôt, et avalez-le promptement.

La princesse revint chez elle. Le soir, après avoir mangé à la table de son père, elle remonta dans sa chambre, prépara le mélange, puis, elle se mit au lit. Son mari n'avait pas paru au palais, de toute la journée. Vers minuit, il arriva, ivre

comme de coutume. A peine fut-il dans son lit, qu'il demanda à boire à sa femme. Celle-ci lui présenta le mélange qu'elle avait préparé, et il l'avalait d'un trait. Mais aussitôt il commença à tousser et à vomir, tant et tant, qu'il rejeta aussi le cœur de l'oiseau. La princesse le saisit sur le champ, et l'avalait, sans que son mari s'en aperçût.

Le lendemain matin, il y avait cent écus d'or sous l'oreiller de la princesse, et rien sous celui du fils du jardinier. Cela le surprit.

— Que signifie ceci ? se dit-il ; si je n'ai plus d'argent, par exemple !...

Le jour suivant, il ne trouva rien encore, sous son oreiller. Il en devint tout triste. Ses camarades vinrent le chercher, ne l'ayant pas vu la veille ; mais il refusa de les suivre. Personne ne soupçonnait la cause d'un changement si subit, et tous en étaient surpris. N'ayant plus d'argent, pour mener joyeuse vie, comme auparavant, il devint d'un caractère acariâtre et hargneux, si bien que tout le monde l'évitait, dans le palais. Sa femme avait beaucoup à souffrir de lui, et le vieux roi ne savait que faire. La princesse retourna alors chez la vieille sorcière, et lui dit :

— J'ai fait tout ce que vous m'aviez recommandé, et je possède à présent en moi le cœur de l'oiseau à l'œuf d'or. Mais mon mari, depuis qu'il ne trouve plus ses cent écus, chaque matin, sous son oreiller, est devenu si méchant que personne ne peut plus vivre en paix, dans le palais ; il ressemble à un démon furieux.

— Eh ! bien, prenez cette baguette (et elle lui tendit une baguette blanche). Quand vous serez de retour chez vous, dites : par la vertu de ma baguette, que mon mari soit transporté à cinq cent lieues d'ici, dans une île, au milieu de la mer ! Et cela sera fait, sur le champ.

La princesse retourna au palais, emportant la baguette de la sorcière. Au moment où elle arriva, son mari faisait le diable, pis que jamais. Mais elle attendit jusqu'à ce qu'elle le vit dans son lit, bien endormi. Alors, elle s'approcha de lui, et le touchant du bout de sa baguette, elle dit : par la vertu de ma baguette, que mon mari soit transporté à cinq cents lieues d'ici, dans une île, au milieu de la mer ! Ce qui fut fait aussitôt, pendant qu'il dormait encore. Quand il se réveilla, son étonnement fut grand :

— Où diable suis-je donc ? s'écria-t-il. Ah ! sorcière maudite (c'est sa femme qu'il appelait ainsi), tu m'as joué un méchant tour ; mais n'importe, je te retrouverai, et tu me le paieras !

Il se mit à parcourir son île. Il n'y trouva ni habitation ni habitant. Il éprouva le besoin de manger, et fut obligé de se contenter de patelles et autres coquillages, qu'il trouva sur le rivage. Pendant longtemps, il n'eut pas d'autre nourriture, et même pas toujours à discrétion. Un jour, par un temps magnifique, il fut étonné de voir le ciel s'obscurcir, tout d'un coup. Que signifie ceci ? se dit-il. Et, tôt

après, il vit un aigle qui descendit sur la grève, et qui se mit aussi à chercher des coquillages.

— Quel grand oiseau! se disait-il; si je pouvais lui monter sur le dos, il me porterait hors de cette île.

Et il s'approcha tout doucement de l'aigle, se cacha derrière un rocher et réussit à le surprendre et à monter sur son dos. Alors, l'aigle s'éleva avec lui, si haut, si haut, qu'il ne voyait plus ni la terre ni la mer. Quand il fut fatigué de voler, l'oiseau descendit sur un chêne, au milieu d'un grand bois. Fanch quitta alors l'aigle, et descendit à terre. Il avait grand'faim. Comme il parcourait le bois, il aperçut un cerisier couvert de belles cerises rouges. Il se mit à en manger avec avidité. Mais il en avait à peine mangé quelques-unes qu'il fut changé en cheval. Sous cette forme, il se mit à courir par le bois, en hennissant. Et, quoique devenu cheval, il se disait en lui-même;

— Me voilà bien pris! Est-ce que je resterai toujours cheval, à présent?

Il aperçut un autre cerisier, mais dont les fruits avaient une couleur différente de ceux de l'arbre dont il avait mangé.

— Ma foi! se dit-il, à présent, je ne risque plus rien!

Et il mangea aussi des cerises de cet autre arbre. Et dès qu'il en eut mangé quelques-unes, il retrouva sa forme première et redevint homme, comme devant!

— A merveille! se dit-il; je sais, à présent, à quoi peuvent servir ces cerises.

Et il remplit ses poches de cerises du premier arbre, mais il n'en prit pas du second. Alors, il retourna à Paris. Dès en arrivant dans la ville, il alla se placer devant l'église, auprès de la porte par où la princesse sa femme se rendait à la messe. Il disposa ses cerises sur une serviette blanche, étendue sur une petite table, comme un marchand de fruits, et attendit. Personne ne le reconnaissait, car ses habits étaient tout en lambeaux, et il paraissait être bien misérable.

Quand la messe fut terminée, la princesse sortit de l'église, et, en voyant de si belles cerises, l'envie lui vint d'en manger. Elle envoya sa femme de chambre lui en acheter, et se tint à quelques pas de distance. Mais son mari lui dit:

— Approchez, princesse, venez goûter mes cerises, avant d'en acheter, car peut-être ne vous plairont-elles pas.

Et la princesse s'approcha, prit deux ou trois cerises, et les mangea. Et aussitôt elle fut changée en cavale; et la voilà de se mettre à galoper par les rues de la ville, en hennissant, comme une bête affolée! Tout le monde fuyait devant elle, et personne ne pouvait l'arrêter.

— Donnez-moi une bride, dit le marchand de cerises, et je l'arrêterai bien, moi!

On lui donna une bride, et il arrêta facilement la bête, lui mit la bride en tête, monta sur son dos, et se mit à faire le tour de la ville, au grand galop. Avec un bâton, qu'il tenait à la main, il frappait sa cavale, sans pitié, et tout le monde disait :

— Il la tuera, sûrement ! assez ! assez !...

Mais il ne les écoutait pas, et il malmena tant la pauvre bête, qu'elle s'abattit sur le pavé, épuisée et n'en pouvant plus.

Alors, le cavalier descendit, tira son couteau, et ouvrit la poitrine de la cavale. Il trouva dans son estomac le cœur de l'oiseau à l'œuf d'or, le prit et l'avala.

Puis, il retourna dans son pays. L'argent ne lui faisant plus défaut, car chaque matin, il retrouvait, comme devant, ses cent écus, sous son oreiller. Comme il passait par le bourg de Plounévez-Moédec, il entra dans une auberge, et, trouvant le cidre bon, il en but quelques chopines de trop. Il y avait là des marchands de chevaux, qui revenaient de la foire de Bré, et on commença par se disputer, puis, on en vint aux coups. Le pauvre Fanch fut battu, ses habits furent mis en lambeaux, et, comme il avait dépensé ses cent écus, dans la journée, car il ne regardait pas à la dépense, et payait à boire à tout le monde, dans les auberges, et donnait à tous les pauvres qu'il rencontrait sur sa route, — on le mit hors de l'auberge. Comment faire ? Il ne voulait pas revenir, dans cet état, chez lui. Il passa la nuit dans un champ, et, le lendemain matin, il trouva, comme toujours, ses cent écus sous sa tête, au lever du soleil. Alors, il acheta des habits, et retourna chez son père.

Son père et sa mère vivait encore, et ils étaient bien pauvres. Son frère était de retour aussi, depuis quelque temps, et il n'avait pas fait fortune non plus. Mais, à partir de ce moment, il y eut du changement, chez le vieux jardinier : on bâtit une maison neuve, on acheta des chevaux, des bœufs, des vaches, et Fanch se maria, peu après, à la plus riche penhérés du pays¹⁴.

Depuis, je n'ai pas eu de ses nouvelles ; mais s'il continua de trouver ses cent écus, chaque matin, sous son oreiller, nous n'avons pas besoin d'être inquiets sur son sort.

CONTÉ PAR MARGUERITE PHILIPPE
DE PLUZUNET, CÔTES-DU-NORD. MARS 1869.

¹⁴ *Penhérés* : héritière, fille unique d'un riche fermier.

RAPPROCHEMENTS ET COMMENTAIRES

Voici sur ce conte des commentaires et des rapprochements fort intéressants, que je dois, pour la plus grande partie, à l'obligeance de M. Reinhold Kœhler, conservateur de la bibliothèque grand ducal de Weimar, et un des savants les plus compétents en ces matières (1).

Comparez: Grimm n° 122; Contes pour la jeunesse; n° 8 Waldau, Recueil de contes bohèmes, n° 90; Haltrich, Contes populaires allemands des Saxons de Transylvannie, n° 6; Hahn, Contes albanais et grecs, n° 36.

Dans le conte de Grimm, un chasseur, qui a avalé le cœur d'un oiseau et qui, pour cela, chaque matin, trouve sous son oreiller une pièce d'or, et qui possède en outre un manteau par la vertu duquel il est instantanément transporté où il désire être, arrive dans la maison d'une sorcière et devient amoureux de sa fille. La sorcière lui fait prendre un vomitif, et il rend le cœur de l'oiseau. La jeune fille s'en empare et l'avale en secret. Mais, sur l'ordre de sa mère, elle doit amener le chasseur à se souhaiter avec elle sur une montagne éloignée. Ce souhait est accompli, aussitôt que formé, et, pendant que le chasseur dort sur la montagne, la jeune fille attache le manteau autour de son corps à elle et souhaite d'être rendue à la maison; ce qui est aussi fait sur le champ. Le chasseur, resté seul, trouve alors des herbes, par la vertu desquelles il est transformé en âne; puis, il trouve encore d'autres herbes, par la vertu desquelles il redevient homme. Pourvu de ces deux sortes d'herbes, il retourne, sous un déguisement, auprès de la sorcière, et la transforme, elle et sa fille, en ânesses. Mais bientôt il donne à manger à la fille des autres herbes, et elle revient à son état naturel.

Dans le conte de Proehle, un marchand lit, sous les ailes d'un oiseau, ces mots: Qui mangera la viande de l'oiseau aura beaucoup d'argent; qui mangera son cœur deviendra roi. — Il se fait cuire l'oiseau. Mais deux petits mendiants viennent, par hasard, dans la cuisine, et, comme personne n'est là, ils mangent l'oiseau, et continuent leur chemin. Celui qui a mangé la chair trouve, tous les matins, 50 thalers sous son oreiller. Une aubergiste fait en sorte qu'il rende cette chair, puis, elle la donne à manger à sa fille. Le jeune garçon trouve ensuite des herbes semblables à celles que trouve le chasseur du conte de Grimm, et en fait le même usage. L'autre garçon, qui a mangé le cœur de l'oiseau, devient roi, après différentes aventures.

Dans le conte bohème de Waldau, un chasseur tue un oiseau, et une vieille femme lui dit que celui qui mangera le cœur de l'oiseau trouvera, tous les jours, trois ducats sous son oreiller, et que celui qui en mangera la tête deviendra roi.

Il fait cuire l'oiseau par sa femme ; ses deux fils mangent, l'un, la tête, l'autre, le cœur, et s'enfuient ensemble de la maison paternelle.

Le reste du conte bohème est assez défiguré et ne peut pas s'analyser brièvement. Je remarque seulement que ce sont des pommes qui opèrent la transformation en âne et la détruisent ensuite.

Dans le conte de Transylvanie, un pauvre homme prend un oiseau, qui, chaque jour, pond une escarboucle. Un juif lit sous les ailes de l'oiseau cette inscription : — Qui mangera le cœur de l'oiseau trouvera, tous les matins, trois pièces d'or sous son oreiller ; qui mangera le foie de l'oiseau deviendra roi. — Il achète l'oiseau et le fait cuire par la femme d'un pauvre homme. Mais les deux fils de celui-ci mangent le cœur et le foie de l'oiseau. Comme le juif résilie le marché, pour ce motif, le pauvre homme chasse de sa maison les deux coupables. L'un d'eux arrive à Rome, et y devient roi ; l'autre va dans une autre ville, et s'y marie. Sa femme lui donne un vomitif, et il rend le cœur de l'oiseau. Elle l'avale aussitôt et chasse alors son mari. Une sorcière qu'il va consulter lui donne une bride, qui possède cette vertu que tout ce sur quoi on la secoue se change en cheval. Avec cette bride, il change sa femme en jument, et chevauche sur elle jusqu'à Rome, où il rencontre son frère devenu roi. Il rend à sa femme sa forme naturelle, en lui enlevant la bride, puis lui fait rendre le cœur de l'oiseau, au moyen d'un vomitif, après quoi elle est mise à mort.

Dans le conte grec, un pauvre homme se procure, par une bonne chance, une poule d'or, qui pond des diamants. Pendant que son mari est en voyage, le juif qui lui achetait les pierres précieuses noue une intrigue d'amour avec la femme du pauvre et la prie, un jour, de tuer et de lui cuire la poule. C'est qu'en effet celui qui mangera la tête de la poule sera roi, celui qui mangera son cœur lira dans les cœurs, et celui qui mangera le foie trouvera, tous les jours, mille piastres sous son oreiller. La femme tue la poule et la fait cuire ; mais ses trois fils mangent, l'un, la tête, un autre, le cœur, et le troisième, le foie. Le juif, en ayant connaissance, détermine la mère à tuer ses enfants. Mais, comme celui qui a mangé le cœur de la poule sait, par cela même, lire dans les cœurs, il connaît l'intention de sa mère, et ils quittent tous les trois la maison paternelle.

Celui qui a mangé le foie épouse la fille d'un roi. Sa femme, instruite de son secret, lui donne un vomitif, et il rend alors le foie, qu'elle avale aussitôt. Le frère qui sait lire dans les cœurs se déguise en médecin et parvient à restituer le foie à son frère, puis, ils vivent tous les trois ensemble, dans le royaume de celui qui est devenu roi.

De curieuses particularités se rencontrent dans le conte serbe de la collection de Wük, n° 25. Là, un frère mange la tête d'un oiseau et sait, pour cette raison, ce

qui se passe sur toute la terre. L'autre mange le cœur de l'oiseau, et trouve, chaque matin, cent séquins sous son oreiller. Le premier devient roi. Le second l'assassine, par haine et jalousie, lui ouvre le ventre, y trouve le cœur de l'oiseau et l'avale. Il devient roi, à la place de son frère. Mais, après quelque temps, il lui arrive de vomir le cœur de l'oiseau. Une main blanche apparaît alors, saisit le cœur, et une voix dit : — Cela m'appartenait, mais pourtant il te sera pardonné !

Que l'on compare en outre le conte de « L'Oiseau jaune » du comte de Caylus, dans *Le Cabinet des Fées*, tome XXIV, p. 267 : — « Celui qui mangera la tête de l'oiseau deviendra roi ; celui qui mangera le cœur de l'oiseau aura, tous les matins, à son lever, cent pièces d'or ; » — de Gaal, *Contes des Magyars*, p. 195 : — « Celui qui mangera la tête de l'oiseau sera roi ; celui qui mangera le cœur de l'oiseau trouvera, tous les jours, 50 ducats sous sa tête ; » — Grimm, n° 60 : — « Celui qui mangera le cœur et le foie de l'oiseau trouvera, tous les jours, deux pièces d'or sous son oreiller ; » — et tome III, p. 102 : — « Celui qui mangera le cœur de l'oiseau. »

Dans ces derniers contes, que je crois inutile d'analyser ici, il n'arrive pas que celui qui trouve tous les jours de l'or sous son oreiller rende jamais le cœur ou le foie de l'oiseau.

Que l'on compare enfin le conte de l'oiseau Hefstreng (Tuti-Nameh turc, traduction de Rosen, Leipzig, 1857, — tome II, p. 291) : — « Celui qui mangera la tête de l'oiseau deviendra roi ou vizir. » — Dietrich, *Contes populaires russes*, n° 9 : — « Celui qui mangera le canard deviendra tzar. » — Radloff, *Échantillons de littérature populaire des peuplades turques de la Sibérie méridionale*, tome IV, p. 477 : — « Celui qui mangera la tête de l'oiseau deviendra souverain ; celui qui en mangera le cœur et l'estomac deviendra vizir. »

Ici s'arrêtent les commentaires de M. Koehler¹⁵.

Ce sont là, comme on le voit, des versions de provenances différentes et toutes étroitement apparentées à la version bretonne. Pourtant, dans cette dernière, l'histoire du second frère est incomplète et reste en l'air, en quelque sorte. Il est vrai que la conteuse ne lui fait manger aucune partie de l'oiseau, mais à tort, sans doute. Je n'ai pu, jusqu'ici, trouver en Bretagne une version qui donne satisfaction sur ce point ; mais je ne désespère pas d'y arriver.

Notre conte, dans la nombreuse diversité des versions recueillies un peu de tous les côtés, et qui doivent avoir une origine orientale, est établi sur deux agents ou deux ressorts principaux : celui de l'oiseau merveilleux, et celui du fruit

¹⁵ Ces commentaires datent de 1873, et il est probable que M. Koehler aurait quelques additions à y faire aujourd'hui (Luzel).

ou de l'herbe qui fait pousser des cornes au front, ou allonge démesurément le nez, ou enfin métamorphose les personnes qui en mangent en un animal, un cheval ou une jument, un âne ou une ânesse ordinairement, puis leur restitue leur forme naturelle. Il faut y ajouter le manteau merveilleux, qui transporte où l'on désire.

Cette seconde partie semble empruntée au conte très répandu des trois talismans, qui sont ordinairement : un manteau qui transporte où l'on souhaite, un chapeau ou un manteau qui rend invisible, et des guêtres ou des bottes de sept lieues ou davantage. D'autres fois, les trois objets sont : une baguette qui transporte immédiatement le héros où il désire, ou qui ouvre tout ce qui est fermé ; une bourse inépuisable ; un sifflet qui fait accourir 50 000 hommes, dès qu'on y souffle, ou bien encore un bâton qui renferme le même nombre de soldats, dans autant de compartiments.

Pour cette partie, on pourrait ajouter de nombreuses remarques complémentaires à celles de M. Reinhold Köehler ; j'en emprunterai quelques-unes seulement au savant recueil de M. Cosquin, *Contes populaires de Lorraine*. Notre conte, comme presque tous les contes à talismans, se divise en trois parties : 1° le héros trouve le talisman et en jouit paisiblement ; 2° le talisman lui est dérobé ; 3° il retrouve son talisman.

Dans ses commentaires, que la crainte seule d'être trop long m'empêche de reproduire, sinon sommairement, M. F. Cosquin cite un conte sicilien, n° 8, de la collection Pitré ; un conte italien recueilli à Rome (*The Folk-Lore of Rome*, by miss Bask, Londres 1874, p. 129) ; — un conte catalan de Rondallayre (3 partie, p. 53), et un conte estonien (collection Kreutzwald, n° 23). Il cite également le livre de Fortunatus, publié à Augsbourg, en 1530.

Fortunatus, égaré dans un bois, a reçu de Dame Fortuna une bourse qui ne se vide jamais, et il a enlevé, par ruse, au sultan d'Alexandrie, un chapeau qui vous transporte où vous voulez. En mourant, il laisse à ses deux fils, Ampedo et Andalosia, ces objets merveilleux. Andalosia se met à voyager avec la bourse, et se la laisse dérober par Agrippine, fille du roi d'Angleterre, dont il s'est épris. Il retourne dans son pays, prend à son frère le chapeau, et, s'étant introduit dans le palais du roi d'Angleterre, il enlève la princesse et la transporte, par le moyen du chapeau, dans une solitude d'Hibernie. Là se trouvent des arbres chargés de belles pommes. La princesse en désirant manger, Andalosia lui remet les objets merveilleux et grimpe sur l'arbre. Cependant, Agrippine dit en soupirant : — Ah ! si j'étais seulement dans mon palais ! Et aussitôt, par la vertu du chapeau, elle s'y trouve. Andalosia, bien désolé, erre dans ce désert et, pressé par la faim, il mange deux pommes, qu'il a cueillies : aussitôt il lui pousse deux cornes. Un

ermite entend ses plaintes et lui indique d'autres pommes, qui le débarrassent de ses cornes. Andalosia prend des deux sortes de fruits ; arrivé à Londres, il vend des premières pommes à la princesse et se présente ensuite, comme médecin, pour lui enlever les cornes qui lui ont poussé. Il trouve l'occasion de reprendre ses objets merveilleux ; puis, il transporte la princesse dans un couvent, où il la laisse.

Je possède une version bretonne du conte des trois talismans très rapprochée de celle-là.

M. Garrin de Tassy a traduit un manuscrit de la Bibliothèque nationale et publié, dans la *Revue orientale et américaine* (année 1865, p. 148), un conte hindoustan, qui a aussi plus d'un point de ressemblance avec le mien. Je m'abstiens de l'analyser ici, parce qu'il est un peu long.

Un conte kalmouck de la collection de Siddhi-Kur est également apparenté au conte breton.

On trouve des versions de la même fable : en Écosse, en Irlande, en Allemagne, dans la Silésie autrichienne, en Roumanie, en Italie, en Sicile, en Norvège.

Enfin, dans les *Gesta Romanorum* (chap. cv de la traduction intitulée : *Le Violier des histoires romaines*), nous trouvons le récit suivant, que nous abrégons, ne sit taedio lectori, malgré le charme de la narration, dans son vieux style du commencement du XVI^e siècle.

« Daire (Darius), — y est-il dit, — régna grandement sage, qui eut trois enfants, qu'il aima moult tendrement. En mourant, il donna tout son héritage à l'aîné, au puîné, tout ce qu'il acquit, et au cadet, nommé Jonathas, ses joyaux, consistant en un anneau d'or, un fermail ou monile et un manteau précieux.

« L'anneau avait telle grâce, que qui en son doigt le portoit, étoit de tous aimé, si qu'il obtenoit tout ce qu'il demandoit. » Le fermail aussi faisait obtenir à celui qui le portait sur sa poitrine tout ce que son cœur désirait. « Et le drap précieux étoit de telle vertueuse et semblable complexion, qui rendoit celui qui dessus se mettoit au lieu où il vouloit être soudainement. »

Le cadet alla aux écoles, emportant l'anneau seulement. Mais, par malheur, « une jeune pucelle moult belle rencontra en la place, de laquelle en son cœur fut amoureux ». La belle lui déroba son anneau, et il s'en revint vers sa mère, qui lui dit : « Je t'avois bien dit que tu te gardasses de la déception des femmes. » Et elle lui donna ensuite le fermail, qui lui fut enlevé de la même manière. Et il revint encore vers sa mère, qui lui dit : — « J'à pour deux fois que tu as été déçu par la cautelle et déception des femmes », et finit par lui donner aussi le drap ou manteau précieux. Par la vertu de ce manteau, Jonathas et sa perfide compagne furent transportés tous les deux dans un désert affreux. « La fille fut moult do-

lente d'estre là arrivée. Lors commença à dire à son amoureux Jonathas qu'il la lairroit là aux bestes sauvages dévorer, si elle ne lui rendoit la bague et le fermail. » Ce qu'elle promet de faire. Mais la nuit, comme ils dormaient tous les deux sur le manteau, la traîtresse le tira tout à elle, puis dit : — « Pleust à Dieu que je fusse là où j'étois avant d'estre ici. » Et elle y fut aussitôt transportée, et Jonathas resta seul dans le désert. Le pauvre homme fut moult dolent à son réveil. La faim lui vint, et, ayant rencontré un arbre chargé de fruits, il en mangea et fut ledit Jonathas fait par la commenstion dudit fruct adoncques ladre. » — Plus loin, il mange du fruit d'un autre arbre, et le voilà guéri aussitôt de sa lèpre. Il emporte des fruits des deux arbres, et, comme il cheminait « plus oultre », il arriva près d'un château et rencontra deux hommes, qui lui demandèrent qui il était. Il répondit qu'il était médecin. On le conduit au château du roi, et il y guérit un lépreux, qui s'y trouvait, par le moyen du second fruit dont il avait mangé dans le désert. Il fut généreusement récompensé et on le reconduisit dans son pays. Son amoureuse était fort malade. « Le bruit vole partout que Jonathas étoit très grand médecin. Il fut envoyé quérir par elle : point n'étoit cogneu d'elle ni d'aucun, mais longtemps avoit qu'il la connoissoit, lui. Si lui dist : Ma très chière Dame, si vous voulez que je vous donne santé, il faut premièrement que vous vous confesiez de tous les péchés qu'avez commis, et que vous rendiez tout de l'aultruy, s'il est ainsi que aucune chose vous en ayez ; tout autrement, jamais ne serez guarie. Lors elle se confessa, à haulte voix, comment elle avoit trompé un nommé Jonathas, d'ung anneau, d'ung fermail et d'ung drap, et comment elle l'avoit laissé au bout du monde, dedans une forest entre les bestes. Lors dit Jonathas incongneu : — Dis-moi où sont ces choses. — En ma chambre, dit la fille. Lors elle bailla les clefs à Jonathas, qui les trois joyaulx trouva en son arche. Ce fait, il lui bailla du premier fruct que il avait mangé, puis commença la fille à crier lamentablement, car elle devient lépreuse. Jonathas s'en alla à sa mère. Tout le peuple fut de son retour joyeux. Il racompta toutes ses malédictions, et enfin mourut. »

Ce conte de « L'Oiseau aux œufs d'or » doit être une fable mythologique, et les partisans des interprétations mythiques, — qui me semblent être souvent dans le vrai, du reste, malgré des exagérations incontestables, — en expliqueraient assez facilement tous les épisodes, toutes les phases. Pour eux, l'œuf d'or n'est autre chose que le soleil, que pond tous les matins une poule noire, qui est la Nuit. L'oiseau de notre conte, avant toute altération, devait être aussi une poule noire. Voici ce que dit, par exemple, M. Angelo de Gubernatis, dans son savant ouvrage de la Mythologie zoologique (tome I, p. 338-339), à propos d'un conte russe d'Afanassieff, apparenté d'assez près à notre conte breton, pour la donnée et le mythe, sinon pour la forme :

« Dans le 53^e conte du cinquième livre d'Afanassieff, le jeune héros, sur le conseil d'un jeune homme inconnu, va chercher sous les racines d'un bouleau un canard, qui pond un jour (le matin), un œuf d'or, et le lendemain (le soir), un œuf d'argent. Sur sa poitrine sont écrits en lettres d'or les mots suivants : « Celui qui mange sa tête deviendra roi ; celui qui mange son cœur crachera de l'or. » Il le porte à sa mère, au moment où son père est absent, et où celle-ci a une intrigue amoureuse avec un gentilhomme. Le gentilhomme lit l'inscription en lettres d'or et dit à la femme de faire cuire le canard. Mais les deux fils de la maison le préviennent : pendant que leur mère est à la messe, l'un mange la tête et l'autre, le cœur.

Les deux frères prédestinés, l'un à devenir roi, parce qu'il a mangé la tête du canard, et l'autre, parce qu'il en a mangé le cœur, à répandre de l'or par la bouche, s'enfuient loin de leur mère perfide (probablement leur belle-mère), qui les persécute, en l'absence de leur père. Ils arrivent à un endroit où deux routes se croisent et où cette inscription se lit, sur une colonne : Celui qui prend à droite (à l'est) deviendra roi ; celui qui se dirige à gauche (à l'ouest) deviendra riche. — L'un des deux suit à droite, et quand le matin arrive, il se lève, fait ses ablutions et s'habille. Il apprend que le vieux roi (le vieux soleil), est mort et qu'on lui rend à l'église les honneurs funèbres. Une ordonnance porte que celui dont les chandelles s'allumeront d'elles-mêmes sera le nouveau tzar. Or, la chandelle du jeune homme prédestiné s'allume spontanément, et il est sur-le-champ proclamé roi. La fille du vieux roi (l'Aurore), reconnaissant en lui le mari qui lui est prédestiné, l'épouse et lui fait avec son anneau d'or (le disque solaire) une marque sur le front (comme Râma le fait à l'égard de Sitâ). — Le jeune homme (le Soleil), après être demeuré quelque temps avec sa fiancée (l'Aurore), veut aller dans la direction que son frère a prise (c'est-à-dire à gauche, à l'ouest). Il emploie beaucoup de temps à traverser différentes contrées (c'est-à-dire que le soleil décrit l'arc du ciel, qui s'élève au-dessus de la terre) et trouve enfin son frère (dans le ciel occidental, vers le soleil couchant), qui est au sein des grandes richesses. Des montagnes d'or s'élèvent dans ses appartements ; chaque fois qu'il crache, de l'or lui sort de la bouche ; la place manque pour loger tant d'or (le ciel du soir est une masse d'or). Alors, les deux frères partent ensemble retrouver leur pauvre vieux père (le soleil pendant la nuit). Le jeune frère s'en va à la recherche d'une fiancée (probablement, de la lune argentée), et la méchante mère (la belle-mère, la Nuit) est abandonnée.

Ici aussi la légende est entièrement mythique. Nous voyons dans les deux frères tantôt le crépuscule et le soleil, tantôt les deux crépuscules, tantôt la lumière du printemps et celle de l'automne, tantôt le soleil et la lune, mais, dans tous les

cas, nous avons constamment les Açvins (les lucida sidéra d'Horace), c'est-à-dire deux divinités, deux êtres célestes en relation étroite avec les phénomènes de la lumière lunaire et solaire.

Voilà comme les mythologues expliquent nos fables populaires, et il faut reconnaître qu'aucun autre système n'a aussi facilement raison des bizarreries de toute sorte et des merveilles dont elles sont remplies; mais aussi, cette facilité même à trouver explication à tout, jusqu'aux moindres détails, fait naître des doutes sérieux sur la valeur scientifique de ce système d'interprétation.

Je ne pousserai pas plus loin mes observations et mes rapprochements, qu'on trouvera déjà bien longs, peut-être; — mais je ne veux pourtant pas finir sans appeler de nouveau l'attention sur l'importance et l'abondance des traditions orales de toute nature de la Basse-Bretagne. Le rameau des contes mythologiques y est surtout d'une richesse étonnante. J'ai déjà dit, et mes recherches ne font que me confirmer tous les jours dans cette opinion, qu'en cherchant bien, on finirait par trouver chez nous presque toutes les fables vraiment anciennes et populaires que l'on rencontre dans le reste de l'Europe, et même en Asie. Il y a quelque temps, j'en ai encore recueilli une preuve nouvelle.

Un ouvrier de la manufacture des tabacs de Morlaix, nommé Vincent Coat, m'a conté le conte du Trésor du roi Rhampsinite, mêlé à une autre fable, que l'on trouve aussi isolée, et reproduisant tous les épisodes du récit d'Hérodote, dans le livre II, Euterpe, chap. 121 de ses Histoires¹⁶.

Les générations se suivent et se transmettent sans interruption ces fables merveilleuses, dont quelques-unes semblent aussi anciennes que l'humanité même.

... Quasi cursores vitai lampada tradunt.¹⁷

¹⁶ Il s'agit du conte «A laer fin» («Le fin voleur») donné par Vincent Coat le 20 août 1876.

¹⁷ F.-M. Luzel, *Bulletin de la Société Archéologique du Finistère*, Tome XV, 1888.

LE PRINCE PENGAR ET LE GÉNIE

Il y avait une fois un roi de Perse qui avait un fils unique, nommé le prince Pengar.

Le vieux roi mourut, et comme le prince Pengar était encore trop jeune pour monter sur le trône, sa mère prit la direction des affaires du royaume, pendant sa minorité.

Le jeune prince était très charitable et il donnait beaucoup aux pauvres. Sa mère le blâmait quelquefois d'une générosité qu'elle trouvait excessive, et il lui répondait toujours :

— Bah! ma mère, pourquoi vous inquiéter? Nous sommes riches et il nous en restera toujours assez.

Enfin, le prince donna tant et fit de telles libéralités, qu'il ne lui resta presque rien, et qu'ils devinrent pauvres, sa mère et lui. Mais Dieu n'abandonne jamais les gens charitables.

Une nuit que le prince Pengar dormait, il vit un génie qui lui dit de se rendre dans un certain endroit, de soulever une grosse pierre qui était là, puis de fouir la terre sous cette pierre et il y trouverait un riche trésor. En se levant, le matin, le prince alla trouver sa mère et lui dit :

— Si vous saviez ce que j'ai vu cette nuit, mère?

— Qu'as-tu donc vu, mon fils?

— J'ai vu, pendant mon sommeil, un génie qui m'a dit que si je voulais me rendre à un endroit que je connais bien, soulever une grosse pierre qui est là et fouir la terre dessous, je trouverais un riche trésor.

— Malheureusement, ce n'est là qu'un rêve, mon fils.

— C'est égal, ma mère, je ferai comme m'a dit le génie, et si je trouve le trésor, nous serons encore riches, et nous pourrions encore soulager les malheureux.

Et le prince se rendit, en effet, avec quelques hommes, au lieu désigné par le génie, et ils soulevèrent la pierre et fouirent la terre dessous; mais vainement, car ils ne trouvèrent pas de trésor. Il s'en retourna chez lui, harassé de fatigue.

— Eh! bien, mon fils, et le trésor? lui demanda sa mère.

— Nous avons bien travaillé, ma mère, et nous n'avons rien trouvé.

— Je le savais bien, mon fils; voilà ce que c'est que d'ajouter foi aux songes: ne craignez-vous pas qu'on se moque de vous?

La nuit suivante, le génie apparut encore au prince et lui dit de se rendre dans une salle du palais, où il n'avait jamais été, et il y verrait une grosse pierre, laquelle soulevant, il y trouverait un trésor qu'y avait caché son père et qui le ferait le plus riche de tout le royaume.

Le matin, en se levant, il dit encore à sa mère :

— J'ai encore vu le génie, cette nuit, mère.

— Vraiment ? Et que t'a-t-il dit, cette fois ?

— Il m'a dit de me rendre dans une salle de palais, où je n'ai jamais été encore jusqu'ici, et que j'y verrais une grande pierre, laquelle soulevant, je trouverais dessous un grand trésor, caché là par mon père, et qui me ferait le plus riche de tout le royaume.

— Encore un rêve, mon pauvre fils, qui n'est pas plus vrai que l'autre.

— C'est égal, ma mère, je veux toujours m'en assurer.

Et en effet, il se rendit encore à la salle désignée, avec quelques hommes. Ils soulevèrent la pierre et ne virent rien dessous. Ils fouirent la terre et, à force de creuser, ils découvrirent un escalier de pierre qui conduisait à un souterrain, sous le château. Ils descendirent dans le souterrain et arrivèrent dans une salle où ils virent huit belles statues de marbre debout sur leurs piédestaux, et autour d'elles, des monceaux d'or et d'argent, des diamants et de magnifiques pierres et ornements de toute sorte. Un neuvième piédestal, ne portant pas de statue, se trouvait aussi dans la salle. Un petit coffre, avec la clef dans la serrure, était posé sur une table, à côté de ce piédestal. Le prince Pengar l'ouvrit et y trouva une lettre sur laquelle il était marqué que quiconque mettrait sur le neuvième piédestal la statue qu'il attendait posséderait tous les trésors amassés dans cette salle, et ne manquerait jamais de rien, tant qu'il vivrait. Il était encore marqué sur la lettre que, pour trouver cette neuvième statue, il fallait d'abord se rendre auprès d'un ermite très savant et quelque peu magicien qui habitait dans un bois, et celui-là lui dirait ce que tout cela signifiait et lui indiquerait la marche à suivre pour arriver à découvrir la neuvième statue.

Le prince raconte tout à sa mère, comment il est descendu par un escalier souterrain jusqu'à une belle salle située sous le château, remplie de trésors et de belles parures de toute sorte, et dans laquelle il a vu huit belles statues de marbre blanc debout sur huit piédestaux, et un neuvième piédestal sans statue ; comment, dans un petit coffre posé sur une table près de ce dernier piédestal, il a trouvé une lettre où il était marqué que s'il pouvait mettre sur ce piédestal la statue qui y manquait, tous ces trésors seraient à lui. Il lui dit enfin qu'il fallait aller trouver un ermite très savant qui avait son ermitage dans un bois, pour apprendre de lui la marche à suivre pour trouver cette neuvième statue.

— Je connais cet ermite, lui dit sa mère ; il était grand ami de votre père, qui n'avait pas de secret pour lui. Il est en effet très savant, et je le crois même un peu magicien. Je ne vous conseille pourtant pas d'aller le trouver, car je n'ai pas grande confiance en lui.

Malgré l'avis de sa mère, le prince se rendit auprès de l'ermite, accompagné d'un seul domestique.

Quand ils arrivèrent à l'ermitage, au milieu du bois, le saint homme ne reconnut pas le prince Pengar, et celui-ci lui parla de la sorte :

— Je suis le prince Pengar, le fils du roi de Perse ; vous étiez, m'a-t-on assuré, l'ami et le confident de mon père.

— Oui vraiment, répondit le solitaire ; en quoi puis-je vous être utile ?

— Un génie, qui m'est apparu pendant mon sommeil, m'a révélé l'existence du trésor de mon père, dans une salle souterraine au-dessous du palais. J'ai pénétré jusqu'à cette salle et j'y ai vu de grandes richesses de toute sorte et huit statues de marbre debout sur huit piédestaux de même matière. Un neuvième piédestal manque de statue, et une lettre que j'ai trouvée dans un coffre posé sur une table à côté de ce dernier, dit que celui qui placera sur ce piédestal la statue qui y manque possédera tous les trésors de la salle. Cette lettre dit encore que c'est à vous qu'il faut s'adresser pour savoir ce que cela signifie et connaître le moyen d'arriver à placer la neuvième statue sur son piédestal.

— Faites-moi voir la lettre, je vous prie, dit l'ermite.

Le prince remit la lettre à l'ermite, qui la reconnut aussitôt pour être de l'écriture de roi défunt, et dit :

— Oui, je sais ce que tout cela veut dire. Je vous accompagnerai jusqu'au génie, car lui seul peut vous procurer la statue qui manque au neuvième piédestal. Je le connais bien ; j'ai lutté avec lui, jadis, en savoir et en habileté, et je lui ai gagné dans son royaume autant de terrain que peut en enserrer un cercle de barrique, et voilà pourquoi je puis me rendre impunément sur ses terres, muni de mon cercle, à la condition de ne pas le franchir, une fois posé à terre. Nous nous y mettrons tous les deux, et le génie sera forcé de nous y apporter lui-même la neuvième statue que vous cherchez, suivant une autre condition de la paix survenue entre nous, après ma victoire sur lui.

Ils partirent tous les deux, voyageant à travers les airs, grâce à la science magique de l'ermite, et arrivèrent bientôt aux confins du royaume du génie.

L'ermite jeta sur ses terres le cercle de barrique, puis le prince et lui se mirent dedans, et attendirent. Le génie arriva presque aussitôt et les invita à sortir du cercle et à l'accompagner jusqu'à son palais, où il désirait les recevoir et leur en faire les honneurs.

— Non, lui dit l'ermite, nous ne sortirons pas du cercle, où je suis dans mon droit, comme vous le savez, jusqu'à ce que vous m'ayez apporté la neuvième statue qui manque sur le neuvième piédestal dans la salle du trésor du roi de Perse.

— Je le veux bien, dit le génie; mais pour que cela me soit possible, il faut que vous me trouviez d'abord une jeune fille qui non seulement n'aura jamais commis aucun péché, mais n'en aura même jamais eu la pensée.

— Et où trouver cette merveille?

— Prenez ce miroir (et en même temps il lui offrait un miroir), présentez-le à toutes les jeunes filles de la Perse, et s'il s'en trouve une dont l'haleine ne le ternira pas, amenez-la moi, et ne vous inquiétez plus de rien.

L'ermite prit le miroir des mains du génie, puis il s'en retourna avec le prince, par le même chemin qu'ils étaient allés.

Le prince Pengar fit alors publier dans toute la Perse qu'il voulait se marier, et qu'il invitait toutes les jeunes filles du royaume, aussi bien les pauvres et les laides que les riches et les jolies, à se rendre à la cour, afin qu'il pût choisir son épouse parmi ses sujettes.

Il en vint en foule, des quatre coins du royaume, et de jolies et de laides.

A mesure qu'elles se présentaient, on approchait le miroir de leur visage, en les priant d'y souffler. Hélas! toutes le ternissaient plus ou moins. Cela dura assez longtemps, et le prince commençait de désespérer, presque toutes les jeunes filles du royaume ayant déjà tenté l'épreuve, lorsqu'on lui dit qu'il y avait dans un couvent d'une petite ville deux sœurs, riches, jeunes et jolies qui ne s'étaient pas encore présentées à la cour.

Le prince ordonna qu'on les allât chercher et qu'on les amenât immédiatement.

On amena les deux sœurs, qui étaient en effet fort jolies et très timides, n'ayant jamais paru dans le monde. On présenta d'abord le miroir à l'aînée. Elle y souffla et le ternit très légèrement et moins que ne l'avait fait aucune autre. On le présenta ensuite à la cadette. Celle-ci n'y produisit pas le moindre nuage, son haleine n'y laissa pas la moindre trace.

— Hola! s'écria aussitôt le prince, j'ai trouvé ce que je cherchais; voici celle qui sera la reine de Perse!

Et l'ermite et le prince retournèrent alors auprès du génie, et lui présentèrent la jeune fille.

— Oui, leur dit-il, c'est bien là la jeune beauté sage et pure qu'il vous fallait trouver. Laissez-la-moi, retournez à présent chez vous, descendez dans la salle du trésor du vieux roi, et vous y verrez la neuvième statue sur le neuvième piédestal,

LES CONTES DE MARAC'HID FULUP

et toutes les conditions seront ainsi remplies pour que le prince Pengar puisse jouir en paix des immenses trésors amassés par son père.

Le prince ne voulait pas s'en retourner en laissant la jeune fille au génie, et ce ne fut qu'après que l'ermite lui eut assuré qu'elle lui serait rendue qu'il y consentit.

Ils se rendirent tous les deux à la salle souterraine du palais et ne virent, comme devant, que huit statues. Cependant sur le neuvième piédestal il y avait à présent, quelque chose qui ressemblait à une femme enveloppée d'un voile long et non transparent. Et l'ermite dit au prince d'arracher ce voile ; ce qu'il fit, et sa surprise fut grande de voir alors, debout sur le piédestal, magnifiquement parée comme une fiancée prête à se rendre à l'église, toute gracieuse et souriante, la jeune fille sage et pure qu'ils avaient conduite au génie. Il lui donna la main, pour l'aider à descendre du piédestal, la conduisit à sa mère, et les fiançailles furent célébrées immédiatement.

Les noces eurent bien huit jours après, et il y eut des jeux et des réjouissances publiques et des festins auxquels les pauvres gens eurent leur part, tout comme les riches et les puissants.

Le génie et l'ermite en furent aussi, et firent définitivement leur paix et redevinrent amis.

L'ermite renonça au pied-à-terre auquel il avait droit sur le territoire du génie, pour reconnaître le service que celui-ci avait rendu au fils de son vieil ami, le roi défunt.

CONTÉ PAR MARGUERITE PHILIPPE,
LE 25 SEPTEMBRE 1869

LA PRINCESSE DU PALAIS-ENCHANTÉ

*Selaouit, mar hoc'h eur c'hoant,
Setu aman eur gaozic koant,
Ha na euz en-hi: nefra gaou,
Mès, marteze, eur gir pe daou.*

Écoutez, si vous voulez,
Voici, un joli petit conte,
Dans lequel il n'y a pas de mensonge,
Si ce n'est, peut-être, un mot ou deux.

Il y avait une fois un roi de France dont les ancêtres avaient régné dans ce pays, depuis neuf générations. Il n'avait jamais visité la Basse-Bretagne. Un jour, la fantaisie lui prit d'y venir, avec une suite nombreuse. Il fit accoutrer un beau carrosse et partit.

Il fut bien accueilli par le roi de Bretagne, lui et sa suite, et l'on allait chasser, tous les jours, dans les grandes forêts du pays. Un jour, le roi de France mit une telle ardeur à poursuivre un sanglier que ses gens ne purent le suivre et il s'égara. Le voilà bien embarrassé. La nuit vint et il monta sur un arbre pour attendre le jour, car la forêt abondait en bêtes fauves de toute sorte. Il aperçut une petite lumière, qui ne paraissait pas bien éloignée. Il descendit de l'arbre et se dirigea vers la lumière. Il arriva à la hutte d'un pauvre bûcheron et demanda un abri pour la nuit et quelque chose à manger.

— Nous sommes de pauvres gens, lui dit le bûcheron, et notre hospitalité paraîtra sans doute bien médiocre à un seigneur comme vous; quoi qu'il en soit, c'est de bon cœur que nous partagerons avec vous le peu que nous avons.

Puis, s'adressant à sa femme :

— Il faut nous apprêter, Plésou¹⁸, le lièvre que je vous ai apporté hier.

— Un lièvre? dit le roi; et si les gardes le savaient et le disaient au roi?

— Et comment le sauraient-ils? Ce ne sera pas par vous, probablement? Et

¹⁸ Nom de femme autrefois très commun en Basse-Bretagne et aujourd'hui disparu.

puis, le bûcheron est maître dans sa hutte, je pense, comme le roi l'est dans son palais.

— Assurément, mon brave homme, répondit le roi.

La femme du bûcheron accommoda le lièvre à sa façon, et l'on s'attabla et l'on mangea de bon appétit, en causant de choses et d'autres.

Bien ! Mais voilà que la femme du bûcheron accoucha, dans la nuit, d'un gros garçon. Le roi s'offrit pour en être le parrain. Mais où trouver une marraine de qualité, comme il convenait pour un pareil seigneur ?

— Allez demander la demoiselle du château, mon homme, dit la bûcheronne à son mari.

Et le bûcheron endossa son habit des dimanches et prit la route du château. Il fit part à la châtelaine du sujet de sa visite. La demoiselle, qui était près de sa mère, s'écria aussitôt avec dédain :

— Moi, servir de marraine au fils d'un bûcheron, et avec un charbonnier pour parrain, peut-être ! Cherchez donc ailleurs des gens de votre condition !

Et elle se leva pour s'en aller.

— Le parrain, dit le bûcheron, est un beau et riche seigneur, et j'ai pensé qu'il convenait de lui choisir une commère aimable et jolie.

— Un riche et beau seigneur ?... Qui est-ce donc ? demanda la demoiselle, intriguée.

— Je ne saurais, en vérité, vous dire qui il est, ni d'où il vient ; mais il est vêtu très richement, il est beau et généreux et je ne serais pas étonné qu'il fût prince, le fils de quelque puissant monarque peut-être. Il s'est égaré en chassant dans la forêt, il est venu frapper à notre porte, il a passé la nuit dans notre hutte, il était présent quand ma femme est accouchée et s'est offert lui-même pour être parrain.

— Si c'est ainsi, dit alors la demoiselle, je veux bien être la marraine de votre enfant et je vais m'apprêter à me rendre chez vous.

Le bûcheron s'en retourna chez lui, tout joyeux, et la jeune châtelaine arriva aussi, peu après, dans un beau carrosse et parée de tous ses atours. On se rendit au bourg, pour le baptême. Quand ils arrivèrent au presbytère, ils trouvèrent le vicaire qui battait du lin, le curé qui le broyait et la servante qui le peignait, ce qui étonna fort le roi¹⁹.

— Venez baptiser mon enfant, Monsieur le Curé, dit le bûcheron au curé.

— Nous y allons tout de suite, répondit celui-ci.

¹⁹ Ceci est un trait de mœurs introduit arbitrairement par ma conteuse, et faisait allusion à la vie simple et patriarcale de nos anciens curés de campagne d'autrefois.

Et le curé et son vicaire secouèrent la poussière dont ils étaient couverts, revêtirent leurs soutanes, qu'ils avaient ôtées, et se rendirent à l'église.

Quand le curé vint recevoir l'enfant, dans le porche, il reconnut le roi, qu'il avait vu, dans un voyage à Paris, et se jeta à ses pieds.

— Relevez-vous, Monsieur le Curé, lui dit le monarque, on ne doit se mettre à genoux que devant Dieu.

L'enfant fut baptisé et reçut le nom de Efflam. En entendant sonner les cloches, à toute volée, les pages du roi et les seigneurs de sa suite, qui le cherchaient depuis la veille, s'écrièrent :

— C'est pour le roi, sans doute, que l'on sonne de la sorte !

Et ils coururent au village et leur joie fut grande de retrouver leur roi en vie et sans mal.

En prenant congé du bûcheron, le roi lui donna une poignée de pièces d'or, puis, lui présentant un anneau orné d'un gros diamant, il lui dit :

— Quand mon filleul aura atteint l'âge de quatorze ans, vous lui direz de venir me voir, à Paris, et vous lui donnerez cet anneau, qui me le fera reconnaître.

Le roi de Bretagne célébra le retour de son hôte par un grand festin, et peu de temps après, le roi de France prit congé de lui et retourna à Paris.

Le bûcheron acheta des terres et fit bâtir une belle maison, avec l'argent que lui avait donné le parrain d'Efflam, et il était à présent un des plus riches bourgeois du pays. Il envoya son fils à l'école, dans la ville la plus voisine, et, comme l'enfant était intelligent, il fit des progrès rapides²⁰.

Quand Efflam fut parvenu à l'âge de quatorze ans, son père lui remit un jour l'anneau de son parrain et lui dit de se rendre à Paris, de demander à voir le roi de France et de lui montrer l'anneau. Le jeune garçon demanda qu'on lui donnât quelqu'un pour l'accompagner dans un si long voyage. On lui permit d'emmenner avec lui un jeune pâtre teigneux, laid et méchant, qui était dans la maison. On leur donna aussi deux vieux chevaux, poussifs et fourbus, et ils se mirent en route. Le temps était beau, la chaleur était grande et, vers l'heure de midi, ils descendirent de leurs montures pour boire à une fontaine, au bord du chemin. Pendant qu'Efflam buvait dans le creux de sa main, penché sur le bassin de la fontaine, son compagnon lui donna un coup d'épaule et le fit tomber dans l'eau. Puis, il lui enleva son anneau, monta sur le meilleur des deux chevaux et partit au galop. Suivons-le, nous reviendrons plus tard à l'infortuné Efflam.

En arrivant à Paris, il se rendit tout droit au palais du roi et salua ainsi le vieux monarque :

²⁰ Tout ce début jusqu'ici semble appartenir à un autre type que le reste du conte.

— Bonjour, mon parrain ! Je suis venu vous voir, comme vous l'aviez recommandé ; j'ai quatorze ans accomplis, depuis quelques jours.

— Moi, ton parrain !... dit le roi, surpris de s'entendre donner ce nom par un pareil avorton.

— Oui, reprit le drôle, je suis le fils du bûcheron, qui naquit la nuit : vous avez reçu l'hospitalité dans sa hutte, au milieu de la forêt où vous vous étiez égaré ; ne vous le rappelez-vous donc pas ?

— Oui, oui..., je me rappelle, répondit le roi en le regardant avec compassion, tant il était mal tourné... ; tu es bien le fils de ce brave homme ?...

— Certainement ; tenez, ne reconnaissez-vous pas ceci ?

Et il lui présenta l'anneau.

— Oui vraiment, c'est bien l'anneau que j'avais laissé au père de mon filleul, qui devait me l'apporter, dit le roi, en examinant l'anneau.

Le roi l'accueillit alors avec bonté, lui demanda des nouvelles de son père et de sa mère et le fit dégraisser et habiller convenablement. Mais on eut beau le laver, le savonner et le couvrir de beaux habits, il n'en avait guère moins mauvaise mine. Le roi, qui avait bon cœur, donna des ordres pour qu'on le traitât bien, qu'on lui donnât à manger et à boire comme il le désirerait et qu'on le laissât se promener où il voudrait, dans les jardins et dans le palais. Et l'avorton usa largement de la permission.

Cependant, le pauvre Efflam, qui avait réussi à sortir de la fontaine, où l'autre croyait l'avoir noyé, arriva aussi à Paris, quelques jours plus tard. Il se rendit au palais du roi.

— Que voulez-vous, mon garçon ? lui demanda le portier.

— Je voudrais parler à mon parrain, répondit-il.

— Votre parrain ? Mais qui est-ce donc, votre parrain ?

— C'est le roi de France.

— Il y a déjà plusieurs jours qu'il est arrivé, son filleul ; déguerpissez, au plus vite !

Il partit. Mais, le lendemain, il revint à la charge, et, comme le roi se trouva justement à passer, en ce moment, il demanda ce que voulait ce jeune homme.

— Sire, répondit Efflam, qui, à la réponse du portier, la veille, avait bien compris que le teigneux avait pris sa place, je voudrais quelque petit emploi, dans votre palais, afin de pouvoir gagner honnêtement mon pain, en travaillant.

Le roi le regarda, lui trouva l'air intelligent et dit au portier de le conduire au jardinier, qui trouverait à l'employer. Le jardinier l'employa à écheniller ses choux et à sarcler ses plates-bandes.

Le roi venait souvent se promener dans ses jardins, et le faux filleul l'accompagnait parfois. Un jour, il dit, en s'arrêtant devant un vieux puits :

— Voilà un puits qui est si profond que personne n'en a jamais pu atteindre le fond ; je voudrais bien pourtant en connaître la profondeur et savoir ce qu'il y a dedans.

Le faux filleul, qui avait reconnu Efflam, crut trouver là une occasion de se débarrasser de lui, et il dit au roi :

— Ce jeune jardinier que voilà, mon parrain, et il désignait Efflam, a dit qu'il n'a pas peur de descendre au fond du puits ; mettez-le en demeure de tenir sa parole.

Le roi appela Efflam et lui dit :

— Vous avez dit, mon garçon, que vous descendriez volontiers jusqu'au fond du puits ?

— Jamais je n'ai dit pareille chose, sire, répondit Efflam.

— Tu mens ! s'écria le faux filleul ; tu me l'as dit à moi-même.

— Alors, il faut que vous y descendiez, reprit le roi.

On apporta tout ce qu'on put trouver de cordes, dans les écuries, les étables et ailleurs, on les attacha bout à bout, puis Efflam entra dans un grand panier auquel on attachait la corde, et on le descendit dans le puits. Il descendait, descendait, descendait toujours, dans une grande obscurité. Quand il eut ainsi descendu, pendant environ douze heures, il aperçut enfin une faible lumière, qui allait grandissant, à mesure qu'il descendait, et il finit par toucher terre et se trouva dans un beau jardin rempli de belles fleurs. Non loin de là, il aperçut un beau palais, devant lequel se promenait, seul, un vieillard à barbe blanche. Le vieillard s'avança vers lui et lui parla ainsi :

— Bonjour, mon fils. Je sais qui tu es et ce que tu viens chercher ici. Tu es le filleul du roi de France, et ton parrain t'envoie ici pour savoir ce qu'il y a au fond du puits par lequel tu es descendu.

— C'est vrai, grand-père, répondit Efflam, étonné.

— Je connais toute ton histoire, mon enfant, et je sais que le faux filleul du roi, qui a pris ta place à la cour, ne t'a fait descendre dans le puits que pour se débarrasser de toi, persuadé que tu n'en reviendrais pas. Mais tu t'en retourneras, sain et sauf, et ses projets seront déjoués. Tu n'es pourtant pas encore au bout de tes peines et on t'imposera d'autres épreuves, toutes plus difficiles les unes que les autres. Prends ce sifflet (et il lui donna un petit sifflet d'argent), et, à chaque fois qu'on te commandera quelque travail difficile et au-dessus de tes forces, viens secrètement au puits, penche-toi sur l'ouverture et souffle dans ton sifflet, et aussitôt j'arriverai pour te tirer d'embarras, en te faisant connaître ce que tu

devras faire. Quand tu retourneras là-haut, le roi te demandera ce que tu auras vu, au fond du puits; tu lui répondras: «C'est si beau, sire, qu'il m'est impossible de vous en donner une idée; du reste, allez-y voir vous-même.» Remonte, à présent; fais comme je t'ai recommandé, aie confiance en moi et tu triompheras de tout le mauvais vouloir et des pièges de tes ennemis.»

Efflam remercia le bon vieillard et lui fit ses adieux. Puis, il entra dans le panier, souffla dans son sifflet, pour donner à entendre qu'il voulait remonter, et on le hissa en haut.

—Eh bien! mon garçon, qu'as-tu vu là-dedans? lui demanda le roi, aussitôt après sa sortie du puits.

—C'est si beau, voyez-vous, sire, si beau, que je ne pourrais jamais vous en donner une idée par des paroles; il faut y aller voir vous-même.

Le roi goûta peu le conseil et fit la moue; le faux filleul parut moins satisfait encore.

Quelques jours après, en se promenant dans le jardin, le roi s'arrêta à contempler le soleil, qui se couchait, et dit:

—Je voudrais bien savoir pourquoi le Soleil se montre à nous sous trois couleurs différentes, chaque jour: rose, le matin, blanc, à midi, et rouge, le soir?

Et le faux filleul s'empressa de lui répondre:

—Envoyez le jeune jardinier vers le Soleil, parrain, pour le lui demander.

—Tu as raison, mon filleul, je vais l'envoyer, pour voir.

Et le vieux roi fit venir Efflam et lui dit:

—Il te faut, mon garçon, aller trouver le Soleil, chez lui, dans son palais, pour lui demander pourquoi il se montre à nous sous trois couleurs différentes, chaque jour, et tu me rapporteras sa réponse.

—Et comment voulez-vous, sire?...

—Il faut que tu y ailles, et tout de suite, interrompit le roi, ou il n'y a que la mort pour toi.

Le soir, après le coucher du Soleil, Efflam se rendit secrètement au puits du jardin, se pencha dessus, souffla dans son sifflet d'argent et le vieillard à barbe blanche monta aussitôt jusqu'à lui et lui demanda:

—Qu'y a-t-il pour votre service, mon enfant?

—Le roi m'a ordonné, sous peine de la mort, répondit Efflam, d'aller trouver le Soleil, dans son palais, et de lui demander pourquoi il se montre à nous, chaque jour, sous trois couleurs différentes.

—Eh bien! mon enfant, dites au roi de vous donner, pour faire ce voyage, d'abord un carrosse attelé de trois beaux chevaux, puis, de l'or et de l'argent à discrétion. Vous vous mettrez alors en route, en vous dirigeant toujours vers le

Levant, et ne craignez rien et ayez confiance en moi, et vous sortirez encore à votre honneur de cette épreuve.

Le vieillard redescendit au fond de son puits, et Efflam alla trouver le roi, qui lui donna un beau carrosse, de beaux chevaux, de l'or et de l'argent à discrétion, et il partit alors pour se rendre au palais du Soleil. Il allait, il allait, se dirigeant toujours vers le Levant, tant et si bien qu'il arriva à une plaine immense, où il aperçut quelqu'un qui courait, courait en poussant des cris épouvantables.

— Où vas-tu, mon garçon ? lui demanda le coureur.

— Je vais trouver le Soleil, dans son palais, pour lui demander pourquoi il est rose le matin, blanc, à midi, et rouge, le soir.

— Eh bien ! demande-lui aussi pourquoi il me retient ici, depuis deux cents ans, à courir dans cette plaine immense, sans m'accorder un moment de repos.

— Je le lui demanderai, répondit Efflam.

— Prends bien garde de ne pas le faire, ou je ne te laisserai pas passer !

— Je le ferai, assurément.

— Passe, alors.

Et le coureur continua sa course et Efflam passa.

Plus loin, aux deux côtés d'un chemin étroit et profond par où il lui fallait passer, il vit deux vieux chênes qui se choquaient si rudement et se battaient avec tant de fureur qu'il en jaillissait à tout moment des éclats. Comment passer par là, sans être broyé entre les deux arbres ?

— Où vas-tu, mon garçon ? lui demandèrent les chênes.

Efflam fut bien étonné d'entendre des arbres lui parler, comme des hommes.

— Comment ! dans ce pays-ci, les arbres parlent donc ? leur dit-il.

— Oui, mais dis-nous vite où tu vas.

— Je vais trouver le Soleil, en son palais, pour lui demander pourquoi il est rose, le matin, blanc, à midi, et rouge, le soir.

— Eh bien ! demande-lui aussi pourquoi il nous retient ici, depuis trois cents ans, à nous battre de la sorte, sans un moment de repos ?

Je le lui demanderai volontiers.

— Alors, nous ne te ferons pas de mal et tu peux passer.

Et Efflam passa sans mal, et les deux arbres se remirent à se battre de plus belle.

Un peu plus loin, il se trouva au bord d'un bras de mer, et il aperçut là un homme tout nu qui se jetait dans l'eau, du haut d'un rocher, puis, il en sortait pour s'y jeter de nouveau, et cela sans discontinuer.

— Où vas-tu ainsi, mon garçon ? demanda cet homme à Efflam, dès qu'il le vit.

— Je vais trouver le Soleil, dans son palais, pour lui demander pourquoi il est rose, le matin, blanc, à midi, et rouge, le soir.

— Eh bien ! demande-lui aussi pourquoi il me retient ici, depuis cinq cents ans, à faire le métier que tu as vu, et je te ferai passer l'eau.

Je le lui demanderai volontiers.

— Monte sur mon dos, alors, et je vais te faire passer l'eau.

Et Efflam monta sur son dos et fut déposé, sain et sauf, sur le rivage opposé. Il continua sa route et arriva bientôt devant le palais du Soleil. C'était le soir, de sorte qu'il n'en fut pas aveuglé, mais ébloui seulement. Il entra dans la cuisine du château, dont il trouva la porte ouverte, et vit une vieille femme, aux dents longues comme le bras, qui préparait de la bouillie d'avoine, dans un énorme bassin. C'était la mère du Soleil.

— Bonjour, grand'mère, lui dit-il.

La vieille tourna la tête et resta tout ébahie, à la vue du jeune homme.

— N'est-ce pas ici que demeure le Soleil ? lui demanda Efflam.

— Si vraiment, répondit-elle.

— Je voudrais bien lui parler, si c'est possible, grand'mère.

— Qu'as-tu donc à lui dire ?

Efflam lui fit connaître l'objet de son voyage et ses infortunes, si bien que la vieille s'intéressa à lui et lui dit :

— Mais, mon pauvre enfant, je te plains d'être venu jusqu'ici. Quand mon fils rentrera, tout à l'heure, il aura grand'faim, comme toujours, et, dès qu'il te verra, il se jettera sur toi et t'avalera d'une bouchée. Tu ferais donc bien de t'en aller, au plus vite.

— Jésus mon Dieu ! s'écria Efflam, effrayé.

Puis, après avoir réfléchi :

— Après tout, grand'mère, être mangé par votre fils ou mis à mort par le roi de France, il m'importe peu ; je veux donc rester, et si vous voulez bien me prendre sous votre protection...

— Tu m'intéresses beaucoup, reprit la vieille ; reste donc, et si mon fils essaye de te faire du mal, je lui caresserai les épaules avec le bâton que voici.

Et elle lui montra le gros bâton avec lequel elle mêlait sa bouillie. Puis elle cacha Efflam dans un coin de la salle, parmi un tas de fagots. Son fils rentra aussitôt en criant :

— J'ai faim, mère ; j'ai grand'faim ! je meurs de faim ! Donnez-moi vite à manger !

— Oui, mon fils, je vous ai préparé de la bonne bouillie d'avoine ; je vais vous la servir, à l'instant.

Mais il se mit à humer l'air et dit :

— Je sens odeur de chrétien ! Il y a un chrétien par ici, mère !...

— Vous rêvez toujours de chrétiens à dévorer, lui répondit la vieille ; mangez votre bouillie et tenez-vous tranquille.

— Non ! non ! Il y a un chrétien ici, et je veux le manger !

— Eh bien ! oui, il y en a un ; mon neveu, le plus jeune fils de mon frère, qui est venu me voir, et vous ne lui ferez pas de mal, j'espère, ou gare à mon bâton !

Et elle lui montra du doigt son bâton, qu'elle avait déposé au coin du foyer ; puis, elle fit sortir Efflam de sa cachette, et le présenta à son fils.

— Le voilà, ton cousin, et si tu lui fais le moindre mal, gare au bâton, te dis-je !

Le Soleil courba la tête et dit :

— Si c'est un cousin, mère, je ne lui ferai pas de mal.

Et il se radoucit, soupa gloutonnement ; après quoi, il demanda à Efflam quel était l'objet de sa visite, et s'il pouvait lui être utile en quelque chose. Efflam répondit :

— Le roi de France, cousin, m'envoie vous demander pourquoi vous revêtez, chaque jour, trois couleurs différentes, rose, le matin, blanc, à midi, et rouge, le soir, quand vous vous couchez ? Et il me faut lui rapporter votre réponse, sinon il me fera mourir.

— Je veux bien te dire cela, puisque tu es mon cousin, et pour que le roi de France ne te fasse pas mourir. Tu diras donc au roi de France que je suis rose, le matin, par l'effet de l'éclat de la princesse Enchantée (l'Aurore), qui, tous les matins, se tient à la fenêtre de son palais, pour me voir passer, à mesure que je monte sur l'horizon. A midi, je me dépouille de ces teintes rosées et je deviens blanc et d'une ardeur dévorante ; mais le soir, j'arrive au terme de ma course journalière, affaibli, rouge de fatigue et épuisé. Voilà, cousin, ce que tu peux dire au roi de France.

— Je vous remercie bien, cousin ; mais, avant de partir, je voudrais savoir encore pourquoi vous tourmentez si cruellement, depuis deux cents ans, un pauvre homme que j'ai rencontré sur la route, courant et criant, sur une immense plaine, sans jamais se reposer ?

— Oui, je te le dirai volontiers : je retiens cet homme-là à faire pénitence, et il y restera aussi longtemps que le monde existera. Mais ne lui dis cela qu'après que tu auras franchi la plaine, car autrement, il ne te laisserait pas passer²¹.

— Je ne lui dirai rien, avant d'avoir franchi la plaine ; mais, dites-moi encore,

²¹ Le motif de la punition manque ici ; c'est une lacune ou un oubli de ma conteuse.

je vous prie, pourquoi deux arbres que j'ai vus se battant, plus loin, des deux côtés d'un chemin creux, se maltraitent si cruellement, depuis trois cents ans ?

— Je te le dirai encore : ce sont deux époux qui se disputaient et se battaient constamment, quand ils vivaient ensemble, et, pour les punir, je veux qu'ils continuent de se battre, jusqu'à ce qu'ils aient écrasé un homme entre eux ; mais cela durera encore, sans doute, plusieurs milliers d'années, car il ne passe pas un homme tous les mille ans par là. Ne leur dis cela que quand tu auras passé, autrement, tu serais leur victime et ils seraient délivrés. Et à présent, je te dis adieu, car il est grand temps que je commence ma course journalière et l'on m'attend déjà avec impatience.

— Encore une question, cousin ; ce sera la dernière.

— Parle vite, alors, car je suis déjà en retard.

— Et l'homme que j'ai rencontré ensuite, au bord de la mer, non loin d'ici, et que vous retenez là en peine, depuis cinq cents ans ?

— Celui-là aussi expie ses péchés et ses fautes, et il restera là jusqu'à ce qu'un autre prenne sa place. Mais ne lui dis pas cela avant qu'il t'ait remis de l'autre côté de l'eau, autrement, il ne te ferait pas passer. Mais, adieu, et pas un mot de plus, car je suis en retard, et l'on m'attend avec impatience.

Et le Soleil partit pour sa course journalière. Efflam prit congé de la vieille et partit aussitôt pour s'en retourner à Paris. Il fit connaître les réponses du Soleil à ceux qu'elles intéressaient, sur son passage, et il arriva sans encombre à Paris.

— Eh bien ! lui demanda le roi, aussitôt qu'il le vit, as-tu accompli heureusement ton voyage et m'apportes-tu la réponse du Soleil ?

— Oui, sire, mon voyage s'est accompli heureusement et je vous apporte la réponse du Soleil.

— Alors, fais-la-moi connaître, bien vite.

Et Efflam lui fit connaître la réponse du Soleil.

A partir de ce moment, le vieux roi ne rêvait et ne parlait plus que de la Princesse au Palais-Enchanté. Il en perdait la tête et devint sérieusement malade. Le faux filleul lui dit encore, un jour :

— Vous devriez, sire, ordonner au jeune jardinier de vous aller quérir la Princesse du Palais-Enchanté ; il n'y a que sa présence qui puisse vous rendre la santé et votre gaieté et vos forces d'autrefois.

— Tu as raison, répondit le vieux roi ; fais appeler le jeune jardinier.

Et Efflam fut introduit de nouveau devant le roi, qui lui ordonna, sous peine de la mort, de lui amener la Princesse du Palais-Enchanté.

La nuit venue, Efflam se rendit encore au vieux puits du jardin, souffla dans

son sifflet d'argent et le vieillard à la barbe blanche remonta aussitôt et lui demanda :

— Qu'y a-t-il pour votre service, mon ami ?

— Le roi m'a ordonné, sous peine de la mort, de lui amener la Princesse du Palais-Enchanté.

— Eh bien ! allez trouver le roi et dites-lui qu'il faut qu'il vous donne d'abord un beau carrosse, pour mettre la Princesse, puis les douze plus beaux chevaux de ses écuries pour les atteler au carrosse. Vous lui demanderez encore de l'or et de l'argent à discrétion, et de plus douze mulets, dont quatre chargés de viande de mouton, quatre chargés de lard, et les quatre autres chargés de blé ; car vous aurez besoin de tout cela.

Efflam remercia le vieillard et alla trouver le roi, qui lui fit donner tout ce qu'il lui fallait. Il se mit alors en route, et il marcha et marcha, tant et si bien qu'il arriva dans le royaume des Lions. Des lions affamés, la gueule béante, accoururent à lui, de tous côtés, prêts à le dévorer. Il s'empessa de leur distribuer la charge des quatre mulets qui portaient de la viande de mouton. Ils dévorèrent la viande et les quatre mulets avec. Alors, un lion, le plus grand et le plus beau de tous, s'avança vers Efflam et lui parla ainsi :

— Nous allons tous mourir de faim, et tu nous as sauvé la vie ; mais je te re-vaudrai cela. Tiens, prends cette trompette, et si jamais tu as besoin de moi et des miens, en quelque lieu que tu sois, souffle dedans et nous arriverons aussitôt.

— Merci bien, sire, répondit Efflam, en prenant la trompette ; et il se remit en route avec les huit mulets qui lui restaient.

Il arriva alors dans le royaume des Ronfles²² et ces monstres accoururent aussi à lui pour le dévorer. Mais il se hâta de leur distribuer le lard dont étaient chargés quatre de ses mulets, et ils dévorèrent le lard, puis les quatre mulets qui le portaient ; après quoi, le roi des Ronfles dit aussi à Efflam :

— Je suis le roi des Ronfles, si jamais tu as besoin de moi ou des miens, souffle dans cette trompe (et il lui présenta une trompe), et, en quelque lieu que tu te trouves, nous arriverons aussitôt.

Efflam prit la trompe, remercia le roi des Ronfles et se remit en route avec les quatre mulets qui lui restaient.

Il arriva alors dans le royaume des Fourmis, et se vit en un instant environné de fourmis grandes comme des chats, au point de ne pouvoir avancer. Il se hâta de vider ses sacs de blé, pour ne pas être dévoré par elles, car elles aussi paraissaient affamées, et quand elles eurent mangé le blé, ce qui fut bientôt fait, avec

²² *Ronfle* est le nom breton qui signifie Ogre.

les quatre mulets qui le portaient, la reine des Fourmis s'avança vers lui et lui parla de la sorte :

— Nous te devons la vie, car nous allions toutes mourir de faim, tant est grande la famine qui règne chez nous. Mais je te revaudrai ce service. Prends ce petit sifflet d'ivoire, et, quand tu auras besoin de moi et des miens, souffle dedans, et nous arriverons aussitôt, en quelque lieu que tu sois.

Efflam prit le sifflet, remercia la reine des Fourmis et se remit en route, seul à présent, puisque ses douze mulets avaient été dévorés par les lions, les ogres et les fourmis. Il arriva, peu après, devant le Palais-Enchanté. C'était un palais magnifique au delà de tout ce qu'on peut dire. Il frappa à la porte. On lui ouvrit et il dit au portier :

— Je voudrais parler à votre maîtresse.

Le portier le conduisit devant une jeune fille d'une grande beauté. Il en fut tellement ébloui, qu'il resta la bouche ouverte à la regarder, sans rien dire. Enfin, quand il put parler, il lui fit connaître le sujet de sa visite.

— Je vous suivrai, répondit la princesse, mais seulement quand vous aurez accompli quelques travaux par lesquels je veux vous éprouver. Ainsi, il vous faudra d'abord passer une nuit avec mon lion, dans sa cage, avec une tourte de pain pour lui donner à manger.

— J'essaierai, princesse, répondit Efflam, fort peu rassuré, mais n'en faisant rien paraître.

La nuit venue, on lui donna une tourte de pain et on l'enferma dans la cage du lion.

— Donne-moi de ton pain, lui dit le lion.

Et, avec son couteau, il coupa un morceau de la tourte et le jeta au lion, qui l'avalait d'une bouchée et dit :

— Donne-moi encore de ton pain.

Efflam lui jeta un second morceau, puis, un troisième, un quatrième, jusqu'à ce qu'il ne lui en restât plus.

— A présent, il va me dévorer, pour sûr, pensait-il.

Mais il se souvint en ce moment que le roi des Lions lui avait promis de venir à son secours, et lui avait donné une trompette pour l'appeler. Il se hâta de souffler dans sa trompette et le roi des Lions accourut aussitôt, comme un ouragan, et mit en pièces le lion de la princesse.

Le lendemain matin, Efflam sortit sain et sauf de la cage et se présenta devant la princesse, étonnée de le voir encore en vie, et lui dit :

— J'ai passé la nuit avec votre lion, dans sa cage, et me voici ; viendrez-vous à présent avec moi, princesse ?

— Oui, répondit-elle, quand vous aurez passé une autre nuit avec mon Ronfle, dans son antre.

La nuit venue, on le conduisit à l'antre du Ronfle et on l'y enferma avec le monstre. Celui-ci se précipita sur lui pour le dévorer. Mais il eut le temps de souffler dans sa trompe, et le roi des Ronfles arriva aussitôt, comme un ouragan, et mit en pièces le Ronfle de la princesse.

Le lendemain matin, Efflam se présenta encore devant la princesse, de plus en plus étonnée de le revoir en vie, et lui dit :

— J'espère que vous voudrez bien m'accompagner, à présent, princesse ?

— J'ai une dernière épreuve à vous proposer, avant de vous suivre, répondit-elle ; j'ai là, dans mon grenier, un grand tas de grains, de trois sortes mélangées, froment, orge et seigle, et il vous faudra le trier et mettre chaque sorte de grain dans un tas à part, sans commettre l'erreur d'un seul grain, et cela avant le lever du soleil, demain matin.

La nuit venue, Efflam monta au grenier, pour trier le grain. Il n'avait d'autre lumière que la clarté de la lune, pénétrant par une lucarne. Son embarras était grand. Heureusement qu'il se souvint des offres de service de la reine des Fourmis. Il souffla dans le sifflet d'ivoire qu'elle lui avait donné, et aussitôt les fourmis arrivèrent par millions. Et les voilà de se mettre à l'ouvrage, sans perdre de temps. Elles firent tant et si bien que, pour l'heure dite, chaque sorte de grain avait été mise dans un tas à part, sans le moindre mélange.

Au lever du soleil, Efflam se présenta encore devant la princesse et lui dit :

— Pour le coup, princesse, vous viendrez avec moi, n'est-ce pas ?

— Le travail est-il fait ? demanda-t-elle.

— Le travail est fait, répondit Efflam, tranquillement.

— Il faut que je voie cela.

Et elle monta au grenier, examina les trois tas de grains, en prit dans sa main, à plusieurs reprises, et ne trouva rien à redire ; ce qui l'étonna fort.

— Qu'en dites-vous, princesse, est-ce bien ? lui demanda Efflam.

— C'est parfait, répondit-elle.

— Et vous allez venir avec moi, à présent ?

— Ce n'est pas moi qui suis la Princesse au Palais-Enchanté, répondit-elle ; mais je vais vous faire conduire à un autre palais, plus beau que le mien, non loin d'ici, et là, on vous donnera de ses nouvelles.

Efflam partit donc pour l'autre palais, sous la conduite d'un guide qu'on lui donna. Là, il trouva une autre princesse, plus belle que la première, et la salua en ces termes :

LES CONTES DE MARAC'HID FULUP

Salut, belle Princesse
Du Palais-Enchanté!

Et la Princesse lui répondit :

Excusez, ma maîtresse
Est de l'autre côté.

Et elle lui ouvrit la porte d'une chambre, où il vit une autre princesse, plus belle que les deux premières, et qu'il salua en ces termes :

Salut, belle Princesse
Du Palais-Enchanté!

Et celle-ci lui répondit comme l'autre :

Excusez, ma maîtresse
Est de l'autre côté.

Et elle l'introduisit aussi dans une troisième chambre, où il salua en ces termes une autre princesse, bien plus belle que les précédentes :

Salut, belle Princesse
Du Palais-Enchanté!

Et elle lui répondit :

Salut, Prince plein de jeunesse
Et de courage et de bonté!

— Voulez-vous venir avec moi à la cour du roi de France ?

— Je vous suivrai volontiers où vous voudrez.

Et ils partirent aussitôt, dans un beau carrosse doré, attelé de beaux coursiers ailés, qui s'élevèrent en l'air et ne furent pas longtemps pour se rendre à Paris.

Le vieux roi fut tellement ébloui et charmé par la beauté de la Princesse, qu'il se sentit tout ragaillardi et voulut l'épouser sur-le-champ.

— Doucement, sire, lui dit-elle ; si vous n'aviez que vingt ou vingt-cinq ans, à

la bonne heure ; mais vieux et caduc comme vous l'êtes, ce serait folie à moi de vous épouser.

Et voilà le roi inconsolable.

— N'existe-t-il donc aucun moyen de me rendre ma jeunesse passée ? demanda-t-il à la Princesse.

— Il y en aurait bien un, répondit-elle, mais je ne sais si vous consentiriez à tenter l'épreuve.

— Quel est-il ? Je veux le tenter, quel qu'il soit ; dites, vite !

— Il faudra d'abord vous faire mourir ; puis, avec une eau merveilleuse que je possède, je vous rappellerai à la vie et vous rendrai votre vigueur et votre beauté de vingt ans.

— Faites, faites vite !

Et le vieux roi se laissa égorger, sans hésiter. Mais la princesse dit alors à Efflam :

— Puisque le voilà mort, qu'il reste mort, et que celui qui a eu toute la peine reçoive aussi la récompense.

Et elle mit sa main dans la main d'Efflam. Puis, elle dit encore, en montrant du doigt le faux filleul, tout pâle et près de crever de dépit :

— Quant à ce démon, qu'on fasse chauffer un four à blanc, et qu'on l'y jette tout vif !

Ce qui fut fait.

On célébra alors les noces d'Efflam et de la Princesse du Palais-Enchanté, et il y eut, à cette occasion, pendant huit jours pleins, de grands festins et les plus belles fêtes du monde²³.

CONTÉ PAR MARGUERITE PHILIPPE
PLOUARET, NOVEMBRE 1869

²³ Ce conte est altéré et mélangé et peut aussi bien appartenir au cycle des Voyages vers le Soleil qu'à celui de la Recherche de la Princesse aux Cheveux d'Or.

LA BONNE FEMME ET LA MÉCHANTE FEMME

Il y avait une fois, deux pauvres gens, mari et femme, qui avaient douze enfants, tous en bas âge. Ils avaient toutes les peines du monde à vivre, si bien que l'homme dit un jour à la femme :

— Il m'est impossible de fournir du pain à tant d'enfants ! Demain, j'emmènerai les deux aînés avec moi au bois, et je tâcherai de les y égarer. Dieu aura pitié d'eux et les conduira, et fera tout pour le mieux.

La mère soupira et ne dit rien.

Les deux aînés étaient un garçon nommé Jean et une fille nommée Jeanne. Jean dormait, pendant que son père et sa mère parlaient ainsi, auprès du feu, et il n'entendit rien ; mais Jeanne ne dormait pas, et elle entendit tout.

Le lendemain matin, le père dit :

— Il y a longtemps que je n'ai été voir ma sœur Marguerite, qui demeure au-delà du bois ; je veux y aller aujourd'hui, et Jean et Jeanne viendront avec moi. Mettez donc vos habits du dimanche, mes enfants, et disposez-vous à me suivre.

La mère était à carder de l'étope, pour filer, et elle ne pouvait retenir ses larmes. Jeanne remplit ses poches d'étope, sans qu'elle s'en aperçût, et ils partirent tous les trois. Quand ils furent dans le bois, qui était très grand, Jeanne, qui marchait derrière son père et son frère, accrochait des flocons d'étope aux buissons, partout où ils passaient.

La nuit vint qu'ils étaient encore dans le bois, et le père dit alors :

— Hélas ! mes pauvres enfants, nous nous sommes égarés, et il faudra passer la nuit ici.

Ils s'étendirent tous les trois sur la mousse, au pied d'un grand arbre. Jean, qui était fatigué, s'endormit aussitôt. Jeanne fit semblant de dormir aussi ; mais elle ne dormit pourtant pas. Quand le père crut ses deux enfants bien endormis, il se leva tout doucement et partit. Jeanne l'entendit bien se lever et s'en aller ; mais elle feignit de dormir toujours.

Au matin, quand Jean s'éveilla et qu'il vit que son père n'était plus auprès de lui, il se mit à pleurer.

— Tais-toi, mon frère, lui dit Jeanne, et ne crains rien, car je saurai te ramener à la maison ; tu verras.

Et en effet, grâce aux flocons d'étope qu'elle avait accrochés aux buissons, elle retrouva facilement son chemin, et ils arrivèrent à la maison, vers le soir, portant chacun un fagot de bois sec, qu'ils avaient ramassé dans la forêt. Le père et la mère furent étonnés de les revoir, et la mère ne put s'empêcher de s'écrier :

— Dieu soit loué, les voilà revenus !

Et elle les embrassa tendrement.

Le père dit aussi, mais non de bon cœur :

— Je suis heureux que vous ayez pu trouver la route pour revenir, mes enfants ; je me suis éveillé au milieu de la nuit, et ne vous voyant plus à mes côtés, j'ai craint que les loups vous eussent enlevés, et je me suis mis à votre recherche : où donc étiez-vous ?

— Tais-toi, mauvais père ! lui dit sa femme ; tu n'en seras pas plus riche pour cela.

Environ quinze jours plus tard,, une nuit que les deux époux se chauffaient auprès du feu, les enfants étant couchés, l'homme dit encore :

— Nous ne pouvons pas vivre comme cela ! Il n'y a pas à dire, il faut prendre quelque mesure ! Demain matin, je retournerai au bois avec les deux aînés.

Jeanne dormait, cette fois, et Jean aussi, et ils n'entendirent rien, ni l'un ni l'autre.

Le lendemain matin, leur père leur dit :

— J'ai un petit voyage à faire, mes enfants, et il faut que vous veniez avec moi tous les deux.

Jeanne, qui se doutait bien de quoi il s'agissait encore, se dit :

— Nous sommes perdus, cette fois, car il n'y a plus d'étope !

Cependant, au lieu de manger le pain de son déjeuner, elle le mit dans sa poche, et, quand ils furent dans le bois, elle l'émiettait par où elle passait, pensant qu'elle retrouverait ainsi son chemin, comme la première fois. Mais bientôt elle n'eut plus de pain, la pauvre enfant ! La nuit vint, et ils se couchèrent encore sur la mousse, au pied d'un arbre, pour attendre le jour. Jeanne se promit bien de ne pas dormir ; mais, hélas ! elle était si fatiguée qu'elle finit par succomber au sommeil. Quand le père vit qu'ils dormaient tous les deux, il partit tout doucement, comme la première fois, et lorsque les enfants s'éveillèrent, au matin, ils se trouvèrent encore abandonnés. Ils essayèrent de retrouver leur chemin ; hélas ! ce fut en vain, car les oiseaux avaient mangé les miettes de pain semées par Jeanne sur son passage, et il n'en restait plus aucune trace. Ils errèrent toute la journée dans le bois, ayant grand'faim et plus de peur encore ; et quand la nuit revint, ils y étaient toujours. Jean pleurait et se désespérait ; Jeanne avait plus de courage,

et s'efforçait de le rassurer. Elle l'aïda à monter sur un arbre, pour voir s'il n'apercevrait aucune lumière. Quand il fut au haut de l'arbre, elle lui demanda :

— Ne vois-tu rien, mon frère ?

— Si ! je vois une petite lumière, au loin.

— De quel côté ?

— Là-bas, à gauche, au loin.

— Eh bien ! descends alors, et nous allons marcher vers la lumière.

Jean descendit de l'arbre, et ils marchèrent du côté de la lumière. Ils entendaient les loups hurler de tous côtés, dans le bois, et ils tremblaient de tous leurs membres, les pauvres enfants ! Enfin, à force de marcher à travers les ronces et les buissons de houx, qui leur piquaient et déchiraient les jambes et la figure, et les faisaient tomber souvent, ils arrivèrent devant un vieux château entouré de hautes murailles. Ils frappèrent à la porte : Dao ! dao !... Une vieille femme pliée en deux, sur un bâton et aux dents longues, et noires, vint leur ouvrir.

— Bonsoir, grand'mère, lui dirent-ils.

— Bonsoir, mes enfants, répondit la vieille. Que cherchez-vous, si tard ?

— Nous nous sommes égarés dans le bois, et si vous aviez la bonté de nous loger, pour cette nuit seulement, vous nous rendriez un grand service.

— Oui, sûrement, mes pauvres enfants, entrez vite.

Et ils entrèrent. Quand la vieille les vit à la lumière :

— Ils sont tout gentils, les mignons ! Moi aussi j'ai deux enfants, un fils et une fille, et ils vous ressemblent beaucoup : vous les verrez, du reste. Mais vous avez froid, mes petits amours ; venez vous chauffer, en attendant votre souper.

Jeanne, en entrant dans la cuisine, vit sous la table un précipice, au fond duquel il y avait un moulin à rasoirs. La vieille était à préparer le souper. Elle trempa deux écuelles de soupe, les posa sur la table et dit ensuite :

— Mettez-vous à table, mes mignons, et mangez de la bonne soupe chaude ; cela vous fera du bien.

Jeanne, qui se méfiait d'elle, à cause du moulin à rasoirs, répondit :

— Nous avons encore froid, grand'mère, et si vous le permettez, nous mangerons notre soupe auprès du feu.

— Comme vous voudrez, mes mignons.

Et elle leur donna leur soupe à manger auprès du feu.

Le fils et la fille de la vieille vinrent alors, et ils se mirent à table et mangèrent de la soupe, dans un grand baquet ; puis chacun d'eux mangea encore un mou-ton tout entier. Quand ils eurent fini de manger, la vieille dit :

— A présent, mes mignons, il faut aller se coucher ; mais comme je n'ai pas un lit à donner à chacun de vous, vous coucherez avec mes enfants, deux à deux.

Et elle les conduisit à la chambre de ses enfants, et leur donna à chacun un bonnet rouge, pour se mettre sur la tête. Ses enfants avaient des bonnets blancs. Jean coucha avec le fils de la vieille, et Jeanne avec sa fille. Mais Jeanne se garda bien de dormir, et quand elle entendit ronfler les enfants de la vieille, elle échangea son bonnet rouge contre le bonnet blanc de sa compagne de lit, et dit à son frère d'en faire autant.

Peu après, le maître du château, qui était un ronfle²⁴, arriva à la maison. En entrant, il huma l'air et dit :

— Qu'y a-t-il de nouveau, femme ? Je sens odeur de chrétien, et il faut que j'en mange !

— Ne parlez pas si haut, et ayez un peu de patience.

— Qu'est-ce que c'est, femme ? Dites-moi, vite.

— Eh bien ! j'ai logé deux petits chrétiens, les plus gentils du monde.

— Deux petits chrétiens ! Où sont-ils ? Je veux les manger tout de suite.

— Mais prenez donc patience un peu, vous dis-je ; ils sont couchés avec les enfants, et demain matin, nous les mangerons à déjeuner.

— Oui, nous les mangerons à notre déjeuner ; mais je veux leur couper la tête tout de suite, et les mettre à cuire dans la marmite, afin d'en être plus sûr.

Et il prit un grand coutelas, monta à la chambre de ses enfants et trancha, sans hésiter, les deux têtes qui portaient des bonnets rouges ; puis il descendit avec les corps et les têtes tout sanglants, et les jeta dans une grande marmite, qui était sur le feu, en disant avec un rire féroce

— Ah ! ah ! ah ! le bon déjeuner que nous ferons demain matin !

Ensuite il soupa, mangea un bœuf entier avec sa femme, but une demi-barrique de vin et alla alors se coucher, en songeant à son déjeuner du lendemain.

Dès qu'il fit jour, Jeanne se leva et fit la leçon à son frère. Elle lui dit :

— L'ogresse nous a dit que nous ressemblions à ses enfants ; eh bien ! mettons leurs habits, et faisons comme si nous étions en effet leurs enfants ; ils sont si sots, qu'ils ne s'apercevront de rien.

Jean revêtit donc les habits du petit ogre, Jeanne ceux de la petite ogresse, et ils descendirent et dirent :

— Bonjour, père ! bonjour, mère ! et les embrassèrent.

Les deux monstres, qui ne songeaient qu'au bon déjeuner qu'ils se promettaient de faire, ne s'aperçurent de rien.

Jean et Jeanne se rendirent alors dans la cour du château et se mirent à regarder dans le puits, qui était très profond. Et les voilà de crier tout à coup :

²⁴ Le mot breton qui signifie ogre.

— Oh! oh! que c'est donc beau! Venez voir ça, père et mère! Venez vite, vite!...

Et les deux vieux accoururent et se penchèrent sur la margelle du puits. Alors, Jean et Jeanne leur prirent les pieds par derrière et les précipitèrent dedans. Puis ils comblèrent le puits, en y jetant des pierres, des bûches et tout ce qui leur tombait sous la main. Les voilà à présent seuls maîtres dans le château²⁵.

II

Jeanne avait à présent dix-neuf ans, et Jean vingt ans. Ils finirent par s'ennuyer d'être toujours seuls dans ce beau château, bien qu'ils n'y manquassent de rien, et Jean voulut se marier. Il se maria donc à la plus riche héritière du pays, et il y eut une noce magnifique.

Le frère et la sœur se partagèrent le château, avec ses dépendances, en deux parts égales, et chacun d'eux se retira chez soi et tint maison à part. Ils avaient aussi chacun un petit chien, qu'ils aimaient beaucoup, et chacun d'eux garda son petit chien.

Pour être ainsi séparés, le frère et la sœur ne s'en aimaient pas moins, et ils se voyaient tous les jours. Jean allait souvent à la chasse, et son premier soin, en rentrant, était d'aller voir Jeanne et de partager avec elle le produit de sa chasse. Mais sa femme ne tarda pas à devenir jalouse de sa belle-sœur, et elle chercha à se débarrasser d'elle, par tous les moyens possibles. Elle s'entendit avec un de ses domestiques pour tuer le plus beau cheval des écuries de son mari, celui qu'il aimait par dessus tous les autres, et lui faire dire que c'était sa sœur qui l'avait fait tuer, par malice contre lui.

Un soir que Jean rentrait de la chasse, selon son habitude, on lui apprit la mort de son cheval. Il en fut très affecté.

— Comment cela est-il arrivé? demanda-t-il.

— Comment? lui répondit sa femme; c'est votre sœur qui l'a fait tuer par un de ses hommes, par méchanceté, parce qu'elle savait que vous l'aimiez par dessus tous vos autres chevaux.

— Cela n'est pas possible! répondit-il.

²⁵ Jusqu'ici, c'est le conte du Petit-Poucet de Perrault, avec quelques variantes. — Une autre fable commence à partir de cet endroit. — Nos conteurs populaires ont l'habitude d'ajouter ainsi deux ou trois fables à la suite l'une de l'autre, pour allonger leurs récits et en augmenter l'intérêt. — La fable du Petit-Poucet est très répandue dans nos campagnes; mais je ne l'ai jamais trouvée seule.

— Ce n'est pas possible? Ah! vous ne savez pas tout le mal qu'elle vous veut, celle-là!

Jean se rendit auprès de sa sœur et lui dit :

— Est-il possible, ma sœur, que tu aies fait tuer mon meilleur cheval?

— Comment peux-tu croire cela, mon frère?

— Bah! ce n'est pas la mort d'un cheval qui mettra jamais la désunion entre ma sœur et moi; qu'il n'en soit donc plus question.

Et il laissa dire sa femme et ne l'écouta pas sur ce sujet.

A quelques jours de là, comme il rentrait encore de la chasse, sa femme lui dit :

— Votre petit chien, que vous aimiez tant, est mort!

— Mon pauvre petit chien! s'écria Jean, très peiné. Comment donc cela est-il arrivé?

— Comment? Vous n'avez pas besoin de le demander: c'est celle qui a fait tuer votre cheval favori qui a aussi fait tuer votre petit chien. Ah! vous avez là une sœur qui vous aime bien, comme vous le dites!

— Oui, certainement ma sœur m'aime, et je ne puis croire que ce que vous dites soit vrai.

Et il se rendit encore auprès de sa sœur et lui dit :

— Tu sais, ma sœur, que mon pauvre petit chien, que j'aimais tant, est mort.

— Et l'on t'a dit que c'est moi qui l'ai aussi fait mettre à mort, comme ton cheval, n'est-ce pas? Ah! mon pauvre frère, sois certain que je ne suis pour rien ni dans la mort de ton cheval, ni dans celle de ton chien. Mais comment peux-tu avoir seulement des soupçons contre moi?

— Bah! n'en parlons plus; ce ne sera pas la mort d'un chien ou d'un cheval qui nous empêchera de nous aimer toujours, ma bonne petite sœur.

Et il s'en alla.

Une troisième fois, comme il rentrait de la chasse, sa femme lui cria, du plus loin qu'elle l'aperçut :

— Ah! malheureux père! et moi, malheureuse mère! Accours vite, viens voir!...

Jean se hâta de monter à la chambre de sa femme.

— Tenez! lui cria-t-elle, voyez l'œuvre de votre sœur chérie!

Et elle lui montrait, dans son berceau, son enfant mort et tout sanglant, avec un poignard dans le cœur. Et c'était son œuvre à elle-même, le monstre! Elle avait tué son enfant, par haine contre sa belle-sœur!

Jean, fou de colère et de douleur, prit son sabre et courut chez sa sœur. Il se précipita sur elle, sans dire un mot, et d'un coup il lui abattit un bras.

Jeanne lui tendit alors son autre bras en disant :

— Oh ! mon frère ! ... tu peux en faire autant de celui-là aussi.

Et, d'un second coup de sabre, il lui abattit aussi l'autre bras.

— A présent, mon frère, reprit Jeanne, sans se plaindre, porte-moi dans le bois, et laisse-moi là mourir tranquillement.

Il la prit à bras le corps et la porta dans le bois, ou il la déposa dans un vieux chêne creux ; puis il retourna à la maison.

Mais une épine entra, en ce moment, dans son pied et lui fit pousser un cri de douleur. Sa sœur dit alors :

— Puisse cette épine ne sortir de ton pied que lorsque j'aurai des bras et des mains pour l'en retirer moi-même !

En arrivant à la maison, Jean fut forcé de se mettre au lit, tant il souffrait, et d'appeler des médecins. Mais aucun médecin ne put extraire l'épine, et son pied et toute sa jambe enflaient et se gâtaient tous les jours de plus en plus.

Cependant, la pauvre Jeanne était toujours dans son arbre creux, au bois, et personne ne l'y allait voir et ne lui portait secours. Seul, son petit chien lui était resté fidèle. Il léchait ses blessures avec sa langue et allait tous les jours mendier quelques morceaux de pain et de viande dans un château voisin, et rapportait à sa maîtresse tout ce qu'on lui donnait ; il l'empêchait ainsi de mourir de faim.

Le fils du seigneur du château où le petit chien allait chercher de la nourriture, étonné de voir qu'il emportait tout ce qu'on lui donnait, et qu'il ne mangeait rien sur place, voulut le suivre un jour. Mais, arrivé dans le bois, il le perdit de vue, et il lui fallut s'en retourner sans savoir où il allait.

Il y avait deux ans que Jeanne était ainsi abandonnée dans son arbre creux, ne vivant que de ce que lui apportait son petit chien, lorsque le jeune seigneur, chassant un jour dans ce bois, se trouva auprès du chêne. Il resta immobile d'étonnement en y voyant une femme sans bras et n'ayant d'autres vêtements que ses cheveux, qui lui tombaient jusqu'aux pieds. Le petit chien, qu'il reconnut facilement, lui mettait dans la bouche des morceaux de pain, qu'elle mangeait avec avidité, car elle paraissait avoir grand'faim. Il s'approcha et dit :

— Est-ce un animal ou une chrétienne que je vois ?

— Je suis une chrétienne, répondit Jeanne, la plus malheureuse des femmes, mutilée, comme vous le voyez, et abandonnée de tout le monde, excepté de ce pauvre petit animal qui, seul, avec Dieu, m'a empêchée de mourir de faim, depuis deux ans que je suis ici, dans l'état pitoyable que vous voyez.

Le jeune seigneur sentit son cœur touché d'une grande compassion pour tant d'infortune, et il la prit sur son dos et la porta chez son père. Là, on la lava, on lui coupa les cheveux, et on l'habilla. C'était encore une fort jolie femme ;

mais, hélas! elle n'avait pas de bras! Le jeune seigneur devint pourtant amoureux d'elle, en voyant son esprit et sa douceur, car elle ne se plaignait jamais, et il voulut l'épouser. Son père et sa mère n'y mirent pas obstacle, et les noces furent célébrées, peu après, avec beaucoup de solennité.

Cependant, le jeune époux fut appelé, sans tarder, à la cour du roi, à Paris, car son rang l'obligeait à être auprès du roi. Il partit à regret, laissant sa femme chez son père, car il ne voulait pas paraître à la cour avec une femme sans bras.

Au bout de neuf mois de mariage, Jeanne mit au monde des jumeaux, un garçon et une fille, deux enfants superbes. On dépêcha un messenger, avec une lettre, pour annoncer l'heureuse nouvelle au père. C'était au plus fort de l'hiver. Le messenger devait passer à la porte du château où demeurait le frère de Jeanne. La femme de Jean le vit de sa fenêtre, et elle lui demanda :

— Où allez-vous ainsi, mon brave homme ?

— Je vais à Paris, porter une lettre à mon maître, pour lui annoncer que sa femme est heureusement accouchée de deux beaux enfants.

— Ah! oui, vraiment! Mais entrez un peu, pour vous chauffer et boire un verre de vin; le temps est si froid! cela vous donnera du courage pour marcher, car vous n'êtes pas près de Paris, ici.

Le messenger entra, et la méchante femme lui donna un soporifique, qui le plongea dans un profond sommeil; puis elle prit sa lettre, sur laquelle on faisait connaître au père l'heureux accouchement de sa femme, et on le priait de venir à la maison, si cela lui était possible, pour faire baptiser ses deux enfants. Elle faillit crever de rage, quand elle apprit que sa victime vivait encore, et qu'elle était bien mariée et mère. Elle substitua à la première lettre une autre, où elle informait le jeune seigneur que sa femme était accouchée d'un chien et d'un chat, et demandait ce qu'il fallait faire de la mère et de ses étranges enfants.

Quand le messenger s'éveilla, il partit, emportant cette lettre et ne se doutant de rien.

Le pauvre père, la douleur dans l'âme, répondit qu'il fallait bien traiter la mère et ses enfants, et se résigner à la volonté de Dieu.

Le messenger s'en retourna avec cette lettre. Quand il passa devant le château de Jean, sa femme, qui guettait son retour, descendit de sa chambre dès qu'elle l'aperçut, et le pria encore d'entrer, pour manger un morceau, boire un verre de vin et lui donner des nouvelles de son maître.

Le messenger entra. On l'endormit, comme la première fois, avec un soporifique, et on lui prit sa lettre, et on lui en substitua une autre adressée au père et à la mère du jeune seigneur, qui leur recommandait de brûler immédiatement la

mère et ses deux créatures. Il ajoutait qu'il arriverait sans tarder à la maison, pour voir si ses ordres auraient été exécutés.

Quand la vieille dame lut cette lettre, elle faillit en perdre l'esprit, de colère et d'indignation :

— Ah! l'homme sans cœur! s'écria-t-elle; s'il était là!...

Et elle montrait le poing.

Jeanne finit par avoir connaissance du contenu de la lettre, et son cœur en fut navré. Elle dit à sa belle-mère :

— Faites-moi faire un bissac; on y placera mes deux enfants, un dans chaque bout, puis on me le mettra sur l'épaule, et vous me laisserez aller ainsi, à la grâce de Dieu.

La belle-mère ne voulut d'abord pas; mais Jeanne insista tant, qu'on finit par faire comme elle souhaitait, puis, les larmes aux yeux, elle fit ses adieux à sa belle-mère, à son beau-père, à tous les gens de la maison, qui l'aimaient, et elle partit. Mais, hélas! n'ayant pas de bras, elle ne pouvait donner à téter à ses enfants, et ils pleuraient, les pauvres petits, et le cœur de la mère se brisait de douleur.

Elle arriva à une fontaine, au bord de la route, et comme elle avait grand soif, elle voulut y boire. Mais quand elle se penchait sur la fontaine, le bout de devant du bissac trempait dans l'eau, et elle ne pouvait boire, sans risquer de noyer son enfant. Alors, une belle dame, toute resplendissante de lumière, apparut à côté d'elle et lui dit :

— Vous voilà bien embarrassée, ma pauvre femme!

— Oui, vraiment, madame. Je meurs de soif, et je n'ose boire, de peur de noyer mon enfant de devant.

— Je vous aiderai, ma pauvre femme.

Et, avec une baguette blanche qu'elle avait à la main, la belle dame toucha l'épaule droite de Jeanne, et aussitôt il lui poussa un bras et une main de ce côté.

— Oh! soyez bénie à jamais! s'écria l'infortunée, car à présent je pourrai du moins donner à téter à mes pauvres enfants.

La dame la toucha de sa baguette à l'épaule gauche, et il lui poussa encore un bras avec sa main de ce côté.

Et Jeanne remercia de nouveau, en pleurant de joie et de reconnaissance.

— Vous ne savez pas qui je suis, ma fille? lui dit alors la belle dame.

— Non, vraiment, à moins que vous ne soyez la sainte Vierge!

— Je ne suis pas la sainte Vierge, mais bien la vieille sorcière que vous avez jetée dans le puits de son château, et que vous croyiez sans doute morte pour jamais; — ne vous en souvenez-vous pas? — Comme vous avez été toujours sage

et bonne, et que vous avez beaucoup souffert, je suis venue à votre secours²⁶. Prenez ma baguette blanche; frappez-en vous-même trois coups sur la terre, là où vous êtes, et vous verrez ce qui arrivera.

Jeanne prit la baguette blanche, en frappa trois coups sur la terre, et aussitôt il s'éleva, par enchantement, à l'endroit même, une jolie petite chaumière, avec tout ce qu'il fallait pour un modeste ménage. La belle dame disparut alors.

Jeanne entra, tout heureuse, dans la chaumière, et son premier soin, à présent qu'elle avait des bras, fut d'essayer de donner à téter à ses enfants. Mais, hélas! elle n'avait plus de lait. En ce moment, une biche aux mamelles gonflées de lait entra dans la maison et se mit à jouer avec les deux enfants, et ceux-ci se mirent à la téter, aussi naturellement que si c'eût été leur mère. Et la biche vint, dans la suite, deux fois par jour présenter sa mamelle aux enfants, puis elle allait courir et paître par le bois.

Mais laissons, pour un moment, Jeanne et ses enfants, à présent qu'il ne leur manque rien, et allons voir ce qui se passe chez sa belle-mère.

— Quand le jeune seigneur arriva à la maison, il demanda aussitôt des nouvelles de sa femme et des deux créatures que Dieu lui avait données.

— Comment, méchant, homme sans entrailles, lui répondit sa mère, oses-tu me parler encore de ta femme, après avoir donné l'ordre de la brûler avec ses deux enfants, la plus sage des femmes, et les deux plus jolis enfants que j'aie jamais vus?

— Que dites-vous là, ma mère? Pouvez-vous donc croire que j'aie pu jamais donner un ordre si barbare et si inhumain, moi qui aime tant ma femme? Je n'ai rien écrit de semblable, je le jure, et il doit y avoir en tout ceci quelque infâme trahison. Où est ma femme? dites-moi vite!

— Elle est partie, à la grâce de Dieu, avec ses deux enfants, dans la crainte de te voir arriver, pour assister à son supplice, comme tu l'en menaçais. Lis cette lettre...

Jean lut la lettre, et il s'écria aussitôt:

— Mais ce n'est pas là mon écriture, ma mère! O trahison diabolique! Ne pourrai-je donc pas me venger? Qui a pu écrire cette lettre?... Mais ma femme est donc accouchée de deux enfants, et non de...

— Oui, deux enfants, un garçon et une fille, les deux plus beaux petits anges que j'aie jamais vus.

²⁶ Je crois qu'il serait plus naturel de faire intervenir en cette occasion la sainte Vierge qu'une sorcière, qui n'a nullement à se louer de la conduite de la jeune femme à son égard, ma conteuse a peut-être altéré ce passage.

—Ah! je fais serment de ne jamais m'arrêter ni dormir sous aucun toit, jusqu'à ce que j'aie retrouvé ma femme et mes enfants! ...

Et il se mit aussitôt en route. — Il va, il va, nuit et jour, toujours plus loin, plus loin encore, demandant partout des nouvelles de sa femme et de ses enfants. Hélas! personne ne les avait vus, ni entendu parler d'eux.

Il y avait déjà quatre ans qu'il voyageait par terre et par mer, dans tous les pays, et il commençait à désespérer, lorsqu'il entra, un soir, vers le coucher du soleil, dans le bois où se trouvait Jeanne avec ses enfants. Il aperçut sa chaumière.

—Je n'en puis plus! se dit-il. Il faut que je demande encore dans cette chaumière. Dieu n'aura-t-il pas enfin pitié de moi?

Jeanne était sur le seuil de sa porte, avec ses deux enfants, qui jouaient avec la biche. Il s'approcha d'elle et lui demanda :

—N'avez-vous pas vu passer par ici une pauvre femme sans bras, portant deux petits enfants, dans un bissac?

Elle le reconnut sans peine; mais, maîtrisant son émotion, elle répondit :

—Non, vraiment, mon brave homme.

—Hélas! mon Dieu, je ne les retrouverai donc pas! Ayez la bonté de me donner un peu d'eau, je vous prie, pour que je me remette encore en route.

—Vous paraissez bien fatigué, mon pauvre homme; entrez! et asseyez-vous un peu pour vous reposer, puis vous irez encore.

—Oui, je suis bien fatigué, en effet; il y a si longtemps que je marche, sans me reposer sous aucun toit!

Et il s'assit sur le coin de la pierre du foyer et s'endormit aussitôt. Les enfants s'étaient approchés de lui, et ils le regardaient avec curiosité et en silence. Son chapeau tomba de dessus sa tête, et le petit garçon s'écria :

—Le chapeau de mon père est tombé dans le feu!

Et la petite fille le prit promptement, en disant :

—Je ne laisserai pas brûler le chapeau de mon père!

Et elle le lui remit sur la tête. Le voyageur s'éveilla en entendant prononcer ce doux nom de père, et il s'écria :

—Ah! chers petits enfants, que je voudrais donc que vous eussiez dit vrai, et que je fusse auprès de ma femme et de mes enfants! Permettez-moi de passer la nuit ici, sur la pierre du foyer, car je ne sais quoi me retient dans cette chaumière; je sens mon sang qui s'échauffe et qui parle...

—Oui, avec plaisir, mon pauvre homme, répondit la mère; vous paraissez si fatigué et si malheureux!

Et il passa la nuit dans la chaumière, la première nuit qu'il eût passée sous un toit depuis quatre ans!

Le lendemain matin, aussitôt le soleil levé, il dit :

— Il faut que je me remette en route. Et pourtant, je quitte à regret cette chaumière et ces petits enfants si gentils, et qui m'ont appelé leur père, les pauvres innocents !

— N'allez pas plus loin, lui cria alors Jeanne, car ces enfants sont bien les vôtres, et moi je suis votre femme !

Et elle lui sauta au cou pour l'embrasser, et ils pleurèrent longtemps de joie et de bonheur de s'être retrouvés. Ils retournèrent alors, tous les quatre, à la maison, et il y eut un grand repas pour célébrer leur retour.

Cependant, la femme de Jean apprit que Jeanne vivait encore, et qu'elle était heureuse avec son mari et ses enfants. Elle faillit en crever de colère et de rage, et elle s'écria :

— Laissez faire ; ils auront encore affaire à moi !

Elle envoya une lettre à sa belle-sœur, pour la prier de venir dîner au château avec son mari, et faire visite à son frère, qui était toujours malade et retenu au lit par son pied, qui était, à présent, horrible voir.

— Oui, dit Jeanne, quand elle eut lu la lettre, il faut que j'aie, à présent, voir mon frère, pour lui retirer l'épine du pied et le guérir, comme je le lui avais promis, quand j'aurais retrouvé mes deux bras qu'il m'avait coupés.

Elle se rendit donc avec son mari à l'invitation de sa belle-sœur. Les enfants restèrent à la maison.

— Te voilà donc, ma pauvre sœur, toi que j'ai traitée d'une façon si barbare et si inhumaine ! s'écria Jean en revoyant Jeanne.

— Oui, mon pauvre frère ; je viens pour te guérir et mettre un terme à tes souffrances, car toi aussi tu as beaucoup souffert.

Et elle s'approcha de son lit, l'embrassa tendrement, puis elle retira sans difficulté l'épine de son pied, et aussitôt il se trouva guéri.

Cependant, la méchante belle-sœur dépêcha deux domestiques chez Jeanne, avec ordre de tuer ses deux enfants, en l'absence du père et de la mère, et de lui apporter leurs cœurs. Les deux hommes, ayant été bien payés, partirent. Quand ils arrivèrent au château, les deux enfants jouaient dans la cour ; mais, dès qu'ils aperçurent ces envoyés à mauvaise mine, ils coururent se cacher dans la maison. Les deux assassins, embarrassés de savoir comment s'y prendre pour exécuter leur besogne, se disaient entre eux :

— Que ferons-nous ? demanda l'un.

— Les tuer, répondit l'autre, puisque nous avons reçu l'argent.

— Je n'aurai jamais le cœur de tuer ces pauvres petits enfants ; ils sont si gentils ! reprit le premier.

— Comment, tu recules déjà? Tu as reçu l'argent, et il faut faire l'ouvrage; je ne vois que ça, moi! dit le second.

— Mais il nous serait plus facile de tuer les deux chiens que voilà, et de porter leurs cœurs à notre maîtresse; elle n'en saura rien, car le cœur d'un enfant et celui d'un chien, ce doit être à peu près la même chose.

— Cela est en effet plus facile et moins dangereux, répondit l'autre; tuons donc les deux chiens.

Ils tuèrent les deux chiens, dont l'un était celui qui avait accompagné Jeanne dans le bois et l'y avait nourrie, et portèrent leurs cœurs, en toute hâte, à la méchante femme. Celle-ci les fit immédiatement cuire et arranger à une sauce au beurre et aux oignons, pour les servir à manger à sa belle-sœur et à son beau-frère.

Quand on fut à table, elle dit :

— Voici, chère belle-sœur, un mets comme vous n'en avez jamais mangé; je l'ai préparé moi-même et tout exprès pour vous et votre mari; mangez-en donc, et vous me direz ensuite ce que vous en penserez.

Jeanne mangea, sans méfiance.

— Eh bien! comment le trouvez-vous, ma belle-sœur? demanda la méchante.

— C'est excellent, : en vérité, répondit Jeanne.

— Eh bien! mangez-en encore, et vous aussi, cher beau-frère; il faut que vous le mangiez tout à vous deux, puisque vous le trouvez si bon.

Et ils mangèrent de bon appétit. Puis, quand il ne resta plus rien dans le plat, la diablesse dit, en souriant d'un air féroce :

— Eh bien! il faut que je vous dise, à présent, de quoi était fait ce mets que vous avez trouvé si délicieux vous venez de manger les cœurs de vos deux enfants!...

En entendant ces mots, Jeanne tomba à terre, comme morte, et son mari saisit un couteau pour le plonger dans le cœur du monstre. Mais à l'instant même on entendit un coup de tonnerre épouvantable, et la foudre tomba sur la méchante femme et la réduisit en cendres, sans faire de mal à aucun autre de ceux qui se trouvaient là.

Les enfants, qui avaient entendu l'effrayant coup de tonnerre, accoururent au château, craignant qu'il fût arrivé malheur à leur père et à leur mère, et vous pouvez juger quelle fut alors la joie de ceux-ci de les revoir en vie, et sains et saufs.

Et maintenant que la méchante femme, le démon qui les persécutait, avait été

précipitée au fond de l'enfer, ils vécurent tranquilles et heureux, le reste de leurs jours²⁷.

CONTÉ PAR MARGUERITE PHILIPPE,
NOVEMBRE 1869

Dans la Clé des champs ou les enfants parisiens en province de Mme Marguerite de Belz, on trouve aussi un conte provenant de la Cornouailles, et dans lequel il est question d'une jeune fille que son frère a abandonnée dans la forêt, après lui avoir coupé les deux bras. Il en est puni, car une épine qui lui est entrée dans le pied devient un grand arbre. La sœur, après diverses aventures, revient chez son frère et lui enlève l'épine devenue monstrueuse.

Dans une légende qu'on lit dans les Veillées allemandes des frères Grimm, volume II, de la traduction de M. Héritier de l'Ain, 1838, et qui semble empruntée à Jean de Beauvais, on attribue à Hildegarde, une des femmes de Charlemagne, une aventure qui, sur certains points, ressemble à celles de la Bonne femme de nos contes bretons. Il y est dit, en effet, que Talaud, frère de Charlemagne, pendant une des fréquentes absences du grand empereur, essaya de séduire Hildegarde. Mais celle-ci résista, renferma Talaud dans une tour et, au retour de Charlemagne, Talaud l'accusa d'avoir mené une vie déréglée et scandaleuse. Charlemagne ordonna à ses serviteurs de la conduire dans une forêt et de l'y abandonner, après lui avoir arraché les deux yeux. Un noble chevalier rencontre la reine avec ses deux bourreaux, la délivre de leurs mains et leur donne son chien, à qui ils arrachent les yeux pour les porter au roi, en signe de l'accomplissement de son ordre.

Hildegarde se réfugia à Rome, où elle étudia la médecine et y acquit une grande célébrité.

Cependant, Dieu punit Talaud par la cécité et la lèpre, et personne ne pouvait le guérir. Charlemagne alla avec lui à Rome consulter Hildegarde, sans qu'ils la reconnussent. Talaud confessa son crime au pape, et Hildegarde le guérit alors, et Charlemagne la reprit pour épouse.

Un mystère breton en trois actes et en vers, intitulé La Vie de sainte Hélène, offre aussi des ressemblances avec notre conte, qui semble l'avoir inspiré. Ce mystère a été imprimé en 1862, chez Legoffic, à Lannion ; mais, longtemps

²⁷ Le recueil de M. Paul Sébillot (*Contes populaires de la Haute-Bretagne*) contient une version intéressante du même conte, sous le titre de La Fille aux bras coupés.

LES CONTES DE MARAC'HID FULUP

avant cette époque, on le trouvait à l'état de manuscrit et de tradition orale, dans les fermes et les manoirs de l'arrondissement de Lannion.

Dans la première livraison de la Revue de l'histoire des religions, 1880, page 141 et suivantes, M. Julien Vinson donne l'analyse d'un mystère basque roulant sur le même sujet, avec les mêmes ressorts, portant aussi le titre de Sainte Hélène, et qui a également de nombreux rapports avec notre conte.

Les aventures si connues de Geneviève de Brabant ne sont pas aussi sans quelques ressemblances avec lui, ainsi que celles du Sire de Couci et de la Dame de Fayel, Gabrielle de Vergy.

LE LOUP GRIS

*Kement-unan oa d'ann amzer
Ma ho devoa dennt ar ier.*

Tout ceci se passait du temps
Où les poules avaient des dents.

Il y avait une fois un vieux paysan, resté veuf avec trois filles. Un jour qu'il allait conduire ses vaches au pâturage, il rencontra un grand loup, gris (de vieillesse sans doute), qui vint tout droit à lui et lui demanda une de ses filles en mariage. Le bonhomme eut peur, et répondit :

— Je le veux bien, pourvu qu'une d'elles consente à vous épouser.

— Il le faut bien, sinon, préparez-vous à mourir.

Il revint à la maison, tout effrayé, et fit part à ses filles de la rencontre qu'il avait faite, et leur dit qu'il fallait qu'une d'elles épousât le loup gris, si elles désiraient le voir vivre.

— Épouser un loup ! s'écrièrent les deux aînées ; fi donc ! vous avez sans doute perdu la tête !

La plus jeune, qui aimait son père plus que les deux autres, dit alors :

— Eh bien ! mon père, je l'épouserai, moi !

Le jour du mariage fut fixé, et, à l'heure convenue, le loup se trouva pour conduire sa jeune fiancée à l'église. Elle était belle et rougissante, comme le jour naissant, et tout le monde s'étonnait de la voir marcher à l'église à côté d'un loup.

Le prêtre monta à l'autel et commença la messe ; et, à mesure qu'il avançait, les assistants remarquaient avec étonnement que la peau du loup se fendait sur son dos ; et quand elle fut terminée, à la place du loup, on vit un prince magnifique.

La cérémonie terminée, on retourna à la ferme du vieux paysan, un peu plus gai qu'on n'en était parti, et on célébra les noces par des festins et des jeux de toute sorte.

Les deux sœurs aînées étaient déjà jalouses de leur cadette. Celle-ci vivait enfermée et heureuse avec son époux, et au bout de neuf à dix mois, elle eut un fils.

On chercha parrain et marraine, et on se rendit au bourg, en grande cérémonie, pour baptiser l'enfant. Mais, avant de partir, le père fit ses recommandations à sa femme, qui restait au lit. Il mit sa peau de loup dans un coffret et le ferma avec soin ; puis, il lui en remit la clef en lui défendant de l'ouvrir ou de le laisser ouvrir à personne, avant son retour. Il recommanda encore de veiller à ce qu'il n'arrivât à la peau aucun mal, ni par l'eau, ni par le feu ; car, autrement, elle ne le reverrait plus, avant d'avoir usé trois paires de chaussures d'acier à le chercher.

La jeune mère promit de veiller soigneusement sur le coffret où se trouvait la peau de loup de son mari, et celui-ci partit alors.

Les deux sœurs, cachées dans un cabinet, à côté, avaient tout entendu. Aussitôt que le prince-loup fut sorti de la maison, elles entrèrent dans la chambre de l'accouchée, lui enlevèrent la clef de force, ouvrirent le coffret et jetèrent la peau du loup dans le feu. Le prince, au moment d'entrer dans l'église, sentit l'odeur de sa peau qui brûlait. Il poussa un cri, et revint aussitôt à la maison en courant.

— Ah, malheureuse ! s'écria-t-il, en entrant dans la chambre de sa femme : tu as laissé tes sœurs brûler ma peau de loup ! Je vais partir, à présent, comme je te l'avais dit, et tu ne me retrouveras pas avant d'avoir usé trois paires de chaussures d'acier à me chercher. Mais voici trois noix que je te donne et qui pourront t'être utiles, à la condition pourtant de ne les casser que successivement et en cas de grand besoin seulement.

Et il partit aussitôt, malgré les cris et les larmes de sa femme, et sans vouloir même l'embrasser. Elle voulut se lever pour le retenir ; mais, hélas ! les forces lui manquèrent.

Quand elle put quitter son lit, elle se fit fabriquer trois paires de chaussures d'acier, et se mit à la recherche de son mari, allant au hasard, à la grâce de Dieu. Elle avait beau marcher, la pauvre femme, et demander partout des nouvelles du prince, personne ne pouvait lui en donner. Elle ne se décourageait pourtant pas pour cela ; elle allait toujours, plus loin, plus loin encore, et déjà elle avait presque usé sa deuxième paire de chaussures d'acier, quand elle se trouva un jour au pied d'une montagne si haute, si haute, qu'il lui était impossible de la gravir. Au pied de la montagne, elle vit un étang et trois femmes lavant du linge, au bord de l'eau. Elle s'approcha. Une des laveuses tenait une chemise, qui avait trois taches de sang, qu'elle essayait d'effacer, mais inutilement²⁸. Et elle se disait :

— Je ne sais vraiment comment faire pour enlever ces taches ; j'ai beau les

²⁸ Il y a évidemment une lacune dans le conte, au sujet de ces taches de sang, dont on peut voir l'explication dans le conte précédent et dans celui qui suit.

frotter avec du savon, les battre avec mon battoir, elles n'en paraissent que plus rouges!

La jeune femme, entendant cela, alla vers la lavandière et lui dit :

— Confiez-moi un instant cette chemise, je vous prie, et j'enlèverai les taches de sang.

On lui donna la chemise; elle cracha sur les trois taches, trempa la chemise dans l'eau, frotta un peu, et aussitôt les taches disparurent complètement.

Elle avait reconnu la chemise de son mari.

Elle interrogea alors les lavandières, et celles-ci lui apprirent qu'elles étaient les servantes du château voisin, et que le seigneur devait se marier, le lendemain même, à une princesse d'une beauté merveilleuse. Comme la nuit approchait, les lavandières, pour reconnaître le service qu'elle leur avait rendu, lui proposèrent de loger au château, — ce qu'elle se garda bien de refuser. Mais la pauvre femme ne dormit pas de toute la nuit, en songeant que son mari allait se remarier. En cherchant ce qu'elle devait faire, dans cette occurrence, elle se rappela que, avant de partir, il lui avait donné trois noix, en lui disant d'en casser une, chaque fois qu'elle se trouverait embarrassée ou en grand danger.

— Certainement, se disait-elle, je ne saurais être plus embarrassée qu'en ce moment.

Et elle cassa une de ses noix. Et aussitôt il en sortit une foule d'objets précieux de toute nature.

Le lendemain matin, elle se leva de bonne heure, sous prétexte de se remettre en route, et elle rangea en ordre tous ses objets précieux sur une petite table, au bord du chemin par où devait passer le cortège, en se rendant à l'église. Il y avait là des coqs qui chantaient, des poules qui gloussaient, des vaches qui beuglaient, des chevaux qui hennissaient, le tout en or; et puis, des pierres précieuses et des diamants. Le cortège commença à défiler, à dix heures. Les deux fiancés étaient en tête, magnifiquement vêtus. Quand ils vinrent à passer près de l'étalage de la voyageuse, les coqs se mirent à chanter, les poules à glousser, les vaches à beugler et les chevaux à hennir. La princesse, émerveillée, s'arrêta pour les écouter et les admirer. Puis, elle alla seule vers la jeune femme, et lui dit :

— Combien demandez-vous pour toutes ces merveilles?

— Vous n'avez pas assez d'or ni d'argent pour les acheter, princesse, car je ne les donnerai ni pour de l'or ni pour de l'argent.

— Contre quoi les échangerez-vous donc?

— Contre votre première nuit de noce à passer avec votre mari.

— Osez-vous bien parler ainsi? Demandez tout ce que vous voudrez, autre que cela, et je vous l'accorderai.

— Je ne les donnerai pour rien autre chose au monde.

— Eh bien ! portez le tout au château, dans ma chambre, et puis nous verrons après.

La princesse revint vers son fiancé, qui l'attendait, et le cortège se remit en marche. La cérémonie religieuse terminée, il y eut au château un grand festin, qui dura jusqu'à la nuit. La princesse versa un soporifique dans la coupe de son mari, à son insu, et, en se levant de table, il fut pris d'un tel besoin de dormir, qu'il lui fallut aller se coucher. Les jeux et les danses n'en continuèrent pas moins. A minuit, on introduisit l'étrangère dans sa chambre, et elle se coucha à ses côtés. Mais, hélas ! il dormait d'un sommeil si profond, qu'on l'aurait dit mort, n'était sa respiration. La pauvre femme eut beau l'embrasser, l'appeler par les noms les plus tendres, rien n'y faisait ; il dormait toujours. Elle se mit alors à pleurer et à exhiler des plaintes touchantes :

— Ah ! que je suis donc malheureuse ! que j'ai souffert de maux et de privations pour toi ! J'ai usé trois paires de chaussures d'acier à te chercher ; et maintenant que je t'ai retrouvé, tu dors à côté de moi, et tu ne sens pas mes baisers, et tu n'entends pas ma voix ! Ah ! que je suis malheureuse !

Le jour la surprit exhalant ainsi ses plaintes, et on vint la faire se lever, afin de quitter le château au plus vite.

Les festins et les réjouissances continuèrent ce jour-là comme la veille. Après dîner, on alla se promener dans le bois qui entourait le château.

L'étrangère, renvoyée de chez son époux, avait cassé sa seconde noix, et il en était sorti des objets plus précieux et plus merveilleux encore que de la première. Elle les étala aussi sur une petite table, dans la grande avenue du bois, et quand la princesse vint à passer, elle s'arrêta, comme la veille, pour les admirer et désira encore les posséder.

— Que demandez-vous, dit-elle, de tous ces objets ?

— Coucher une seconde nuit avec votre mari.

— Demandez-moi autre chose, de l'or et de l'argent, autant qu'il vous plaira.

— Non, je ne les donnerai pour rien autre chose au monde.

— Eh bien ! portez-les dans ma chambre, et puis nous verrons.

Elle continua ensuite sa promenade.

Le soir, à souper, elle versa encore un soporifique dans le verre de son mari, de sorte qu'en se levant de table, il fut pris d'un sommeil invincible et obligé d'aller se coucher, comme la veille.

A minuit, on introduisit encore l'étrangère dans sa chambre.

— Hélas ! il dort encore ! s'écria-t-elle.

Et elle passa toute la nuit à verser des larmes, à gémir et à se plaindre, comme

la nuit précédente, sans pouvoir le réveiller. Au point du jour, il lui fallut encore se lever et sortir du château.

Elle cassa sa troisième noix, et il en sortit des objets plus précieux que les deux premières fois.

— C'est mon dernier espoir ! dit-elle avec tristesse.

Et elle alla encore étaler ses objets précieux dans la grande avenue du château. Les gens de la noce y vinrent encore jouer et se promener, et la princesse acheta de nouveau les objets de l'étrangère, pour une troisième nuit à passer avec son mari.

Cependant un valet, qui avait entendu les plaintes de l'étrangère, en passant près de la porte de sa chambre où elle couchait depuis deux nuits avec le seigneur, avertit son maître de ce qui se passait.

— La princesse, lui dit-il, vous verse un soporifique dans votre verre, quand vous êtes à table, et c'est ce qui fait que vous êtes pris d'un sommeil invincible et n'entendez pas les plaintes si touchantes de cette pauvre femme.

— Cela n'arrivera pas, ce soir, répondit-il, car je me tiendrai sur mes gardes et j'y veillerai bien.

Pendant le repas du soir, la princesse versa encore du vin soporifique dans le verre de son mari. Celui-ci ne fit pas semblant de s'en apercevoir ; mais, profitant d'un moment où elle causait avec son voisin de droite, il substitua son verre au sien, de telle sorte que ce fut elle qui but le narcotique et qui dut aller se coucher, en se levant de table.

Le nouveau marié prit part, ce soir-là, aux jeux et aux danses, et il ne se retira dans sa chambre que fort tard, après avoir, toutefois, visité la princesse, qui dormait d'un sommeil de plomb. Il se mit au lit, et attendit avec impatience ; à minuit l'étrangère entra encore dans sa chambre et recommença ses plaintes, car il faisait semblant de dormir.

— Ah ! s'écria-t-il, je ne dors pas, cette fois !

Et ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre, en pleurant de joie.

Ils passèrent la nuit à se raconter leurs peines et leurs voyages, et à comploter leur fuite de ce château.

Les solennités et les festins des noces duraient toujours, et la nouvelle mariée n'avait pas encore dormi avec son mari.

Le prince fit habiller sa femme en princesse, la présenta à la société comme une parente à lui, et, à l'heure du repas, il la plaça à sa droite, à table. Au dessert, tout le monde était un peu gai, et l'on riait et l'on plaisantait. Le prince se leva alors et dit :

— Mon beau-père, je veux connaître votre avis sur un cas embarrassant.

— Qu'est-ce que c'est ? Parlez, dit le vieillard.

— J'avais un gentil petit coffret, qui faisait notre bonheur, et qui fermait avec une clef d'or. Un jour, je perdis la clef, et j'en fis faire une nouvelle. Mais, quelque temps après, je retrouvai ma première clef, de sorte que j'en ai deux, à présent, presque aussi gentilles l'une que l'autre. A laquelle des deux dois-je donner la préférence, à l'ancienne ou à la nouvelle ?

— Respectons toujours les anciens et les anciennes choses, répondit le vieillard.

— C'est aussi mon avis, reprit le prince ; voici mon ancienne clef, — et il montrait sa première femme, — et voilà la nouvelle, — et il désignait l'autre. Je reprends l'ancienne et vous laissez la nouvelle.

Et aussitôt ils se levèrent de table tous les deux et partirent, au milieu du silence et de l'étonnement général. Ils revinrent à leur ancien château, où ils retrouvèrent leur enfant, et vécurent heureux, je présume, car depuis, je n'ai pas entendu parler d'eux.

CONTÉ PAR MARGUERITE PHILIPPE
— NOVEMBRE 1869

LE PRINCE DE TRÉGUIER ET LE ROI SERPENT

Il y avait, une fois, un prince en Tréguier qui avait un fils unique. Ce fils, s'ennuyant à la maison, voulut voyager. Son père lui donna de l'or et de l'argent, à discrétion, plus un beau cheval et il partit.

Il dépensa tout son argent au jeu et avec les femmes, vendit son cheval, et le voilà sans le sou, à pied, et ne connaissant aucun métier pour gagner sa vie. Que faire? Il marcha à l'aventure.

Un soir, après une longue marche, il arriva, exténué de fatigue et de faim, à une pauvre chaumière, sur une grande lande aride et désolée. Un vieux tailleur y habitait, avec sa femme. Il demanda l'hospitalité, pour la nuit. La femme était seule à la maison (son mari était allé à sa journée), et elle lui répondit :

— Hélas! mon fils, nous sommes si pauvres que nous ne pouvons vous loger, et je le regrette; nous n'avons qu'un seul lit et du pain d'orge et de la galette de sarrasin, pour toute nourriture.

— Au nom de Dieu, ayez pitié de moi, je suis si faible que je ne puis aller plus loin; je passerai la nuit sur la pierre du foyer.

— Restez, alors; nous partagerons avec vous, de bon cœur, le peu que nous avons.

Le tailleur rentra peu après, et ne trouva rien à redire à la conduite de sa femme.

Le lendemain matin, le prince demanda à son hôte s'il ne connaissait pas, dans les environs, quelque bonne maison où il pourrait trouver à gagner sa vie comme jardinier ou valet d'écurie.

— Je ne connais guère que des pauvres, par ici, lui répondit le tailleur; cependant, à une bonne journée de marche, il y a un vieux château, au milieu d'un bois, et peut-être trouverez-vous là ce que vous cherchez.

Le prince remercia son hôte et se remit en route, à la grâce de Dieu.

Au coucher du soleil, il arriva sous les murs du château dont lui avait parlé le tailleur. Il paraissait inhabité et depuis longtemps abandonné. Les ronces, les épines et les folles herbes l'envahissaient de tous côtés, et grimpaient jusqu'au sommet des tours et sur les toits. Il eut toutes les peines du monde à se frayer un passage jusqu'à la porte. Il pénètre dans la cour et ne voit personne et n'entend aucun bruit. Il entre dans la cuisine, et là il aperçoit, accroupie sur la pierre du

foyer, une vieille femme aux cheveux blancs en désordre, et aux dents longues comme celles d'un rateau.

— Bonsoir, grand'mère, lui dit-il.

— Bonsoir, mon fils; que demandez-vous? répondit la vieille.

— Je demande l'hospitalité et du travail.

— Approchez, mon enfant, venez vous chauffer un peu et me conter votre histoire.

Le prince mit la vieille au courant de sa situation, et elle se montra bien disposée pour lui. Elle le fit manger, puis le conduisit à sa chambre à coucher et lui dit :

— Dormez là, tranquille, mon enfant, et demain matin, je vous trouverai de l'occupation. Vous entendrez peut-être, dans la chambre à côté, quelque bruit, qui vous étonnera; mais, quoi que vous entendiez, n'ouvrez pas la porte de cette chambre ou vous aurez à vous en repentir.

Et elle s'en alla, là-dessus.

Le prince se coucha; mais il entendit bientôt, dans la chambre voisine, des plaintes et des gémissements, qui l'empêchèrent de dormir.

— Qu'est-ce que cela peut bien être? se disait-il; il faut qu'il y ait là quelque malade, qui souffre beaucoup.

Et comme les plaintes et les gémissements continuaient et lui rendaient le sommeil impossible, il se leva et ouvrit la porte de la chambre défendue. Mais aussitôt il recula d'épouvante, à la vue d'un énorme serpent. Le serpent prit la parole, comme un homme, et lui dit :

— Sois le bienvenu, prince de Tréguier! Je te plains cependant, car je crains que tu ne sois traité ici comme moi-même. Et pourtant, tu peux encore éviter ce malheur et te sauver, en me sauvant aussi. Promets-moi de faire exactement ce que je te dirai, et tout ira bien.

Le prince était tellement frappé de ce qu'il voyait et entendait, qu'il ne pouvait parler.

— Ne t'effraie pas et ne crains rien de moi, car je ne te veux que du bien, reprit le serpent; me promets-tu de faire ce que je te dirai?

— Oui, si je le puis, répondit-il enfin.

— Écoute bien, alors va tout doucement au bois, coupes-y un fort bâton de houx ou de coudrier, apporte-le ici et je te dirai ce que tu devras faire, ensuite.

Le prince se rend au bois, y coupe un gros bâton de coudrier et revient avec. Le serpent lui dit alors :

— A présent, fourre-moi le bâton dans le corps, par la bouche, puis, me chargeant sur ton dos, pars en silence, pendant que la vieille dort, et emporte-moi

hors d'ici. Tu marcheras tout droit devant toi, jusqu'à ce que tu trouves un autre château. Quand tu te sentiras faiblir, ou que tu auras faim ou soif, lèche l'écume que j'aurai à la bouche, et aussitôt tu te sentiras réconforté.

Le prince charge le serpent sur son dos et part, sans bruit. Il marche et marche. Quand il a faim ou soif, il lèche la bouche du reptile et continue sa route. Mais, à force de marcher, il se fatiguait et demandait souvent :

— Est-ce que c'est encore loin ?

— Courage ! lui répondait le serpent, nous approchons.

Et il allait encore.

— Je n'en puis plus, je vais vous jeter à terre, dit-il enfin.

— Ne vois-tu pas, devant toi, une haute muraille ?

— Si, mais c'est encore loin.

— Lèche-moi la bouche, et continue de marcher ; encore un effort, et nous sommes sauvés.

Enfin, avec bien du mal, le prince arrive au pied de la muraille : il franchit la porte, qu'il trouve ouverte, et le voilà dans la cour du château.

— Holà ! cria alors le serpent, tout va bien ! retire-moi le bâton du corps.

Le prince retira le bâton et se trouva aussitôt en présence d'un roi, avec la couronne en tête, au lieu d'un serpent.

— Ma bénédiction sur toi, prince de Tréguier, lui dit le roi ; il y a cinq cents ans que j'avais été métamorphosé en serpent par un méchant magicien. J'ai trois filles, d'une beauté remarquable, qui habitent dans ce château et que le même magicien y retenait aussi enchantées et endormies ; en me délivrant, tu les as également délivrées, et je te donne la main de celle des trois que tu préféreras. Les voilà, qui nous appellent, chacune à la fenêtre de sa chambre.

Et les princesses saluaient en effet leur père et tendaient vers lui leurs mains, en disant :

— Voilà notre père revenu ! Il y a cinq cents ans que nous ne l'avions vu ; courons à sa rencontre !

Et les trois princesses descendirent, et se jetèrent au cou du vieillard, en pleurant de joie ; puis le roi leur dit, en leur montrant le prince :

— Voici, mes enfants, le prince de Tréguier, à qui nous devons notre délivrance des charmes du magicien, et je désire qu'une de vous, celle qu'il choisira, le prenne pour époux.

— Le prince de Tréguier... Qu'est-ce que cela?... répondirent les deux aînées, d'un air dédaigneux.

— Moi, mon père, je le prendrai volontiers, puisque c'est à lui que vous devez votre délivrance, dit la cadette.

— Sotte! lui dirent ses sœurs, qu'il montre du moins ce dont il est capable.

— C'est juste, répondit le vieux roi.

Et il donna au prince une épée enchantée et un beau cheval blanc et lui dit :

— Va en Russie avec cette épée et ce cheval. Le cheval connaît la route et te conduira, et pendant que tu tiendras l'épée, tu pourras être sans inquiétude, car elle n'a pas son égale au monde. Avec les deux, tu triompheras partout de tes ennemis. Quand tu seras dans une bataille, au milieu de la mêlée, tu n'auras qu'à lever l'épée en l'air, en disant : — Fais ton devoir, ma bonne épée! et aussitôt, se démenant et frappant d'elle-même, comme une enragée, elle abattra et taillera en pièces tout ce qui se trouvera sur son chemin, excepté toutefois ce que tu lui diras d'épargner. Tu arriveras en Russie, au moment d'une grande bataille; tu lanceras ton cheval au milieu de la mêlée et diras à ton épée de faire son devoir, et elle le fera, sois tranquille; elle massacrera et tuera tout. De même, quand tu seras à la chasse, elle poursuivra et atteindra le gibier; tu n'auras qu'à la regarder faire. L'empereur de Russie, pour reconnaître le service que tu lui auras rendu (car c'est pour lui que tu combattras), t'accordera la main de sa fille unique, qui est d'une beauté merveilleuse, et dont tu deviendras amoureux, sitôt que tu la verras. Ta femme te trahira avec un des généraux de son père, qui sera son amant. Ils viendront à bout de te dérober ton épée, et dès lors, tu ne pourras plus te défendre. Tu seras mis à mort et ton corps haché menu, comme chair à pâté. Mais ne t'effraye pas, car, malgré tout, tu ressusciteras et épouseras un jour la fille du roi de Naples²⁹. Avant de mourir, demande que l'on mette dans un sac ton corps, ainsi réduit en menus morceaux, et que le sac soit mis sur le dos de ton cheval, que l'on laissera aller en liberté. On te l'accordera facilement. Le cheval reviendra à la maison, et dès lors, tu seras sauvé, car avec de l'eau merveilleuse que je possède, de l'eau de vie, je te ressusciterai et reconstituerais ton corps, aussi entier et aussi sain qu'il le fut jamais.

Le prince se rend en Russie avec son bon cheval et sa bonne épée. Quand il y arrive, on est au plus fort d'une sanglante bataille. Il lance son cheval dans la mêlée, va se placer entre les deux armées et lève son épée en l'air en disant :

— Fais ton devoir, ma bonne épée! et en lui indiquant le côté où il faut frapper.

L'épée se rue comme la foudre sur les ennemis et les couche tous à terre, en un clin d'œil.

L'empereur de Russie, sauvé par une intervention si merveilleuse et si inattendue, emmena le prince de Tréguier à sa cour et le combla d'honneurs et de

²⁹ Le roi de Naples, c'est le roi Serpent lui-même.

faveurs. Il vit la fille de l'empereur, qui était d'une beauté merveilleuse, et en tomba aussitôt amoureux. Il demanda sa main, l'obtint facilement, et le mariage fut célébré, avec pompe et solennité, de grands festins et de belles fêtes.

Cependant, la princesse aimait peu son mari, et lui préférait un jeune et beau général des armées de son père. Le prince de Tréguier, qui en avait été prévenu et connaissait d'avance ce qui devait lui arriver, ne paraissait pas s'en soucier, et passait la plus grande partie de son temps à la chasse. Il prenait tant de gibier de toute sorte, grâce à son épée, — perdrix, bécasses, lièvres, chevreuils, loups, sangliers, ours, — que tout le monde en était étonné, et les princes et les courtisans furent bientôt tous jaloux de lui, mais principalement le jeune général qui se montrait si assidu et si empressé auprès de sa femme.

— Comment donc s'y prend-il ? se demandait celui-ci ; il doit y avoir quelque sorcellerie là-dessous, et je ferai en sorte de la découvrir.

Un jour, que le prince de Tréguier avait abattu une quantité incroyable de pièces de toute sorte, sa femme se montra plus aimable que d'ordinaire à son égard, feignit d'être fière de lui et lui dit :

— Quel chasseur vous faites, prince ! Jamais on n'a vu votre pareil, et si vous ne vous modérez, vous êtes capable de détruire tout le gibier de la Russie. Tous nos chasseurs sont dépités et humiliés de vos exploits, autant que j'en suis fière, moi. Mais comment faites-vous donc, dites-moi, pour tuer tant de bêtes, tous les jours ? C'est vraiment merveilleux.

— Je vous le dirai, mais à vous seule et en vous demandant le secret le plus absolu, répondit le prince. J'ai une épée enchantée, qui ne me quitte jamais, et quand je lui dis :

— Fais ton devoir, ma bonne épée elle atteint et écrase tout ce que je veux, à la chasse comme dans un combat entre deux puissances rivales.

— Je pensais bien qu'il y avait quelque magie là-dessous, répondit la princesse ; et en même temps elle se disait à part soi : C'est bon ! cette épée sera bientôt à moi ; je substituerai une autre épée à la sienne, pendant qu'il dormira, et le tour sera joué.

Et en effet, dès le lendemain matin, la substitution était opérée, sans que le prince en sût rien, et, en se levant, il prit l'épée qu'il trouva sous son oreiller, ne doutant pas que ce ne fût la sienne, parce qu'il la mettait là, tous les soirs, et partit à la chasse, comme d'ordinaire. Mais il avait beau dire à cette épée : Fais ton devoir, ma bonne épée ! quand passaient les lièvres et les chevreuils, ou que les perdrix et les bécasses s'envolaient, elle n'en faisait rien.

— Hélas ! je suis trahi ! s'écria le prince, en voyant cela.

Et, pour la première fois, il rentra sans avoir rien pris, triste et la tête baissée.

Sa femme et son amant le firent saisir et enchaîner aussitôt, par leurs valets.

— Je n'ignore pas d'où me vient cette trahison, leur dit-il, mais, puisqu'on veut se défaire de moi, je demande, pour toute grâce, que mon corps soit découpé en morceaux, aussi menus que l'on voudra, et que tous ces morceaux, réunis dans un sac, soient chargés sur le dos de mon cheval blanc, que l'on laissera aller aussitôt en liberté.

On le lui promit, et on fit ce qu'il demandait.

Le cheval se rendit tout droit, avec sa charge, à la cour du roi Serpent. Quand il entra dans l'écurie, les valets furent suffoqués par l'odeur infecte qui y entra avec lui, et sortirent tous. Un d'eux alla trouver le roi et lui dit :

— Le cheval blanc, qui était parti pour la Russie, vient d'arriver, sire, portant sur son dos un sac rempli de je ne sais quoi, mais qui répand une odeur si infecte, que ni homme ni bête ne peut la supporter.

— Apporte-moi vite le sac ici, répondit le roi.

Le valet apporta le sac au roi. Celui-ci l'ouvrit, répandit sur le contenu informe et puant quelques gouttes de son eau merveilleuse, et le prince de Tréguier en sortit, aussi sain de tous ses membres qu'il l'avait jamais été.

Trois jours après, le roi Serpent dit encore au prince de Tréguier qu'il lui fallait retourner en Russie.

— Cette fois, ajouta-t-il, vous y irez sous la forme d'un beau cheval blanc. Je vous mettrai dans l'oreille gauche une fiole de mon eau de vie, car vous en aurez encore besoin. Quand vous arriverez à la cour de l'empereur, vous vous rendrez tout droit à l'écurie. Il y a, dans le palais, une jeune fille, dédaignée et méprisée par tout le monde, et que l'on emploie à garder les dindons, bien qu'elle soit de haute naissance, comme vous l'apprendrez plus tard. On l'appelle Souillon, et c'est elle qui vous viendra en aide. Quand elle vous verra arriver, elle dira à votre femme, qui s'est remariée à son ancien amant le général : « Ah ! Madame, le beau cheval qui vient d'arriver dans votre écurie, on ne sait d'où ! » Votre femme se rendra aussitôt à l'écurie, et, en vous voyant, elle dira : « Ceci doit être quelque chose de la part de mon premier mari ! » Et aussitôt, elle donnera l'ordre de vous tuer, de vous hacher en menus morceaux et de jeter le tout dans une fournaise ardente, pour y être consumé par le feu. En entendant cela, Souillon s'écriera : « Un si beau cheval ! c'est vraiment pitié de le tuer ! » Et elle s'approchera de vous pour vous caresser de la main. Dites-lui alors, tout doucement, de prendre la fiole que vous aurez dans l'oreille gauche, et soyez sans inquiétude, car elle saura quel emploi elle devra en faire.

Le prince se rend donc une seconde fois en Russie, sous la forme d'un beau cheval blanc. Sa femme, dès qu'elle le voit, donne l'ordre de le mettre à mort,

de le hacher en menus morceaux et de jeter le tout dans une fournaise ardente. Mais Souillon s'est déjà emparée de la fiole d'eau de vie qui était dans son oreille. Quand le cheval est tué et haché en menus morceaux, elle forme une petite boule de son sang caillé, la dépose sur une pierre, au soleil, et l'arrose de quelques gouttes de son eau merveilleuse. Aussitôt, il s'en élève un beau cerisier, portant de belles cerises rouges et dont le sommet atteint à la hauteur de la fenêtre de la chambre de la princesse. Celle-ci, à cette vue, s'écrie encore :

— C'est quelque chose de la part de mon premier mari !

Et elle fait abattre le cerisier et le jeter au feu. Mais Souillon a eu le temps d'en cueillir auparavant une belle cerise rouge. Elle la dépose au soleil, sur la pierre d'une fenêtre basse, verse dessus quelques gouttes de son eau merveilleuse, et aussitôt un bel oiseau bleu en sort, qui s'envole au jardin, en faisant : Dric ! dric !... La princesse et son mari, qui se promènent dans le jardin, remarquent l'oiseau et s'écrient :

— Oh ! le bel oiseau ! essayons de le prendre !

Et ils se mettent à sa poursuite. L'oiseau vole de buisson en buisson, sans jamais aller loin, et de façon à leur laisser tout espoir de le prendre. Le mari de la princesse dépose son épée à terre, afin de pouvoir courir plus librement. Alors, l'oiseau se pose sur l'épée, et aussitôt il devient un homme, le prince de Tréguier ! Celui-ci saisit l'épée et la brandit en s'écriant :

— Holà ! tout va bien ! Fais ton devoir, ma bonne épée !

Et l'épée se jeta sur la princesse et son mari et leur trancha la tête.

Le prince de Tréguier vit alors s'avancer vers lui, avec un gracieux sourire, une princesse d'une beauté merveilleuse. Qui était-ce ? La plus jeune des trois filles du roi de Naples ou du roi Serpent, qui l'avait suivi et secouru, dans toutes ses épreuves, et s'était faite gardeuse de dindons, à la cour de l'empereur de Russie, afin de n'être pas reconnue, car c'était la Souillon elle-même.

Ils revinrent alors à Naples, où leur mariage fut célébré, avec grande pompe et solennité, et il y eut, à cette occasion, de grandes fêtes et de grands festins. J'aurais bien voulu être aussi par là, quelque part, à la cuisine, par exemple, à laver la vaisselle ; assurément, j'aurais mieux soupé que je ne le fais ordinairement, avec des pommes de terre cuites à l'eau pour tout régal.

CONTÉ PAR MARGUERITE PHILIPPE, DE PLUZUNET
(CÔTES-DU-NORD). — DÉCEMBRE 1868

LE GÉANT CALABARDIN
ET LA PRINCESSE AUX CHEVEUX D'OR³⁰

*Eur wech a oa, eur wech a vô,
Commansamant ann hol gaozo:
Na eus na mar na martézé,
Hen eus tri droad ann trébé.*

Il y avait une fois, il y aura un jour :
C'est le commencement de tous les contes.
Il n'y a ni si ni peut-être,
Le trépied a toujours trois pieds.

Il y avait une fois en France un roi puissant, qui avait un fils unique. Non loin de la ville où il faisait sa résidence, se trouvait une grande forêt, qui était pleine de bêtes fauves et d'animaux nuisibles aux agriculteurs, comme loups, sangliers et renards; et souvent il arrivait des plaintes au roi, au sujet des dommages causés par ces animaux. Si bien qu'il dit qu'il fixerait un jour pour faire une grande chasse et qu'il y inviterait les plus habiles chasseurs du royaume. Le jeune Prince, qui était un intrépide chasseur, dit alors à son père :

— A quoi bon, mon père, inviter tant de monde pour détruire quelques loups et quelques sangliers? pas n'est besoin d'avoir recours aux habiles chasseurs de votre royaume, et, si vous voulez le permettre, mon valet de chambre et moi, sans l'aide de personne autre, nous aurons bien vite purgé la forêt de tous ses animaux nuisibles.

Le jeune Prince pouvait chasser partout où bon lui semblait, excepté dans cette forêt seulement, dont son père lui avait interdit l'entrée. Et, comme cela arrive presque toujours, son désir d'y pénétrer n'en était que plus grand. Enfin, il insista tant que le roi lui permit d'y aller chasser avec son valet de chambre. Cependant, il leur dit qu'il était prudent de se faire accompagner d'une cinquantaine de soldats, parce qu'il y avait dans le bois certains endroits dangereux.

— Bah! bah! reprit le Prince, à quoi bon des soldats, pour nous empêcher

³⁰ Ce conte a été publié par Luzel dans la *Revue des traditions populaires* en 1886.

de chasser à notre aise? Vous pouvez bien nous laisser aller tous les deux, sans crainte; nous ne sommes pas gens à avoir peur d'un sanglier ou d'un loup, nous en avons vu bien d'autres.

— Allez tous les deux seuls, puisque vous le voulez, répondit le roi; mais promettez-moi de ne pas vous séparer, une fois sous le bois, et de ne pas revenir à la maison l'un sans l'autre.

Ils le promirent, et partirent alors, tout heureux et rêvant de beaux exploits.

Mais, à peine eurent-ils pénétré dans le bois, que le Prince, tenant peu de compte de la recommandation de son père, dit à son compagnon :

— Séparons-nous, allons chacun de son côté, et ainsi nous ferons meilleure chasse. Au coucher du soleil, nous nous retrouverons en cet endroit, pour retourner ensemble à la maison.

Et ils se séparèrent. Il se trouva que le Prince prit la mauvaise route, celle qui conduisait à l'endroit dangereux dont avait parlé son père. Il vit bientôt une biche, assise sur son derrière, et qui le regardait tranquillement venir. Il la coucha en joue et il allait tirer, lorsqu'il fut bien surpris de l'entendre lui adresser ainsi la parole :

— Oseriez-vous bien tirer sur moi, fils du roi de France?

— Comment! vous parlez donc dans la langue des hommes?

— Oui, et je vous dirai même qu'il faut que vous me promettiez de m'épouser, ou vous ne partirez pas en vie d'ici.

— Dieu, que dites-vous là? épouser une biche, moi, un chrétien!

— Oui, ou attendez-vous à mourir sur l'heure: choisissez.

— Je ne veux pas mourir si jeune.

— Revenez demain ici, avec votre valet de chambre, et je vous en dirai plus long; mais n'y manquez pas, ou malheur à vous!

La biche s'enfonça alors dans la profondeur du bois, et le Prince revint à la maison, triste et pensif.

Quand il arriva, son valet était déjà de retour, depuis quelque temps, et le roi l'avait fait jeter en prison, parce qu'il était revenu seul, malgré sa recommandation. Mais le Prince dit que c'était sa faute à lui seul, qu'il n'avait pas été exact au rendez-vous, et le valet fut remis en liberté.

Le soir, vers la fin du repas, comme on causait de choses et d'autres, la conversation tomba sur la chasse; chacun racontait quelque exploit, tous plus forts les uns que les autres.

— Parlez-nous donc aussi de votre chasse d'aujourd'hui, dit le roi à son fils; je crois voir que vous n'avez pas été heureux, car vous n'avez pas votre gaieté habituelle.

— Non, mon père, je n'ai pas été heureux : je n'ai rien pris, mais il m'est arrivé une bien singulière aventure.

— Eh quoi donc ? contez-nous cela.

— Arrivés dans la forêt, nous nous séparâmes, mon valet et moi, et nous prîmes des directions opposées. A peine eus-je fait quelques pas, que j'aperçus, dans une clairière, une biche assise sur son derrière et qui me regardait tranquillement. Je la couchai en joue et j'allais tirer, lorsque je fus étonné de l'entendre parler, dans la langue des hommes, et me dire qu'il me faudrait l'épouser.

— Hélas ! dit le roi, en l'interrompant, vous n'avez pas suivi ma recommandation ! Je vous avais conseillé de vous faire accompagner de cinquante hommes, ou du moins de ne pas vous séparer, dans le bois, de votre compagnon, et vous ne m'avez pas obéi. A présent, le mal est fait, et il vous faudra épouser la biche !

Et le vieux roi devint tout triste et pensif.

Le lendemain, le jeune Prince retourna à la forêt, accompagné de son valet de chambre, comme la veille. Il trouva la biche qui l'attendait, au lieu du rendez-vous.

— Suivez-moi, lui dit-elle. Et elle marcha devant, et le Prince et son valet la suivirent. Ils traversèrent une grande lande, puis ils arrivèrent dans une grande prairie, au milieu de laquelle s'élevait, comme une énorme taupinière, un petit monticule. Ils allèrent droit à ce monticule. La biche y pénétra, par une ouverture qui se trouvait au levant, et le Prince et son valet y pénétrèrent aussi, à sa suite.

— Comme il fait sombre ici ! se disaient-ils, peu rassurés. Ils descendirent longtemps, longtemps, et finirent par arriver dans un pays où rien ne leur paraissait être comme dans le monde qu'ils venaient de quitter. Les plantes et les animaux étaient tous différents, le soleil était plus brillant, l'air plus pur et tout parfumé. Ils virent aussi un château magnifique, et ne purent s'empêcher de s'écrier :

— Oh, le beau château !

— Ce n'est rien que cela, leur dit alors la biche, vous en verrez de bien plus beaux.

Et en effet, un peu plus loin, ils virent un second château, bien plus beau que le premier. Et comme ils s'extasiaient encore à la vue de cette merveille :

— Avançons, leur dit la biche, vous en verrez un autre plus beau encore.

Et ils arrivèrent tôt après devant un troisième château, tout d'or massif ; et il était si brillant, si radieux (car le soleil donnait en plein dessus), qu'ils ne pouvaient le regarder.

— C'est le château de mon père, leur dit la biche.

Et ils entrèrent tous les trois. Tout le château était peuplé de cerfs et de biches et, en entrant, ils virent dans la cour un troupeau de cerfs, portant des fusils et faisant l'exercice, comme des soldats. La biche présenta ses hôtes à son père, un vieux cerf avec une ramure superbe, puis elle leur fit visiter le château et les jardins.

Partout ils s'extasiaient sur la beauté de ce qu'ils voyaient et s'écriaient :

— Que c'est beau ! Dieu que c'est beau !

Un jour, la biche dit au Prince :

— Voilà déjà un mois que vous êtes ici . . .

— Un mois, déjà ! il me semblait qu'il n'y avait pas même huit jours, s'écria-t-il.

— Il y a pourtant bien un mois ; si nous nous mariions, à présent ?

— Quand vous voudrez, puisque je dois vous épouser.

Et le jour du mariage fut fixé au lendemain.

On se rendit à l'église, en grande cérémonie ; mais, à l'exception du Prince et de son valet, tout le cortège se composait de cerfs et de biches, et le prêtre lui-même était un vieux cerf, habillé en évêque, avec une belle mitre d'or sur la tête. Les anneaux étaient sur un plat d'or. L'évêque pria le Prince de passer la bague au pied gauche de devant de sa fiancée. Il la prit sur un plat d'or et, dès qu'il eut touché le pied de la biche, celle-ci se changea en une princesse, belle comme le jour.

Et aussitôt tous les cerfs et les biches qui assistaient à la cérémonie devinrent aussi des princes, des princesses et des seigneurs et des prêtres ! Tous s'empres-
saient autour du jeune prince, en lui disant :

— Mille bénédictions sur vous ! Il y a si longtemps que nous étions ici, retenus sous un enchantement, par le géant Calabardin, et vous nous en avez délivrés.

Et ils retournèrent alors au château, pleins de joie et de bonheur, et il y eut un festin magnifique.

Quand l'heure fut venue d'aller dormir, le Prince voulut accompagner sa jeune femme dans sa chambre : — Non, lui dit-elle ; pas encore. Pendant trois nuits de suite, vous me conduirez jusqu'à la porte de ma chambre, puis, quand j'y aurai été trois heures, à chaque fois, vous reviendrez me prendre, mais sans jamais entrer dans ma chambre, ni même essayer de voir ce qui s'y passe. Après ces trois nuits, je serai complètement libre, et je vous suivrai alors, partout où vous voudrez, si vous faites exactement ce que je vous ai dit.

Le Prince fut un peu contrarié, il faut l'avouer ; pourtant, il conduisit sa femme, la première nuit, jusqu'à la porte de sa chambre, puis il s'en alla et revint la chercher, au bout de trois heures. La seconde nuit, il fit de même. Mais la troi-

sième nuit, la curiosité l'emporta : il regarda par le trou de la serrure, et il vit la Princesse qui peignait ses cheveux d'or, avec un peigne d'or, et, à chaque coup de peigne, des pièces d'or tombaient de sa tête sur un plat d'or. Il fut bien étonné de ce qu'il voyait.

— Qu'est ceci ? se dit-il.

Quand il revint la chercher, après les trois heures écoulées, comme les deux nuits précédentes, il ne la retrouva plus. Le voilà bien inquiet. Il alla trouver le père de la princesse et lui raconta ce qui s'était passé.

— Hélas ! lui dit le vieillard, votre curiosité fait votre malheur, et celui de ma fille aussi. Le géant Calabardin l'a enlevée et emmenée, par delà la mer Rouge, à son château de Rozdufort. Ce château est suspendu au-dessus de la mer Noire, entre le ciel et l'eau, et nul mortel ne peut y parvenir. Cet or que vous avez vu tomber de la tête de ma fille était pour Calabardin. Elle avait encore trois douzaines de plats d'or à lui fournir, pour être délivrée complètement, et la voilà retombée, pour longtemps, en son pouvoir !

Le Prince fut désolé de ce qu'il apprenait, et il partit sur-le-champ à la recherche de la princesse, et jura de ne s'arrêter, ni le jour ni la nuit, jusqu'à ce qu'il l'eût retrouvée. Son fidèle valet ne voulut pas l'abandonner, et il l'accompagna. Ils allaient, ils allaient, sans jamais s'arrêter, et demandant partout des nouvelles du géant Calabardin et de son château. Mais personne n'en savait rien. Ils avaient passé la mer Blanche et la mer Rouge, sans avoir recueilli aucun bon renseignement.

A force de marcher, le Prince arriva dans un grand désert de sable. (Son valet avait fini par l'abandonner, et s'en était retourné dans son pays). Ne trouvant plus d'habitation et réduit à se nourrir d'herbes et de quelques fruits sauvages, il était bien faible et faisait pitié à voir : mais le courage ne l'abandonnait pas, et il allait toujours devant lui, au hasard et à la garde de Dieu.

Il arriva un jour auprès d'un grand arbre, et sous les branches de cet arbre, il vit un tas de bois sec amassé et disposé comme pour un feu de joie. Cela l'étonna et lui fit plaisir. Il y avait longtemps qu'il n'avait pas rencontré d'hommes, et il se dit que des hommes seuls avaient pu disposer de la sorte ce tas de bois. C'était après le coucher du soleil ; la nuit approchait, et il résolut de la passer sur l'arbre, persuadé que ceux qui avaient amassé et disposé le bois comme un bûcher y viendraient mettre le feu, tôt ou tard.

Il monta donc sur l'arbre, et attendit.

Au bout de quelque temps, il vit venir un homme d'une taille très élevée. Il vint jusqu'à l'arbre, et s'arrêta dessous en disant :

— Voilà sept cents ans que je partis d'ici ! Je voudrais savoir ce que sont deve-

nus mes deux frères. Nous nous étions donné rendez-vous au pied de cet arbre, et nous étions convenus que le premier arrivé mettrait le feu au bûcher que nous construisîmes, avant de nous séparer, et que je retrouve encore intact.

Et il alluma le feu.

Un moment après, le prince vit venir un second homme, qui, voyant le feu allumé, leva les mains au ciel et s'écria :

— Dieu soit loué ! un, au moins, de mes frères vit encore !

Et, hâtant le pas, il se jeta dans les bras du premier arrivé, et ils éprouvèrent une grande joie de se retrouver.

Un troisième arriva, tôt après :

— Tous les trois en vie ! s'écrièrent-ils. Et ils s'embrassèrent, en pleurant de joie, puis ils s'assirent autour du feu et se racontèrent réciproquement leurs aventures et ce qu'ils en rapportaient.

— Moi, dit l'aîné, j'ai une épée — la voici — et quand je lui dis : « Besogne mon épée ! » elle abat cent hommes, à chaque coup : on a bien vite détruit toute une armée, avec une arme semblable.

— Moi, dit le second, j'ai des bottes — les voici — et quand je dis : « Cent ou cinquante ! » je fais cent ou cinquante lieues, à mon choix, à chaque enjambée.

— Et moi, dit le troisième, j'ai une serviette — la voici — et quand je lui dis : « Serviette, fais ton devoir ! » aussitôt je trouve servis dessus tous les mets et toutes les boissons que je désire.

— Eh ! bien, reprit l'aîné, avec notre épée, nos bottes et notre serviette, je pense que nous n'avons pas nos pareils sur la terre, et, à nous trois, nous pourrions faire tout ce que nous voudrions.

— Éprouvons d'abord le pouvoir de la serviette, dit le second, car j'ai, ma foi, bon appétit.

Alors, le plus jeune des trois frères étendit sa serviette sur le gazon, au pied de l'arbre, et lui dit : « Serviette, fais ton devoir ! »

Et aussitôt elle se couvrit de pain blanc, de lard, de saucisses, de rôti, de vin et de cidre délicieux ! Et les voilà de manger et de boire, sans se faire prier, et de trinquer à leur heureuse rencontre. Ils trinquèrent même si souvent, que le vin et le cidre leur montèrent à la tête, et ils ne tardèrent pas à s'endormir autour du feu.

Cependant, le Prince ne dormait pas, sur son arbre il n'avait pas perdu un mot de ce que les trois frères s'étaient dit, et profitant de leur ivresse et de leur sommeil, il parvint à s'emparer de l'épée, que l'aîné avait suspendue à une branche basse de l'arbre. Quand il la tint, il dit : « Par la vertu de mon épée, que les trois frères soient tués et hachés en menus morceaux ! » Et aussitôt l'épée sortit d'elle-

même du fourreau et, comme une enragée, elle se mit à frapper les dormeurs, à coups si pressés, que, dans un instant, ils furent réduits en morceaux menus comme chair à pâté. Le Prince prit alors, avec l'épée, les bottes et la serviette, et partit.

Grâce à ses bottes, il fit beaucoup de chemin, en peu de temps. Il arriva dans une grande plaine, au milieu de laquelle il vit comme une immense taupinière. Il alla droit à la butte. La mère des vents était assise sur le sommet, avec la figure ridée comme une vieille pomme, ses cheveux blancs dénoués et flottants, et sa dent unique et longue qui branlait dans sa mâchoire supérieure.

— Bonjour, grand'mère, lui dit le Prince.

— Bonjour, mon fils, répondit la vieille; de quel pays es-tu?

— De la Basse-Bretagne.

— Ah! oui, je connais ce pays-là, et mes fils y vont souvent; mais c'est loin d'ici.

— Auriez-vous la bonté, grand'mère, de me donner l'hospitalité, pour une nuit seulement?

— Loger chez moi! Hélas! mon pauvre enfant, tu t'adresses mal; j'ai trois fils, qui sont des gars bien terribles, et je crains... Mais n'importe, ta mine et tes façons me plaisent, et je te logerai et je te défendrai contre mes fils. Ils arriveront bientôt, avec un vacarme épouvantable, et prêts de mourir de faim, et ils voudront t'avaler, tout de suite. Mais n'aie pas peur, je saurai bien les mettre à la raison.

Et la vieille introduisit le Prince dans sa hutte, faite de branchages, à travers lesquels tous les vents pénétraient en sifflant. Puis, elle s'occupa de préparer à manger à ses fils.

Tôt après, arrivèrent ensemble dix grands vents, avec un bruit épouvantable. Les cailloux volaient dans la plaine, les arbres craquaient et sifflaient; c'était effrayant! Ils firent invasion ensemble dans la hutte en criant: « Nous avons faim! nous avons faim, mère! » Puis, tout-à-coup, un d'eux dit:

— Je sens odeur de chrétien, et je veux le manger, à l'instant!

— Je voudrais bien voir, par exemple! répondit la vieille; manger mon neveu, le fils de mon frère, qui est venu me voir, un si gentil garçon!

Et comme ils ne se montraient guère disposés à obéir, elle prit un tronc de jeune ormeau, qu'elle avait déraciné dans son courtil, et se mit à corriger ses fils, frappant sans pitié.

— Assez, mère! criaient-ils, assez! nous ne ferons pas de mal à notre cousin!

— A la bonne heure! mettez-vous à table, et je vais vous servir à manger.

Et ils devinrent soumis comme des enfants. Le Prince s'assit à la même table

qu'eux ; puis, le repas fini, ils se réunirent autour du feu, pour causer, et les voilà grands amis.

— Où vas-tu aussi, cousin ? demanda le Vent du Nord.

— Je suis à la recherche du château du géant Calabardin, cousin ; si vous pouviez m'en donner des nouvelles, vous me feriez grand plaisir.

— J'arrive de là précisément ! Demain, le géant doit se marier avec la Princesse aux Cheveux d'Or, et il y aura un festin magnifique, et, comme il fait très chaud par là, il faut que je m'y trouve, pour souffler sur les mets et les refroidir.

— Ah ! si vous vouliez m'emmener avec vous, cousin ?

— Je le veux bien, si tu peux me suivre.

— Je ferai mon possible ; je marche bien, allez !

Le lendemain, le Vent du Nord et le Prince partirent ensemble, de bonne heure. Le Prince avait mis ses bottes merveilleuses et le Vent du Nord avait beau aller vite, il était toujours sur ses talons, ce qui l'étonnait beaucoup. Enfin, après avoir traversé bien des pays et des mers, ils arrivèrent aussi au château du géant Calabardin, lequel château, comme je l'ai déjà dit, était suspendu au-dessus de la mer Noire, entre le ciel et l'eau.

— A présent, dit le Vent du Nord au Prince, je vais te jeter, avec un souffle, par dessus les murs, dans le château.

Et il souffla sur lui, et le porta tout droit dans la chambre de la Princesse, dont la fenêtre était ouverte.

La Princesse dormait, étendue sur son lit d'or et de soie. Mais elle se réveilla, au bruit que le Prince fit en tombant sur le plancher de sa chambre, et se mit à crier au voleur. Ses femmes accoururent et, voyant un étranger dans la chambre de leur maîtresse, elles allèrent avertir le géant. Celui-ci dépêcha douze serviteurs pour s'emparer de lui et le jeter en prison. Mais le Prince ne s'en effraya pas. En voyant venir les douze valets, il dégaina son épée et dit : « Besogne, ma bonne épée ! Qu'ils soient mis en morceaux menus comme chair à pâtée ! »

Et l'épée tomba sur eux, comme une enragée, et en un moment ce fut fini !

Cependant, la Princesse avait reconnu son mari. Elle lui témoigna une grande joie de le revoir, et persuadée, après ce qu'elle venait de voir, qu'il réussirait à la délivrer encore du géant Calabardin, elle lui dit :

— Ah ! il était grandement temps que vous vinssiez, car j'allais me marier avec lui, aujourd'hui même !

Puis, ils s'entendirent sur les moyens de s'enfuir du château.

— Le géant, lui dit-elle, reconnaîtra ton épée, tes bottes et ta serviette. Sachant bien que tu n'as rien à craindre de lui, aussi longtemps que tu les auras en ta possession, il usera de ruse, pour tâcher de te les enlever, et te fera bonne

mine. Il t'invitera à visiter avec lui son château et toutes les merveilles dont il est rempli. Après t'avoir conduit partout, il te proposera de te faire voir aussi la chambre où sont ses magies et ses instruments de sorcellerie, en te disant que tu n'as jamais vu rien d'aussi merveilleux. Mais garde-toi bien d'entrer dans cette chambre, ou tu es perdu à jamais.

En effet, le géant vint vers le Prince, avec un air gracieux, et lui dit :

— Bonjour, fils du roi de France ; je suis très honoré de votre visite... Tiens ! mais je reconnais cette épée, ces bottes et cette serviette que vous portez ! C'est l'épée de mon grand père, ce sont les bottes de mon père et la serviette de mon oncle. Quel homme vous êtes, avec toutes ces merveilles ! Vous n'avez pas votre égal sur la terre ! Mais venez avec moi à ma chambre des magies, et si vous ferai voir de plus merveilleux encore.

— Non, non ! je ne m'y laisserai pas prendre comme un nigaud, Calabardin.

Et, dégainant aussitôt son épée, il dit : « Besogne, ma bonne épée ! que le géant Calabardin soit, sur le champ, haché en morceaux menus comme chair à pâtée ! » Et l'épée se précipita sur le géant, comme si elle eût été enragée, et, en un moment, elle l'eut haché en morceaux menus comme chair à pâtée. Puis, le Prince dispersa les morceaux, à droite, à gauche, dans toutes les directions, pour les empêcher de se rejoindre et de se reconstituer en un corps vivant.

La Princesse dit alors à son libérateur :

— Nous voilà enfin délivrés à toujours du méchant géant Calabardin ! Son château, avec tout ce qui s'y trouve, nous appartient, et il viendra avec nous dans mon pays. Grâce aux livres du géant, qui renferment toute sa magie et sa sorcellerie, nous l'enlèverons facilement.

Et ils montèrent tous les deux dans le char de Calabardin, qui s'éleva aussitôt et les emporta à travers les airs, et le château les suivit par le même chemin.

Quand ils arrivèrent au pays de la Princesse aux Cheveux d'Or, son père était mort.

— A présent, dit alors la Princesse au Prince, vous serez roi, à la place de mon père.

— Je le veux bien, répondit-il, mais je désire que mes parents assistent à mon mariage.

Et il alla chercher son père et sa mère, dans son pays, et quand il revint avec eux, on célébra aussitôt le mariage et, pendant un mois entier, il y eut des fêtes et des festins magnifiques, auxquels furent invités les pauvres comme les riches.

Rien ne manquait là,
Ni massepains ni macarons,

LES CONTES DE MARAC'HID FULUP

Ni crêpes épaisses ni crêpes fines,
Ni bouillie cuite ni bouillie à cuire,
Ni bouillie fermentée ni bouillie non fermentée.
Un homme faisait le tour des tables, armé d'une cuiller à pot
Et demandant : — Qui veut de la bouillie par là ?
Il y avait là jusqu'à un cochon,
Cuit d'un bout, vivant de l'autre.
Moi aussi j'étais par là, avec mon bec frais,
Et, comme j'avais bon appétit, je mordis vite.
Mais un grand diable de cuisinier accourut,
Et avec ses sabots à bouts pointus
Il me donna un coup du pied dans le derrière
Et me lança sur le sommet de la montagne de Bré,
Et si j'en suis revenue,
C'est pour vous conter tout ceci³¹.

CONTÉ PAR MARGUERITE PHILIPPE
DE PLUZUNET, EN 1869

³¹ Cette formule finale est la traduction littérale d'autant de vers bretons qu'elle occupe de lignes ici (Luzel).

CONTES COLLECTÉS
DE 1870 A 1873

FANTIC LOHO
OU LE LINCEUL DES MORTS

Il y avait jadis, au bourg de Pluzunet, une jeune couturière, nommée Fantic Loho, qui était d'humeur gaie et joyeuse, et qui riait et chantait plus qu'elle ne priait, hélas! C'était, d'ailleurs, une excellente fille, aimée de tous ceux qui la connaissaient, et le cœur sur la main, comme on dit. Tous les jours, elle allait travailler à la journée, dans les métairies de la paroisse, et, le plus souvent, elle s'en revenait toute seule, à la nuit tombante, riche et heureuse des six sous qu'elle rapportait pour prix de son travail. Elle chantait, de sa voix fraîche et claire, des sôniou et des refrains de danse, en traversant les champs et les landes, pour se tenir compagnie, comme elle disait, et pour mettre en fuite les Kornandoned (nains), qui dansent, en chantant éternellement le même refrain, au clair de la lune, dans les carrefours et sur les landes, autour des grandes pierres, et invitent les passants à prendre part à leurs bals. Maintes fois, durant les veillées d'hiver, elle avait entendu parler de ces danseurs nocturnes et de leurs malices, et elle en avait peur un peu.

Un soir du mois de novembre, Fantic s'en revenait du village de Pont-anc'hlan, seule, comme presque toujours. Elle se trouvait un peu attardée, et, quand elle fut dans le bourg, elle voulut traverser le cimetière, afin d'arriver plus vite à sa maison. La lune, sortant de derrière un nuage, projetait en ce moment une lumière terne et blafarde sur le clocher de granit et sur la vieille église. A peine Fantic eut-elle gravi les marches de l'escalier de pierre et fait quelques pas parmi les croix de bois plantées sur les tombes, qu'elle se trouva près de la tombe de sa mère, morte depuis plus d'un an déjà. Elle fut bien étonnée d'y voir un drap blanc étendu sur la dalle funéraire.

—Tiens! se dit-elle, comment ce drap de lit se trouve-t-il là? Je vais l'emporter, et si personne ne le réclame, je le garderai: j'en ai assez besoin.

Et elle prit le drap blanc, souillé pourtant de quelques taches de sang, le plia proprement, le mit sous son bras et l'emporta.

—Elle eût bien mieux fait de dire un *De profundis* pour l'âme de sa défunte mère, dit quelqu'un de l'auditoire.

—Oui, en vérité! répondirent tous les assistants en chœur.

En arrivant dans sa maison, reprit la conteuse, Fantic serra le linceul dans son

armoire, puis elle dit une petite prière, bien courte, bien courte, et se coucha tranquillement. Mais, dans la nuit, elle eut un rêve. Il lui sembla voir sa mère, toute nue, décharnée, horrible à voir, et qui lui dit par trois fois d'une voix lamentable : Rends-moi mon linceul ! Rends-moi mon linceul ! Rends-moi mon linceul !

— Fantic se réveilla, tout effrayée, et n'apercevant plus le fantôme, elle s'en trouva soulagée, et dit :

— Ah ! c'est un songe, heureusement !

Et elle se rendormit.

Le lendemain matin, elle alla à son ouvrage, comme à l'ordinaire, sans songer à remettre le linceul sur la tombe de sa mère, et elle ne dit rien à personne de tout ceci.

Mais, la nuit suivante, comme elle était couchée, le fantôme lui apparut de nouveau et lui dit encore, par trois fois, et d'une voix plus désolée et plus terrible que la veille : Rends-moi mon linceul ! Rends-moi mon linceul ! Rends-moi mon linceul !

Fantic eut bien peur, cette fois, car il lui semblait qu'elle ne dormait pas au moment de l'apparition. Elle fit pourtant tout son possible pour se persuader que c'était un rêve, et elle garda encore le linceul et n'en dit rien à personne.

La troisième nuit, sa mère lui apparut encore, plus désolée, plus horrible à voir et plus menaçante que les deux nuits précédentes, et elle cria encore en tendant des bras décharnés vers sa fille : Rends-moi mon linceul ! Rends-moi mon linceul ! Rends-moi mon linceul !

Puis elle disparut, en poussant un cri épouvantable.

Cette fois, Fantic était sûre qu'elle ne dormait pas ; elle attendait l'apparition. Elle eut grand peur, et elle pleura et pria pour l'âme de sa mère le reste de la nuit. Quand le jour fut venu, elle alla trouver le recteur de sa paroisse et lui raconta tout. Le prêtre l'écouta attentivement, réfléchit à ce qu'il venait d'entendre, puis il dit :

— Vous avez commis un grand péché, ma fille, en dérobant le linceul d'un mort, car ce drap est le linceul même dans lequel votre mère fut ensevelie. Il vous faudra le porter, cette nuit même, où vous l'avez pris.

— Ah ! je n'oserai jamais ! répondit Fantic.

— Du courage, ma fille, et faites ce que je vous dis, car autrement votre pauvre mère, privée de son linceul, serait nue durant l'éternité, et elle n'oserait pas se présenter devant Dieu. Vous irez lui rendre son linceul, n'est-ce pas ?

— Je n'oserai pas !

— Prenez courage, et je vous aiderai. Je serai dans l'église, à genoux au pied de

l'autel et priant pour vous ; et, pour vous donner des forces, je vous adresserai la parole de temps en temps.

Fantic promit.

Au premier coup de minuit, elle entra dans le cimetière, tout émue, tremblante et tenant à la main le linceul. Le prêtre était à genoux au pied de l'autel depuis longtemps déjà, priant pour la jeune fille. Fantic fit quelques pas vers la tombe de sa mère, puis elle s'arrêta.,

— Allez jusqu'à la tombe de votre mère, et déposez-y le linceul ; courage, mon enfant ! lui cria le prêtre de l'église.

— Je n'ose pas ; mes jambes fléchissent ; je vais tomber !

— Que voyez-vous, mon enfant ?

— Toutes les pierres tombales sont recouvertes de linceuls blancs ; seule, celle de ma mère n'en a pas.

— Du courage, mon enfant : avancez encore ; allez jusqu'à la tombe de votre mère et déposez-y le linceul.

Et Fantic fit deux ou trois pas en avant, puis elle s'arrêta encore et s'écria :

— Hélas ! hélas ! je n'en puis plus ; je meurs de frayeur !

— Que voyez-vous, mon enfant !

— Je vois les morts au fond de leurs tombes ouvertes !... J'ai grand peur ! j'ai grand peur !...

— Encore quelques pas, mon enfant ; songez à votre pauvre mère, qui est si malheureuse par votre faute.

Et elle fit un nouvel effort ; puis elle s'arrêta encore, folle d'épouvante.

— Que voyez-vous, mon enfant ?... lui demanda encore le prêtre.

— Je vois ma mère, toute nue, debout sur sa pierre tombale, menaçante, horrible à voir !...

— Du courage ! du courage ! Allez jusqu'à elle, et rendez-lui son linceul.

— Je n'ose pas ! je ne puis faire un seul pas de plus !... Ah ! Jésus mon Dieu !...

Et elle poussa un cri épouvantable.

De son bras de squelette, sa mère l'avait saisie et entraînée avec elle au fond de sa tombe. Et aussitôt la pierre tombale, qui s'était soulevée, retomba sur la mère et la fille, avec un grand bruit !...

Puis on n'entendit plus rien. Mais Fantic Loho avait disparu, et personne au monde ne la revit depuis cette nuit.

CONTÉ PAR MARGUERITE PHILIPPE,
DE PLUZUNET, CÔTES-DU-NORD, 1870

Dans la première édition de ses *Derniers Bretons*, qui est de 1836, M. Émile Souvestre a donné, tome I, page 72, sous le titre de : *Le Drap mortuaire*, une version de cette légende, qui ne diffère de la nôtre que par la forme, laquelle est tout à fait dans le ton romantique de l'époque. Ce morceau, comme quelques autres, qui ne sont pas sans intérêt, a complètement disparu des nombreuses éditions qui ont été faites depuis de l'ouvrage le plus populaire de M. Souvestre.

Dans les *Légendes, contes et chansons populaires du Morbihan*, de M. le docteur Fouquet (Vannes, A. Caudéran, 1857), on trouve aussi sous le titre de : *Alice de Quinipily, une légende de suaire dérobé*, dont voici le résumé :

Deux jeunes fiancés, valet et servante de ferme, voulaient, avant de se marier, économiser sur leurs gages de quoi acheter un petit mobilier et prendre une petite ferme à leur compte. Mais, s'impatientant d'attendre, ils conçurent un projet sacrilège dont l'exécution devait les mener promptement à leur but. La fille du seigneur d'un château voisin, nouvellement mariée, était morte, peu après son mariage, et avait été enterrée dans le cimetière de la paroisse avec ses bijoux et sa toilette de nouvelle mariée. Une nuit, les deux amoureux profanèrent la tombe de la jeune châtelaine et lui enlevèrent ses bijoux et jusqu'à la belle robe de soie blanche et de dentelle qui lui tenait lieu de suaire. Mais, à partir de ce moment, tourmentés par le remords et la frayeur que leur causait l'apparition de la morte, qui, chaque nuit, venait leur réclamer son suaire, ils perdirent le sommeil, devinrent malheureux et se décidèrent enfin à aller tout avouer à leur confesseur. Celui-ci leur dit : « Il faudra aller tous les deux ensemble, à minuit, déposer le suaire là où vous l'avez pris. »

Ils y allèrent ensemble ; mais on ne les revit plus jamais, et près de la tombe profanée, on retrouva seulement le chapelet de la servante et le chapeau du valet de ferme.

Dans un petit livre fort intéressant publié par Mme de Cerny, sous le titre de : *Saint-Suliac et ses traditions* (Dinan, Huart, 1861) nous trouvons aussi deux traditions relatives au drap mortuaire.

Dans la première, intitulée *Les trois mortes* (pages 33-35), il est dit que des jeunes gens, qui passaient à minuit par le cimetière de leur village, aperçurent trois femmes en prière devant le reliquaire. Ils s'en approchèrent et leur parlèrent ; mais elles n'eurent pas même l'air de s'apercevoir de leur présence. « Ce sont des mortes ! » dit un des trois. Un autre enleva sa coiffe à une des trois femmes, en disant à ses camarades qu'il ne la lui rendrait, si elle venait la réclamer, qu'après

l'avoir embrassée. Il rentra chez lui, mit la coiffe dans son armoire et trouva à sa place, le lendemain matin, une tête de mort. Il en fut effrayé, alla à confesse, et le curé lui dit qu'il fallait, le soir même, porter le crâne au cimetière, où il redeviendrait coiffe, qu'il replacerait sur la tête de la morte. Il lui recommanda aussi de prendre avec lui un enfant à la mamelle. Il se rendit au cimetière, revit les trois mortes et restitua la coiffe. Les trois femmes disparurent en lui disant que, sans l'enfant, elles l'auraient enlevé de dessus la terre.

Dans la seconde tradition recueillie par Mme de Cerny, à Saint-Suliac, c'est-à-dire près de Saint-Malo, et qui porte le titre de : La jeune fille du cimetière, trois jeunes filles, revenant seules d'une veillée d'hiver, passaient par le cimetière de leur paroisse, pour éviter une mare qui rendait la route difficile. C'était pendant les Avents, époque, dit le récit, où les coqs affolent et chantent sans souci de l'heure. Elles aperçurent une fille inconnue, agenouillée et priant sur une tombe. Le lendemain, elles la revirent encore à la même place et dans la même posture. Elles adressent la parole à l'inconnue, qui ne répond pas. La troisième nuit, une des trois jeunes filles va pour enlever sa coiffe à l'apparition, malgré les efforts que font pour la retenir ses compagnes, qui avaient cru apercevoir une tête de mort sous la coiffe. Elle emporte chez elle la coiffe de l'inconnue, la jette dans un coin, se couche et dort tranquille.

Le lendemain, à minuit, elle entend crier à son oreille :

— Rends-moi ma coiffe ! rends-moi ma coiffe ! et cela jusqu'à l'aurore.

La nuit suivante, elle prie une de ses amies de venir coucher avec elle, et, toute la nuit, l'amie entend aussi crier : « Rends-moi ma coiffe ! rends-moi ma coiffe !... »

La troisième nuit, la jeune fille couche hors de sa maison, chez une amie, et là encore, la même voix plaintive se fait entendre. Alors, elle va à confesse, et son confesseur lui ordonne d'aller reporter la coiffe à celle à qui elle a été enlevée, dans le cimetière.

Elle y va ; mais, le lendemain, on la trouva morte, dans le cimetière.

Comparez encore *Le drap mortuaire*, p. 303 du recueil de M. Sébillot, *Contes populaires de la Haute-Bretagne*.

Comme on le voit, la tradition du drap mortuaire ou du suaire, qui a aussi fourni à Goethe le sujet d'une de ses ballades les plus fantastiques, est très répandue en Bretagne. (Luzel)

LE BOSSU ET SES DEUX FRÈRES

Il était une fois un roi qui avait trois fils, dont deux étaient de beaux garçons, de belle prestance, et le troisième était bossu et se nommait Alain³². Celui-ci n'était pas aimé de son père, qui l'avait relégué à la cuisine avec les marmitons, pendant que les deux aînés mangeaient avec lui à sa table et l'accompagnaient partout.

Un jour, le vieux roi fit venir ses trois fils et leur parla ainsi :

— Voici que je me fais vieux, mes enfants, et je veux passer le reste des jours que j'ai à vivre dans la paix et la tranquillité. Je désire céder ma couronne, avec l'administration du royaume, à celui de vous trois qui m'apportera la plus belle pièce de toile. Mettez-vous donc en route, voyagez au loin et soyez de retour, dans un an et un jour.

Les trois frères partirent là-dessus, par trois routes différentes. Les deux aînés avaient chacun un beau cheval pour les porter, et de l'or et de l'argent plein leurs poches. Ils se rendirent d'abord chez leurs maîtresses, pour prendre congé d'elles. Mais ils s'y oublièrent et menèrent joyeuse vie, pendant que dura leur argent.

Le bossu, qui n'avait reçu qu'une pièce de six francs de son père, et pas de cheval, marcha et marcha, plein de courage. Quand il avait faim, il grignotait une croûte de pain, cueillait des noisettes, de l'airelle et des mûres sauvages aux buissons de la route, et buvait, dans le creux de sa main, aux sources du chemin. Un jour, en traversant une grande lande, il entendit une voix claire et fraîche qui chantait une vieille chanson. Il s'arrêta pour l'écouter et dit :

— Il faut que je voie qui chante de la sorte !

Et il se dirigea vers la voix.

Il ne tarda pas à rencontrer une jeune fille d'une grande beauté, qui le salua ainsi :

— Bonjour, Alain, fils cadet du roi de France !

— Vous me connaissez donc ? lui demanda le prince, étonné.

— Oui, je vous connais et je sais même où vous allez et ce que vous cherchez : votre père vous a dit, à vous et à vos deux frères, qu'il cédera sa couronne avec

³² Les frères, dans nos contes populaires, sont ordinairement au nombre de trois ; souvent aussi ils sont plus nombreux, et il s'y mêle parfois une sœur. C'est toujours le cadet, ou le bossu, qui mène à bonne fin les entreprises où ses aînés ont échoué.

son royaume à celui de vous trois qui lui rapportera la plus belle pièce de toile, et vous vous êtes mis en route tous les trois à la recherche de la belle toile ; n'est-ce pas vrai ?

— C'est bien vrai, répondit Alain, de plus en plus étonné.

— Eh bien ! vos deux frères sont allés voir leurs maîtresses, et ils mènent joyeuse vie avec elles, sans se soucier de la recherche des belles toiles. Vous, qui n'avez pas de maîtresse, vous vous êtes mis résolument en route et vous méritez de réussir. Venez avec moi à mon château et je vous conseillerai.

Alain la suivit jusqu'à ce qu'elle appelait son château, et qui n'était qu'une misérable hutte de terre et d'argile. Il y resta quelque temps avec elle, et, avant son départ, elle lui remit une petite boîte, pas plus grande que le poing, et lui dit :

— Le moment est arrivé de vous en retourner chez vous ; prenez cette boîte et présentez-vous avec confiance devant votre père.

Alain s'en retourna avec sa boîte.

Quand il arriva dans la cour du palais paternel, il remarqua ses deux frères aux fenêtres, tout joyeux et contents d'eux-mêmes. Ils étaient revenus avec leurs chevaux chargés de belles pièces de toile.

— Voici Alain qui arrive aussi ! s'écrièrent-ils ; il revient sans la moindre pièce de toile, aussi laid et misérable qu'il est parti, et n'ayant même pas perdu sa bosse en route !

Les deux frères aînés étalèrent alors leurs toiles sous les yeux de leur père. Elles étaient fort belles et de grand prix.

— Et toi, Alain, tu refuses donc de concourir, puisque tu n'apportes rien ? lui dit le roi.

Alain tira alors sa boîte de sa poche et la présenta à son père, en lui disant :

— Prenez cette boîte, mon père, et ouvrez-la.

Le vieux roi prit la boîte, l'ouvrit, et aussitôt il en sortit un bout de toile blanche, douce au toucher, moelleuse et luisante comme la soie. Et il en sortit ainsi, pendant une heure au moins, si bien que la boîte paraissait inépuisable.

— C'est Alain qui l'emporte ! dit alors le roi ; à lui ma couronne.

— Il y a de la sorcellerie là-dessous, s'écrièrent les deux aînés, fort mécontents, et il faut faire trois épreuves.

— Je le veux bien, répondit le roi, à qui il déplaisait aussi de laisser sa couronne à un bossu.

— Faites-nous connaître la seconde épreuve.

— Eh ! bien, à qui m'amènera le plus beau cheval.

Et les trois frères se remirent en route, chacun de son côté. Les deux aînés se rendirent, comme devant, chez leurs maîtresses, et le bossu prit encore le chemin

de la lande où il avait rencontré la belle jeune fille, qui lui avait valu sa première victoire. Quand il y arriva, après beaucoup de mal, il entendit la même voix qui chantait sa chanson.

— Bien ! se dit-il, rassuré et plein d'espoir. Et il se hâta de se rendre à la maison d'argile de la belle chanteuse.

— Bonjour, dit-il en entrant ; je viens encore vous voir.

— Bonjour, fils cadet du roi, répondit la jeune fille ; je sais pourquoi vous revenez ! Vos frères, battus à la première épreuve, ont demandé qu'il en soit fait trois, et la seconde consiste à amener à votre père le plus beau cheval.

— C'est vrai ; mais comment me procurer un beau cheval, sans argent ?

— Vous avez bien pu avoir la plus belle toile sans argent ; pourquoi ne pourriez-vous pas avoir également le plus beau cheval, sans argent ? Restez ici avec moi, jusqu'à ce que le moment soit venu de vous en retourner, et ne vous inquiétez de rien.

Alain se rassura et resta avec la jeune fille. Quand le temps fut venu, celle-ci lui remit encore une boîte, en lui recommandant bien de ne l'ouvrir que quand il serait dans la cour du palais de son père.

Il partit. Mais il n'alla pas loin, sans succomber à la curiosité. Il ouvrit sa boîte, pour voir ce qu'elle renfermait, et aussitôt il en sortit un beau cheval, prompt comme l'éclair, et qui disparut en un instant. Et voilà notre garçon de pleurer. Que faire, à présent ? il se résolut à retourner vers la jeune fille, puisqu'il n'était pas encore éloigné de sa demeure, et à lui conter sa mésaventure. Sa protectrice lui remit une seconde boîte et lui recommanda de nouveau de ne l'ouvrir que quand il serait dans la cour du palais de son père, et en la tenant entre ses jambes.

Cette fois, il ne l'ouvrit pas. Quand il arriva dans la cour du palais, ses frères y étaient déjà depuis quelque temps, et chacun d'eux avait un cheval magnifique, dont il était tout fier. Quand ils virent arriver Alain :

— Ah ! voilà enfin le bossu ! s'écrièrent-ils ; mais il n'a pas de cheval !

— J'ai encore une boîte, comme l'autre fois, répondit Alain, en tirant sa boîte de sa poche.

— Et c'est là-dedans qu'est ton beau cheval, sans doute ?

— Peut-être bien.

— Ouvre donc, que nous voyions ta souris.

Alain mit sa boîte entre ses jambes, l'ouvrit, et aussitôt il se trouva en selle sur un cheval superbe, avec une bride d'or en tête, fougueux et ardent, et faisant jaillir des étincelles de ses quatre pieds, de ses naseaux et de ses yeux.

— C'est encore Alain qui l'emporte ! s'écria le vieux roi, saisi d'étonnement.

Et sa victoire était, en effet, si éclatante, que ses frères ne songèrent pas à la contester. Mais ils s'écrièrent avec dépit :

— A la troisième épreuve ! Quelle sera-t-elle, père ?

— Eh bien ! dit le roi, à qui m'amènera, à présent, la plus belle princesse.

Et les trois frères de se remettre en route, sur-le-champ. Les deux aînés se rendirent encore auprès de leurs maîtresses, et Alain retourna auprès de sa mystérieuse protectrice de la grande lande.

— Bonjour, jeune fils du roi, lui dit-elle, en le voyant revenir : votre père vous a dit que sa couronne sera à celui de ses trois fils qui lui amènera la plus belle princesse.

— Oui, et moi qui ne connais aucune princesse.

— Peu importe ; restez encore avec moi, jusqu'à ce que le temps soit venu de vous présenter devant votre père, et ayez confiance en moi.

Alain resta encore avec sa protectrice, et, quand le temps fut venu, elle lui dit :

— Voici une poule, avec un linge sur le dos ; retournez-vous-en avec elle chez votre père, et prenez bien garde de perdre la poule et le linge aussi.

— Mais je n'aurai donc pas de princesse.

— Partez avec votre poule, et fiez-vous à moi pour le reste.

Alain partit avec sa poule. Mais, comme il traversait un bois sombre, elle lui échappa, et il se mit à pleurer. Deux princesses, dont l'une plus belle que l'autre, se trouvèrent soudain à côté de lui.

— Qu'avez-vous à pleurer de la sorte ? lui demanda l'une d'elles.

— J'ai perdu ma poule !...

— S'il n'y a que cela, vous pouvez vous consoler, je vous la retrouverai.

Et, en effet, la poule revint bientôt, à un signe de la princesse, et elle avait toujours son linge sur le dos. La plus belle des deux princesses la toucha du bout d'une baguette blanche, qu'elle avait à la main, et elle se métamorphosa aussitôt en un beau carrosse doré et attelé de six chevaux superbes. Alain, lui-même, vit disparaître subitement sa bosse, au toucher de la baguette, et se trouva être un très beau jeune homme, avec de magnifiques habits de prince et assis dans le carrosse, à côté de la moins belle des deux princesses. L'autre, la plus belle, était assise sur le siège du cocher, tenant les rênes et dirigeant le char. Ils se rendirent dans cet accoutrement au palais du roi.

Les deux aînés y étaient déjà arrivés, et ils attendaient le bossu, aux fenêtres, ayant chacun à côté de soi une belle princesse, dont il était tout fier.

Quand Alain entra dans la cour, avec son carrosse tout resplendissant de lumière et ses deux compagnes, ce fut comme si le soleil venait lui-même d'y faire

irruption, sur son char. Les deux frères aînés et leurs princesses, éblouis de tant de lumière et de beauté, et crevant de dépit de voir dans quel attirail revenait leur cadet, se cachèrent les yeux avec leurs mains. Le vieux roi, souffrant et morose auparavant, se sentit tout ragailardi, et descendit lestement dans la cour, pour recevoir Alain et sa société.

—A toi ma couronne et mon royaume, mon fils Alain! s'écria-t-il.

Puis, il présenta la main aux princesses, pour les aider à descendre, et les conduisit dans le palais. Les deux princes aînés et leurs princesses allèrent se cacher, de honte et de dépit.

Cependant, il leur fallut assister à un grand festin que fit préparer le roi, et auquel il invita toute la cour et les grands du royaume.

Pendant le repas, la belle princesse d'Alain mettait dans son tablier un morceau de tous les plats que l'on servait; ce que voyant les princesses de ses frères, elles voulurent l'imiter. Quand on se leva de table, elle dit qu'elle voulait faire son petit cadeau à tous les convives, et même aux domestiques. Et plongeant sa main droite dans son tablier que, de sa gauche, elle tenait relevé sur sa poitrine, elle en retirait à chaque fois des bagues d'or, des perles, des diamants, des fleurs, et les distribuait libéralement, à l'étonnement et à la grande satisfaction de chacun.

Les deux autres princesses voulurent l'imiter encore en cela. Mais, hélas! au lieu de bagues d'or, de perles, de diamants et de belles fleurs parfumées, elles ne retiraient de leurs tabliers que ce qu'elles y avaient mis, c'est-à-dire de la viande, des saucisses, des boudins et autres mangeailles semblables. Leurs belles robes étaient toutes souillées par la graisse et les sauces qui en découlaient. Accueillies par des éclats de rire universels, les chiens et les chats les poursuivirent, et mirent leurs vêtements en lambeaux. Elles s'enfuirent avec leurs amants, tout couverts de confusion et furieux, et ne reparurent plus.

On célébra ensuite les noces d'Alain et de sa belle princesse, et les fêtes, les jeux et les festins durèrent un mois entier.

CONTÉ PAR MARGUERITE PHILIPPE

— 21 JUILLET 1871

CENDRILLON

Il y avait une fois, il y aura un jour,
c'est le commencement de tous les contes.

Il y avait une fois un roi qui avait trois filles. Les deux aînées lui plaisaient plus que la cadette, et il leur achetait toutes sortes de parures et de beaux vêtements, et faisait tout ce qu'elles désiraient. C'était tous les jours des fêtes, des bals et des parties de plaisir. Et pendant ce temps là, leur cadette restait à la maison et n'avait d'autres vêtements que ce dont ne voulaient pas ses sœurs aînées. Elle restait toujours à la cuisine, avec les domestiques, et s'asseyait sur un escabeau, un coin du foyer, pour les écouter chanter des chansons et conter des contes. Aussi ses sœurs l'avaient-elles surnommée Luduennik c'est-à-dire Cendrillon, et ne faisaient aucun cas d'elle.

Le vieux roi aimait beaucoup la chasse. Un jour, il s'égara dans une forêt. Il marcha tant et tant par le bois, qu'il finit par se trouver près d'un vieux château qu'il n'avait jamais encore vu. Il frappa à la porte, pour demander à loger, pour la nuit, et être remis, le lendemain, sur le bon chemin pour s'en retourner chez lui. La porte s'ouvrit, et il se trouva en présence d'un énorme loup gris. Il recula d'effroi, et voulut fuir. Mais le loup gris lui dit :

— N'ayez pas peur, roi de France ; entrez dans mon château, pour passer la nuit, car j'ai à vous parler, et demain, on vous remettra sur le bon chemin pour vous en retourner chez vous.

Le roi entra, bien que peu rassuré.

Rien ne manquait dans ce château. Il soupa avec deux loups, à table comme des hommes, puis, on le conduisit à une belle chambre où il y avait un excellent lit de plume.

Le lendemain matin, quand il descendit de sa chambre, les deux loups l'attendaient, près d'une table magnifiquement servie. Après qu'on eût mangé et bu, un des deux loups (ils étaient frères) dit au roi :

— Or ça, roi de France, parlons maintenant d'affaires. Je sais que vous avez trois filles, et il faut qu'une d'elles consente à m'épouser, ou il n'y a que la mort pour vous, bien plus, mon frère et moi et les nôtres nous mettrons tout votre

royaume à feu et à sang. Demandez d'abord à votre fille aînée si elle consent à me prendre pour époux, et venez demain me rapporter sa réponse.

Voilà le vieux roi bien embarrassé et bien inquiet.

— Je ferai la proposition à ma fille aînée, répondit-il en tremblant.

Les deux loups le remirent alors sur le bon chemin pour s'en retourner chez lui et le quittèrent en lui recommandant bien de ne pas manquer de revenir le lendemain.

— Hélas se disait-il, tout en marchant, jamais ma fille aînée ne voudra prendre un loup pour époux ; je suis un homme perdu.

Et il était accablé de douleur.

En arrivant à son palais, il vit d'abord Cendrillon qui l'attendait à la porte de la cour, toute triste et les yeux tout rouges d'avoir pleuré, dans la crainte qu'il ne fût arrivé malheur à son père.

Dès qu'elle l'aperçut, elle courut à lui, pour l'embrasser. Mais le roi ne fit pas attention à elle et il se rendit sur-le-champ auprès de ses deux filles aînées. Celles-ci étaient tout occupées à se parer et à se mirer.

— Où donc êtes-vous resté passer la nuit, père ? lui demandèrent-elles, assez indifféremment.

— Hélas ! mes pauvres enfants, si vous saviez ce qui m'est arrivé !

— Quoi donc ? Dites-nous, vite.

— Je me suis égaré dans la forêt, et j'ai passé la nuit dans un vieux château habité par deux loups.

— Deux loups, père ? Vous plaisantez, sans doute, ou vous avez rêvé cela. Et que vous ont-ils donc dit, ces loups ?

— Ce qu'ils m'ont dit ?... Rien de bon, mes pauvres enfants.

— Mais encore, faites-nous reconnaître ce qu'ils vous ont dit.

— Un d'eux, mes pauvres enfants, m'a dit qu'il lui faudra obtenir une de mes trois filles pour épouse, ou il n'y a que la mort pour moi, et de plus, ils mettront tout mon royaume à feu et à sang. Le voulez-vous prendre pour époux, ma fille aînée ?

— Il faut que vous ayez perdu la tête, mon père, pour me faire pareille demande, lui répondit sa fille aînée ; moi prendre un loup pour époux, quand il y a tant de princes jeunes et beaux qui me font la cour ?...

— Mais, ma fille, s'il me fait mourir, et s'il met tout le royaume à feu et à sang, comme il a promis de le faire ?...

— Et que m'importe, après tout ? Pour moi, je ne serai jamais la femme d'un loup.

Et le vieux roi s'en alla, là-dessus, tout triste et soucieux.

Le lendemain, il retourna au château de la forêt, comme on le lui avait recommandé.

— Eh! bien, lui demanda le grand loup gris, que vous a répondu votre fille aînée?

— Hélas! elle m'a répondu qu'il faut que j'aie perdu la tête, pour oser lui faire une proposition semblable.

— Ah! elle vous a répondu cela? C'est bien. Retournez chez vous, et demandez à votre seconde fille si elle veut me prendre pour époux.

Et le vieux roi s'en retourna encore, le cœur plein de tristesse et de douleur, et il adressa la même demande à sa seconde fille.

— Comment, vieil imbécile, lui répondit celui-ci, pouvez-vous me faire une pareille demande. Je ne suis pas faite pour être la femme d'un loup, je pense bien!

Et elle tourna le dos à son père, pour aller se mirer.

Le lendemain, le vieux roi retourna au château de la forêt, la mort dans l'âme.

— Que vous a répondu votre seconde fille? lui demanda le loup gris.

— Comme sa sœur aînée, répondit le père.

— C'est bien. Retournez chez vous et demandez maintenant à votre fille cadette si elle consent à me prendre pour époux.

Et le vieux roi retourna encore à la maison. Hélas! c'en est fait de moi, se disait-il en lui-même.

Il fit appeler dans sa chambre sa fille cadette Cendrillon, qui, comme d'ordinaire, était à la cuisine, avec les domestiques, et il lui dit :

— Voudriez-vous prendre un loup pour époux, ma fille?

— Oh, Dieu! prendre un loup pour époux, mon père?... répondit la pauvre fille, tout interdite.

— Oui, ma fille chérie, car voici ce qui m'est arrivé: le jour où je me suis égaré dans la forêt, j'ai passé la nuit dans un vieux château où je n'ai trouvé pour habitants que deux énormes loups, dont l'un m'a dit qu'il lui faudrait avoir une de mes filles pour épouse, ou il n'y avait que la mort pour moi, et que, de plus, il mettrait tout mon royaume à feu et à sang. J'en ai d'abord parlé à vos deux sœurs aînées, et toutes les deux m'ont répondu que, quoi qu'il pût arriver, jamais elles ne prendraient un loup pour époux. Je n'ai donc d'espoir qu'en vous à présent, ma fille chérie.

— Eh! bien, mon père, répondit Cendrillon, s'il en est ainsi, dites au loup que je le prendrai pour époux.

Et, le lendemain, le vieux roi retourna pour la troisième fois au château de la forêt; et il n'était plus triste, cette fois.

— Eh! bien, que vous a répondu votre fille cadette? lui demanda le loup gris.

— Elle a répondu qu'elle vous épousera, quand vous voudrez.

— C'est bien. Il faut alors célébrer la noce, sans perdre de temps.

Et la noce eut lieu, huit jours après. Et il y eut de grands festins, de belles fêtes et beaucoup d'invités. Le nouveau marié et son frère étaient à table en loup — ce qui étonna tout le monde — et les sœurs de Cendrillon riaient et plaisantaient sur cette union singulière.

Quand les festins et les fêtes eurent pris fin, le nouveau marié et son frère firent leurs adieux à la société et retournèrent ensuite à leur château, en emmenant avec eux la jeune épouse.

Cendrillon était heureuse avec son mari, et tout ce qu'elle désirait, elle l'obtenait aussitôt. Au bout de deux ou trois mois, le loup gris lui dit un jour :

— La noce de votre sœur aînée aura lieu demain. Vous y irez, et mon frère et moi nous resterons ici. Voici un anneau d'or pour mettre à votre doigt, et vous ne verrez pas son pareil à la fête. Quand vous sentirez qu'il vous piquera légèrement le doigt, vous reviendrez à la maison aussitôt, quelle que soit l'heure, et quelques efforts que l'on fasse pour vous retenir.

Le lendemain, Cendrillon se rendit donc à la noce de sa sœur, dans un beau carrosse tout doré, et magnifiquement parée.

Tout le monde fut ébloui par sa beauté et la richesse et l'éclat de ses vêtements et de ses parures.

— Voyez donc la femme du loup! disaient ses deux sœurs, avec dépit et jalousie, car nulle autre ne pouvait rivaliser avec elle de beauté ou de toilette. On l'accablait de questions de tous côtés: si son mari se portait bien, pourquoi il n'était pas venu à la noce, s'il se couchait en loup, si elle était heureuse avec lui, et autres semblables.

Après le festin, il y eut des danses et des jeux de toute sorte, et Cendrillon y prit part et s'amusa beaucoup. Vers minuit, elle sentit sa bague qui lui piquait le doigt, légèrement. Et elle dit alors :

— Il faut que je m'en retourne immédiatement à la maison, mon mari m'attend.

— Déjà? Restez encore un moment, lui dirent ses sœurs et ceux qui l'entouraient et la pressaient de questions; amusez-vous, pendant que vous y êtes, vous aurez toujours assez de la société de votre loup.

Et elle resta encore un peu. Mais sa bague la piqua plus fort, et elle se leva, sortit de la salle du bal, monta dans son carrosse et partit.

Quand elle arriva au château, elle trouva son mari étendu sur le dos, au milieu de la cour, et près de mourir.

— Ô mon époux chéri, que vous est-il donc arrivé? s'écria-t-elle.

— Hélas! lui répondit le loup, vous n'êtes pas revenue à la maison, aussitôt que vous avez senti votre bague vous piquer le doigt, et voilà d'où vient mon mal.

Elle se jeta sur lui et l'embrassa et l'arrosa de ses larmes, et le loup se releva alors, soulagé, et rentra avec elle dans le château.

Environ deux ou trois mois plus tard, le loup gris dit à encore à sa femme :

— Votre seconde sœur se marie demain. Vous irez encore à la noce ; mais prenez bien garde d'y rester trop tard, comme l'autre fois, et de ne pas revenir à la maison, aussitôt que vous sentirez votre bague vous piquer le doigt, autrement vous ne me reverrez plus.

— Oh! répondit-elle, cette fois, je reviendrai à la maison, à la moindre piqûre que je sentirai au doigt.

Et elle monta dans son beau carrosse doré plus parée et plus belle encore que la première fois, et partit. On ne parlait partout que d'elle et de son mari, à la noce. Elle était enceinte, et ses sœurs et toutes celles qui la jalouaient lui disaient :

— Jésus, ne craignez-vous pas de donner le jour à un louveteau?

— Dieu seul le sait, répondait-elle, et il arrivera ce qu'il voudra.

Il y eut encore de la musique, des danses et des jeux de toute sorte, après souper, et l'on s'amusait beaucoup. Vers minuit, Cendrillon sentit sa bague qui lui piquait légèrement.

— Oui, pensa-t-elle, il est temps que je m'en aille, car, cette fois, je ne veux pas arriver trop tard.

Mais elle était si bien entourée et on lui adressait tant de questions sur son mari, on vantait tant sa beauté et ses diamants et ses parures, qu'elle s'oublia encore et même plus tard que la première fois.

Quand elle revint au château, elle trouva encore son loup étendu sur le dos dans la cour, les yeux fermés, la bouche ouverte et ne donnant plus aucun signe de vie. Elle se jeta sur lui, le pressa sur son cœur, l'arrosa de ses larmes, en s'écriant :

— Ô mon pauvre mari, je me suis encore oubliée et je m'en repens sincèrement...

Et elle pleurait à chaudes larmes et le pressait sur son cœur, mais il ne parlait

ni ne bougeait, malgré tout ; il était raide et froid, comme un véritable cadavre. Elle le prit dans ses bras, le porta dans la maison, le déposa sur la pierre du foyer, et alluma un bon feu dans l'âtre. Puis elle le frictionna tant et si bien qu'il remua un peu, puis entrouvrit les yeux et la regarda avec tendresse. Un moment après, il parla de la sorte :

— Hélas ! Vous n'avez pas encore obéi à l'avertissement de la bague et vous êtes revenu trop tard à la maison. A présent, il me faut vous quitter, et vous ne me reverrez plus. Je n'avais plus longtemps à rester sous cette forme de loup : dès que vous m'auriez donné un enfant, j'aurais recouvré ma forme première, celle d'un beau prince, comme je l'étais auparavant. A présent, je vais habiter sur la montagne de cristal, par delà la mer bleue et la mer rouge, et vous ne me reverrez plus, à moins d'avoir usé en me cherchant une paire de sabots de fer et une autre paire de sabots d'acier.

Et il jeta sa peau de loup à terre, et s'en alla, sous la forme d'un beau prince. Son frère le suivit.

La pauvre Cendrillon était désolée, et elle pleurait et criait :

— Oh ! restez, restez, ou emmenez-moi avec vous !...

Mais, voyant qu'il ne l'écoutait pas, elle courut après lui, en disant :

— En quelque lieu que vous alliez, je vous suivrai, fût-ce jusqu'au bout du monde !

— Ne me suivez pas, lui cria-t-il.

Mais elle ne l'écouta pas, et se mit à courir après lui. Il lui jeta une boule d'or, pour l'attarder, pensant qu'elle la ramasserait. Cendrillon ramassa la boule d'or, la mit dans sa poche, puis continua de courir après le fugitif. Celui-ci laissa tomber une seconde boule d'or, puis une troisième, qu'elle ramassa également, sans cesser de courir. Elle courait mieux que lui, de sorte que, la sentant sur ses talons, au moment où elle allait l'atteindre, il se détourna et lui envoya un coup de poing en pleine figure. Le sang coula en abondance, et trois gouttes en jaillirent sur la chemise blanche du prince, qui reprit sa course, de plus belle. Hélas ! la pauvre Cendrillon ne pouvait plus le suivre, ce que voyant, elle lui cria :

— Je demande que personne ne puisse effacer ces trois gouttes de sang sur votre chemise, jusqu'à ce que j'arrive pour les enlever moi-même.

Le prince continua sa course, et Cendrillon, qui s'était assise au bord du chemin, dit, quand son nez eut cessé de saigner :

— N'importe, je ne cesserai de marcher, ni le jour ni la nuit, que lorsque je l'aurai retrouvé, dussé-je aller jusqu'au bout du monde.

Alors, elle se fit faire une paire de chaussures de fer, puis une autre paire

d'acier, s'habilla en simple paysanne, prit un bâton à la main, et se remit en route, avec courage.

Elle marcha, marcha, nuit et jour ; elle alla loin, bien loin, plus loin encore... Partout elle demandait des nouvelles de la montagne de cristal, située par-delà la mer bleue et la mer rouge, et personne n'en avait connaissance. Voilà sa paire de sabots de fer usée. Elle chausse alors ses sabots d'acier, et se remet à marcher de plus belle... Bref, elle marcha tant et tant, allant toujours devant elle, à la grâce de Dieu, que ses sabots d'acier étaient aussi presque usés, quand elle arriva au bord de la mer. Elle vit là, à l'angle de deux rochers, une hutte de l'apparence la plus misérable. Elle s'en approcha, poussa la porte, qui céda facilement, et aperçut à l'intérieur une petite vieille femme, vieille comme la terre, et dont les dents étaient longues comme celles d'un râteau.

— Bonjour, grand'mère, lui dit-elle.

— Bonjour, mon enfant ; que cherchez-vous par ici ? répondit la vieille.

— Hélas ! grand'mère, je cherche mon époux, qui m'a quittée, et s'est retiré sur la montagne de cristal, par-delà la mer bleue et la mer rouge.

— Et vous avez fait beaucoup de chemin et souffert beaucoup pour venir jusqu'ici, ma pauvre enfant.

— Oh ! oui, mon Dieu, beaucoup de chemin et beaucoup de mal !... et peut-être encore en pure perte. J'ai déjà usé une paire de sabots de fer, et les sabots d'acier que j'ai aux pieds sont aussi presque usés... Pouvez-vous me dire, grand'mère, si j'approche enfin de la montagne de cristal ?

— Vous êtes sur la bonne route, mon enfant, mais il nous faudra encore beaucoup marcher et souffrir avant d'y arriver.

— Au nom de Dieu, venez-moi en aide, grand'mère.

— Vous m'intéressez, mon enfant, et je veux faire quelque chose pour vous. Je vais appeler mon fils, qui vous fera passer la mer bleue et la mer rouge, et vous mettra, en peu de temps, au pied de la montagne de cristal.

Elle poussa alors un cri perçant, et, un instant après, Cendrillon vit venir vers elle, à tire-d'aile, un oiseau énorme qui criait : ouk ! ouk ! — c'était un aigle. Il descendit aux pieds de la vieille, et lui demanda :

— Pourquoi m'appellez-vous, mère ?

— Pour faire passer la mer bleue et la mer rouge à cette enfant et la déposer au pied de la montagne de cristal.

— C'est bien, répondit l'aigle ; qu'elle monte alors sur mon dos, et nous allons partir.

Cendrillon s'assit sur le dos de l'aigle, et celui-ci s'éleva alors en l'air, bien haut, traversa la mer bleue et la mer rouge et déposa son fardeau au pied de la

montagne de cristal, puis il s'en alla. Mais la montagne était haute et la pente très raide et glissante, et la pauvre Cendrillon ne savait comment s'y prendre pour y monter. Elle aperçut un renard qui jouait avec des boules d'or semblables à celles que lui avait jetées son mari en fuyant, et qu'elle avait encore dans ses poches. Le renard faisait rouler ses boules d'or du haut de la montagne, puis il les venait prendre en bas. Il aperçut Cendrillon et lui demanda ce qu'elle cherchait par là.

Cendrillon lui conta son histoire.

— Ah! oui, répondit-il, vous êtes Cendrillon, sans doute? Votre mari doit se marier demain avec la fille du maître du beau château qui est sur le sommet de la montagne de cristal.

— Mon Dieu, que me dites-vous là? s'écria la pauvre fille. Je voudrais bien pouvoir lui parler. Mais comment gravir cette montagne?

— Tenez bien ma queue avec nos deux mains, lui dit le renard, et je vous ferai monter jusqu'au sommet de la montagne.

Cendrillon prit à deux mains la queue du renard, et put monter ainsi jusqu'au sommet de la montagne. Le renard lui montra le château où se trouvait son mari, et retourna ensuite à ses boules d'or.

Comme Cendrillon se dirigeait vers le château, elle aperçut des lavandières qui lavaient du linge sur un étang. Elle s'arrêta un moment à les regarder. Une d'elles tenait la chemise sur laquelle il y avait trois taches de sang, et elle faisait de vains efforts pour les effacer. Voyant que c'était peine perdue, elle dit à sa voisine :

— Voici une chemise fine qui a trois taches de sang que je ne puis venir à bout d'enlever; et pourtant le Seigneur veut mettre cette chemise, demain, pour aller se marier à l'église.

Cendrillon entendit ces paroles, et, s'étant approchée de la lavandière, elle reconnut la chemise de son mari, et dit :

— Si vous voulez me confier la chemise, un instant, je crois que je viendrai à bout d'enlever les trois taches.

La lavandière lui donna la chemise, elle cracha sur les trois taches de sang, frotta, trempa la chemise dans l'eau, et les taches disparurent facilement.

Pour reconnaître ce service, la lavandière invita Cendrillon à venir avec elle au château, où on lui trouverait de l'occupation tout le temps que dureraient la noce et les fêtes.

Le lendemain, au moment où le cortège se rendait à l'église, Cendrillon se trouva sur son passage, et près d'elle on remarquait une belle boule d'or posée sur une serviette blanche étendue sur le gazon. La jeune fiancée vit la boule, en

passant l'admira et témoigna du désir de la posséder. Elle envoya sa femme de chambre pour la lui acheter.

— Combien voulez-vous me vendre votre boule d'or ? demanda-t-elle à Cendrillon ; ma maîtresse a envie de l'avoir.

— Dites à votre maîtresse que je ne donnerai ma boule d'or ni pour de l'argent ni pour de l'or.

— Ma maîtresse a pourtant bonne envie de l'avoir.

— Eh ! bien, dites-lui que si elle veut me laisser coucher cette nuit avec son mari, elle l'aura, mais pour rien autre chose au monde.

— Que dites-vous là ? Jamais elle ne voudra consentir à cela.

— Alors, elle n'aura pas ma boule d'or ; mais allez lui rapporter ma réponse.

La femme de chambre retourna auprès de sa maîtresse, et lui dit :

— Si vous saviez, maîtresse, ce que demande cette fille pour sa boule d'or !...

— Combien en demande-t-elle ?

— Combien ?... Elle ne demande ni argent ni or.

— Quoi donc ?

— Il lui faudra, dit-elle, coucher cette nuit avec votre mari, ou vous n'aurez pas sa boule d'or.

— Coucher avec mon mari, la première nuit de nos noces ? Voyez donc quelle effronterie !

— Elle est bien décidée à ne pas donner sa boule à moins.

— Il me la faut pourtant, coûte que coûte. Je donnerai un narcotique à mon mari, avant qu'il aille se coucher, de façon à le faire dormir profondément, toute la nuit, et il n'y aura pas de mal. Allez dire à cette fille que j'accepte, et apportez-moi la boule.

La femme de chambre retourna vers Cendrillon et lui dit :

— Donnez-moi votre boule et m'accompagnez au château ; ma maîtresse accepte vos conditions.

Voilà la princesse en possession de la boule, et heureuse. Pendant le repas du soir elle versa un narcotique dans la coupe de son mari, sans qu'il s'en aperçût, et tôt après, il fut pris d'un sommeil si irrésistible qu'il fallut le conduire à son lit, avant que les danses ne commencent.

Un moment après, Cendrillon fut aussi conduite auprès de lui. Elle se jeta sur lui, dans son lit, et l'embrassa, en pleurant de joie et en disant :

— Je vous ai donc retrouvé enfin, ô mon époux chéri ! Ah ! si vous saviez au prix de combien de peine et de mal !

Et elle le pressait contre son cœur et arrosait son visage de ses larmes. Mais lui dormait toujours profondément, et rien ne pouvait le réveiller. Si bien que la

pauvre femme passa toute la nuit à pleurer et à se désoler, sans pouvoir arracher ni une parole ni un regard à son mari. Au point du jour, la femme de chambre de la princesse vint lui ouvrir la porte et la faire sortir.

Ce jour-là, après dîner, on alla se promener dans le bois qui entourait le château. Cendrillon avait encore étendu une serviette blanche sur le gazon et placé dessus une seconde boule d'or, et elle se tenait debout auprès, comme si elle voulait la vendre.

La princesse remarqua encore la boule d'or, en passant et envoya de nouveau sa femme de chambre pour l'acheter.

— Combien votre boule d'or, aujourd'hui? demanda la femme de chambre.

— Le même prix que hier, répondit Cendrillon.

La femme de chambre rapporta la réponse à sa maîtresse.

— Eh! bien, dites-lui que j'accepte, et qu'elle vous donne sa boule d'or.

Pendant le repas du soir, le nouveau marié, à qui on avait encore versé du narcotique dans son vin, s'endormit à table et fut couché dans son lit, pendant que l'on dansait et s'amusait dans tout le palais, et, comme la veille, la pauvre Cendrillon passa toute la nuit auprès de lui, à pleurer et à gémir, sans pouvoir le réveiller.

Cependant, le frère du nouveau marié, qui avait sa chambre à côté, entendit les gémissements de la pauvre femme et les paroles suivantes, qui l'étonnèrent beaucoup :

— Ah! si tu savais le mal que j'ai eu à venir jusqu'ici! ... Je t'ai épousé quand tu étais loup et qu'aucune de mes sœurs ne voulait de toi, et maintenant tu me reçois de cette façon?... Ah! que je suis malheureuse!...

Et elle pleurait et se désolait, à fendre l'âme.

Le frère du nouveau marié comprit à ces paroles ce qui se passait, et le lendemain matin, il dit à son frère :

— Cendrillon est ici! Voici deux nuits qu'elle passe dans ta chambre, à pleurer et à se désoler, et toi tu dors comme un rocher, et tu ne l'entends pas, parce que ta femme te verse un narcotique dans ton vin. Mais moi, je l'ai entendue, et sa douleur et ses larmes m'ont vivement ému. Elle passera encore cette nuit dans ta chambre, mais pour la dernière fois. Garde-toi donc bien de boire ce soir le narcotique qui te sera versé dans ton vin, afin de pouvoir rester éveillé; car, si tu t'endors encore, tu ne la reverras plus jamais.

Après le repas du midi, on alla encore, ce jour-là, se promener dans le bois, comme la veille, et Cendrillon était encore là aussi avec sa troisième boule d'or posée sur une serviette blanche, et, pour abrégé, elle la céda à la princesse aux mêmes conditions que les deux premières.

Mais, cette fois, pendant le repas du soir, le nouveau marié ne but pas le narcotique; il le jeta, sans être vu, sous la table. Pourtant, il feignit encore de succomber à un sommeil irrésistible, et il fut encore porté dans sa chambre et couché dans son lit.

Mais il ne dormait pas, cette fois, quand Cendrillon vint l'y rejoindre.

Ils s'embrassèrent avec transport et en pleurant de joie et de bonheur. Puis Cendrillon, raconta à son mari les épisodes de son voyage et toute la peine et tout le mal qu'elle avait souffert avant de le retrouver. Alors, il vit clairement qu'elle l'aimait par-dessus tout au monde, et il fit serment de retourner avec elle dans son pays et de quitter sans regret son autre femme, qui ne l'aimait pas.

Le lendemain matin, on donna de beaux vêtements à Cendrillon, et elle s'habilla en princesse. A dîner, elle s'assit à table près du nouveau marié, qui la présenta à la société comme une de ses proches parentes. Personne ne la connaissait, et tous les regards étaient fixés sur elle.

Vers la fin du repas, on chanta, selon l'habitude, des chansons vieilles ou nouvelles, et on raconta de beaux et rares exploits, quelques plaisanteries assez lestes même, et chacun contribua pour sa part à divertir et à égayer la Société.

— Et vous, mon gendre, ne nous chanterez ou conterez-vous pas quelque chose aussi? demanda le maître du château au nouveau marié.

— Je n'ai pas grand chose à dire, beau-père, répondit-il. Il y a pourtant une chose qui m'embarrasse et je voudrais avoir à ce sujet votre avis et celui des hommes sages et expérimentés qui sont ici. Voici ce que c'est: j'avais un charmant petit coffre, avec une clef d'or dessus. Je perdis mon coffre, et j'en ai fait faire un nouveau. Mais aussitôt que je fus en possession du nouveau coffre, je retrouvai l'ancien, de sorte que je me trouve aujourd'hui avoir deux coffres, charmants tous les deux, mais avec une seule clef. Lequel des deux coffres dois-je garder, beau-père, l'ancien ou le nouveau?

— Respect et honneur toujours à ce qui est ancien, répondit le vieillard; gardez votre vieux coffre, mon gendre, s'il est bon.

— C'est aussi mon avis, beau-père: gardez donc votre fille, car pour moi je retourne dans mon pays avec ma première femme que voici, et qui m'aime par-dessus toute chose au monde puisqu'elle est venue me chercher jusqu'ici.

Puis il se leva de table, au milieu du silence et de l'étonnement général, prit Cendrillon par la main, l'emmena hors de la salle du festin, et ils retournèrent en leur pays.

Les deux loups du vieux château de la forêt étaient princes, fils d'un roi puissant. Ils avaient été obligés de revêtir des peaux de loup, en punition de je ne sais quelle faute.

LES CONTES DE MARAC'HID FULUP

Leur père mourut peu de temps après leur retour au pays, le mari de Cendrillon lui succéda sur le trône, de sorte que Cendrillon devint reine. Ses deux sœurs avaient fait de mauvais mariages, leurs maris les maltrahaient. Comme elle était toujours belle, elle oublia leurs torts à son égard, et les appela auprès d'elle à la cour³³.

COMPTÉ PAR MARGUERITE PHILIPPE
DE PLUZUNET. — 1872

³³ Ce conte a paru dans la collection Les contes de Luzel, *Contes inédits*, tome second, Presses Universitaires de Rennes/Terre de Brume, 1995. Tome second, pp. 117-132. Texte établi et présenté par Françoise Morvan.

LES TROIS FRÈRES OU LE CHAT, LE COQ ET L'ÉCHELLE

Il y avait une fois trois frères, nommés : l'aîné, Yvon, le puîné, Goulven, et le cadet, Guyon. Leur mère était morte, et ils demandèrent à leur père de donner à chacun d'eux la part qui lui revenait dans sa succession, afin d'aller chercher fortune par le monde.

— Je le veux bien, dit le vieillard ; mais vous savez que nous ne sommes pas riches : un chat, un coq et une échelle, voilà tout ce que j'ai à vous donner.

— Eh bien ! que l'on tire la courte paille, répondirent les trois frères, pour voir le lot qui écherra à chacun.

L'on tira la courte paille, et le chat échut à Yvon, le coq à Goulven, et l'échelle à Guyon.

Chacun prit son bien, et ils se disposèrent alors à partir. Leur père les accompagna jusqu'à un carrefour voisin, d'où partaient quatre chemins, en sens opposés, et là ils se firent leurs adieux, puis prirent chacun un chemin, après s'être donné rendez-vous, au même endroit, au bout d'un an et un jour. Le vieillard s'en retourna seul à la maison par le quatrième chemin.

Yvon, à qui était échu le chat, fut conduit par sa route au bord de la mer. Il suivit longtemps le rivage, sans rencontrer aucune habitation. Son compagnon et lui durent vivre, pendant plusieurs jours, de coquillages et principalement de moules et de patèles, que les chats aiment par-dessus tout³⁴. Ils arrivèrent enfin à un moulin, non loin duquel se dressaient les murs et les tours d'un château, au haut de la falaise. Yvon entra dans le moulin, portant son chat sur son bras gauche. Il y vit quatre hommes, en bras de chemise, armés de bâtons et fort occupés à courir après des souris, qui trottaient de tous côtés, pour les empêcher de trouver les sacs et de manger la farine.

— Comme vous vous donnez du mal pour peu de chose ! leur dit-il.

— Comment, pour peu de chose ! Vous ne voyez donc pas que, si nous les laissons faire, ces maudites bêtes mangeraient et le blé et la farine, et nous réduiraient à mourir de faim ?

— Eh bien ! voici un petit animal (et il leur montrait son chat) qui, à lui seul,

³⁴ D'après un dicton populaire, *Ar c'hâz a rofe unan he zaoulagad evit kaout eur Vrinigenn*, c'est-à-dire : Le chat donnerait un de ses yeux pour avoir une coquille de patèle.

en moins d'une heure, ferait plus de besogne que vous quatre, en une année; il vous aura bien vite délivrés de vos souris.

— Ce petit animal-là? Vous plaisantez, sans doute; il n'a pas l'air méchant du tout. Comment l'appellez-vous? (En ce pays-là on n'avait jamais vu de chat.)

— Il se nomme Monseigneur le Chat. Voulez-vous le voir travailler?

— Oui, voyons un peu ce qu'il sait faire.

Yvon lâcha son chat, qui avait faim. Les souris, qui n'avaient pas peur de lui, n'ayant jamais vu de chat, ne se hâtèrent pas de courir à leurs trous, et il en fit un massacre effrayant. Les quatre hommes le regardaient faire, tout étonnés, et, en moins d'une heure, toute l'aire du moulin fut jonchée de souris mortes. Il y en avait des monceaux de tous côtés. Les hommes aux bâtons et le meunier n'en revenaient pas de leur étonnement. Un d'eux courut au château et dit au seigneur :

— Hâtez-vous de venir au moulin, Monseigneur vous y verrez ce que vous n'avez jamais vu de votre vie.

— Quoi donc? demanda le seigneur.

— Il y est arrivé un homme, nous ne savons de quel pays, avec un petit animal, qui a l'air bien doux et qui, en un clin-d'œil, a tué toutes les souris contre lesquelles nous avons tant de mal à défendre votre blé et votre farine.

— Je voudrais bien que cela fût vrai! s'écria le seigneur.

Et il courut au moulin, et, en voyant la besogne du Chat, il resta d'abord saisi d'admiration, la bouche et les yeux grands ouverts. Puis, apercevant sur le bras d'Yvon l'auteur de tout ce carnage, qui, repu et tranquille et les yeux à demi fermés, faisait ronron, comme un rouet que tourne la main d'une filandière, il demanda :

— Et c'est cet animal, à l'air si paisible et si doux, qui a travaillé si vaillamment?

— Oui, Monseigneur, c'est bien lui, répondirent les quatre hommes armés de bâtons.

— Quel trésor qu'un pareil animal! Ah! si je pouvais l'avoir! Voulez-vous me le vendre? demanda-t-il à Yvon.

— Je le veux bien, répondit Yvon, en passant la main sur le dos de son chat.

— Combien en voulez-vous?

— Six cents écus, avec logement pour moi-même et bonne pension dans votre château, car mon ami le Chat ne travaillerait pas bien si je ne restais pas avec lui.

— C'est entendu; topez là.

Et ils se frappèrent dans la main.

Voilà donc Yvon installé dans le château, n'ayant rien à faire, tous les jours, que manger, boire, se promener et aller de temps en temps voir son chat, au moulin. Il était devenu l'ami du seigneur, et aussi de la fille de celui-ci, car il était fort joli garçon. Ses rapports avec la demoiselle devinrent même fort intimes, et il obtenait d'elle tout ce qu'il voulait, de l'or et des diamants. Mais un moment vint où il crut qu'il était prudent de fuir, et il disparut, une nuit, sans rien dire, emmenant avec lui le meilleur cheval de l'écurie du château, pour le porter, lui et tout ce qu'il enlevait au vieux seigneur.

Ne nous inquiétons plus de lui, puisque sa fortune est faite, et voyons, à présent, ce que sont devenus Goulven et son coq.

Après avoir marché longtemps, en poussant toujours plus loin, plus loin, Goulven finit par arriver dans un pays où il n'y avait pas de coqs. Un soir, vers le coucher du soleil, exténué de fatigue, il arriva devant un beau château, et frappa à la porte.

— Que voulez-vous ? lui demanda le portier.

— Être logés pour la nuit, s'il vous plaît, mon petit camarade et moi.

— Entrez, lui dit le portier, vous serez logés, car mon maître est charitable.

Il mangea, à la cuisine, avec les domestiques, puis il alla se coucher à l'écurie, avec les garçons d'écurie et les charretiers, emmenant avec lui son coq.

Dans ce pays-là, il fallait aller chercher le jour, tous les matins ; si bien que, du grenier où il était avec son coq, Goulven entendait la conversation des garçons d'écurie et des charretiers. Ils se disaient :

— Demain matin, nous aurons encore du mal à aller chercher le jour. Graissons bien l'essieu, pour que la charrette roule plus facilement, et qu'elle ne se brise pas encore, comme l'autre jour, car voilà bien des charrettes cassées déjà et bien des chevaux crevés, et le maître n'est pas content et dit que nous le ruinerons.

— Oui, graissons bien l'essieu, avant de nous coucher.

Goulven écoutait, tout étonné de ce qu'il entendait, et, comme le seigneur et les domestiques lui avaient dit, en examinant son coq, qu'ils n'avaient jamais vu d'oiseau pareil, il lui vint l'idée d'en tirer parti, et il cria aux garçons d'écurie et aux charretiers :

— Ne vous donnez pas tant de mal et ne vous inquiétez de rien, mes amis, je me charge de votre besogne.

— Vous vous chargez, vous, d'aller tout seul chercher le jour de demain ?

— Oui, moi et mon compagnon.

— Mais, malheureux, si vous ne l'amenez pas, ou que vous arriviez seulement en retard, le maître vous fera pendre sur-le-champ.

— Laissez-nous faire, vous dis-je, et allez vous coucher tranquillement.

Là-dessus, les garçons d'écurie et les charretiers se couchèrent, sans graisser la charrette ni faire les préparatifs ordinaires.

Le coq chanta, sur le grenier, vers les trois heures du matin.

— Qu'est cela? s'écrièrent les charretiers et les garçons d'écurie, réveillés par ce chant qu'ils ne connaissaient pas.

— Ce n'est rien, répondit Goulven, ne vous dérangez pas; mon camarade dit seulement qu'il va partir pour chercher le jour.

Et ils se rendormirent.

Vers les quatre heures, le coq chanta encore, et ils se réveillèrent de nouveau et crièrent :

— Qu'est-ce? qu'est-ce encore?

— C'est mon camarade qui vous annonce qu'il arrive avec le jour, répondit Goulven; levez-vous et voyez!

Et ils se levèrent et virent qu'en effet le jour était venu, sans qu'ils eussent été le chercher, ce qui les étonna beaucoup. Ils s'empressèrent d'aller en avertir leur maître.

— Si vous saviez, Maître!

— Quoi donc? qu'est-il arrivé, pour que vous veniez m'éveiller, si tôt?

— Vous savez, l'étranger que vous avez logé, cette nuit, avec son petit animal qu'il nomme Coq?

— Eh bien! qu'a-t-il fait?

— Ce qu'il a fait?... Eh bien! ce petit animal, qui a l'air de rien du tout, est plus fort que tous vos chevaux ensemble, et pourrait vous épargner bien des frais et à nous bien du mal. Imaginez-vous qu'il nous a ramené le jour, ce matin, à lui tout seul, sans chevaux ni charrette, pendant que nous dormions tranquillement.

— Ce n'est pas possible, et vous vous moquez de moi!

— Rien n'est plus vrai pourtant, et il ne tient qu'à vous de vous en assurer, en gardant l'homme et son petit animal au château, et en veillant avec nous, la nuit prochaine.

— Eh bien! dites-lui de rester, pour que je voie cela.

Et l'on dit à l'homme au Coq de rester, avec son animal.

Le soir venu, après souper, les domestiques, les garçons d'écurie et les charretiers allèrent se coucher comme d'ordinaire, et Goulven monta encore sur son grenier, avec son Coq, après leur avoir dit qu'ils n'eussent à s'inquiéter de rien et qu'il se chargeait de ramener encore le jour, à son heure.

Vers les trois heures du matin, le seigneur, qui ne s'était pas couché, vint aussi

à l'écurie, pour voir et entendre par lui-même comment les choses se passaient. Le Coq chanta, une première fois, sur le grenier.

— Qu'est-ce que cela ? demanda le seigneur.

— C'est mon camarade qui part pour chercher le jour, répondit Goulven ; ne vous dérangez pas et attendez tranquillement ; il ne tardera pas à revenir.

A quatre heures, le Coq chanta de nouveau.

— Pourquoi le Coq a-t-il chanté ? demanda encore le seigneur.

— C'est qu'il vient d'arriver, nous ramenant le jour, répondit Goulven ; ouvrez la porte et sortez, et vous verrez.

Le seigneur sortit de l'écurie et vit que le jour était en effet venu, tout rose et tout joyeux (on était au mois de mai), sans que ses chevaux et sa charrette bien ferrée fussent allés le chercher. Il était émerveillé et n'en revenait pas de son étonnement. Il appela Goulven, et lui dit :

— Les charrettes qu'on me brise, les chevaux qu'on me crève à aller, chaque matin, chercher le jour, sont une ruine pour moi ; si tu veux me vendre ton petit animal, tu me rendras un grand service ; qu'en demandes-tu ?

— Mille écus, répondit Goulven, et rester avec lui au château, bien nourri, bien vêtu et n'ayant rien autre chose à faire que me promener où je voudrai.

— C'est entendu, dit le seigneur.

Et Goulven vécut alors au château, le plus heureux des hommes, n'ayant rien à faire, tous les jours, que manger, boire, dormir et se promener. Le Coq, de son côté, ne manquait jamais de ramener le jour, à son heure, et l'on était très satisfait de leurs services.

Goulven fit aussi la cour à la fille du seigneur, qui l'avait remarqué, parce qu'il était beau garçon, et ayant agi avec elle comme nous avons vu Yvon le faire plus haut, il s'enfuit aussi, quand il sentit que le moment en était venu, en emportant d'abord les mille écus qu'il avait eus du Coq, puis de beaux cadeaux, qu'il avait reçus de la demoiselle, et qu'il chargea sur le meilleur cheval de l'écurie du seigneur.

Sur les trois frères, en voilà donc deux qui se sont bien tirés d'affaire, l'un, avec son Chat, l'autre, avec son Coq. Voyons, à présent, ce qu'est devenu le troisième, Guyon, l'homme à l'Échelle.

Après avoir marché longtemps, allant toujours droit devant lui, et portant son Échelle sur l'épaule, étant arrivé bien loin de son pays, il se trouva un jour devant un beau château, environné de tous côtés de hautes murailles et de ronces et d'épines. A la fenêtre d'une tour, il remarqua une jeune dame, d'une beauté remarquable. Il s'arrêta à la regarder ; elle lui sourit et ils entrèrent bientôt en conversation. La dame lui apprit que son mari, le maître du château, était ab-

sent. C'était un vilain jaloux, qui la tenait captive, dans cette tour, avec une servante pour toute société, et ne lui permettait de recevoir personne. Elle s'ennuyait beaucoup, dans sa tour, et aurait bien voulu en sortir ; mais le maître avait emporté les clefs et, jusqu'à son retour, il fallait rester sous le verrou. Il devait arriver le lendemain matin.

— Je saurai bien aller jusqu'à vous sans clefs, si vous le permettez, dit Guyon.

— Comment cela, à moins de vous changer en oiseau ? Dans ce château, il n'entre jamais d'autre homme que mon mari, et si quelqu'un parvenait à y entrer, du reste, il n'en sortirait pas en vie.

— Nous verrons bien cela, dit Guyon.

Et il appliqua son Échelle contre la tour. Hélas ! elle était trop courte. Mais la dame et sa servante lui tendirent des rideaux, et il put ainsi arriver jusqu'à elles, à leur grande joie. Il y passa toute la nuit. Le lendemain matin, il partit, de bonne heure, par le même chemin par où il était venu. Comme il avait bien diverti la jeune dame et sa servante, à qui jamais pareille bonne fortune n'était arrivée, elles lui remplirent les poches d'or, de bijoux et de diamants, avant son départ.

Comme Guyon s'en allait tranquillement, emportant son Échelle sur l'épaule, il rencontra le seigneur, qui rentrait et qui lui dit, en passant :

— Vous paraissez bien chargé et bien fatigué, mon brave homme.

— Un peu, répondit-il ; et ils continuèrent leur route, chacun de son côté.

Dès que le seigneur fut rentré au château, sa femme, qui ne savait rien, et qui n'avait jamais vu de près d'autre homme que son mari, s'empressa de lui raconter tout. Et voilà le seigneur furieux.

— Comment a-t-il pu pénétrer dans la tour ?

— Avec un instrument qu'il appelle une Échelle.

— Et il a passé toute la nuit ici avec vous ?

— Oui, et il nous a bien amusées ; et, avant de partir, nous lui avons rempli les poches d'or, de bijoux et de diamants.

— Ah ! malheureuse, que me dites-vous là ? Donner encore mon or et mes diamants à celui qui m'a fait c... !

Et il était furieux, et trépidait et s'arrachait les cheveux.

— Je cours après lui, et si je l'attrape !...

— Ne lui faites de mal, je vous en prie, dit la femme, qui ne comprenait rien à cette fureur de son mari.

Celui-ci prit le meilleur cheval de son écurie, et le voilà lancé, à fond de train, à la poursuite de Guyon. Mais Guyon, qui pensait bien qu'il serait poursuivi, regardait de temps en temps derrière lui, et, quand il l'aperçut, comme il se

trouvait juste auprès d'une maison couverte d'ardoises, au bord de la route, il appliqua son échelle contre la maison, monta sur le toit et se mit à jeter à bas des ardoises, comme un couvreur qui répare un vieux toit. Arrivé devant la maison, le seigneur arrêta son cheval, et s'adressant à Guyon :

— Eh! couvreur, vous n'avez pas vu passer par ici un homme qui portait une échelle sur l'épaule?

— Oui-da! Monseigneur, il est passé, il n'y a qu'un instant.

— Quelle direction a-t-il prise?

— Il a continué tout droit par là; tenez, je le vois encore d'ici; montez un peu et vous le verrez aussi.

Et Guyon descendit, et le seigneur, quittant son cheval, monta sur le toit. Mais, sitôt qu'il y fut, Guyon enleva l'Échelle, monta avec elle sur le cheval et partit au grand galop, laissant le seigneur jurer et tempêter, sur le toit.

Au bout d'un an et un jour, juste, les trois frères, montés sur de beaux chevaux et habillés comme des seigneurs, se retrouvèrent au carrefour d'où ils étaient partis, et où leur père les attendait.

Ils avaient fait fortune, tous les trois, avec le Chat, le Coq et l'Échelle, et ils se marièrent richement et firent bâtir trois beaux châteaux, un pour chacun d'eux, — et un quatrième, plus beau que les autres, pour leur vieux père.

CONTÉ PAR MARGUERITE PHILIPPE
— SEPTEMBRE 1873

CONTES COLLECTÉS
DE 1886 A 1889

LE RECTEUR DE LANVÉZÉAC³⁵

Il y avait autrefois, dans la petite paroisse de Lanvézéac³⁶, un recteur qui n'était pas arrivé des premiers le jour de la distribution de l'intelligence, comme on dit communément pour signifier qu'il n'était pas fin du tout. Le pauvre homme ne pouvait, en effet, savoir quand c'était le dimanche et, le samedi soir, il y avait sept œufs dans le nid de sa poule. Elle avait commencé à pondre un dimanche, et le samedi soir, il y avait sept œufs dans le nid.

—Voilà qui est bon, se dit-il, c'est aujourd'hui le samedi, veille du dimanche, et il y a sept œufs dans le nid de ma poule; je vais les emporter et, quand il y en aura encore sept, je serai sûr que le lendemain sera un dimanche. Je me trompe quelquefois sur les jours de la semaine et crois être au dimanche, quand ce n'est que le samedi, ou même le vendredi. Cela me cause de grands désagréments; désormais les œufs de ma poule me tiendront lieu d'almanach et un almanach qui ne me trompera pas!

Et il était heureux de sa découverte.

Pendant quelque temps, tout alla bien, la poule pondant régulièrement son œuf par jour.

Mais vint un jour où elle ne pondit pas, et quand le recteur, croyant être au samedi soir, alla compter les œufs du nid, il n'en trouva que six, au lieu de sept.

—Je croyais être au samedi, se dit-il, mais je me trompais et ce n'est que le vendredi, puisqu'il n'y a que six œufs dans le nid de ma poule.

Et le lendemain matin, en se levant, il alla d'abord broyer du lin, selon son habitude; puis il déjeuna, après quoi il se mit à raccommoder ses souliers qui étaient décousus et faisaient eau de toute part.

Cependant, comme c'était bien le dimanche, ses paroissiens arrivaient au bourg, pour la grand'messe, qui se dit ordinairement à dix heures.

Dix heures sonnent, et le recteur ne paraît pas; dix heures et quart et pas de recteur toujours, si bien que les paroissiens se demandaient :

³⁵ Conte recueilli par François-Marie Luzel et édité par Françoise Morvan dans le second tome des *Contes inédits* de Luzel, pp. 19-23 (Presses Universitaires de Rennes / Terre de Brume, 1995). Une autre version de ce même conte, recueillie par Sébillot, a été rééditée, avec une variante, dans *Les petits contes licencieux des Bretons*, arbredor.com.

³⁶ Lanvézéac est une toute petite commune du canton de La Roche Derrien, dans le département des Côtes-du-nord (Luzel).

—A quoi songe donc notre recteur? Il n'a sans doute pas entendu l'heure ou il a oublié que c'est aujourd'hui le dimanche, comme cela lui arrive quelquefois?

On va trouver le sacristain :

—Allez donc dire au recteur qu'il est bientôt dix heures et demie et que ses paroissiens l'attendent pour la grand'messe.

Le sacristain se rend au presbytère et trouve son recteur occupé à raccommoder ses souliers, tranquillement.

—Comment, Monsieur le recteur, lui dit-il, à quoi songez-vous donc? Il est bientôt dix heures et demie et vous ne songez pas à votre grand'messe!...

—Comment! Comment!... Mais c'est le samedi, aujourd'hui, et non le dimanche.

—Mais si! C'est bien le dimanche; dépêchez-vous de venir, car on commence à murmurer.

—J'ai cependant visité, hier soir, le nid de ma poule et il n'y avait dedans que six œufs!

—Laissez-moi donc tranquille avec votre poule et ses œufs, et venez vite.

—Mais j'ai déjeuné.

—Venez quand même.

Et le recteur suit son sacristain, s'habille à la hâte et commence sa messe. La procession sort pour faire le tour du cimetière, car c'était un jour de grande fête. Le recteur avait fourré à la hâte dans sa poche la pelote de ligneul³⁷ poissé avec lequel il raccommodait ses souliers, et un bout resté dehors traînait derrière lui. Au moment où la procession rentrait dans l'église, quelqu'un marcha sur le bout de ligneul qui traînait toujours derrière lui et le recteur tomba sur le nez. Une pluie d'orage était survenue pendant la procession, on se pressait de rentrer, et la foule lui passa sur le corps, et trois ou quatre femmes tombèrent sur lui, de manière à le couvrir. Quand on releva le pauvre homme, il était tout contusionné et son nez saignait abondamment. On le conduisit au presbytère et on le coucha. Il se plaignait de violentes douleurs dans le ventre. Le lendemain, comme il souffrait toujours, on pensa qu'il fallait porter son rapport³⁸ à un médecin de la ville de Tréguier renommé pour ses cures par l'inspection des urines. L'homme chargé de la commission passa par le bourg de Quemperven, où il avait une bonne amie, chez laquelle il s'arrêta un moment. Cette femme ayant appris de lui le motif de son voyage, lui déroba la fiole qui contenait le rapport du recteur, et le remplaça

³⁷ Roman : *lignel*, *lignoel* (gallo-romain : *lineolum*). Fil enduit de poix servant au cordonnier.

³⁸ L'urine.

par le sien propre. Le commissionnaire se remit en route sans s'être aperçu de cette substitution, et la femme lui dit :

— Vous entrerez un instant, au retour, pour me faire part de la réponse du médecin.

— Je n'y manquerai pas, dit-il.

En arrivant à Tréguier, il se rend tout droit à la maison du médecin et lui remet sa fiole, en lui disant que le rapport qu'elle contient est celui du recteur de Lanvézéac, malade dans son lit. Le docteur l'examine, s'étonne et demande :

— Comment, c'est là le rapport de Monsieur le recteur ?

— Oui, Monsieur le docteur.

— En êtes-vous bien sûr ?

— Parfaitement sûr, car je l'ai vu moi-même remplir la fiole.

— Eh bien, retournez à la maison et dites à votre recteur qu'il est enceint de trois mois.

— Quoi ?

— Dites à votre recteur qu'il porte dans son ventre un enfant de trois mois.

— Ce n'est pas possible

— C'est comme je vous dis.

Le commissionnaire s'en retourne, tout étonné de ce que lui a dit le docteur. Il arrive au bourg de Quemperven et entre encore chez sa bonne amie.

— Eh ! bien, lui demande celle-ci, qu'a dit le docteur ?

— Ma foi ! c'est bien drôle ; je crois qu'il ne sait pas bien son métier, ce médecin-là.

— Un homme si savant ! Ne dites pas cela ; enfin, que vous a-t-il répondu ?

— Eh ! bien, il m'a dit qu'il voyait dans le rapport de monsieur le recteur qu'il était enceint de trois mois.

— Pas possible ?

— Si, vraiment, il l'a dit.

— Alors, il faut que ce soit vrai.

Le commissaire s'en retourna là-dessus à Lanvézéac.

— Eh ! bien, lui demanda le recteur, qu'a dit le docteur ?

— Quelque chose de bien drôle, Monsieur le recteur.

— Quoi donc ? parle, vite.

— Eh ! bien, le docteur a dit que la personne à qui appartient le rapport que je lui ai livré est enceinte de trois mois.

— Je ne m'en étonne pas ; il y avait tant de femmes sur moi, quand je suis tombé, à la procession !...

— Mais il n'y a pas trois mois de cela.

— C'est égal, c'est égal!... Aux douleurs d'entrailles que je souffre, je ne puis plus en douter.

Et voilà le recteur convaincu qu'il porte un enfant dans son ventre et qu'il en accouchera comme une femme, les neuf mois révolus. Cela lui donnait à réfléchir et ne laissait pas de l'inquiéter.

— Que dira l'évêque, pensait-il, quand il le saura?

A quelque temps de là, appelé un jour pour administrer l'extrême-onction à une pauvre femme qui se mourait dans un village de sa commune, le recteur se met en route avec son sacristain. Il est pris subitement d'un pressant besoin et entre dans un champ, au bord de la route. Son sacristain le suit, pour faire comme lui. Le recteur s'accroupit derrière un buisson et se soulage par une retentissante pétarade. Un lièvre, qui gîtait près de là, déguerpit aussitôt, croyant entendre des coups de fusil. Le sacristain, le voyant courir, s'écrie :

— Monsieur le recteur, Monsieur le recteur, voilà votre enfant qui part! Voyez comme il court!

— Je savais bien, répondit le recteur, au bruit que j'ai fait et au soulagement que j'ai éprouvé, qu'il se passait quelque chose d'extraordinaire. Mais il ne faut pas le laisser partir comme cela; attends, attends un peu, mon petit roux, que je te baptise au moins! Courez après lui, sacristain, et ramenez-le-moi.

Mais le lièvre était déjà loin.

Et le recteur rentra chez lui, avec le regret de n'avoir pu baptiser l'enfant qu'il croyait avoir mis au monde mais aussi délivré du souci qui le tourmentait depuis longtemps³⁹.

MAGUERITE PHILIPPE, PLOUARET
— 12 SEPTEMBRE 1886

³⁹ Ce conte est une satire grossière contre certains prêtres d'autrefois dont l'ignorance et la simplicité étaient vraiment étonnantes. On conserve, dans l'arrondissement de Lannion le souvenir d'un de ces recteurs légendaires, nommé Costard ou Coupé, — je ne me rappelle pas bien lequel — qui, portant en procession une petite statue en argent de la Sainte Vierge, un jour de fête patronale, la mettait sous son bras gauche, pendant qu'il prenait une prise dans sa tabatière (Luzel).

UNE PRINCESSE ET SA SERVANTE

Il y avait une fois un seigneur et sa dame, mariés depuis longtemps, et qui n'avaient pas encore d'enfants. Ils étaient riches et ils auraient voulu en avoir au moins un. Ils avaient visité toutes les places de dévotion et fait des dons considérables à tous les saints à toutes les Notre-Dame du pays; mais en vain.

Ils s'adressèrent enfin, en désespoir de cause, à un devin renommé, qui leur dit qu'ils auraient bientôt une fille, laquelle naîtrait sous une mauvaise étoile, mais sans leur faire connaître de quelle façon.

La prédiction s'accomplit, et une fille leur naquit, en effet. Elle fut baptisée et nommée Lévénès.

Ils allèrent trouver un autre devin et le prièrent de leur tirer l'horoscope de leur enfant.

— Votre fille, leur dit aussi cet homme, est née sous une mauvaise planète.

— Pourquoi et de quelle façon? demandèrent-ils.

— Elle aura un enfant, hors de mariage.

— C'est tout?

— Oui.

— Alors, ce n'est pas aussi grave que nous le craignons, car nous saurons bien mettre obstacle à l'accomplissement de votre prédiction.

Et ils s'en retournèrent à la maison, rassurés.

Dès que l'enfant fut sevrée, on l'enferma dans une tour du château, avec une servante, et aucun homme ne s'y montrait jamais à ses yeux, si ce n'est son père, et encore rarement. A l'âge de seize ans, elle n'avait jamais vu d'autre homme que son père.

Un jour que son père et sa mère était en voyage, Lévénès ouvrit une fenêtre de sa tour, qui donnait sur une grande route, et apercevant un jeune cordonnier qui passait, elle en fut étonnée et demanda à sa servante :

— Qu'est-ce que c'est que cela?

— Un beau mâle, répondit la servante.

— Ce n'est pas méchant?

— Non, cela s'apprivoise facilement.

— Je voudrais bien le voir de plus près; faites-le venir, pour que je m'amuse avec lui.

La servante alla trouver le jeune cordonnier, et n'eut pas de peine à l'amener auprès de la jeune fille. Ils passèrent la nuit ensemble. Le seigneur et sa femme rentrèrent tard et fatigués et se couchèrent sans aller voir leur fille.

Le lendemain matin, en se levant, la dame monta à la chambre de Lévénès. La servante, l'ayant entendue venir, cacha le cordonnier sous le matelas de son lit. Lévénès s'assit dessus, et y resta tout le temps que sa mère fut dans la chambre. Quand la vieille dame fut redescendue, Lévénès et sa servante s'empressèrent de soulever le matelas, pour donner de l'air au cordonnier ; mais hélas ! il était déjà mort, étouffé. Voilà les deux filles désolées et embarrassées de savoir comment se défaire du cadavre. On le mit dans un sac, et la servante dit à un valet que ce sac renfermait de la viande corrompue, et qu'il fallait l'aller jeter à la mer, la nuit, et sans ouvrir le sac. On le lui chargea sur le dos, et on le cousit à ses vêtements, sans qu'il s'en aperçût. Le valet, arrivé au bord de la mer, voulut y jeter le sac, du haut d'une falaise ; mais il fut entraîné à sa suite, et se noya.

Lévénès accoucha d'une petite fille, environ neuf mois après. L'enfant fut exposée sur la mer, dans un panier.

Voilà donc que c'en est fait de trois, ou du moins elles le croyaient : le cordonnier, l'enfant et le valet qui le porta à la mer.

Un beau jour, on publia partout, dans les campagnes comme dans les villes, que les pères qui avaient des filles à marier, jeunes, jolies, riches et surtout vierges, étaient invités à les présenter à la cour, afin que le fils du roi choisît parmi elles son épouse.

— Voilà notre affaire ! se dirent le père et la mère de Lévénès, car s'il y a une fille vierge dans le royaume, c'est certainement la nôtre, qui n'a jamais vu seulement un homme, de sa vie, si ce n'est son père.

Et ils conduisirent Lévénès à la cour. Il y avait là un grand nombre de filles, plus belles les unes que les autres, et venues avec leurs parents de tous les points du royaume. Lévénès fut celle que le prince préféra.

— Êtes-vous bien sûrs qu'elle est vierge ? demanda le roi à ses parents.

— Parfaitement sûrs, répondirent-ils.

— Prenez bien garde, car mon fils me dira ce qu'il en est, et si vous avez voulu nous tromper, votre fille sera mise à mort, et mon fils en choisira une autre.

Voilà Lévénès et sa servante embarrassées, je vous prie de le croire. Comment faire pour se tirer de là ?

— Moi, dit la servante, je suis ce que vous n'êtes plus ; je coucherai avec le prince, la première nuit des noces, et il ne s'apercevra de rien ; laissez-moi faire, et vous verrez que tout ira bien.

Après les cérémonies et les solennités du mariage, festin, danses et le reste,

vers minuit, les filles d'honneur et la servante conduisirent la nouvelle mariée dans la chambre nuptiale et la couchèrent. Elle demanda alors à rester seule un instant avec sa servante, et les autres se retirèrent. Alors Lévénès se leva, prit les vêtements de la servante, qui se coucha à sa place, et se rendit dans la chambre de celle-ci, sans que personne s'aperçût de cette substitution. Le prince entra aussitôt dans la chambre nuptiale et se coucha aussi, sans y voir plus clair, car la servante, en se retirant, avait éteint toutes les lumières. Il fut très satisfait de la nouvelle mariée. Vers le matin, celle-ci dit qu'elle avait grand soif.

— Je vais allumer la lampe, dit le prince, pour vous donner à boire du meilleur vin du palais.

— Non, non s'écria-t-elle, n'allumez pas ; j'ai préparé de l'eau sucrée dans le cabinet voisin, et je la retrouverai facilement, sans lumière.

Et elle se leva, et courut rejoindre Lévénès. Celle-ci, qui l'attendait, alla reprendre sa place dans le lit du prince, et ainsi tout se passa le mieux du monde.

Vers les huit heures du matin, le roi et la reine vinrent savoir des nouvelles des nouveaux mariés.

— Eh bien ! tout est-il bien, et êtes-vous content, mon fils ?

— Tout est bien, mon père, et je suis très content.

— Allons, tant mieux ; nous en sommes très heureux, dit la reine.

C'était tous les jours, des fêtes, des festins et des parties de plaisir. La servante devint la première demoiselle d'honneur de la princesse, et elle l'accompagnait partout. Mais, au bout de quelque temps, Lévénès, ne pouvant supporter la pensée qu'elle avait passé la première nuit de ses noces avec le prince, la prit en aversion, au point de ne plus pouvoir en supporter la vue. Elle résolut donc de l'écarter de la cour, et un jour elle dit à une de ses servantes :

— Dites, de ma part, à ma première demoiselle d'honneur, que je n'ai plus besoin de ses services, et qu'elle peut retourner dans son pays ; je lui ferai, du reste, un beau présent.

La servante s'acquitta de la commission.

— Et c'est la princesse qui vous a chargé de me signifier ainsi mon congé ? dit la servante.

— Oui, c'est la princesse elle-même.

— Eh bien, nous verrons : demandez-lui donc si elle a oublié le jour où nous attachâmes le mort au vif ; où le petit fut exposé, en un panier, sur la mer, et que je lui donnai, à elle, mon sabot, pour passer la mare, car le sien était percé ?...

La servante rapporta fidèlement ces paroles à la princesse, qui répondit :

— Elle a dit cela ?

— Oui, princesse, elle a dit cela.

— Eh bien ! dites-lui de ne tenir aucun compte de mes paroles, et qu'elle peut rester.

Et la princesse maria bien son ancienne servante, et la conserva toujours auprès d'elle, à la cour, jusqu'à sa mort⁴⁰.

CONTÉ PAR MARGUERITE PHILIPPE,
À PLOUARET, LE 16 SEPTEMBRE 1886

Françoise Morvan a retrouvé dans les carnets de collectage de Luzel (manuscrit 1037), la dictée de ce conte, sous le titre *La princesse et sa servante*. Elle l'a publiée, avec le texte breton en regard, dans *Les contes de Luzel, Contes inédits — Carnets de collectage*, tome troisième, Presses Universitaires de Rennes / Terre de Brume, 1996, pp. 178-183.

LA PRINCESSE ET SA SERVANTE

Il était une fois un seigneur et une dame [mariés] depuis longtemps qui n'avaient pas d'enfant. Et ils allèrent trouver un devineur qui leur dit qu'ils auraient une fille qui aurait une mauvaise destinée, mais il ne dit pas en quoi. Voilà la fille qui naît. On interroge un autre devineur pour savoir quelle serait la destinée de l'enfant. Et il dit aussi : une mauvaise destinée.

— Dites laquelle.

— Elle aura un enfant par aventure.

— C'est tout ?

— Oui.

— Oh alors, je saurai bien empêcher ça.

On garde la fille dans une haute tour, avec une servante. Elle ne pouvait pas même regarder par les fenêtres. Elle n'avait jamais vu de garçon. Arrivée à l'âge de 16-17 ans, un jour que son père et sa mère étaient en voyage, elle ouvrit une fenêtre du côté de la ville, et elle vit passer un cordonnier qui était beau garçon. Elle n'avait jamais vu de garçon.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? dit elle.

— Un beau mâle, lui dit la servante.

— Je voudrais le voir ici près de moi.

⁴⁰ Ce conte a paru dans la collection *Les contes de Luzel, Contes inédits*, Presses Universitaires de Rennes / Terre de Brume, 1995. Tome second, pp. 25 et suiv. Texte établi et présenté par Françoise Morvan.

— Eh bien, je vais le faire venir.

Elle parle, un jour avec le cordonnier.

— Jamais, dit-il je n'avais vu ouvrir les fenêtres de ce côté-ci du château, avant le jour d'hier, et il y avait une jolie demoiselle à une fenêtre

— Oui, la fille du château.

— Le seigneur a donc un enfant ?

— Oui, il a un enfant.

— Quelle belle fille !

— Tu serais content de lui parler ?

— Oui, certainement.

— Eh bien, je te conduirai dans sa chambre, situ veux.

Il passe une nuit dans la chambre de la demoiselle. Le seigneur et sa femme arrivent chez eux, cette nuit-là. Le lendemain, de bon matin, ils vont voir leur fille. Le cordonnier se cache sous la couette. La fille s'assied dessus. Le voilà étouffé.

— Comment avez-vous passé la nuit ?

— Très bien, père.

Une fois le seigneur parti, elles regardent

— Etouffé le pauvre !

Les voilà bien en peine. Comment s'en défaire ? Elles le mettent dans un sac et disent au valet d'aller jeter à la mer la viande pourrie qu'il y a dedans, sans regarder à l'intérieur. Et pour qu'il ne regarde pas, le sac fut attaché à son habit, sur l'épaule, de crainte qu'il ne rapporte la viande chez lui, à ses enfants. Il y va, et en essayant de jeter le sac, tombe à la mer avec, et se noie. Voilà que la fille eut une petite fille. Pour que le père ne le sache pas, l'enfant fut mis dans un panier et exposé en mer. Et en voilà trois de morts. Or, on fit annoncer un beau jour que celui qui avait une fille jolie, riche et vierge, n'aurait qu'à se rendre avec elle au palais du roi, pour la présenter à son fils, qui souhaitait se marier.

— Voilà qui tombe bien, dit le seigneur ; s'il y a une fille vierge dans ce royaume, c'est bien la mienne, qui n'a pas vu un seul garçon de sa vie.

Il la présente. Elle était joliment belle, et elle plut aussi au fils du roi.

— Mais si elle n'était pas vierge ? dit le vieux roi ; attention, car mon fils me le dira, après avoir couché avec elle, et elle sera mise à mort, si elle a essayé de tromper

Voilà les deux filles bien en peine.

— Moi, dit la servante je suis vierge, et je coucherai avec le prince, la première nuit.

— Ce qui fut fait.

— Le fils du roi [fut] content. Le lendemain matin, la servante dit :

— J'ai une de ces soifs! On va vous apporter du vin ou de l'eau à boire.

— Oh! j'irai bien toute seule; je sais où il y a de l'eau.

Elle se lève et va trouver la fille, et cette dernière va le remplacer dans le lit du prince... Le vieux roi et la reine arrivent.

— Eh bien donc! comment ça s'est passé? Content, mon fils?

— Bien! bien!

Voilà que la fille se prit de jalousie à l'égard de sa femme de chambre, parce qu'elle avait passé la première nuit de ses noces avec le prince. Tant et si bien qu'elle dit à une servante :

— Dites à ma femme de chambre de rentrer dans son pays, quand elle voudra, je n'ai plus besoin d'elle; voilà son compte, vous le lui donnerez. elle y va;

— Qui vous a dit ça?

— La princesse

— La princesse?

— Oui certainement.

— Bon, on verra; demandez à la dame si elle ne se souvient pas du jour où le mort a été lié au vif, où le petit a été mis en mer, et où je lui ai donné mes sabots pour passer le gué car les siens étaient percés? La servante s'en va et dit :

— Elle m'a dit de vous demander etc.

— Elle a dit ça?

— Oui certainement

— Eh bien dites-lui de rester alors.

MARGUERITE PHILIPPE
PLOUARET. — 16. 7BRE 1886

JEANNE ET JEANNE
(EUN DAPADENN — UNE ATTRAPE⁴¹)

Deux femmes qui se rencontrent en allant à Sainte Anne d'Auray :

— Où vous allez ? demande l'une.

— A Sainte-Anne d'Auray.

— A Sainte-Anne d'Auray ?

— Et comment vous vous appelez ?

— Jeanne.

— Hola ! Toi, Jeanne, et moi, Jeanne, allant toutes les deux à Sainte-Anne d'Auray !

— Et tu es mariée aussi ?

— Oui.

— Comment s'appelle ton homme ?

— Jean.

— Hola ! toi Jeanne et moi Jeanne, toi mariée à Jean et moi mariée à Jean, allant toutes les deux à Sainte-Anne d'Auray !

— Et tu as des enfants aussi ?

— Oui, une fille.

— Comment elle s'appelle ?

— Anne. — etc. —

— Tu as aussi des animaux ?

— Oui un chat.

— Et comment il s'appelle, ton chat ?

— Minou.

— Hola ! dis donc ! — etc. —

— Tu as aussi un chien ?

— Oui, un chien j'ai aussi.

— Et comment il s'appelle, ton chien ?

⁴¹ Texte traduit par Françoise Morvan et Marthe Vassallo. « Luzel ne donne aucune indication de conteur ni de date, » précise Françoise Morvan dans la note critique qui suit ce texte, « mais la place occupée par cette attrape dans le carnet indique bien qu'il le doit à Marguerite Philippe et qu'il l'a recueilli en septembre 1886. » Note de Françoise Morvan, in *Les contes de Luzel, Contes inédits — Carnets de collectage*, tome troisième, Presses Universitaires de Rennes / Terre de Brume, 1996, pp. 170-173. Texte établi et présenté par Françoise Morvan.).

—P'tit Toutou⁴².

—Hola! dis donc! ton chien Toutou, mon chien Toutou, ton chat Minou et mon chat Minou, etc.

Une voix de la société:

—Comment il s'appelle, le chien?

—Toutou.—

Une autre:

—Ton nez dans son trou!

⁴² *Loullig*: petit Louis nom de chien banal sert aussi à désigner un gros lourdaud (Note Française Morvan).

SI ADAM AVAIT VOULU

Il était une fois un homme qui disait quand il arrivait à quelqu'un un malheur quelconque :

— Si Adam avait voulu, nous n'aurions pas été obligés de travailler, s'il n'avait pas mangé la pomme ! Ou encore :

— Oh ! si Adam avait voulu ça ne se serait pas passé comme ça ! Et il ne parlait jamais de la volonté de Dieu.

Il va se promener. Il rencontre un seigneur

— Bonjour à vous !

— Et à vous aussi !

— Vous reprochez à Adam tout ce que vous voyez de mal.

— Oui certainement ;

— Si Adam avait voulu, etc. Si vous voulez faire comme je vous dirai, vous n'aurez pas besoin de travailler non plus

— Quoi donc ?

— Quand vous arriverez chez vous, vous verrez une écuelle retournée sur la fenêtre, et si vous voulez ne pas regarder ce qu'il y a dessous, vous ne manquerez jamais de rien.

— C'est tout ?

— Mais oui.

Voilà que tout lui réussit alors ; tout ce qu'il faisait tournait bien, et il eut tôt fait de devenir riche. Voilà, au bout de douze années, alors qu'il ne manquait de rien, que sa femme fut prise d'une envie folle de regarder ce qu'il y avait sous l'écuelle

— Il faut que je voie.

— Il m'a été dit que tant que je ne regarderais pas, je serais heureux. Bah ! un tout petit peu.

Il soulève le bord de l'écuelle, un tout petit peu, et une colombe blanche s'envole. Et à partir de ce moment-là, tout ce qu'il faisait tournait mal, et il redevint pauvre. Quelque temps plus tard il rencontra de nouveau le seigneur

— Vous avez regardé

— Hélas oui

— Vous accusiez toujours Adam, et vous disiez :

— Si Adam avait voulu être moins curieux nous ne serions pas obligés de travailler pour vivre.

— Et vous, si vous aviez voulu être moins curieux, vous ne seriez pas non plus obligé de travailler, la colombe blanche était votre bonne chance, qui s'est envolée, et ne reviendra plus.

Qui était ce seigneur ? Adam ou le seigneur Dieu, certainement⁴³.

DONNÉ PAR M. PHILIPPE,
PLOUARET, SEPT. 1886

⁴³ Texte traduit par Françoise Morvan et Marthe Vassallo. Les contes de Luzel, *Contes inédits* — *Carnets de collectage*, tome troisième, Presses Universitaires de Rennes/Terre de Brume, 1996, pp. 174-176. Texte établi et présenté par Françoise Morvan.

TITI LA HOUPPE

Il était une fois un homme qui avait été riche. Tombé en pauvreté. Beaucoup d'enfants. Bien accueilli nulle part. Et il se met en route. Il rencontre un seigneur.

— Où allez-vous ?

— Chercher du pain pour mon enfant ; j'ai honte.

— Si tu veux bien me donner ce que porte ta femme, tu ne manqueras de rien. Tu t'appelles Calamagn, je sais bien moi, je m'appelle Titi la Houppe. Au bout d'un an et un jour, viens me retrouver ici. Si tu as oublié mon nom, tu devras me suivre. Chacun s'en va de son côté.

— Tu rentres sans rien, dit la femme.

— Non, mais j'ai trouvé un seigneur qui m'a dit qu'il s'appelait Titi La Houppe, et dans un an et un jour, je dois aller le trouver, à ce qu'il m'a dit, au même endroit, et si j'ai oublié son nom je devrai le suivre, et si je m'en souviens, on ne manquera plus de rien.

Et là, tous les matins, quand ils ouvraient leur vieille armoire, ils trouvaient dedans des tas d'or jaune, flambant neuf, et ils eurent vite fait de devenir riche, le jour approchait. Il avait oublié le nom, et il était en grand-peine et triste. Voilà le jour venu, et il s'en va. Il se cache, et il entend une voix qui chante :

— J'ai pour nom Titi La Houppe Calamagn va grossir ma troupe !

— A la bonne heure ! dit-il

— Il court chez lui

— Le Diable arrive. Je suis venu te chercher, dit-il.

— Calamagn, viens grossir ma troupe.

— Je n'irai pas grossir ta troupe. Tu as pour nom Titi La Houppe !

Et le Diable, dans une rage épouvantable, s'envola dans les airs et fit tomber le pignon de la maison, et depuis on n'a jamais pu le rebâtir en sorte qu'il tienne⁴⁴.

16 — 7BRE — 1886

⁴⁴ Texte traduit par Françoise Morvan et Marthe Vassallo. Les contes de Luzel, *Contes inédits* — *Carnets de collectage*, tome troisième, Presses Universitaires de Rennes / Terre de Brume, 1996, pp. 184-187. Françoise Morvan précise que : « ce conte n'a pas été adapté en français par Luzel » ; et qu'il « n'en existe pas non plus de version rédigée en breton. « Certains traits laisseraient à supposer qu'il a été donné par Marguerite Philippe : l'humour, le goût pour les petits couplets (...) et l'image finale du diable qui fait s'écrouler le pignon de la maison, que l'on retrouve dans *Le pauvre laboureur et le Diable*. »

LE HÉRISSON STAKI⁴⁵.

Un jeune gars qui arrive dans un manoir, pour chercher une place. Pris pour aider le jardinier. Apprend le métier et plaît au maître. Le vieux jardinier en vient à être jaloux de lui. Il dit au maître qu'il s'est vanté de faire disparaître une montagne qui empêche le soleil de briller sur le jardin. Dit au garçon de le faire. Se met à pleurer. Un ange descend du ciel.

— Qu'est-ce? etc.

— Voilà dit l'ange deux baguettes blanches. Mets-en une de chaque côté de la colline et dis :

— Colline va-t-en d'ici, où tu ne seras sur le chemin de rien, etc.

Et voilà le tour joué. Le vieux jardinier dit encore qu'il avait dit qu'il était capable de lui faire venir le Hérisson Staki.

— Vous avez dit ça?

— Non.

— Si, et vous devez le faire.

L'ange lui dit d'aller au moulin, où tous les soirs on jouait aux cartes, de s'y cacher, que quand un seigneur entrerait dans le moulin, les joueurs de cartes s'en iraient, et que quand il verrait arriver n'importe quoi il n'aurait qu'à dire : staki! dites : staki! et ils resteront tous attachés. Et il vit alors arriver une veuve et un seigneur ; ils se déshabillèrent pour aller au lit.

— Donne-moi le pot de chambre, dit le seigneur à la dame.

— Tiens donc.

— Staki!

Et ils collèrent au pot. Ils appellent la servante. Elle vient. Elle essaye d'enlever le pot. Staki! Les voilà collés tous les trois. Ils sortent. Quelqu'un jette une motte

⁴⁵ Texte traduit par Françoise Morvan et Marthe Vassallo. «Luzel ne donne aucune indication de conteur ni de date mais la place occupée par ce conte dans le carnet semble indiquer qu'il le doit à Marguerite Philippe et qu'il l'a recueilli en septembre 1886. Cependant, les formes léonardes en (« diviska »), et l'expression *va bioc'h* sont surprenantes dans la bouche d'une femme du Trégor intérieur ; mais peut-être s'agit-il de graphies adoptées par Luzel.» (Note de Françoise Morvan, in Les contes de Luzel, *Contes inédits — Carnets de collectage*, tome troisième, Presses Universitaires de Rennes/Terre de Brume, 1996, pp. 166-168. Texte établi et présenté par Françoise Morvan.)

sur le derrière de la servante. Staki et elle attache aussi. Une vache qui passait veut brouter l'herbe sur la motte.

— Staki

S'attache aussi. Le vacher criait :

— Mon Dieu ma vache.

Bien en peine le seigneur se met à crier. Le garçon sort alors de sa cachette :

— Vous m'avez envoyé chercher le hérisson staki.

— Le voilà, ici.

— Détache-moi, sorcier!

Il le fait. Devient alors ami du seigneur, et le vieux jardinier est pendu ⁴⁶.

⁴⁶ On trouve ici l'embryon d'un conte traditionnel dont deux versions ont été collectées : l'une en breton donnée par Marie Le Manac'h, de Plougasnou, en mars 1875, *Peg-Azé!* (« Colle-la! ») ; l'autre en gallo, *Le Mahi Maha*, en 1880. Toutes deux ont été publiées dans *Les Petits contes licencieux des Bretons*, tome I, pp. 95-98 ; et tome II, pp. 93-99.

MAO KERGAREC OU LE PACTE AVEC LE DIABLE

Il y avait une fois un seigneur si riche, si riche qu'il ne savait pas où se trouvait tous ses biens. Mais il menait une vie déréglée, si bien qu'il en arriva à avoir autant de dettes que d'avoir, et à être obligé de songer à mettre de l'ordre dans ses affaires.

Un jour, en examinant ses titres de propriété, il remarqua qu'un nommé Mao Kergarec occupait une terre qui lui appartenait et en jouissait comme si c'eût été son bien propre, ne lui payant jamais rien. Il fit appeler le paysan pour lui rendre des comptes.

En arrivant sous les murs du château, Mao remarqua que le diable était peint sur l'une des portes de la cour, celle de gauche, et Jésus-Christ sur l'autre, celle de droite. Il tira son chapeau au diable et lui fit la révérence en disant :

— Saluons d'abord celui-ci qui, n'étant pas habitué à tant d'égards, m'en saura sans doute gré et m'en témoignera sa reconnaissance si je me trouve dans l'embarras, comme je le crains.

Puis il salua aussi l'image du Sauveur Jésus, mais moins bas, et il entra ensuite dans le château.

Le seigneur le reçut assez mal, parla haut, lui fit voir ses titres et lui dit que, si, dans huit jours, il n'avait pas payé tout l'arriéré qu'il lui devait, il ferait vendre tout son mobilier.

Mao s'en retourna soucieux et désolé, car il n'avait pas d'argent et ne savait comment s'en procurer.

Il était, en outre, chargé d'une nombreuse famille.

Au sortir de la cour, il salua encore le vilain personnage peint sur la porte de gauche, et pas celui de la porte de droite.

Il rencontra bientôt un seigneur inconnu monté sur un beau cheval noir.

— Bonjour, brave homme, lui dit l'inconnu.

— Bonjour, monseigneur, répondit le paysan.

— Je sais d'où tu viens, et ce qui te met tant en peine. Tu as été chez ton seigneur, le maître du château voisin, qui t'a mis en demeure de lui payer une forte somme, dans huit jours, sinon il vendra ton mobilier pour se payer ; or, tu n'as pas d'argent et ne sais pas comment t'en procurer.

— Tout cela est vrai, hélas !

— Eh bien ! je veux te venir en aide et reconnaître ainsi ta politesse envers moi.

— Vous êtes bien bon ; mais qui donc êtes-vous ?

— Celui dont tu as vu le portrait sur la porte de gauche du château, et que tu as salué avant l'autre sur la porte de droite.

— Ah ! oui... Mais... j'ai peur que vous ne me demandiez autre chose que des saluts, car d'après ce qu'on raconte, vous n'avez pas l'habitude de vous contenter de si peu.

— Non, donnant donnant, rien de plus juste ; mais vois ta situation et songe à ta famille.

— Eh bien ! quelles sont donc vos conditions ?

— Qu'un de tes enfants m'appartienne — que tu me le donnes — rien de plus.

— Non ! jamais je ne consentirai à cela.

— Songe donc que tu as sept enfants, et te voilà réduit à la misère par les exigences de ton seigneur.

— N'importe ! je ne vous céderai aucun de mes enfants ; arrive que pourra.

— C'est à prendre ou à laisser, comme tu voudras ; mais décide-toi vite, car l'on m'attend ailleurs, et je suis pressé !

Mao se gratta la tête, réfléchit un moment, songea aux contes qu'il avait entendu conter aux veillées d'hiver et où le diable est toujours dupé dans ses marchés avec les hommes, espéra qu'il trouverait bien aussi quelque finesse pour se tirer d'affaire et dit enfin :

— Eh bien ! si vous voulez vous contenter de moi, au lieu de mes enfants, aux conditions que je vous dirai ?...

— Voyons tes conditions, car, après tout, toi ou un de tes enfants, il m'importe assez peu.

— Eh bien ! pendant trente ans, à partir d'aujourd'hui, je désire trouver tous les matins, en me levant, mille écus d'or dans un petit coffret en bois de chêne que j'ai dans ma chambre, auprès de mon lit.

— Accepté : tous les matins, en me levant, pendant trente ans, tu trouveras mille écus en belles pièces d'or toutes neuves dans le petit coffre en bois de chêne que tu as dans ta chambre, auprès de ton lit, et au bout de ce temps tu me suivras où je voudrai te conduire.

— Oui, mais il faudra que jamais rien ne manque aux mille écus de chaque matin, ou, le jour où le compte n'y sera pas, je garderais tout ce que j'aurais reçu jusque-là et le marché serait rompu.

— C'est entendu ; et maintenant tu vas me signer avec ton sang le contrat que voici et que j'ai préparé d'avance.

Et il lui montra un parchemin avec un contrat en règle.

— Je ne sais pas écrire, répondit Mao, mais je ferai bien une croix tout de même.

— Non pas de croix ! mais tu vas me faire un rond là, et cela suffira.

Et l'inconnu descendit de cheval, piqua le bras de Mao avec la pointe d'un canif, trempa le bec d'une plume dans la goutte de sang qui en sortit, et dit en présentant le parchemin au paysan :

— Là, fais un rond, au bas du parchemin.

Mao fit le rond, et l'autre plia alors le parchemin, le mit dans sa poche, remonta sur son cheval et dit :

— Dans trente ans, jour pour jour, tu te retrouveras ici ; et prends garde d'y manquer, car je saurai bien te découvrir en quelque lieu que tu te caches. Et il partit là-dessus.

Mao continua de son côté vers sa maison, impatient de visiter son coffre et en se disant :

— Mille écus par jour pendant trente ans ! Personne ne sera aussi riche que moi dans le pays, et je pourrai à mon tour me moquer de mon seigneur ; et quant à l'autre, le vieux Guillou — car c'est bien lui — en trente ans, en y songeant, je trouverai bien quelque bon tour pour me débarrasser de lui.

Tout en se faisant ce raisonnement, il marchait d'un pas léger, et se trouva bientôt en présence d'un second cavalier, monté sur un cheval blanc et qui ressemblait beaucoup au personnage du Sauveur figuré sur la porte de droite du château.

Le cavalier s'arrêta et, avec bonté, lui parla de la sorte :

— Bonjour, mon brave homme.

— Bonjour, monseigneur, répondit Mao.

— Je connais votre embarras et je vous propose de vous venir en aide. Vous devez payer une forte somme à votre seigneur dans huit jours, vous n'avez pas d'argent et votre famille est nombreuse.

— Vous vous trompez ; je n'ai besoin du secours de personne, et j'ai de l'argent à la maison bien plus qu'il ne m'en faut pour payer mon seigneur. Merci pourtant de votre offre.

Et là-dessus, il continua sa route en sens inverse du cavalier au cheval blanc.

En arrivant à la maison, il monta aussitôt à sa chambre et dit à sa femme de le suivre.

Il ouvrit devant elle le coffre de chêne, et elle resta tout ébahie, à la vue de belles pièces d'or qui s'y trouvaient.

— Jésus, mon Dieu ! s'écria-t-elle, d'où vient tout cet or ?

— Ne t'inquiète pas, répondit Mao, je sais bien d'où il vient, et c'est mon affaire...

Et tous les matins ensuite, il compta mille écus en or dans son coffre, si bien qu'il devint riche en peu de temps, paya son seigneur, acheta son château et y alla demeurer avec sa famille. Personne ne comprenait rien à une fortune si rapidement faite, et l'on ne pouvait en rendre compte que par la découverte d'un trésor. Quelques-uns pourtant parlaient tout bas de magie et de sorcellerie ; mais on eut beau l'observer, on ne vit pas qu'il hantât le sabbat et les sorciers : on n'y comprenait rien enfin.

Mao éleva bien ses sept fils et les envoya aux meilleures écoles où ils obtenaient de brillants succès.

L'un d'eux devint archevêque.

Un autre évêque. Le troisième, vicaire général. Le quatrième était recteur de sa paroisse. Le cinquième vicaire. Un autre était ermite dans un bois. Et le septième, le plus jeune, s'était fait chef de brigands, détroussant les voyageurs sur les grands chemins, pillant les châteaux et les couvents, et terrorisant tout le pays avec sa bande. C'était la désolation de son père, de sa mère et de ses frères. Cependant, le terme fatal approchait, et Mao Kergarec devenait de jour en jour plus triste et plus soucieux. Mais ses enfants, à l'exception d'un seul, étaient de si saints personnages, qu'il comptait sur eux pour le tirer du mauvais cas où il s'était mis.

Il alla se confesser à celui qui était recteur de sa paroisse, et lui conta tout. Le prêtre frémit d'épouvante à une révélation si inattendue, dit qu'il n'avait pas de pouvoir suffisant pour un cas si grave, et renvoya son père à son frère l'évêque. Celui-ci fit la même réponse et le renvoya à l'archevêque, lequel le renvoya à l'ermite dans la forêt.

L'ermite était un saint homme qui passait sa vie à prier et à se mortifier, et n'avait d'autre société que celle des animaux du bois, avec lesquels il vivait dans les meilleurs rapports, et ils se rendaient des services réciproques.

Tous les jours son ange gardien venait le visiter et causer avec lui familièrement.

Mao trouva l'ermite qui priait, sur le seuil de sa porte les yeux levés au ciel. Il attendit qu'il eût terminé sa prière, puis il lui remit une lettre de son fils l'évêque qui lui expliquait le cas désespéré de son père. L'ermite lut la lettre et, les larmes aux yeux, il dit :

— Hélas! mon père, le cas est tellement grave que je n'y ai aucun pouvoir, pas plus que mes frères. Mais passez la nuit sous mon toit, je prierai pour vous jusqu'au matin et alors je pourrai peut-être vous donner un bon conseil.

Au milieu de la nuit, pendant que le père brisé par la fatigue dormait, le fils reçut, à l'heure ordinaire, la visite de l'ange qui lui parla de la sorte :

— Aucun pouvoir sur la terre ne peut délier votre père du fatal contrat signé de son sang; mais j'implorerai pour lui la Sainte Vierge qui, à son tour, implorera son divin fils, et il m'apportera sa réponse cette nuit. Restez donc encore avec moi jusqu'à demain matin, et nous passerons cette journée à prier et à pleurer pour l'expiation de votre crime.

L'ange remonté au ciel s'agenouilla aux pieds de sa maîtresse, la Sainte Vierge, et implora sa protection toute puissante pour le père de son ermite. La Sainte Vierge compatit au malheur de Kermarec, et alla intercéder pour lui auprès de son divin Fils.

— Kergarec, dit le Sauveur, a salué le diable avant moi, sur la porte du château de son seigneur; il a même repoussé mes offres de service contre son ennemi, à qui il venait de vendre son âme pour de l'or, par un pacte signé de son sang, et qui est aujourd'hui dans l'enfer. Je veux bien pourtant m'intéresser à lui, puisque vous m'en priez, ma mère, et à cause de ses enfants qui sont des saints, à l'exception du plus jeune. Mais avant de pouvoir obtenir son pardon, il faut qu'il aille lui-même, pendant qu'il est encore en vie, retirer des mains de Satan le contrat avec lequel il s'est vendu à lui pour de l'or. C'est là un voyage périlleux, et pour lequel il faut un grand courage; mais je l'y aiderai de manière à lui rendre le succès possible. Voici une baguette blanche que vous lui remettrez et avec laquelle il pourra, s'il a confiance en moi, tenir en respect les démons et forcer Satan à restituer le contrat signé de son sang. Mais il faut qu'il se rende dans l'enfer avant que le temps soit tout à fait expiré, autrement le succès serait impossible, et Satan serait dans son droit en exigeant la stricte exécution du pacte.

La Sainte Vierge remercia son divin fils, prit la baguette blanche et la remit à l'ange qui s'empressa de l'aller porter à l'ermite avec les instructions nécessaires.

L'ermite parla de la sorte à son père, quand l'ange se fut retiré :

— Tout espoir n'est pas encore perdu mon père, et, grâce à l'intercession de mon bon ange et de la Sainte Vierge, le bon Dieu, dont la miséricorde est inépuisable pour le pécheur repentant, daigne s'intéresser encore à vous et vous fournir les moyens de vous sauver des griffes de Satan. Mais il vous faut armer de courage et affronter de grands dangers.

— Nul danger ne sera au-dessus de mon courage, mon fils.

— Voici ce que vous devrez faire, mon père; il vous faudra aller vivant en en-

fer, pour arracher des mains de Satan le fatal contrat signé de votre sang, et cela avant l'expiration du terme qui aura lieu dans trois jours.

— Aller dans l'enfer!... Mais personne n'en est jamais revenu!... et pourtant j'ai pleine confiance en Jésus, puisque c'est lui-même qui me parle par votre bouche, et je tenterai l'épreuve.

— Voici une baguette blanche que mon bon ange m'a rapportée du ciel pour vous remettre, et qui vous rendra l'entreprise possible; avec elle, vous tiendrez les démons en respect et pourrez forcer Satan à vous remettre le contrat.

— Mais comment aller en enfer avant d'être mort? Qui m'indiquera le chemin?

— Si quelqu'un le connaît sur la terre, ce doit être mon jeune frère, le chef des brigands, je le crois déjà fort avancé sur ce chemin. Il faudra donc l'aller trouver dans la forêt où il demeure avec sa bande. Je vais vous écrire une lettre que vous lui donnerez et qui le mettra au courant de votre situation.

Et l'ermite écrivit une lettre, la remit à son père, le bénit, et le vieillard se mit en route.

Il arriva à la nuit tombante, sur la lisière du bois où se trouvaient les brigands. Deux hommes s'élançèrent d'un buisson, lui mirent la main au collet et crièrent, en appuyant leurs pistolets sur la poitrine :

— La bourse ou la vie!...

Il leur montra sa lettre et demanda à être conduit devant leur chef. Ils le firent entrer dans le bois et le conduisirent à leur repaire. Il remit sa lettre au chef, qui ne le reconnut qu'après l'avoir lue.

— Comment, c'est vous, mon pauvre père? Et dans quelle situation! lui dit-il en s'attendrissant et en s'apitoyant sur le sort du vieillard. Je vois bien que le temps presse, et je vais vous mettre moi-même sur le bon chemin pour vous rendre à votre destination.

Et il le conduisit à l'ouverture d'une caverne, au fond du bois, et lui dit :

— Voilà! Vous n'avez qu'à entrer dans cette caverne, à marcher tout droit devant vous, malgré l'obscurité, et vous arriverez dans une plaine ou vous verrez un vieux château, tout noir et entouré de hautes murailles. Vous frapperez à la porte de fer de ce château, et on vous ouvrira. Et puisque vous y allez avant moi — car je dois y aller aussi un jour — demandez donc à voir la place qui m'est réservée dans ce séjour, et, si vous en revenez — ce qui me paraît douteux —, vous m'en donnerez des nouvelles au retour.

Et là-dessus, le brigand s'en retourna pensif et le cœur ému de compassion, ce qui l'étonnait. Et son père s'engagea sous la voûte sombre.

Il marcha longtemps, tenant à la main sa baguette blanche, qui luisait dans

l'ombre et éclairait sa marche, et arriva enfin à la vallée où se trouvait le château. Il frappa à la porte de fer.

Le guichet s'ouvrit et une figure hideuse et cornue s'y montra et demanda :

— Qui est là ?

— Mao Kergarec, répondit-il.

— Mao Kergarec ! Oui, votre siège est là, qui vous attend, à côté de celui de votre fils le brigand ; mais nous ne vous attendions que demain.

— Allez dire à votre maître que je suis là et que je demande à lui parler.

Et on alla prévenir Satan qui vint aussitôt.

— Comment, l'ami Mao Kergarec, c'est toi déjà ? Je ne t'attendais que pour demain ; mais puisque te voilà, entre et sois le bienvenu.

Et le portier ouvrit la porte, et Mao entra.

— Placez-le sur son siège, dit alors Satan.

Et quatre diables horribles s'avancèrent vers Mao pour le porter sur son siège. Mais il lui suffit de les toucher de sa baguette blanche pour les faire reculer en poussant des cris épouvantables. Quatre autres se présentèrent pour les remplacer, sur l'ordre de Satan, et dès qu'ils furent touchés de la baguette, ils reculèrent aussi, en se tordant dans des convulsions horribles.

— Qu'est-ce à dire ? s'écria Satan, et il s'avança furieux, pour poser sa griffe sur Mao. Mais, touché par la baguette, il recula comme les autres, en écumant de rage.

— Dehors, cria-t-on de tous côtés, dehors ! l'homme venu avant son heure, et qui a sur lui quelque relique sainte !...

Mais personne n'osait plus approcher de lui, et, impassible au milieu des cris et des imprécations, il dit :

— Je ne m'en irai, Satan, que lorsque tu m'auras remis le parchemin signé de mon sang !

— Tu ne l'auras pas ! Va-t'en vite, et demain, tu reviendras pour rester toujours.

— Il me faut le parchemin, te dis-je, ou il t'en cuira.

— Tu ne l'auras pas : va-t-en, chien !

Et Mao, de sa baguette blanche, cingla Satan et son entourage, tant et si bien, qu'ils criaient :

— Grâce, grâce ! qu'on lui rende son parchemin, et qu'il s'en aille au plus vite !

Satan lui jeta le contrat en s'écriant :

— Tiens ! le voilà ton parchemin, et pars vite à présent... Mais tu nous reviendras bientôt, et je me vengerai.

Mao prit le parchemin, le mit dans sa poche, et allait sortir, quand il se rappela la recommandation de son fils le brigand, de demander à voir la place qui lui était réservée dans l'enfer.

— Avant que je m'en aille, dit-il, je veux que vous me fassiez voir encore la place que vous nous réservez, à mon fils le brigand et à moi. Et le diable boiteux, lui montrant, au milieu des flammes, deux sièges de fer chauffés à blanc, lui dit :

— Tiens, les voilà !

Mao frémit d'horreur et partit aussitôt, avec son contrat dans sa poche.

Il retourna auprès de son fils le brigand pour lui donner des nouvelles de ce qu'il avait vu dans l'enfer.

— Eh bien ! mon père, lui dit le brigand, en le voyant revenir, vous avez réussi dans votre entreprise, puisque vous êtes revenu ?

— Oui, mon fils, j'ai réussi, grâce à Dieu et à la Sainte Vierge, et aussi à la baguette blanche que votre frère m'a donnée et qui m'a été utile.

— Et vous avez été dans l'enfer, et vous en rapportez le parchemin signé de votre sang ?

— J'ai été dans l'enfer, et j'en rapporte le parchemin signé de mon sang, le voilà.

Et il lui montra le parchemin.

— Et avez-vous demandé à voir la place qui m'était réservée là-bas ?

— Oui, mon fils, le l'ai vue.

— Eh bien ! mon père ?

— Ah ! mon pauvre enfant !... C'est un siège de fer, chauffé à blanc, au milieu des flammes ; et à côté est celui qui m'était destiné à moi-même ; j'en frémis encore d'horreur quand j'y songe.

— Eh bien, mon père, vous voilà, à présent, sorti des griffes de Satan, et à l'abri de tout danger ; mais moi !... Pendant votre voyage, j'ai réfléchi sur ma situation ; j'ai congédié mes compagnons chargés de tous les crimes possibles, comme moi-même ; je me suis confessé au recteur de la paroisse la plus voisine, et il m'a dit qu'aucun crime n'était au-dessus de la clémence divine, que la miséricorde de Dieu est sans bornes, et que, avec un repentir sincère et une pénitence des plus dures, je pouvais encore être pardonné et sauvé. Je ne reculerai devant aucune pénitence, aucun supplice.

Nous ne racontons pas les épouvantables macérations auxquelles l'ancien brigand se livra par une inspiration du ciel, pour échapper à cette place d'enfer qui était déjà marquée pour lui ; il mourut de sa rude pénitence, et comme on

ignorait s'il était enfin digne de grâce, son père obéit au testament que son fils lui avait fait durant sa pénitence.

A minuit, lui avait-il dit, au clair de la lune, vous poserez mon cercueil en travers sur le mur du cimetière de la paroisse, de manière qu'il ne penche pas plus en dedans qu'en dehors, puis, vous vous retirerez sous le porche de l'église pour observer ce qui se passera. Bientôt vous verrez venir de deux points opposés de l'horizon, du levant et du couchant, une colombe blanche et un corbeau noir, qui se livreront un combat acharné autour du cercueil. Le corbeau essaiera de la faire tomber hors du cimetière, en le battant de ses ailes, et la colombe blanche, de son côté, fera tous ses efforts pour l'envoyer dans le cimetière. Si le corbeau l'emporte, je serai perdu sans rémission; mais si la victoire reste à la colombe blanche, je serai sauvé, et mon âme s'envolera aussitôt au Paradis où vous viendrez me rejoindre.

A minuit donc, il alla placer le cercueil de son fils en équilibre sur le mur du cimetière de la paroisse. Puis il se retira sous le porche. Un moment après il vit arriver, de deux points opposés de l'horizon, d'orient et de l'occident, une colombe blanche et un corbeau noir. Le corbeau, le premier, passa au ras du cercueil, et d'un vigoureux coup d'aile, il le fit pencher sensiblement au-dehors. La colombe blanche passa à son tour et le rétablit dans sa position première. D'un seul coup d'aile le corbeau le fit pencher de nouveau en dehors et plus fortement: la colombe blanche le rétablit encore en équilibre, et avec avantage cette fois. Enfin, le combat dura environ une demi-heure, avec des chances diverses, et Mao, du fond du porche, en suivait les péripéties et les alternatives avec une anxiété mortelle... La colombe blanche finit par l'emporter; le cercueil tomba dans le cimetière et en tombant il s'ouvrit, et il en sortit une autre colombe blanche qui se joignit à celle qui avait si courageusement combattu contre le corbeau noir. Mao Kergarec en mourut de joie, sur la place, et, au lieu de deux colombes blanches, on en vit trois s'élever ensemble vers le ciel.

C'étaient les âmes purifiées du père, du fils et de sa mère. Dieu avait permis à cette dernière de venir assister son fils sous cette forme.

CONTÉ PAR MARGUERITE PHILIPPE,
À PLOUARET, LE 12 SEPTEMBRE 1887

Dans le manuscrit 1037, inédit depuis la mort de Luzel, Françoise Morvan a retrouvé le conte intitulé Mao Kergarec ou le pacte avec le Diable, qu'elle a

LES CONTES DE MARAC'HID FULUP

publié dans la série des contes de Luzel, *Contes inédits*, tome I. Dans les carnets de collectage, elle a découvert et traduit, avec Marthe Vassallo, ces notes de Luzel prises le jour de «l'enregistrement» du conte, que nous reproduisons ci-dessous.

LE PACTE AVEC LE DIABLE
[CRÉPIN. LE PACTE AVEC LE DIABLE]
MAO KERGAREC⁴⁷

Il était une fois [un homme] nommé Crépin qui avait été très riche mais en était arrivé à avoir plus de dettes que de biens. Il va trouver son seigneur pour demander un délai. Obtient quinze jours et tout sera vendu, s'il ne paie pas. En allant chez son seigneur, il passe devant une cour qui avait deux portes. Sur la première un portrait du Diable, — sur l'autre un portrait du christ — Il salue le Diable — ça n'est pas tous les jours qu'on le salue dit-il — Salue aussi le Christ — allume aussi un cierge devant le Diable — arrive chez son seigneur avec un peu d'argent — qui n'est pas pris — il faut qu'il apporte le tout d'ici 15 jours. — Sur son chemin il rencontre un seigneur monté sur un cheval noir. — Bonjour — Bonjour — vous êtes allé voir votre seigneur, il n'a pas pris votre argent et il vous a dit de revenir d'ici 15 jours — C'est vrai — Vous m'avez honoré comme aucun homme ne le fait. Vous avez sept fils, donnez-m'en un et vous ne manquerez plus de rien — Non — mais moi j'irai avec vous si vous voulez, lui dit qu'il ira. Il va avec lui après 30 ans, et pendant ce temps-là il avait chez lui un coffre qui était toujours plein d'or, même s'il y puisait — Il rentre chez lui, et dit à son valet d'aller retirer de l'argent dans le banc-coffre. Il en retire de l'argent pour payer son seigneur et acheter son château — Il ne dit rien aux siens. il élève ses enfants et les met à l'école — L'un d'eux fut fait archevêque, un autre évêque, un autre vicaire général — un autre prêtre [...] Un autre ermite, un autre recteur, le plus jeune Crépin, devint grand Voleur. L'échéance approchait, et il était triste. Mais mes fils les saintes gens, me tireront peut-être de peine. Il va se confesser à son fils le recteur et lui raconte tout — moi mon père je ne savais rien — je ne suis pas capable de vous tirer de ce mauvais pas — l'archevêque et l'évêque disent la même chose — il va trouver l'ermite dont le bon Ange venait tous les jours parler avec lui et qui ne parlait qu'avec son bon ange. L'Évêque lui

⁴⁷ Texte traduit par Françoise Morvan et Marthe Vassallo. Les contes de Luzel, *Contes inédits* — *Carnets de collectage*, tome troisième, Presses Universitaires de Rennes/Terre de Brume, 1996, pp. 258-265.

donne un billet pour l'Ermitte. il va. Son fils était sur le seuil de sa porte. il ne reconnaissait pas son père. — il lui donne la lettre de l'Évêque. C'est vous mon père, je ne savais pas. hélas une affaire faite on ne peut pas la défaire — Si Crépin le plus jeune de mes frères n'y arrive pas je ne vois pas qui pourrait — restez près de ma cabane jusqu'à ce que demain j'aie parlé avec mon bon ange. L'ange vient à l'heure habituelle. Il lui dit tout. — moi dit l'ange je n'ai aucun pouvoir, mais je parlerai à mon maître et demain je vous dirai sa réponse. Quoi donc dit le père? — Demain j'aurai des nouvelles grâce à l'ange. — l'ange va trouver le seigneur Dieu et lui dit tout. — Il n'y a que son fils le Voleur qui pourrait le tirer de cette situation. Voilà une lettre à donner à l'Ermitte, qui dira quoi faire à son père. — Quoi donc dit l'Ermitte à l'ange. — Il faut aller trouver le grand voleur. Voilà la lettre à lui montrer, le vieux se rend dans la forêt avec la lettre pour Crépin. Il lui donne la lettre. — C'est vous, mon père? — oui, sûrement. Vous délivrer ça n'est pas facile, et il y a grand pénitence à faire — il faut aller se confesser au recteur le plus proche — Demandez-lui absolution et communion — jamais je ne les aurai — Si, vous n'avez qu'à dire que c'est sur ordre de Crépin — et m'apporter une hostie consacrée, après avoir communié avec une autre — il va et donne une hostie au Voleur. — (L'Ange avait donné une baguette blanche à l'Ermitte pour qu'il la donne à son père). Quand le diable arriva — Tu es prêt — oui — Viens donc — il faudra me porter — monte sur mon dos mais l'hostie et la baguette blanche le brûlaient, et il le jetait à bas — si bien qu'il dut le laisser là. Écrivez-moi maintenant avec votre sang que vous n'aurez plus aucun pouvoir sur mon père — il le fait jusqu'à la neuvième ligne. — oh Crepin, dit-il en partant — vous n'êtes pas encore quitte — quelque chose manque — mais le seigneur Dieu dit ce qu'il fallait faire. Maintenant mon père, dit Crépin, je vous ai libéré mais c'est à vous maintenant de me libérer, moi. J'irai à confesse — vous devrez m'arracher toutes les heures un ongle des mains et des pieds — et m'arracher les yeux. Alors je serai crucifié, la tête en bas — Alors mon corps sera brûlé — mes cendres dispersées au vent — Il restera un morceau d'os que vous mettrez dans un petit coffret que vous porterez sur le mur du cimetière — Combat alors entre une colombe et un corbeau ; si le corbeau gagne, vous n'aurez pas besoin de faire mes obsèques, je serai damné ; si la colombe gagne, je serai sauvé. Son père fait tout ainsi. Il est crucifié — et brûlé — les cendres dispersées — la colombe gagne. — le vieux mourut alors. Sauvés tous les deux.

L'ENFANT QUI TROMPA LE DIABLE

I

Il y avait une fois un seigneur qui était si riche, si riche qu'il ne connaissait pas tous ses domaines. Un jour, en examinant ses titres de propriété, il découvrit qu'une petite ferme lui appartenait dont le tenancier ne lui avait jamais rien payé. Il monta à cheval et se rendit à la ferme. En y arrivant, ne trouvant personne dans la cour, il descendit de cheval, et, un pied dans la chaumière, l'autre dehors, et la tête du cheval s'avancant aussi par-dessus son épaule, il regarda à l'intérieur, et, ne voyant personne, il demanda :

— Est-ce qu'il n'y a personne ?

— Si, Monseigneur, répondit en accourant un garçon de sept à huit ans, à la mine éveillée et à l'air intelligent, il y a moi.

— Et pas d'autre ?

— Si, il y a encore une moitié d'homme et une tête de cheval.

— Est-il assez bête, cet enfant ! se dit le seigneur.

Et il demanda encore :

— Où est ton père ?

— Il est allé déboucher un petit trou pour en boucher un grand.

— Et ta mère ?

— Ma mère est allée faire cuire du pain mangé.

— Tu déraisonnes ; où est ton frère aîné ?

— Mon frère est à la chasse, au soleil, contre la meule de paille, et il laissera ce qu'il prendra, et rapportera ce qu'il ne prendra pas.

— Décidément, il est idiot.

— Et ta sœur ?

— Ma sœur est dans son lit, qui pleure son plaisir de l'an passé.

— A qui sont les petits cochons que voilà ?

— A la truie, leur mère.

— Impossible d'avoir une réponse raisonnable. Où va le chemin que voilà ?

— Ce chemin ne va nulle part, il ne bouge pas et je l'ai toujours vu là.

Le seigneur s'en alla là-dessus, bien convaincu que l'enfant était idiot. Il rencontra le père en route et lui dit :

— Je viens de chez vous, mais je n'ai trouvé dans la maison qu'un enfant de sept à huit ans, qui me paraît idiot, ou pour le moins peu intelligent, car à toutes mes questions il a répondu de telle manière que je n'y ai rien compris.

— C'est mon plus jeune fils, répondit le paysan, et il ne manque pas d'intelligence, je vous assure, Monseigneur. Faites-moi connaître ses réponses, je vous prie, et je crois pouvoir vous expliquer ce qu'elles ont d'obscur pour vous.

— D'abord, quand j'ai demandé, en arrivant, s'il n'y avait personne dans la maison, car je ne le voyais pas, du seuil de la porte, où j'étais avec mon cheval, que je tenais par la bride, il m'a répondu, en accourant, qu'il y avait d'abord lui, plus une moitié d'homme et une tête de cheval. Puis, à mes autres questions : où étaient son père, sa mère, son frère, sa sœur, à qui appartenaient les petits cochons que je voyais dans la cour, et où allait le chemin qui passe devant la maison, il a répondu que son père était allé déboucher un petit trou, pour en boucher un grand ; que sa mère faisait cuire, au four banal, du pain mangé ; que son frère était à la chasse, et qu'il laisserait ce qu'il prendrait et rapporterait à la maison ce qu'il ne prendrait pas ; que sa sœur était au lit, pleurant sur son plaisir de l'année passée ; que les petits cochons appartenaient à la mère la truie ; enfin, que le chemin qui passe devant la maison ne va nulle part et reste en place. Vous avouerez que ce sont là de sottes réponses et telles qu'un imbécile seul peut en faire.

— Excusez-moi, Monseigneur, je ne suis pas tout à fait de votre avis là-dessus, et si vous voulez bien m'écouter, je pense pouvoir vous faire comprendre ce que vous y trouvez d'obscur.

— Voyons cela ; je suis bien curieux de savoir comment vous me prouvez que votre fils a de l'esprit.

— Voici, Monseigneur : d'abord, quand vous lui avez demandé s'il n'y avait personne dans la maison, il vous a répondu qu'il y avait lui, plus une moitié d'homme et une tête de cheval. Cela signifie que vous aviez probablement un pied dans la maison, l'autre dehors, et que votre cheval, que vous teniez par la bride, y avançait aussi la tête, par-dessus votre épaule ?

— C'est ma foi vrai, répondit le seigneur.

— Il vous a dit ensuite que son père était allé déboucher un petit trou pour en boucher un grand. Je suis pauvre, Monseigneur ; j'ai de la peine à vivre et à entretenir ma famille ; je suis criblé de dettes, et j'étais allé emprunter une petite somme à un de mes voisins pour donner un à-compte à un autre et le faire patienter au sujet d'une plus forte somme que je lui dois. C'est ce que mon fils

appelle déboucher un petit trou pour en boucher un plus grand. Ma femme était allée au four banal faire cuire du pain destiné à un autre voisin, en payement d'autre pain qu'il nous avait prêté, il y a trois mois, et c'est bien là faire cuire du pain déjà mangé. Mon fils aîné était auprès d'une meule de paille, au soleil, occupé à faire la chasse à la vermine qui le dévore, et il laissait sur la place ce qu'il prenait et rapportait à la maison ce qu'il ne prenait pas.

— C'est juste, répondit le seigneur, ébahi.

— Ma fille, reprit le paysan, avait un amoureux, qui lui promettait le mariage, et qui l'a trompée et délaissée, et elle est au lit, près d'accoucher et pleurant sur son plaisir passé. Et quant aux petits cochons, ils sont bien à leur mère la truie, autant qu'à moi, et le chemin qui est devant notre maison ne va, en réalité, nulle part, puisqu'il ne bouge ni ne change de place.

— Tout cela me semble bien trouvé, répondit le seigneur, étonné de tant d'esprit chez de pauvres paysans, et je vois, à présent, que votre fils n'est pas un imbécile, comme je l'avais cru d'abord. Si vous voulez me le donner, je l'emmènerai avec moi au château, où il nous divertira ma femme et moi, et sera traité comme mes propres enfants, avec qui il vivra.

— Mon fils m'est utile, Monseigneur, et je ne voudrais pas le voir quitter la maison, sitôt.

— Donnez-le moi, et je vous céderai en toute propriété la ferme, car elle m'appartient, votre ferme, j'en ai retrouvé les titres, et il faut que vous me payiez une rente annuelle, ou je vous donnerai congé.

— Nous sommes si pauvres, Monseigneur, que je suis obligé d'en passer par où vous voudrez.

— Eh bien ! amenez-le moi, dans huit jours, ou je viendrai le prendre moi-même.

Là-dessus, le seigneur s'en retourna à son château.

II

Le bonhomme, en rentrant à la maison, fit part à son fils de sa conversation avec le seigneur. Mais l'enfant répondit qu'il ne voulait pas aller au château, parce que c'était une maison de désordres de tout genre, et que le Diable y était en permanence.

Les huit jours expirés, le seigneur, ne voyant venir ni le père ni le fils, remonta à cheval et se rendit de nouveau à la ferme. Il vit l'enfant qui gardait les moutons de son père sur une lande, et alla droit à lui et essaya de le séduire par de belles promesses. Mais il résistait toujours, si bien qu'il l'enleva de force. Il lui fit faire

des habits neufs, et le traita comme ses enfants, avec qui il était constamment. Mais il observait attentivement tout ce qui se passait autour de lui et voyait des choses étranges et qui lui déplaisaient.

Un jour, le seigneur lui demanda :

— Pourquoi ne voulais-tu pas venir avec moi ? J'espère que tu te trouves bien ici et que tu ne regrettes pas la maison de ton père.

— Votre maison est un lieu de désordre et un séjour dangereux, et c'est pour cela que je ne voulais pas venir.

— Comment cela ?

— Vous avez ici un premier valet dont il faut vous défaire, le plus tôt possible, autrement il vous arrivera malheur à tous.

— Mais c'est un bon valet, et je suis content de lui.

— Oui, il chante et siffle, tout le long des jours, et pourtant son travail est toujours fait à point et bien fait. Il y a trois ans qu'il est à votre service, et vous ne le connaissez pas encore. Eh bien ! je vous en avertis, c'est le Diable, et s'il reste encore six mois chez vous, il vous emportera tous dans l'enfer, vous, votre femme et vos enfants. Ouvrez les yeux, il en est temps encore.

— Oh ! mon Dieu, que me dis-tu là ?

— La vérité, Monseigneur.

— Et comment me défaire de lui ?

— Voici comment vous pourrez vous en débarrasser : vous l'enverrez, demain, avec un autre valet à la ville, pour faire une commission pressée, et vous promettez, comme récompense, au premier qui sera de retour à la maison les deux premières choses sur lesquelles ils mettront la main, quelles qu'elles soient. Ils monteront tous les deux à cheval, le premier valet, sur une mauvaise rosse, et l'autre, sur le meilleur cheval de vos écuries, et ils partiront ensemble. Ce sera le premier valet, c'est-à-dire le Diable, qui reviendra le premier, et c'est sur vous et sur votre femme qu'il voudra d'abord mettre la main, et il vous sommerá de tenir votre promesse.

— Et comment faire pour lui échapper ?

— Voici : vous monterez avec votre femme sur la plus haute tour du château. Il vous priera de descendre. Vous n'en ferez rien. Il s'emparera alors d'une échelle que je ferai mettre au pied de la tour, et appliquer contre la muraille, pour monter jusqu'à vous. Mais je ferai en sorte que l'échelle se casse en deux et qu'il tombe à terre. De cette façon, les deux premières choses sur lesquelles il aura mis la main, en arrivant, seront les deux morceaux de l'échelle, et vous serez sauvés.

— Si tu fais que les choses se passent de la sorte, je te donnerai la main de ma fille, avec le château et tout le domaine.

Voilà nos deux hommes en route, le premier valet sur une rosse et l'autre sur un beau cheval. Le premier valet arrive, malgré tout, avant l'autre, en chantant et en sifflant, selon son habitude.

— Où sont le maître et la maîtresse ? demanda-t-il aussitôt.

— Ils sont montés sur la grande tour, lui répond-on.

Il va à la porte de la tour et la trouve fermée à clef et au verrou. Il frappe, appelle à haute voix, et, comme on ne lui ouvre ni ne répond, il saisit l'échelle qu'il voit au pied de la tour, l'applique contre la muraille et y monte. Mais le fils du laboureur, d'un coup de scie, l'avait arrangée de telle sorte qu'elle se rompit quand il fut à la moitié de sa hauteur, et il tomba sur le pavé de la cour. Il se releva, en jurant et en tempêtant, et, apercevant le seigneur et sa dame qui riaient, au haut de la tour, il cria, en leur montrant le poing :

— Venez me livrer ce que vous m'avez promis !

— Vous l'avez, répondit le seigneur.

— Comment cela ? Vous moquez-vous de moi ?

— Je vous avais promis les deux premières choses sur lesquelles vous mettriez la main, en arrivant ; eh, bien ! ce sont les deux morceaux de cette échelle ; vous pouvez les emporter, si vous voulez.

Le Diable, se voyant dupé, s'écria :

— Vous avez eu de la chance de trouver un enfant pour vous conseiller, car, sans lui, vous m'apparteniez !... Si j'étais resté six mois encore dans votre maison, je vous emportais tous dans l'Enfer, vous, votre femme et vos enfants !...

Ayant prononcé ces paroles, il disparut, au milieu d'une tempête épouvantable, vent furieux, tonnerre, pluie, éclairs. En partant, il renversa un pignon du château, qui ne put jamais être relevé.

Le seigneur, pour récompenser son sauveur, le maria avec sa fille, quand il eut l'âge convenable, et, en attendant, il appela auprès de lui le père et ses autres enfants, et les traita comme des membres de sa famille.

CONTÉ PAR MARGUERITE PHILIPPE,
PLOUARET, LE 12 SEPTEMBRE 1887

Françoise Morvan a retrouvé dans les Carnets de F.-M. Luzel (manuscrit 1037), la version originale de ce conte intitulé d'abord *Le pauvre laboureur et le Diable* (*Al labourer paour hac ann Diaoul*). Nous transcrivons ici la traduction de Françoise Morvan et Marthe Vassallo telle qu'elle a été publiée dans *Les*

contes de Luzel, *Contes inédits — Carnets de collectage*, tome troisième, Presses Universitaires de Rennes / Terre de Brume, 1996, pp. 234-237.

LE PAUVRE LABOUREUR ET LE DIABLE

Un fermier pauvre. Son seigneur si riche qu'il ne savait pas où étaient tous ses biens. — Un jour, en lisant ses papiers, il vit qu'il avait une ferme dont le fermier ne le payait pas. — part à cheval pour la ferme. — à la maison il n'y avait qu'un jeune garçon. La porte était fermée. — Il ouvre — il n'y a personne? — Si, moi — rien que toi? — Si, une demi-crêpe aussi, et un cheval. — Comment ça? — Où est ton père? — Parti ouvrir un trou de charrette pour boucher un trou de brouette. — Et ta mère? Partie cuire du pain mangé — A qui sont les petits cochons que je vois là? — A la truie? — Où va ce chemin? — Il va au chemin du début jusqu'à la fin — Où est ton frère? Il est allé chasser, et ce qu'il prendra il le laissera là, et ce qu'il ne prendra pas il le ramènera à la maison. — Vous n'avez pas de soeur? — si. — Où est-elle? Dans son lit, à pleurer sur son année passée. — Tu es un drôle de gars — Et le Seigneur s'en va — Son fermier le rencontre. — je suis allé chez vous, et je n'y ai trouvé qu'un petit gars qui a l'air simple d'esprit. — Mon plus jeune fils — Il m'a dit des choses sans queue ni tête — Quoi donc? Voilà etc. Voilà, seigneur ce que tout cela veut dire : je suis allé chercher de l'argent pour payer mes dettes, et comme j'ai plus de dettes que de biens, je suis allé ouvrir un trou de charrette pour boucher un trou de brouette. — Où était allée sa mère? payer du pain mangé, etc. — Le cochon? sa mère? le chemin? sa soeur? Il m'a dit encore qu'il y avait avec lui à la maison une demi-crêpe. — Oui, un autre enfant qu'il y avait avec lui. etc. Tant et si bien que le seigneur voulut avoir le garçon pour valet, parce qu'il avait la langue bien pendue. — Le garçon ne voulait pas. — je vous laisserai la ferme pour rien. Amenez-le moi sous huit jours, ou vous me reverrez ici. — Le seigneur rentre chez lui. Le garçon va garder des moutons. Arrive le seigneur qui l'emmène, de force. — je n'irai pas chez vous. — Pourquoi? Ce n'est pas une maison bien tenue. Le seigneur ne savait pas tout ce qui se passait chez lui. — Pourquoi ça? — Chez vous, il y a un grand valet qui ne fait rien que chanter et siffler. Il est chez vous depuis trois ans, et vous ne savez pas qui c'est, et s'il reste plus longtemps parmi vous, il vous aura tous emporté d'ici à six mois, votre femme, vos enfants et vous. Il fait tout ce qu'on lui dit, et il a toujours fini son travail avant les autres, quel qu'il soit. Ce gars-là c'est un Diable — Comment me défaire de lui? — Quand vous arriverez chez vous, envoyez en avant votre grand valet et un autre, et dites qu'on donnera ce qu'il demandera à celui qui arrivera le premier.

Votre grand valet montera sur le plus mauvais cheval que vous ayez, l'autre sur le meilleur, et le grand valet arrivera quand même le premier. Alors il demandera à ce que votre femme et vous le suiviez, ou la première chose qu'il prendra, et il mettra la main sur vous et sur votre femme — Comment faire? Montez tous les deux dans la plus haute des tourelles. Alors, il prendra une échelle pour vous atteindre. Mais moi je ferai que l'échelle se rompra en deux, et de cette façon les premières choses qui lui tomberont sous la main, etc. — Voilà les deux hommes en route. Le grand valet avec son mauvais cheval maigre arrive le premier en chantant et en sifflant. — Où sont la dame et le Seigneur? — Sur la plus haute tour — Il prend une échelle pour monter sur la tour — Il monte. — L'échelle se rompt et il tombe à terre — Donnez-moi ce que vous m'avez dit — Vous l'avez eu. — Comment ça? — Les deux moitiés de l'échelle — Et il s'en va, dans un bruit terrible — foudre, tonnerre, éclairs au point que la moitié du château s'écroule. — Si seulement vous n'aviez pas trouvé quelqu'un pour vous faire la leçon. Si j'étais resté six mois de plus dans votre maison, vous auriez tous été à moi! — Tant et si bien que la ferme revint au père du garçon, et le château au garçon après la mort du seigneur.

MARGUERITE PHILIPPE, PLOUARET,
12 SEPTEMBRE 1887

LA PRINCESSE DEVINERESSE ET LE BOSSU

Il y avait une fois un Roi qui avait une fille qui était devineresse.

Elle résolvait en se jouant toutes les devinailles et les énigmes qu'on lui proposait, si bien que, ne trouvant plus personne, à la cour ou dans la capitale du royaume, qui pût l'embarrasser sur ce point, elle dit à son père de faire bannir partout que quiconque proposerait à la princesse sa fille une énigme dont elle ne pourrait venir à bout obtiendrait sa main ; mais aussi tous ceux qui échoueraient seraient pendus aux murs du château du roi.

Malgré cette dernière clause, les prétendants affluèrent de tous les points du royaume, et aussi des pays étrangers.

Un cultivateur du pays de Tréguier avait trois fils, qui passaient pour être les plus intelligents et les plus instruits du pays. Les deux aînés étaient de beaux jeunes hommes bien venus, et le cadet était bossu.

Les deux premiers préparèrent chacun une énigme bien compliquée et se mirent en route, malgré les efforts de leur père pour les en dissuader, afin de les aller proposer à la princesse. Mais, en arrivant sous les murs du château, ils y virent suspendus à des crocs de fer, qui les prenaient sous le menton, un grand nombre de gens de tout âge et de toute condition, depuis des princes et des gentilshommes jusqu'à des artisans et de simples paysans. Ils eurent peur, et s'en retournèrent prudemment à la maison, où ils racontèrent ce qu'ils avaient vu.

Leur frère le bossu, qui avait aussi préparé son énigme, ne s'en effraya pas, et voulut, à son tour, tenter l'aventure. On lui donna un vieux cheval fourbu et poussif, nommé Mathelinic, et il partit. Le père, qui aimait son enfant, bien que contrefait, empoisonna le cheval, avant son départ, afin qu'il mourût en route et que le Bossu revînt à la maison.

Le cheval mourut, en effet, le second ou le troisième jour.

C'était le soir, vers le coucher du soleil. Le Bossu, malgré cet accident, résolut de continuer sa route à pied. Mais dans la crainte de ne pas trouver à loger, avant la nuit close, il revint sur ses pas, abandonnant Mathelinic mort sur la route, et logea dans une bonne auberge, qu'il avait dépassée d'environ une demi-lieue.

Le lendemain matin, il se remit en route, de bonne heure, et retrouva son cheval mort à l'endroit où il l'avait laissé, la veille, avec deux pies, mortes aussi empoisonnées, sur son corps.

—Tiens! se dit-il, Mathelinic, quoique mort, a encore tué deux!

Il continua de marcher, et en passant, suivant le bord de la douve, couverte de fougères, il y frappa au hasard de son bâton de voyage et tua un lièvre, sur son gîte. Il l'ouvrit, avec son couteau, et trouva dans son ventre deux petits lièvres, près de naître. Il cuisit les levrauts avec du papier couvert d'écriture, un vieux journal, qu'il avait dans sa poche, et les mangea. Puis, il se remit en route, en combinant et arrangeant une nouvelle énigme avec son aventure, de cette façon : Mathelinic est mort ; étant mort, il a tué deux ; ayant tué un, sans le voir, il m'en a donné deux que j'ai mangés, avant qu'ils fussent nés, après les avoir cuits avec des paroles.

—Voilà, se dit-il, triomphant, voilà la devinaille que je proposerai à la princesse, et dont elle ne pourra jamais venir à bout!

Et il abandonna pour celle-ci l'énigme qu'il avait au départ. Il continua de marcher, plein de confiance dans le succès, et finit par arriver aussi à Paris. Il alla droit au palais du roi, et frappa résolument à la porte.

—Que demandez-vous? dit le portier.

—Être introduit devant la princesse, à qui je veux proposer mon énigme.

Le portier le regarda d'un air de pitié, en se disant :

—Encore un dont le corps pendra demain au croc!...

Il lui dit néanmoins :

—Suivez-moi.

Et il le conduisit devant la princesse. Celle-ci était assise sur un siège doré, entouré de soldats qui portaient des épées nues. Elle dit au Bossu, d'un air dédaigneux :

—Vous venez, vous aussi, me proposer une énigme?

—Oui, princesse.

—Récitez-moi votre énigme.

—Voici, princesse : Mathelinic est mort ; étant mort, il a tué deux ; ayant tué un, sans le voir, il m'en a donné deux, que j'ai mangés, avant qu'ils fussent nés, après les avoir cuits avec des paroles ; qu'est-ce?

La princesse parut étonnée et embarrassée. Elle réfléchit un peu, et dit :

—Répétez-moi cela, lentement.

Le Bossu répéta. La Princesse demanda trois jours pour réfléchir.

—Je veux bien, dit le Bossu, mais à la condition que je serai logé, nourri et bien traité, au château, pendant ces trois jours.

—Accordé, répondit la princesse.

Et elle se retira, l'air mécontent.

Au bout des trois jours, elle n'avait encore trouvé aucune solution satisfaisante.

— Il vous faudra épouser le Bossu, ma fille, lui dit le roi.

— Jamais! répondit-elle, avec dédain.

— Je l'ai pourtant promis, et un roi ne doit avoir qu'une parole...

— Vous moquez-vous de moi? Jamais je n'aurai pour mari un bossu!

Voilà le vieux roi bien embarrassé. Il fut décidé alors que le Bossu serait soumis à une nouvelle épreuve. La princesse aimait un jeune beau prince d'un royaume voisin, nommé le prince Talduff, et elle ne voulait pas d'autre mari que lui. Le roi dit alors :

— Eh bien! voici, ma fille, ce qu'il faudra faire; vous coucherez tous les trois, cette nuit, dans le même lit, le Bossu, le prince Talduff et vous, — vous entre les deux, — et celui du côté duquel vous aurez le visage tourné, demain matin, en vous éveillant, sera votre mari.

— Je veux bien, répondit la princesse, se croyant sûre de son fait.

Les voilà donc couchés tous les trois dans le même lit, la princesse au milieu. Vers minuit, le Bossu prétextait un besoin pressant et se leva.

— Ne salissez pas le vase de la princesse! lui dit le prince Talduff.

— Je ferai dans mon soulier, répondit le Bossu.

Mais c'était une feinte seulement, un tour de sa façon. Tôt après, le prince Talduff éprouva un besoin réel.

— Comment faire? dit-il.

— Faites comme moi, répondit le Bossu, dans votre soulier, puis mangez la chose, pour éviter l'infection, que la princesse ne vous pardonnerait jamais: voyez, je ne sens pas mauvais, moi.

Et le prince, qui était plus beau qu'intelligent, suivit le conseil du Bossu.

Quand il se remit au lit, la princesse, quoique dormant, ne put supporter son haleine, et lui tourna le dos. Ils s'endormirent ensuite, tous les trois.

Au point du jour, le vieux roi entra dans la chambre sans frapper, et trouva la princesse et le prince Talduff dormant encore, et le Bossu bien éveillé et sa bouche contre celle de la princesse.

— Décidément, s'écria le vieux monarque, à cette vue, c'est le Bossu qui sera mon gendre!

Il éveilla le prince et la princesse, et dit à celle-ci :

— Eh bien! ma fille, voyez, c'est bien lui qui doit être votre mari! en lui faisant remarquer qu'elle avait le visage contre celui du Bossu.

Elle protesta, pleura, supplia, mais le tout en vain, le vieux roi fut inflexible,

LES CONTES DE MARAC'HID FULUP

par la raison qu'un roi ne devait avoir qu'une parole, et il lui fallut épouser le Bossu.

Du reste, on dit qu'elle vécut heureuse avec lui, et qu'étant devenu roi, peu après, à la mort de son beau-père, le Bossu gouverna avec beaucoup de sagesse, et rendit son peuple heureux.

CONTÉ PAR MARGUERITE PHILIPPE,
À PLOUARET, LE 12 SEPTEMBRE 1887

JEAN-SANS-PEUR

Il y avait une fois un homme qui se vantait de n'avoir jamais eu peur de sa vie et ne rien craindre au monde, et on l'avait nommé pour cela Jean-sans-peur. Il était jardinier chez le curé de sa paroisse. En ce temps-là, on voyait souvent des processions de morts, la nuit, et même quelquefois en plein jour.

Une nuit, assez tard, le curé dit à Jean :

— Va-t'en à l'église me chercher mes lunettes, que j'ai oubliées sur l'autel, et dont j'ai besoin pour préparer mon sermon de dimanche.

— C'est bien, répondit Jean, j'y vais.

Dès qu'il fut entré dans l'église, le curé, qui le suivait, sans qu'il s'en fût aperçu, ferma la porte à clef sur lui, et quand il voulut sortir, il se trouva empêché.

— Bah ! se dit-il, monsieur le curé croit, sans doute, que j'aurai peur de passer la nuit dans l'église, mais il se trompe.

Et il s'assit dans une stalle du chœur, comptant dormir à l'aise. Et en effet, il ne tarda pas à s'endormir. Mais vers minuit, il fut réveillé par le bruit de la grande porte s'ouvrant à deux battants, et son étonnement fut grand de voir les cierges allumés, sur l'autel, et d'entendre des chants et de voir entrer une procession, croix et bannières en tête, comme le jour du grand pardon de la paroisse. Et tous, hommes et femmes, jeunes et vieux, étaient habillés en gris ; il ne connaissait personne, dans toute cette foule. Il crut pourtant reconnaître un ancien curé de la paroisse et un riche propriétaire, chez qui il avait été garçon vacher, dans son enfance, mais morts tous les deux, depuis plusieurs années. Tout cela lui paraissait fort étrange. Un prêtre, à lui inconnu, monta à l'autel, et, s'adressant aux assistants, il dit :

— S'il y a parmi vous un vivant qui veuille me répondre la messe, je le prie de s'avancer.

Personne ne bougea ni ne dit mot. Le prêtre répéta les mêmes paroles, sans plus de succès ; puis, il les prononça une troisième fois, avec une grande tristesse.

— Voilà ! Voilà ! répondit alors Jean-sans-peur.

Et il s'avança au pied de l'autel.

Le prêtre dit la messe, d'un bout à l'autre, et Jean fit les réponses comme il avait l'habitude de le faire avec son curé.

Après l'Ite missa est, l'officiant dit en s'adressant à Jean :

— Que la bénédiction de Dieu soit sur toi et sur les tiens ! Depuis plus de cent ans, je viens ici, toutes les nuits, pour essayer de dire la messe, et je ne puis la dire, faute de trouver un homme vivant pour me répondre. Dieu m'avait imposé cette pénitence, pour une messe recommandée et payée pour les âmes du purgatoire, et que je n'ai jamais dite. Nous sommes ici trois cents âmes de la paroisse, retenues en Purgatoire, et tu nous as toutes délivrées, et nous allons à présent pouvoir entrer ensemble au Paradis. Voici mon étole, que je te donne, et, pendant que tu la posséderas, tu n'auras rien à craindre, ni des vivants, ni des morts, ni de quoi que ce soit au monde. Encore merci, et adieu jusqu'aux joies éternelles, où nous nous retrouverons un jour !

Jean prit l'étole que lui tendait le prêtre, et aussitôt les cierges s'éteignirent sur l'autel, et l'église tout à l'heure pleine de fidèles, recueillis et silencieux, se vida comme par enchantement.

Tout cela lui paraissait bien étrange, et il resta convaincu de la vérité des histoires de revenants qu'il avait souvent entendu conter, aux veillées d'hiver, et auxquelles il n'ajoutait aucune foi, jusqu'alors.

Au point du jour, le sacristain vint sonner l'Angélus, et il put sortir, alors, et, en arrivant au presbytère, il alla tout droit à la chambre du curé, qui était encore au lit, et lui dit tranquillement :

— Voilà vos lunettes, Monsieur le curé.

— Tu as donc passé la nuit dans l'église.

— Vous le savez bien, Monsieur le curé.

— Et tu n'as pas eu peur ?

— Non, je n'ai pas eu peur, et vous m'avez fourni l'occasion de faire une bonne action.

— Comment cela ? Est-ce que tu as vu quelque chose d'extraordinaire ?

— Oui, j'ai vu quelque chose d'extraordinaire.

— Quoi donc ? Des revenants ? Mais tu ne crois pas aux revenants.

— J'y crois, à présent ; mais je ne vous dirai pas ce que j'ai vu ; vous avez voulu me faire peur, me jouer un vilain tour, et je quitte votre service ; je veux voyager.

Et il partit aussitôt, malgré les efforts du curé pour le retenir, et il n'oublia pas d'emporter l'étole.

La nuit le surprit dans une forêt, où il ne se trouvait aucune habitation. Il aperçut un grand feu dans une clairière, et marcha dans cette direction.

Arrivé près du feu, au pied d'un grand chêne, il n'y trouva personne, ce qui

l'étonna, mais des pierres étaient disposées autour, en guise de sièges. Il s'assit sur une de ces pierres et attendit.

— C'est, sans doute, un rendez-vous de brigands, se dit-il. Nous verrons bien.

Ayant entendu quelque bruit au-dessus de lui, il leva les yeux et aperçut les cadavres de deux pendus, qui se balançaient au vent et s'entrechoquaient, sur sa tête.

— Eh! camarades, leur criait-il, venez donc vous chauffer à ce bon feu et me tenir compagnie: il me semble que vous ne devez pas être là à votre aise.

Et il les dépendit et les assit sur des pierres, autour du feu. Il les toucha de son étole, et ils se ranimèrent, et parlèrent ainsi:

— Nous sommes deux criminels, qui avons fait tout le mal possible pendant notre vie, et qui avons fini par être justement pendus. Il y a longtemps que nous étions ici, dans l'état où vous nous avez trouvés, et nous devons y rester jusqu'à ce que quelqu'un eût fait pour nous ce que vous avez fait. Mais il reste encore quelque chose à faire pour que nous soyons complètement sauvés et que nous puissions entrer au Paradis.

— Que reste-t-il donc à faire? demanda Jean; parlez, et, si je puis, je le ferai.

— Ensevelissez d'abord nos os en terre sainte, dans le cimetière de la paroisse; puis fouillez la terre du même cimetière, à l'angle du mur, à l'orient, et vous y trouverez un riche trésor, composé de croix, d'ostensoirs, de calices, de reliquaires d'or et d'argent, ornés de pierres précieuses, que nous avons volés dans différentes églises et cachés en cet endroit. Vous vendrez tout cela et en distribuerez l'argent aux pauvres, et alors seulement nous serons reçus dans le Paradis de Dieu.

— C'est bien, je le ferai, répondit Jean.

Et il le fit, en effet. Après quoi il continua sa route.

Vers le coucher du soleil, il se trouva sous les murs d'un beau château.

— Je vais demander à loger dans ce château, se dit-il.

La porte était ouverte, et il pénétra dans la cour, sans rencontrer personne. Il entra dans le château, en parcourut tous les appartements et ne vit nul être vivant, ce qui lui parut étrange. Il se mit à une fenêtre, et aperçut, à quelque distance, une maison habitée. Il s'y rendit, et demanda à loger et à souper.

— Êtes-vous peureux? lui demanda le maître de la maison.

— Je ne sais pas ce que c'est que la peur, répondit-il, et je ne crains rien au monde.

— Eh! bien, si vous voulez passer la nuit dans le château que voilà, et venir,

demain matin, me dire ce que vous aurez entendu et vu, je vous récompenserai bien.

— Très volontiers, répondit Jean.

Il soupa bien, puis, vers les dix heures, il se rendit au château abandonné.

Ce château avait appartenu à des seigneurs qui avaient commis tous les crimes imaginables, si bien que tout le monde les croyait damnés, et, depuis qu'ils étaient morts, on y entendait un tel vacarme toutes les nuits que l'on ne pouvait plus l'habiter, et l'on disait qu'il s'y tenait un sabbat de diables, parmi lesquels se trouvaient les anciens seigneurs.

Jean se coucha dans un bon lit de plumes, qui était dans une salle de rez-de-chaussée, et attendit. Vers minuit, il entendit du bruit dans la cheminée, et trois personnages d'un aspect étrange en descendirent. Ils allumèrent une chandelle, s'assirent à une table et se mirent à jouer aux cartes.

Bientôt ils s'accusèrent mutuellement de tricher, se disputèrent, et ce fut un beau vacarme !

Jean, qui ne dormait pas et ne s'était pas déshabillé, se leva doucement, s'avança vers eux et dit :

— Voilà bien du bruit, camarades ! J'ai vu le coup, et je vais vous mettre d'accord.

Ils furent d'abord bien surpris, mais ils acceptèrent son arbitrage et lui proposèrent de prendre part à leur jeu.

— Volontiers, leur dit-il, mais ne trichons pas.

Mais ils trichèrent toujours. Une carte étant tombée sous la table, Jean prit la chandelle, pour la chercher, et vit qu'ils avaient des pieds fourchus.

— Je m'en doutais bien, se dit-il, ce sont des diables ! Voici le moment ou jamais de faire usage de mon étole.

Et il la tira de sa poche et la mit au cou de ces diables, qui poussèrent des cris épouvantables :

— Grâce, grâce ! ôtez cela, et laissez-nous partir !

— Je ne l'ôterai et ne vous laisserai partir que lorsque vous m'aurez promis de ne plus venir inquiéter les habitants de ce château.

— Nous vous le promettons, nous n'y reviendrons plus.

— Vous pouvez partir, alors, mais ne revenez pas, autrement, vous ne seriez pas quitte à si bon compte.

Jean ôta alors l'étole du cou des diables, et ils s'en allèrent par où ils étaient venus, c'est-à-dire par la cheminée.

A partir de ce moment, on n'entendit plus de bruit dans le château hanté, et les propriétaires purent retourner l'habiter et y vivre tranquilles.

Jean épousa la fille unique du seigneur, qui était très riche et très belle, et ils vécurent heureux ensemble ; et quand ils moururent, l'étole fut placée dans leur tombe, et elle les aida encore à aller au Paradis⁴⁸.

CONTÉ EN BRETON PAR MARGUERITE PHILIPPE,
DE PLUZUNET. — PLOUARET, 12 SEPTEMBRE 1887

JEAN SANS PEUR
(ARGADAOUEN)

Iann Gadaouen valet chez un recteur, qui disait qu'il n'avait peur de rien. En ce temps-là, on voyait souvent des processions de morts. Une nuit aux environs de minuit, le recteur dit à Iann : Va me chercher ma tabatière [mes lunettes] sur l'autel. — Il y va. — Le recteur ferme la porte à clé. — Bast, le recteur se dit que j'ai peur — je dormirai bien sur le marchepied ici. A minuit il vit la grand'porte s'ouvrir et une procession et un prêtre en tête. Et ils étaient tous en gris. La procession finie, le recteur dit — s'il y a quelqu'un de vivant pour répondre la messe il n'a qu'à venir. — Oui ! Oui ! dit Iann. — Et le prêtre de dire la messe, et latin répondait. — Bénédiction de Dieu — trois cents [...] que nous sommes ici. Vous nous avez délivrés tous. — Trois cents ans il y a que je suis à chercher quelqu'un pour dire la messe. — Voilà mon étole. — Promenez-vous nuit et jour, sans peur — gardez-la, tant que vous aurez besoin — Voilà, Monsieur le recteur, votre tabatière ; et maintenant je m'en vais courir le pays ; je ne resterai plus avec vous vous avez essayé de me faire peur — J'ai vu des belles choses. — Quoi ? je ne vous dirai pas. — Il se met en route — Il arrive dans un bois — Tombe la nuit — Il voit un feu — personne auprès — s'enfonce dans un tas de feuilles pour dormir — Lève la tête et voit deux corps pendus qui se balancent, agités par le vent — Qu'est-ce que c'est ? — Venez vous chauffer les gars — il fait froid — Il les détache et les assied autour du feu. Chauffez-vous, les gars ! Et Iann de se mettre à dormir — les deux morts le cernaient — laissez-moi la paix, les gars ! — nous sommes deux hommes morts, deux hommes mauvais, qui avons menti à bien des gens, pendus pour finir, qui sommes ici depuis deux cents ans et qui devons y rester jusqu'à ce que quelqu'un fasse comme vous avez

⁴⁸ Ce conte a paru dans la collection Les contes de Luzel — *Contes inédits*, Presses Universitaires de Rennes / Terre de Brume, 1995. Tome second, pp. 87-92. Texte établi et présenté par Françoise Morvan. La version de collectage qui suit (*Ar gadaouen — Iann hep aouenn*) a été traduite par Françoise Morvan et publiée par elle, en regard du texte breton, dans le même vol. pp. 164-167.

fait. Envoyez-nous à enterrer au cimetière. — Après ça creusez un trou au coin d'un pré et vous y trouverez un trésor [une barrique d'argent] volé par nous dans les églises, des calices, des patènes, etc. — vendez-les et donnez l'argent aux pauvres. Nous sommes délivrés maintenant — C'est bon — Ainsi fait-il. — Et il se remet en route. Il demande à loger dans un château. — Oui, si vous n'êtes pas un peu peureux? — Non! Alors, allez dormir dans une chambre qu'il y a là. Le diable avait pouvoir sur ce château dans lequel il y avait eu autrefois des gens qui avaient fait toute sorte de mal. — Grand bruit dans la cheminée à minuit, il sort de son lit. — pour jouer aux cartes. Il joue avec eux, des têtes noires et drôles qu'ils avaient. Il laisse tomber une carte. — Il prend la chandelle pour la trouver. — Il voit qu'ils avaient des sabots de cheval — Des diables! — C'est le moment de me servir de mon étole — il la jette au cou de l'un des trois — les deux autres se sauvent — Celui-là doit rester. — Pourquoi est-ce que vous venez chaque nuit faire du bruit ici. — Tout ce qui est ici a été volé [par les pendus] — et appartient au Diable. — Maintenant vous devriez vous marier avec une fille du château venir rester avec elle ici et il n'y aura plus de bruit. — Ainsi fait — Tous délivrés.

LE CHEMIN DU PARADIS ⁴⁹

*Selaouit holl, mar hoc'h eus c'hoant,
Hag e klevfet eur gaozic coant,
Ha na eus en-hi netra gaou,
Met marteze eur ger pe daou.*

Écoutez tous, si vous voulez,
Et vous entendrez un joli petit conte,
Et dans lequel il n'y a pas de mensonge,
Si ce n'est, peut-être, un mot ou deux ⁵⁰.

Il y avait une fois un paysan, un laboureur de terre, nommé Erwan Kerloho, qui avait trois fils. Il n'était pas riche, et ne pouvait envoyer ses enfants à l'école, à la ville. Mais il existait dans le voisinage un couvent de capucins, et un vieux moine se chargea de l'éducation des trois frères. Ils allaient donc tous les jours à l'école au couvent. Les deux aînés étaient peu intelligents et n'apprenaient pas grand'chose ; le cadet, au contraire, nommé Fanchic, apprenait tout ce qu'on lui montrait.

Au bout de quelque temps, le vieux capucin vint à mourir. Les trois frères cessèrent alors d'aller à l'école, et restèrent à la maison avec leur père.

Un soir d'été qu'ils étaient tous les trois à jouer, dans la cour de la ferme, leur ancien maître le capucin apparut tout à coup à Fanchic. Il resta à le regarder, immobile et ébahi.

— Qu'est-ce que tu as donc à regarder ainsi par là ? lui demandèrent ses frères.

— Le vieux capucin ! répondit-il.

— Mais il est mort et enterré, depuis quinze jours !

⁴⁹ Ce conte du manuscrit 1037 était inaccessible jusqu'à son édition par Françoise Morvan dans la collection Les contes de Luzel — *Contes inédits* I, Presses Universitaires de Rennes / Terre de Brume, 1994, pp.29-37). Dans le tome III des *Contes inédits* — *Carnets de collectage* (Presses Universitaires de Rennes / Terre de Brume, 1996, pp.266-271) Françoise Morvan et Marthe Vassallo ont donné une traduction des notes de collecte de Luzel que l'on trouvera à la suite de ce texte.

⁵⁰ Formule initiale usitée dans le canton de Plouaret (Note Luzel).

— N'importe!... Ne le voyez-vous pas là?

— Nous ne voyons rien.

— Tenez, là! là!

Et il leur montrait du doigt l'endroit de l'apparition.

— Nous ne voyons rien du tout que le mur; tu te moques de nous.

Le vieillard s'avança alors vers Fanchic et lui dit :

— Bonjour, mon enfant.

— Bonjour, mon père capucin; vous n'êtes donc pas mort?

— Si, mon enfant, je suis mort.

— Et vous revenez sur la terre?

— Oui, avec la permission de Dieu.

— Vous êtes allé au Paradis, n'est-ce pas?

— Oui, mon enfant, je suis allé au Paradis.

— Comme on doit être bien là! Je voudrais y aller avec vous!

— Je vais te donner une lettre à porter au bon Dieu, et tu verras le Paradis, avant ta mort.

— Oui, mais je ne sais pas le chemin pour y aller.

— Je te donnerai aussi une baguette blanche, qui t'y conduira tout droit.

Et le vieillard remit à l'enfant une lettre close et une baguette blanche, et lui dit :

— Tu remettras cette lettre au portier du Paradis.

— A saint Pierre?

— Oui, à saint Pierre, qui t'ouvrira la porte; tu me trouveras là, en arrivant, et je prierai saint Pierre de laisser la porte un moment entrebâillée, pour que tu puisses jeter un coup d'œil dans le Paradis. Quant à la baguette blanche, elle marchera d'elle-même devant toi, et tu n'auras qu'à la suivre, sans hésiter et sans craindre aucun mal, en quelque endroit qu'elle te conduise, et tu arriveras à bon port.

Et le vieux capucin disparut alors.

Fanchic, plein de confiance dans sa parole, mit la lettre dans sa poche et se résolut à entreprendre le voyage sur-le-champ. Il posa sa baguette blanche à terre et lui dit: « Conduis-moi jusqu'à la porte du Paradis. » Et la baguette, comme si elle était animée, marche devant lui et il la suit. Elle se glisse bientôt dans une haie d'épines très serrée.

— Comment pourrai-je passer par là? se demande Fanchic, un peu hésitant.

Mais son parti est bientôt pris, il s'avance sur la haie, et passe sans mal, à son grand étonnement.

Il suit pendant longtemps la baguette et arrive au bord de la mer Rouge. Elle y entre ; Fanchic l'y suit et passe encore sans mal.

La baguette s'engage alors dans un chemin profond et étroit où tourne une grande roue de feu, qui occupe toute la largeur du chemin. Fanchic est d'abord saisi de frayeur, mais il prend vite courage, s'avance sur la roue enflammée et passe encore, sans mal.

Un peu plus loin, deux arbres, placés des deux côtés du chemin, s'entrechoquent et se battent avec une telle fureur, qu'ils lancent au loin des fragments d'écorce et des copeaux. Fanchic, désormais plus rassuré, s'avance résolument sur eux, et passe encore sans mal.

Plus loin, ce sont deux énormes faux, qui fauchent, en se croisant, des deux côtés du chemin. Il passe facilement.

Il arrive alors sur une grande route bien unie. Là, Fanchic voit, dans de beaux carrosses dorés, des hommes et des femmes bien parés ; d'autres qui mangent et boivent, en riant et en chantant, à des tables surchargées de mets savoureux et de vins choisis ; d'autres encore qui dansent au son des binious et des violons, sur le gazon fleuri ; mais, à l'extrémité de la route où ils marchaient si gaiement, ils tombaient tous dans un gouffre béant, d'où sortaient des jets de flamme, avec des lamentations, des malédictions et des cris épouvantables.

La baguette blanche, suivie de près par Fanchic, entre alors dans un beau chemin gazonné où des vieillards à grandes barbes blanches et revêtus de longues robes grises se promènent lentement, tristes et dolents, et embrassent des crucifix d'ivoire, qu'ils tiennent à la main, en les arrosant de larmes.

Fanchic passe, précédé de sa baguette blanche, qui marche toujours, et arrive à une bande aride et brûlée, où il voit avec étonnement des moutons et des brebis gras et luisants, qui bondissent et jouent entre eux et paraissent contents et heureux.

Plus loin, dans un pâturage gras et abondant, il voit des vaches si tristes et si maigres et décharnées, que c'est à peine si elles peuvent se tenir sur leurs jambes. Tout cela lui paraît bien étrange.

Il continue sa route, la baguette blanche le précédant toujours, et arrive dans un grand champ de terre labourable, où des hommes, en grand nombre, travaillant, et les uns se hâtent et se donnent beaucoup de mal, sans se reposer un seul instant, et ils sont tristes et soucieux ; et dans une autre partie du champ, d'autres personnes travaillent aussi, mais sans trop se presser, et elles sont gaies et causent et chantent même en travaillant.

Fanchic passe encore, sans s'arrêter, et arrive alors à un grand colombier, au milieu d'une plaine ; et autour de ce colombier, voltigeaient des colombes en

grand nombre, dont les unes étaient blanches, d'autres grises, et d'autres noires. Et les blanches s'élevaient facilement jusqu'au sommet du colombier et y pénétraient, tandis que les grises ne s'élevaient qu'à moitié route et tombaient à terre, et que les noires pouvaient à peine se soulever un peu sur leurs ailes et retombaient lourdement à terre.

Puis, il aperçut, dans le lointain, un château d'or, si brillant et si éblouissant, qu'on pouvait à peine le regarder. C'était enfin le Paradis!

— Oh! le beau château! ne put s'empêcher de s'écrier Fanchic.

La baguette blanche continua d'avancer et alla frapper à la porte du château. La porte s'ouvrit aussitôt, un grand vieillard à barbe blanche se présenta sur le seuil, et, voyant l'enfant avec sa lettre à la main, il lui demanda :

— Que veux-tu, mon enfant?

— Est-ce que vous êtes saint Pierre, le portier du paradis?

— Oui.

— Eh! bien, laissez-moi entrer, pour remettre cette lettre au bon Dieu.

Et il lui montrait sa lettre.

— De qui est la lettre?

— De mon ancien maître, le père capucin, qui doit être aussi par là, car il m'a dit qu'il était au paradis, depuis qu'il est mort; laissez-moi entrer, je vous prie.

— Non, mon enfant, personne n'entre ici, avant d'être mort.

— Dieu, que c'est beau par là!... s'écria Fanchic, en regardant par la porte entrebâillée.

Et ayant aperçu son ancien maître, qui se promenait en la société d'autres moines :

— Voilà le père capucin! Je veux aller l'embrasser.

Et il essaya de s'introduire, malgré le portier. Le bon Dieu, qui se trouvait en ce moment dans la loge de saint Pierre, où il venait souvent causer avec son vieil ami, avait tout entendu, et il dit :

— Laisse-le entrer, Pierre.

Fanchic entra dans la loge, et, apercevant le bon Dieu, il le reconnut tout d'abord, à son grand air de majesté en même temps que de bonté, et il lui dit :

— C'est vous, Monsieur le bon Dieu, n'est-ce pas?

— Oui, mon enfant, c'est moi le bon Dieu.

— Eh bien! voilà la lettre que mon ancien maître, le père capucin, m'a chargé de vous apporter ici.

Et il remit la lettre au bon Dieu qui la lut et dit :

— C'est bien, tu es un bon petit enfant, et tu viendras, sans tarder, demeurer avec nous ici.

— Pourquoi pas tout de suite, puisque j'y suis ?

— C'est qu'il faut être mort, sur la terre, avant de pouvoir habiter le paradis ; retourne donc chez ton père, et dans trois jours, tu mourras et tu reviendras, pour ne plus nous quitter.

Fanchic aurait préféré rester, puisqu'il y était, comme il le disait, et s'étant approché de la fenêtre, qui donnait sur le paradis, il s'écria :

— Dieu, que c'est beau ! que c'est beau !... Mais laissez-moi aller parler à mon père capucin que je vois là-bas, pour lui faire voir, au moins, que je me suis bien acquitté de sa commission.

— Il va venir ici, et tu pourras lui parler, à ton aise.

Et saint Pierre fit signe au vieux capucin, qui vint aussitôt ; et l'enfant et le vieillard s'embrassèrent, heureux de se retrouver ensemble.

— Demandez au bon Dieu de me permettre de rester ici avec vous, dit Fanchic.

— Cela ne se peut pas, mon enfant ; il faut que tu retournes sur la terre et que tu y meures, avant de pouvoir être admis dans le paradis.

— Le bon Dieu m'a dit que je mourrai dans trois jours, et que je reviendrai ici aussitôt avec vous.

— Eh bien ! retourne chez ton père, où tu seras rendu promptement et sans fatigue, car la baguette blanche, qui est restée t'attendre à la porte, te reconduira, et dans trois jours, tu reviendras pour toujours.

— J'aurais bien voulu rester, dès à présent, mais puisque le bon Dieu ne le veut pas, il faut lui obéir. Pourtant, avant de m'en aller, donnez-moi l'explication de toutes les choses extraordinaires que j'ai vues sur ma route, en venant ici.

— Avec plaisir, mon enfant ; dis-moi ce que tu as vu.

— D'abord, au moment du départ, la baguette blanche qui m'a servi de guide entra dans une haie d'épines, si épaisse, si fournie, que j'hésitai un instant à l'y suivre ; mais, par confiance dans votre parole, je m'y engageai, tête baissée, et je passai sans mal.

— Ce sont les épines dont fut couronné notre Sauveur, mon enfant, et il faut les affronter pour aller au paradis.

— Et la mer Rouge où entra ensuite la baguette, et où je la suivis, toujours sans mal ?

— Cette mer Rouge, mon enfant, est formée du sang que répandit notre Sauveur, pendant sa Passion.

— Et la roue de feu, dans le chemin étroit et profond ?

— C'est le feu du purgatoire.

—Et les deux arbres qui se battaient si cruellement, des deux côtés du chemin ?

—Deux époux, qui ne pouvaient se supporter, et qui continuent, pour leur pénitence, de se battre, après leur mort.

—Et les deux faux qui fauchaient tout ce qui passait par le chemin ?

—Des gens riches, qui voulaient tout faucher, tout amasser, et ne donnaient jamais rien aux pauvres. Ils continueront, pour leur pénitence, de faucher là, en vain, pendant cinq cents ans.

—Et le grand chemin uni et fleuri, où tant de gens riaient, chantaient, dansaient, festoyaient, pour aller tomber ensuite dans un gouffre rempli de flammes, avec des lamentations et des malédictions épouvantables ?

—C'est le large chemin de l'enfer, mon enfant !...

—Et les vieillards vêtus de robes grises, tristes et désolés, et embrassant leurs crucifix d'ivoire, en les arrosant de larmes ?

—Ce sont des gens qui ont fait leur devoir et vécu honnêtement sur la terre, mais qui ont pourtant failli, sur quelque point, et se rendent au purgatoire, pour expier leurs fautes.

—Et les moutons gras et heureux, sur la lande aride ?

—Ce sont des gens qui, quoique pauvres, ont vécu contents de leur sort, trouvant encore le moyen de faire l'aumône aux pauvres, et ils sont là sur la route du paradis.

—Et les vaches maigres, tristes et soucieuses, dans le pâturage gras et abondant ?

—Ce sont des gens qui, quoique riches, étaient possédés du désir d'acquérir toujours, et que rien ne pouvait contenter, de sorte qu'ils étaient réellement pauvres et malheureux, malgré tous leurs biens.

—Et les gens qui travaillaient dans un champ, et dont les uns, tristes et soucieux, ne se donnaient aucun repos, tandis que les autres, gris et contents, en prenaient à leur aise ?

—Les premiers sont des gens tourmentés de la passion de s'enrichir qui, travaillant toujours, n'observaient ni dimanches ni fêtes, ne pratiquaient pas la charité envers les pauvres, quoique riches, et, pour leur pénitence, ils sont condamnés à labourer constamment ce champ, pendant cinq cents ans ; les seconds, au contraire, sont d'honnêtes gens, de bons chrétiens, ayant toujours observé les dimanches et les fêtes, travaillant et se reposant en temps convenable, pratiquant la charité envers les pauvres, dans la mesure de leurs moyens, et ils sont là sur le chemin du paradis.

—Et les colombes dont les unes, blanches, s'élevaient jusqu'au sommet du

colombier et pénétraient dans l'intérieur, d'autres, grises, s'arrêtaient à moitié route, et d'autres, noires, pouvaient à peine se soulever un instant sur leurs ailes et retombaient lourdement à terre ?

— Les premières, les blanches, représentent les gens qui, ayant entendu prêcher la parole de Dieu, l'ont conservée sans défaillance et sont arrivées droit au paradis ; les grises représentent les gens qui n'ont pas persisté dans la bonne voie et l'ont abandonnée, à moitié route ; et les noires, enfin, sont les âmes perverses, méchantes, criminelles, qui fréquentaient les tavernes et les mauvais lieux, au lieu de s'acquitter de leurs devoirs religieux.

— Je suis content de savoir tout cela ; mais, mon père capucin, laissez-moi entrer dans le paradis, puisque j'en suis si près, et y rester avec vous ; c'est si beau, et l'on doit être si bien là !...

— Pas encore, mon enfant ; il faut que tu retournes chez ton père, et, au bout de trois jours, tu reviendras me rejoindre, ici, et nous ne nous quitterons plus jamais.

Là-dessus, saint Pierre ferma sa porte, et Fanchic se retrouva aussitôt transporté dans la cour de son père, il ne sut comment. Il mourut au bout de trois jours, et alla tout droit au paradis. Puissions-nous y aller nous-mêmes, un jour, afin de savoir de lui si tout ce que nous dit cette histoire est vrai⁵¹.

CONTÉ EN BRETON PAR MARGUERITE PHILIPPE,
À PLOUARET. — SEPTEMBRE 1888

LE CHEMIN DU PARADIS

Il était une fois une maison où il y avait trois fils. A l'école — le plus jeune très savant. Un capucin leur faisait classe — et le vieux capucin mourut — Un jour qu'ils étaient à jouer, ils virent le capucin mort — regarde ! regarde ! dit le petit le père capucin — il est mort oui certainement tu ne vois rien non certainement — et voilà que le vieux s'en vint vers [l'] enfant. — Bonjour mon enfant — Bonjour mon père — vous n'êtes donc pas mort — si — Et vous êtes venu — oui avec la permission de Dieu — Vous êtes au paradis — oui c'est beau ? — oui certainement — je voudrais voir — je te donnerai une lettre à porter au

⁵¹ J'ai recueilli plusieurs versions de ce conte, avec des épisodes variés. Ma conteuse semble avoir voulu réunir ici tous ces épisodes, du moins ceux qu'elle connaissait, d'où quelques doubles emplois. — Dans certaines versions, le héros ne va pas au paradis, mais au château du Soleil, pour lui adresser diverses questions, et ce doit être là le thème primitif. — Cf. mes *Contes populaires de la Basse-Bretagne*. (Note Luzel)

seigneur Dieu — je ne connais pas le chemin — moi je te donnerai une baguette blanche que tu n'auras qu'à suivre — bon — un chemin pénible — il donne la lettre et la baguette et se met en route, la baguette en avant — il va à travers une haie d'épines très serrée — comment passer au travers — il passe facilement — continue encore — la baguette sur la mer rouge Comment aller là. il passe facilement — Après un chemin profond avec un treuil de feu qui occupe tout le chemin — Il passe — plus loin, deux arbres qui se battent — il passe — Deux faux de chaque côté du chemin — la baguette va toujours — il passe. — Un grand chemin — des carrosses dorés, avec dedans des gens bien habillés, qui chantent et qui rient — arrivés au bout du chemin, ils tombent dans un trou plein de feu, avec des cris et un vacarme épouvantable. Dans un chemin vert, sous des arbres verts, des vieillards en robes grises, tristes, les larmes aux yeux, embrassent des croix dans une lande, des moutons gras, dans une lande maigres — plus loin un pré plein d'herbe, avec des vaches maigres — plus loin un champ où il y avait beaucoup de gens qui travaillaient, certains se hâtant, suant et soufflant et travaillant sans repos, d'autres travaillant sans se presser, tout joyeux Plus loin un colombier, avec beaucoup de colombes, les unes blanches, les autres grises et d'autres noires — les blanches volaient jusqu'au sommet du colombier, les grises faisaient la moitié du chemin, les noires tombaient en bas — Plus loin un château d'or qui brillait — Quel beau château — la baguette blanche frappa à la porte — le vieux capucin vint lui ouvrir et il entra — la baguette resta — Bonjour mon fils, te voilà? — oui, mon père, voilà la lettre que vous m'aviez donnée à apporter au paradis c'est bien, mon fils — Jésus comme c'est beau ici laissez-moi aller avec vous — pas encore, mon fils, mais dans trois jours vous viendrez aussi. Rentrez maintenant à la maison — j'aimerais rester — mais avant que je ne m'en aille, dites-moi ce que signifient les choses que j'ai vues en venant ici. Qu'est-ce que tu as vu — une haie d'épines — La couronne d'épines de notre sauveur qu'il faut traverser avant d'aller au paradis — la mer Rouge? — Le sang de notre sauveur — le treuil de feu dans un chemin étroit — oui le feu du purgatoire; qu'il faut traverser aussi — Deux arbres en train de se battre, si fort qu'il en sautait des éclisses. — Des époux, qui ne pouvaient pas s'entendre, et sont là à faire pénitence — Deux faux. — Des gens qui lorsqu'ils étaient sur la terre étaient toujours à amasser des choses, et ne donnaient rien aux pauvres — là à faire pénitence. Le grand chemin lisse et beau des fleurs — Des gens riches menant mauvaise vie — qui vont en enfer. Les vieillards embrassant des croix. — Gens qui ont fait leur devoir, mené une vie droite, mais négligé quelque chose, qui vont au Purgatoire — les moutons gras dans la lande maigre — Des gens contents de leur sort sur la terre, qui ont mené une vie droite, cha-

LES CONTES DE MARAC'HID FULUP

ritables envers les pauvres, sur le chemin du Paradis — ils seront bientôt sauvés — les vaches maigres dans un pré plein d'herbe — Une autre sorte — des gens qui tout en étant riches n'étaient pas contents, rien ne leur manquait et maintenant maigres, et malheureux [dans l'abondance] de nourriture et de toute chose — Des gens travaillant dans un champ — les uns joyeux et ne se pressant pas — des gens qui travaillaient selon leur état, qui faisaient leur devoir, travaillaient et se reposaient quand il fallait — les autres qui suaient et travaillaient sans arrêt pour amasser, le dimanche et les jours de fête comme les autres jours — en train de faire pénitence — le colombier — les blanches des gens qui sont allés aux offices, qui ont prié, fait leur devoir et sont heureux maintenant — les grises allaient parfois à la messe / étaient fainéantes, négligentes — les noires allaient à l'auberge au lieu d'aller à l'église, et menaient mauvaise vie — Bon, laissez-moi aller ici avec vous — Non mon enfant — vous devez rentrer chez vous — et d'ici trois jours vous viendrez — Et à l'instant il se trouva dans la cour de son père — Où êtes-vous allé — porter une lettre au paradis — oui, peut-être — C'est vrai, et dans trois jours je vais mourir, et j'irai aussi demeurer au Paradis, avec mon maître le père capucin qui m'attend là-bas. Et l'on vit son âme s'élever au ciel comme une colombe blanche.

MARGUERITE PHILIPPE
12 7BRE 1887

LES DEUX CAPUCINS OU LA DESTINÉE

Deux capucins se présentèrent un soir à la porte d'un château et demandèrent l'hospitalité pour la nuit. Ils furent bien accueillis.

Au milieu de la nuit, étant au lit, ils furent éveillés par des gémissements et des cris de douleur. Et ils apprirent que le châtelain venait d'avoir un fils.

Le plus âgé des deux capucins ouvrit une fenêtre, examina les étoiles, qui brillaient au ciel, et dit, en frappant du pied la terre :

— Malheureux enfant ! Il est né sous une mauvaise étoile. Il lui arrivera malheur.

— Pourquoi cela ? lui demanda-t-on.

— C'est, répondit-il, qu'un autre enfant, un prince, vient de naître au même moment que lui, loin d'ici, et, lorsque le fils de notre hôtesse aura atteint l'âge de vingt et un ans, il sera tué par ce prince, qui a nom le Prince Mauvais.

On fit part de cette prédiction au père, qui en fut alarmé et demanda au capucin :

— N'y a-t-il aucun moyen de conjurer ce sort ?

— C'est difficile ; cependant, je vous conseille de tenir l'enfant caché à tous les yeux, dans une forte tour, et de ne l'en laisser jamais sortir, même dans vos jardins, que bien escorté, jusqu'au jour où il atteindra sa vingt et unième année.

L'enfant fut baptisé et nommé Arzur, et on l'enferma aussitôt, avec sa nourrice, dans la plus forte tour du château, où seuls, sa mère et son père le visitaient ; et, nuit et jour, des soldats armés montaient la garde, au pied de la tour.

Mais, pendant qu'il avance en âge et grandit, dans sa tour, occupons-nous un peu de l'autre enfant, né juste à la même heure que lui et qu'on appelait le Prince Mauvais.

Quand le Prince Mauvais approchait de sa vingt et unième année, il voulut voyager, pour voir du pays et chercher des aventures. Au moment du départ, sa mère, qui était un peu magicienne ou sorcière, lui donna trois noisettes, et lui dit :

— Voici trois noisettes que je te donne, mon fils, et qui te seront utiles dans tes voyages. Toutes les fois que tu te trouveras dans un grand danger — mais alors seulement — tu en casseras une, et aussitôt tu seras secouru.

Voilà donc le Prince Mauvais en route, avec ses trois noisettes dans sa poche,

et la bourse bien garnie. Il va, il va plus loin, toujours plus loin, et par terre et par mer, et comme il paie bien partout où il passe, il ne rencontre pas de difficultés sérieuses et n'a pas eu besoin encore de casser aucune de ses noisettes.

Un jour, après une longue navigation, il aborde à une île où il rencontre, sur le rivage, une femme courbée sur un bâton et vieille comme la terre.

— Bonjour, grand'mère, lui dit-il, en l'abordant.

— Bonjour, mon fils, lui dit la vieille, et Dieu te bénisse, car tu vas me rendre un grand service.

— Très volontiers, grand'mère, si je le puis : dites-moi en quoi je puis vous être utile.

— Voici cinq cents ans que j'attends celui qui nous délivrera d'un méchant géant, qui désole et ruine tout le pays. Pour cela, il faut le tuer, ce qui n'est pas facile ; mais avec du courage et mon aide, tu pourras cependant en venir à bout, si tu veux tenter l'aventure.

— Je le veux bien, grand'mère, car je cherche précisément des aventures dignes de mon courage.

— C'est bien, mon fils, et tu es l'homme que j'attendais. Voici une épée enchantée, dont les moindres blessures sont mortelles, et, avec elle, tu viendras à bout du monstre, puisque tu oses l'affronter.

Le Prince prit l'épée et demanda :

— Où est le géant ? que je marche tout droit contre lui.

— Tu vois ce château, là-haut, sur ces rochers ? C'est là qu'est le monstre.

— C'est bien ! répondit le Prince.

Et il marcha tranquillement vers le château. Arrivé à la porte, il la heurta fortement du pommeau de son épée, et le géant lui-même vint ouvrir.

— Ah ! te voilà, Prince Mauvais ! s'écria-t-il ; il y a longtemps que je t'attends, et tu vas me fournir un excellent dîner, ce soir !

— Doucement, vilaine bête ! répondit le Prince Mauvais, sans s'émouvoir ; il faudra combattre avant de savoir si ma chair est tendre ou non, et je suis homme à défendre ma peau, comme tu vas le voir.

Et le combat commença aussitôt, dans la cour du château. Un seul coup bien porté du géant eût fendu le Prince de la tête aux pieds ; mais grâce à son agilité, il évitait les bottes les plus terribles et touchait souvent le monstre. Celui-ci poussait des cris et des beuglements qui faisaient trembler tous les animaux à plus d'une lieue à la ronde. Le Prince commençait à faiblir, lorsqu'il réussit à frapper le géant à l'œil gauche. Aussitôt il tomba à terre, comme une tour qui s'écroule, et le vainqueur lui coupa la tête et la jeta en pâture aux dogues qui gardaient le château.

Alors, la vieille entra dans la cour et se jeta au cou du prince en disant :

— Vous nous avez délivrés, ma fille et moi, et tout ce qui est ici vous appartient, à présent, si vous voulez rester avec nous. Entrez dans le château, venez, que je vous présente à ma fille.

Le prince admira la beauté et les grâces de la jeune fille, mais ne se laissa pas séduire.

— Le but de mon voyage, dit-il, n'est pas de chercher une femme, mais bien un ami, un frère que j'ai quelque part au monde, je ne sais où, mais je ne m'arrêterai que quand je l'aurai trouvé. Alors seulement je pourrai songer à me marier, et je ne vous oublierai pas.

Et il salua poliment la jeune fille et la vieille et partit, à leur grand regret. Il se rendit au bord de la mer, à l'endroit où il avait laissé sa barque. Mais elle n'y était plus, et le voilà dans un grand embarras.

— C'est bien le moment, se dit-il, d'avoir recours aux noisettes de ma mère. Voyons si elles ont la vertu qu'elle m'a dit.

Et il en cassa une, en souhaitant qu'elle lui procurât une barque pour franchir la mer. Et la barque demandée arriva aussitôt. Mais elle manquait d'agrès et de matelots et de tout ce qu'il fallait pour une longue navigation. Ce qui fut fait à l'instant. Alors, quand il se fut assuré qu'il ne manquait plus rien, il fit dresser les voiles et partit. La mer était belle et la navigation fut d'abord heureuse. Mais ensuite une tempête effroyable survint, et la barque alla se briser contre un rocher, en vue d'un château bâti sur une haute falaise. Le prince fut d'abord submergé, puis il revint sur l'eau et cassa sa troisième noisette, en souhaitant d'être vu et secouru du château. Ce château était celui des parents d'Arzur. Arzur lui-même, du haut de sa tour, avait assisté au naufrage, et, voyant un homme qui luttait péniblement contre les vagues furieuses, il éluda la surveillance de ses gardiens, descendit au rivage, se jeta à l'eau et sauva le naufragé. Il l'emmena au château, lui donna des vêtements et le soigna comme un frère. Le prince se sentait retenu là par un lien secret. Cependant, au bout de quelques jours, il parla de se remettre en route. Mais Arzur, qui, de son côté, se sentait attiré vers lui et l'aimait déjà, le pria instamment de rester, et il céda facilement. Ils furent bientôt grands amis et se dirent leurs confidences. Le Prince raconta son aventure dans l'île, où il avait tué un géant et refusé d'épouser une belle princesse que le monstre retenait captive.

— Pourquoi donc n'avez-vous pas amené avec vous cette belle princesse ? lui demanda Arzur.

— Ce n'est pas une femme que je cherche, répondit-il, mais un ami, presque un frère, que j'ai je ne sais où, mais vers lequel je me sens attiré par je ne sais

quelle puissance secrète, et je n'aurai le repos et ne cesserai de courir le monde que lorsque je l'aurai trouvé.

— Moi, dit Arzur, je suis relégué dans cette tour, que je n'ose quitter, parce que, le jour de ma naissance, deux moines mendiants qui avaient reçu l'hospitalité, pour une nuit, dans le château, prétendirent que j'étais né sous une mauvaise étoile, et que si j'atteignais ma vingt et unième année, je serais tué, le jour même, par un inconnu, venu d'un pays lointain, et qui se nomme le Prince Mauvais. Or, dans quelques jours, j'atteindrai ma vingt et unième année. Restez donc ici, avec moi, jusqu'à ce que le terme fatal soit révolu, et, s'il ne m'arrive malheur, je vous accompagnerai dans vos voyages, et nous vivrons toujours en bons amis, jusqu'à la mort.

Le Prince fut frappé de cette révélation ; mais il ne le laissa pas paraître et ne se fit pas connaître, bien résolu à faire mentir la prédiction du moine, et enchanté de pouvoir avoir bientôt pour compagnon de voyage celui qui lui avait sauvé la vie et pour lequel il n'éprouvait d'autre sentiment que de la reconnaissance et une vive affection.

La veille du jour où devait s'achever sa vingt et unième année, Arzur se sentit fortement indisposé, et il se mit au lit. Il avait la fièvre, et, à mesure que la nuit avançait, elle redoublait d'intensité. Le Prince le veillait et lui prodiguait ses soins. Un peu après minuit, Arzur, tourmenté par une grande soif, pria son ami de lui aller cueillir une orange dans le jardin du château ; le Prince s'empressa d'accomplir son désir et revint bientôt avec une orange. Il s'assit sur le bord du lit pour la peler, en s'aidant de la pointe de son épée, n'ayant pas de couteau sous la main. Or, c'était l'épée avec laquelle il avait tué le géant, et qui était empoisonnée. Aussi, dès qu'Arzur eut mangé l'orange, il se mit à vomir, à se tordre de douleur, et il mourut bientôt dans les plus cruelles souffrances.

— Ah ! s'écria-t-il en mourant, la prédiction du moine s'accomplit ! car vous devez être le Prince Mauvais, et c'est moi-même qui vous ai introduit près de moi, pour mon malheur !

Ce qui prouve que le sort de chacun de nous est fixé, dès l'heure de sa naissance, et que, quoi qu'il fasse, nul ne peut l'éviter.

CONTÉ PAR MARGUERITE PHILIPPE,
À KERCABIN, LE 18 SEPTEMBRE 1888

LE FOUET ARDENT

Une femme avare et acariâtre fit un procès à un de ses fermiers, qui avait abattu un arbre sur sa ferme, sans sa permission.

Le fermier perdit le procès, et, comme il n'avait pas d'argent pour en payer les frais, on vendit tout son mobilier, si bien que, ne possédant plus rien, il fut réduit à la mendicité.

La propriétaire de la ferme assistait à la vente, et acheta presque tout, à vil prix.

Il ne restait plus rien à vendre, quand, remarquant un fouet appendu à un clou, contre le mur d'une étable, elle dit :

—Voilà encore un fouet ; il faut le mettre aussi en vente.

Il lui fut adjugé pour trois sous.

La femme mourut, peu de temps après. Cependant, après son enterrement, on la voyait, toutes les nuits, rôdant autour de la maison et des étables de la ferme, un fouet de feu à son cou et criant :

—Enlevez-moi ce fouet ! Enlevez-moi ce fouet !...

C'était effrayant, et personne n'osait approcher d'elle, pour lui enlever le fouet ardent qui causait son supplice, si bien qu'il fallut faire venir un prêtre pour la conjurer et la précipiter dans l'étang d'un moulin voisin — après quoi on ne la revit plus⁵².

CONTÉ PAR MARGUERITE PHILIPPE,
SEPTEMBRE 1889

⁵² Ce conte a paru dans la collection Les contes de Luzel, *Contes inédits*, Presses Universitaires de Rennes/Terre de Brume, 1995. Tome second, pp. 31. Texte établi et présenté par Françoise Morvan.

MARC'HARID FULUP
COLLECTRICE

SAINTE TOUINA

Il y avait une fois un riche veuf qui s'était remarié à une veuve riche aussi. Ils avaient chacun une fille de leur premier mariage. Celle du mari, nommée Touina, était jolie, aimable, soumise et laborieuse. Celle de la dame, au contraire, nommée Margot, était laide, disgracieuse, méchante et paresseuse. Pourtant, sa mère lui trouvait toutes les qualités, n'aimait qu'elle et était très dure pour la pauvre Touina. Le père de celle-ci allait souvent en voyage, et, dès qu'il avait quitté le château, on envoyait sa fille garder les moutons sur la lande, avec un morceau de pain d'orge, comme on en donnait aux chiens, ou une galette de sarrasin pour toute nourriture. Un matin qu'elle se rendait à la lande avec son troupeau, tout en se faisant à elle-même ses plaintes, le long de la route, elle aperçut derrière un buisson un homme bien mis et armé d'un fusil, qui l'écoutait et qui lui dit :

— Vous êtes donc bien malheureuse, mon enfant ?

— Hélas ! monseigneur, j'ai une marâtre qui ne m'aime pas et me rend la vie bien dure. Quand mon père est absent, elle m'envoie tous les jours garder les moutons sur la lande, et ne me donne pour toute nourriture qu'un morceau de pain noir, comme on en donne aux chiens ; voyez (et elle lui montra un morceau de pain d'orge, noir et tout moisi) ; et pendant ce temps-là, sa fille Margot reste avec elle dans le château, à essayer tous les jours des robes neuves, à s'amuser, et à courir, et à manger de bons fruits dans les jardins.

— Eh bien ! mon enfant, venez avec moi, et je vous donnerai de plus belles robes et de plus belles parures que n'en a la fille de votre marâtre, et vous ne manquerez de rien de ce qui pourra vous faire plaisir.

Touina regarda l'inconnu avec étonnement et ne sut, d'abord, que lui répondre. Il était jeune et avait assez bonne mine, et elle se trouvait si malheureuse, qu'elle abandonna son troupeau et le suivit.

Il la conduisit dans un vieux château en ruine, où il y avait beaucoup de gens de mauvaise mine, qui lui firent peur d'abord. C'étaient des brigands, et il en était le chef. Voilà donc la pauvre Touina dans une caverne de brigands ! Le chef ordonna à ses gens de la respecter et de lui obéir comme à leur maîtresse, et lui-même eut pour elle toutes sortes d'attentions. Il y avait là des chambres remplies d'or et d'argent, et de beaux habits, et des parures de toute sorte, et elle pouvait choisir et en changer tous les jours, à sa fantaisie. Elle resta quatre ans dans ce

château, et, au bout de ce temps, elle eut un enfant, dont le chef des brigands était le père. Elle voulut le faire baptiser à l'église la plus voisine ; mais le père ne voulait pas qu'il fût baptisé. Touina en était fort désolée, et elle conçut le projet de profiter de la première occasion pour s'enfuir et retourner chez son père. Une nuit donc que tous les brigands étaient partis pour une expédition importante, avec leur chef en tête, elle mit son enfant, qui n'avait encore que trois ou quatre mois, dans un panier, et s'enfuit en l'emportant. Après beaucoup de mal, elle arriva heureusement au château de son père, et lui sauta au cou pour l'embrasser.

— Jésus ! mon enfant, dit le vieux seigneur en pleurant de joie, que je suis donc heureux de te revoir ! A présent, tu resteras avec ton vieux père, qui t'aime tant, n'est-ce pas, mon enfant ?

— Oui, mon père, à présent je resterai avec vous et ne vous quitterai plus jamais. Je vous ai causé bien du chagrin, n'est-ce pas ? Mais je ne vous en causerai plus. Je cours jusqu'à l'église pour me confesser ; je reviendrai sans tarder ; n'ayez point d'inquiétude.

Et elle embrassa encore son père et sortit aussitôt, laissant sur une table, où elle l'avait déposé en entrant, le panier dans lequel se trouvait son enfant. Elle prit la route de Rome pour aller se confesser à notre Saint-Père le Pape.

L'enfant ne tarda pas à crier. La marâtre ouvrit le panier et s'écria aussitôt, en s'adressant à son mari :

— Ne vous avais-je pas dit que votre fille n'est rien qui vaille ? Voyez un peu le beau cadeau qu'elle vous a apporté !

L'enfant fut mis en nourrice dans une ferme voisine. Mais suivons Touina, qui marche sur le chemin de Rome.

Après beaucoup de mal, demandant l'aumône et l'hospitalité tout le long de la route, elle arriva enfin au terme de son voyage. Elle alla se prosterner aux pieds du Saint-Père, et se confessa à lui avec un sincère repentir. Le pape l'écouta avec intérêt, puis il lui dit d'aller trouver un saint ermite qui demeurait dans un bois, à quelque distance de la ville, et de se confesser à lui, après quoi le saint homme lui indiquerait la pénitence qu'elle aurait à faire pour obtenir l'absolution.

Touina se remit donc en route. Elle arriva à l'ermitage du saint anachorète et se jeta à ses pieds, en le priant d'écouter sa confession. Mais le vieillard, étonné et troublé de voir une belle jeune femme dans sa pauvre hutte de terre et de feuillage, crut que c'était le démon qui venait le tenter sous cette forme, et il lui cria, en se couvrant la figure de ses deux mains :

— Retire-toi, démon ; va loin de moi !

Touina se retira, désespérée.

Cet ermite recevait tous les jours la visite de son bon ange. L'ange resta alors

trois jours sans venir, et le vieillard en était désolé et ne savait à quoi attribuer ce changement. Quand l'ange revint, le quatrième jour, il lui demanda pourquoi il était resté trois jours sans venir, et quelle faute il pouvait avoir commise.

L'ange lui dit :

— Vous avez repoussé durement une pauvre jeune femme qui venait à vous, pleine de repentir, pour chercher conseil et consolation. Vous l'avez appelée « démon, » et elle s'est retirée, le désespoir dans l'âme. C'est là un grand péché, et, pour le racheter, voici ce qu'il vous faudra faire. Vous chercherez cette jeune fille, jusqu'à ce que vous l'ayez retrouvée, et vous la confesserez et lui donnerez l'absolution. Le Saint-Père lui-même lui donnera à communier, puis vous la suivrez partout où elle ira, et la surveillerez et la protégerez, comme si elle était votre propre fille, jusqu'à ce qu'elle ait trouvé à se marier, car vous êtes, dès à présent, responsable d'elle, et si elle venait à se perdre, vous seriez perdu vous-même. Vous la placerez comme domestique dans quelque maison honnête, et vous mettrez comme première condition à son engagement que ses maîtres la laisseront assister à la messe tous les jours. Lorsqu'elle sera mariée, vous retournerez à votre ermitage, et Dieu disposera de vous comme il l'entendra.

Ayant ainsi parlé, l'ange disparut. Le pauvre ermite était tombé la face contre terre, et il pleura abondamment. Puis, prenant son bâton, il se mit en route pour accomplir les ordres du Seigneur.

Il retrouva Touina, qui n'avait pas encore quitté Rome, et passait tout son temps à prier et à pleurer dans les églises de la ville sainte. Il la confessa, lui donna l'absolution et la consola de son mieux. Puis, quand elle eut reçu à communier de la main du Saint-Père, il lui chercha une place dans une maison honnête, à la campagne. Tout le monde, en voyant cette belle jeune fille accompagnant ce vieillard à barbe blanche, pour lequel elle avait tant de soins et de prévenances, la prenait pour sa fille. L'ermite réussit à la placer chez une vieille dame veuve, riche et dévote, puis il alla établir son ermitage dans un bois voisin, afin de ne pas la perdre de vue.

Touina, grâce à la douceur de son caractère et à son cœur aimant, plut tout de suite à la vieille dame et s'attira ainsi la jalousie de deux autres servantes qui étaient dans la maison. Tous les jours elle accompagnait sa maîtresse à la messe, dans la chapelle du château. Bien plus, dès qu'elle avait un moment de loisir, elle y allait prier. Les deux autres servantes la plaisantaient sur cette dévotion excessive, et faisaient leur possible pour la retenir avec elles, aux heures de récréation, et lui faire prendre part à leurs jeux, à leurs danses et à leurs folles chansons. La pauvre Touina ne pouvait toujours résister à leurs instances; mais, même au milieu des jeux les plus bruyants, elle était toute pensive et priaient, en esprit et

d'intention, dans la chapelle, devant l'image de la sainte Vierge. Bien plus, la Vierge, la prenant en pitié, la faisait disparaître du milieu des sociétés joyeuses et bruyantes où elle se trouvait si malheureuse, sans que personne sût comment elle disparaissait, ni où elle allait. Quatre anges invisibles la prenaient, un par chaque membre, la soulevaient en l'air et la transportaient dans la chapelle, puis ils la ramenaient de la même manière au milieu de ses compagnes, étonnées de la voir reparaître tout d'un coup, comme si elle sortait de terre ou descendait du ciel.

Voyant cela et n'y comprenant rien, les deux jalouses crièrent à la sorcière et allèrent la dénoncer comme telle leur maîtresse. Celle-ci, intriguée et désireuse de voir par elle-même quel cas elle devait faire de semblables rapports, se mit un jour à la fenêtre de sa chambre, afin d'observer les trois filles, au moment où elles sortiraient ensemble, à midi, pour aller se récréer pendant une heure ans le jardin. Et elle vit fort bien quatre anges à ailes blanches qui enlevèrent Touina du milieu de ses deux compagnes et la transportèrent dans la chapelle; puis ils la rapportèrent encore auprès des deux autres filles, quand l'heure fut venue de rentrer au château. Elle comprit que c'était là un miracle de la part de Dieu ou de sa sainte mère, et que Touina devait être une sainte; et, à partir de ce jour, elle dit qu'elle n'irait plus travailler à la cuisine, ni nulle part ailleurs où seraient les deux autres filles, mais qu'elle resterait à filer dans sa chambre, et irait prier à la chapelle quand bon lui semblerait.

La dame n'avait qu'un enfant, un fils de dix-huit ou dix-neuf ans, qui était aux écoles. Quand ses études furent terminées, il revint à la maison, et il y eut, à cette occasion, un grand repas, auquel on invita tous les parents et les autorités du pays. Les deux servantes jalouses demandèrent à leur maîtresse de leur envoyer Touina à la cuisine pour les aider. La dame y consentit, et Touina descendit de sa chambre. Elle fut employée à poser les plats sur la table, dans la salle à manger. Le jeune seigneur, qui ne l'avait pas encore vue, fut frappé de sa bonne mine, de son air distingué, de son maintien modeste, et il demanda à sa mère qui elle était.

— Je ne sais pas bien, répondit-elle; elle m'a été présentée par un vieillard à barbe blanche, que je crois être son père. Je l'ai prise par pitié, car ils paraissaient bien malheureux et ne vivaient que d'aumônes, et je suis loin de m'en repentir, car cette jeune fille a toutes les qualités possibles, — et de plus je la crois une vraie sainte.

Le jeune seigneur fut vivement intrigué par ces paroles de sa mère. Pendant tout le repas, il ne quitta pas des yeux Touina, et il était déjà amoureux d'elle. Son amour ne fit que croître de jour en jour, si bien qu'il demanda à sa mère de lui permettre de l'épouser. La dame, bien qu'aimant et estimant beaucoup la

jeune fille, ne trouvait pas que ce fût un parti convenable pour son fils, et elle lui représentait de son mieux qu'elle ne pouvait le laisser épouser une servante, une fille venue on ne savait d'où, dont le père mendiait son pain de porte en porte. Mais toutes ces représentations et ces sermons étaient en pure perte, et le jeune homme était tellement frappé au cœur qu'il en tomba malade.

On consulta tous les médecins du pays et même les sorciers; mais ce fut en vain, et le jeune seigneur ne faisait que dépérir, tous les jours, de plus en plus. Voyant cela, sa mère résolut de ne plus le contrarier, et elle lui annonça qu'elle consentait à le laisser épouser Touina. Cette bonne nouvelle le guérit sur le champ, comme par enchantement. On fit chercher le vieux mendiant, qu'on regardait comme le père de Touina, et on l'amena au château. Mais il se tint à la porte et tendit la main pour demander l'aumône, selon son habitude. La dame vint et lui dit :

— Entrez, mon brave homme, et asseyez-vous au foyer.

Et il entra et s'assit au foyer, et la dame lui dit encore :

— Mon fils désire avoir votre fille pour femme; êtes-vous content de la lui donner?

— Ma fille est pauvre comme moi, et elle ne peut pas espérer de s'élever si haut; pourtant, si c'est la volonté de Dieu, qu'elle s'accomplisse.

Les noces furent célébrées sans délai, et il y eut de grands festins, des jeux et des réjouissances de toute sorte, pendant plusieurs jours.

Quand tout fut terminé, l'ermite prit congé de Touina et lui dit :

— A présent, mon enfant, je retourne à mon ermitage, dans le bois où vous m'avez trouvé, pour faire pénitence et attendre la mort, quand il plaira à Dieu de me l'envoyer. Quant à vous, continuez d'aller tous les jours à la messe et d'être dévote à la sainte Vierge; ne vous plaignez jamais des épreuves qu'il plaira à Dieu de vous envoyer, et ne vous mettez pas en colère, quoi qu'il puisse vous arriver. De plus, à présent que vous voilà riche, ne refusez jamais l'aumône au pauvre qui vous demandera, au nom de Dieu, et, quoi qu'il puisse vous demander, donnez-le-lui.

Touina promit de suivre minutieusement ces recommandations, et le vieillard partit.

Voilà Touina grande dame à présent. Mais, dans la prospérité, elle n'oublia pas qu'elle avait été malheureuse. Son cœur était plein de compassion pour tous les malheurs, pour toutes les misères, et personne ne s'adressait jamais à elle sans être secouru et consolé.

Au bout d'un an de mariage ou environ, elle donna le jour à un fils. L'enfant

fut baptisé, puis mis en nourrice chez une fermière, où il devait rester trois ans. C'était un enfant superbe, et il venait à merveille.

Quand les trois ans furent accomplis, la nourrice le ramena au château, où il devait rester désormais. Il y eut un grand repas à cette occasion, et on y invita beaucoup de monde.

Touina entendait tous les jours la messe dans la chapelle du château, selon la recommandation de l'ermite, et elle n'y avait jamais manqué une seule fois. Le jour du repas, elle y alla, comme à l'ordinaire. L'enfant avait été confié à une servante, qui n'avait rien autre chose à faire que le surveiller, en l'absence de sa mère. Elle alla avec lui à la cuisine, pour voir les préparatifs du festin. Il avait une boule dorée qu'il s'amusait à faire rouler, pour courir après elle. Tout en courant et en sautant par la cuisine, il tomba dans une bassine pleine de lait bouillant, qu'on venait de retirer de dessus le feu. Y étant tombé la tête la première, il ne pouvait crier, de sorte qu'il y resta quelque temps, sa surveillante n'ayant pas les yeux sur lui, et quand on l'en retira, il était déjà mort, le pauvre petit ange ! Voilà grand émoi et grande douleur dans la maison, comme bien vous pensez ! Sur ce, Touina revint de la chapelle, et, voulant savoir où en étaient les apprêts du dîner, elle entra dans la cuisine. Tout le monde y était en larmes. Elle prévit aussitôt quelque grand malheur et demanda ce qui était arrivé. Personne ne lui répondit, mais les larmes et les cris augmentèrent.

— Où est mon enfant ? demanda-t-elle alors.

Et comme on ne lui répondait toujours que par des larmes et des cris, elle se mit à chercher de tous les côtés et finit par le découvrir sur un lit où on l'avait déposé. Elle le prit dans ses bras et l'embrassa, en le baignant de ses larmes. Puis elle dit avec résignation :

— Dieu me l'avait donné, et Dieu me l'a ôté ; que son saint nom soit béni !

Et elle le déposa dans une armoire, sur un coussin, et, s'adressant ensuite aux cuisinières et aux autres domestiques qui étaient là, d'un air résigné et calme elle leur dit :

— Essuyez vos larmes, et cessez vos cris ; faites comme moi ; que chacun soit à son travail, et que les invités qui vont venir ne sachent rien du malheur qui vient d'arriver. C'est la volonté de Dieu, et il ne sert de rien de se désoler ou de murmurer.

Et, donnant l'exemple, elle s'occupa elle-même de préparer la table et d'orner la salle, comme si son cœur de mère n'était pas navré.

Cependant, les invités arrivaient, et Touina les recevait gracieusement et le sourire sur les lèvres ; et à ceux qui demandaient à voir son enfant, elle disait qu'il dormait pour le moment et qu'elle craignait de l'éveiller, parce qu'il était un peu

indisposé, mais qu'à la fin du dîner elle le présenterait à tous les invités, dans la salle à manger.

Quand tous les invités furent arrivés, on se mit à table, et nul ne se serait douté, à voir l'air calme, serein et gracieux de la pauvre mère, qu'elle venait de perdre son fils, son unique enfant. Le père lui-même n'en savait rien encore.

Vers la fin du repas, un vieux mendiant à la barbe longue et blanche, et s'appuyant sur un bâton, se présenta à la porte de la cuisine et demanda quelque chose à manger, au nom de Dieu. Personne ne le connaissait; pourtant, il fut reçu comme tous les autres mendiants, qui se présentaient en grand nombre tous les jours, et on lui présenta un morceau de pain blanc avec un peu de viande.

— Ce n'est pas là ce que je veux, dit-il.

— Que voulez-vous donc? lui demanda la servante, étonnée.

— Allez dire à votre maîtresse de venir me servir, et je lui dirai ce que je veux.

On trouva cet homme fort exigeant. Cependant, comme Touina avait donné ordre de ne jamais refuser aucun mendiant et de l'appeler toutes les fois qu'il s'en trouverait qui voudraient lui parler, une servante alla lui faire part de ce qui se passait.

Aussitôt elle se leva de table et vint trouver le mendiant. Elle ne le reconnut pas, et elle lui demanda :

— Que désirez-vous, cher pauvre de Dieu?

— J'ai faim, et je demande à manger.

Elle lui présenta du pain blanc, du lard et du rôti.

— Ce n'est pas de cela qu'il me faut, dit le vieillard.

— De quoi donc, mon frère? Dites hardiment; je vous donnerai ce que vous désirerez; entrez, et voyez ce qui vous plaira.

Le vieux mendiant entra dans la cuisine; mais, au lieu de s'arrêter devant la table qui y était, couverte de toutes sortes de viandes et d'autres mets, il alla droit à l'armoire où Touina avait mis son fils mort, et dit :

— Je veux un morceau du mets qui est là, dans cette armoire.

— Il n'y a là rien à manger, cher pauvre de Dieu.

— Je veux un morceau de ce qui y est, vous dis-je. Ne m'avez-vous pas dit que vous ne me refuseriez rien de ce que je vous demanderais? Ouvrez l'armoire.

Touina, étonnée, regarda le mendiant en face et ne le reconnut pas encore; puis elle ouvrit l'armoire en tremblant. Mais, au premier regard qu'elle y jeta, elle poussa un cri de joie. Qu'avait-elle donc vu? Son enfant, qu'elle y avait déposé mort il y avait quelques heures, y était toujours, mais plein de vie et souriant,

et jouant avec des oranges qui se trouvaient là. Elle l'enleva dans ses bras, et le couvrit de baisers et de larmes de joie et de bonheur.

Puis elle voulut l'aller montrer à tous ses invités, dans la salle du festin. Mais le vieux mendiant l'arrêta et lui dit, en montrant l'enfant du doigt :

— Voilà le mets dont je veux manger ma part.

La pauvre mère poussa un cri, comme si on lui eût plongé un poignard dans le cœur, et cacha son enfant dans son sein. Mais l'impitoyable mendiant reprit :

— Vous avez donc oublié déjà la promesse que vous fîtes au vieil ermite de ne jamais rien refuser à aucun mendiant, quoi qu'il pût vous demander ?

— C'est vrai, hélas ! répondit-elle avec résignation. Voilà mon enfant ; disposez-en comme vous l'entendrez, et que Dieu ait pitié de moi.

Et elle remit l'enfant au mendiant. Celui-ci prit alors un grand couteau sur la table de la cuisine et le leva, comme pour frapper l'innocente créature. Touina se contenta de tourner la tête en pleurant et sans faire aucun effort pour l'arrêter.

Alors, le vieillard lui dit :

— Rassurez-vous, Touina, et ne craignez pas pour la vie de votre enfant : le voilà, plein de vie et de santé, et sans avoir éprouvé aucun mal.

Et il lui remit son enfant, puis il ajouta :

— O sainte Touina, — car vous êtes une vraie sainte, — votre épreuve et vos douleurs sont terminées dans ce monde, et les miennes aussi, grâce à vous. Vous avez été fidèle à la promesse que vous aviez faite de ne jamais rien refuser à un mendiant, quoi qu'il pût vous demander, au nom de Dieu ; vous avez poussé le dévouement jusqu'au sacrifice de votre enfant, et Dieu, touché de votre foi, vous accorde le pardon et à moi comme à vous. Je suis le vieil ermite de la forêt, vers qui vous aviez été envoyée par le Saint-Père, et qui vous repoussa si durement, en vous appelant « démon, » vous mettant ainsi le désespoir dans l'âme. Dieu, pour me punir, avait attaché mon sort au vôtre, et si vous aviez failli dans la terrible épreuve à laquelle vous avez été soumise, nous aurions été damnés tous les deux pour l'éternité. A présent, je vais mourir ici sur la place, et mon âme ira tout droit au ciel, où vous viendrez vous-même me rejoindre, quand vous aurez fait l'éducation de votre enfant.

Et le vieillard expira dès qu'il eut prononcé ces paroles. Touina lui fit faire de belles funérailles, auxquelles assistèrent tous ses parents et amis, et tous les invités du grand dîner, qui étaient encore à table pendant que tout ceci se passait ans la cuisine du château.

CE CONTE A ÉTÉ CONTÉ À MARGUERITE PHILIPPE, DE PLUZUNET,
PAR UNE PÈLERINE, EN SE RENDANT EN PÈLERINAGE AU RELEC,
ARRONDISSEMENT DE MORLAIX.

Twina ou Touina n'est pas un personnage purement imaginaire, comme on serait tenté de le croire, parce qu'on ne trouve ni sa vie, ni ses actes, ni même son nom, dans les hagiographes ni ailleurs, que nous sachions du moins. On rencontre seulement dans le calendrier de saint Méen un saint Touinianus, qui était son père ou son frère peut-être, ou pour le moins un parent. Une petite chapelle de Plouha, dans les Côtes-du-Nord, qui était originairement sous le patronage de sainte Touina, est aujourd'hui consacrée à sainte Eugénie, dont la légende, qui rappelle sans doute celle de l'ancienne patronne, y est retracée, dans une peinture du XVII^e siècle, signée Hamonnec, peintre breton parfaitement ignoré. Nombre de saints personnages, jadis connus et vénérés du peuple, surtout en Bretagne, se sont vus déposséder ainsi, au profit de noms plus connus, des hommages et du culte qui leur revenaient de droit. Ces substitutions ou ces usurpations sont dues généralement à l'analogie plus ou moins grande des noms ou à la similitude des légendes des premiers titulaires avec celles des usurpateurs. C'est ainsi, pour citer quelques exemples, que de saint Guégariton on a fait saint Agathon ; de saint Clévé, saint Clet, de saint Drien, saint Adrien ; de saint Gily, saint Gilles ; de saint Alar, saint Éloi, de saint Dominoc'h, saint Dominique, etc.

Le dénouement de cette légende rappelle celui de Amis et Amiles, qui fut très populaire au moyen âge. Quelques critiques croient que le fond en est historique et qu'il se rapporte à deux frères d'armes de l'armée de Charlemagne, dans la guerre de Lombardie. La version la plus ancienne en a été rédigée en vers latins, de 1090 à 1100, par Raoul Tortaire, moine de l'abbaye de Fleury. Mais la plus connue des œuvres inspirées par les aventures des deux amis est un poème français composé au XIII^e siècle.

Voici comment on peut analyser en peu de mots le poème en question.

Deux guerriers, tous les deux beaux, braves, et offrant une ressemblance parfaite de l'un avec l'autre, sont unis par les liens d'une étroite amitié. Ils s'appellent Amis et Amiles. Amiles est accusé par le traître Hardré d'avoir abusé de la fille du roi, et sommé de se laver de cette grave accusation par le duel judiciaire. Son ami se bat à sa place et sort vainqueur de l'épreuve. Mais celui-ci, Amis, est à son tour en butte aux disgrâces du sort : il est atteint de la lèpre. Amiles apprend alors que son ami ne peut être guéri qu'en arrosant ses plaies du sang innocent de jeunes enfants. Il n'hésite pas à sacrifier les siens. La guérison merveilleuse s'opère. Mais, lorsqu'on retourne dans la chambre des innocentes victimes, on les trouve jouant tranquillement sur leur lit avec des oranges.

Dans un conte des frères Grimm, intitulé le Fidèle Jean, nous trouvons aussi un vieux serviteur qui sauve la vie à son maître et se voit, plus tard, changer en statue de marbre, depuis les pieds jusqu'aux épaules, pour lui avoir révélé le secret du service qu'il lui a rendu. Le maître apprend qu'il peut délivrer son fidèle serviteur en l'arrosant du sang encore chaud de son enfant unique. Il sacrifie son enfant, arrose de son sang la statue de marbre, et son fidèle Jean est sauvé. Puis, quand le père et son ami retournent au berceau de l'enfant, ils l'y retrouvent plein de vie et qui leur tend les bras en souriant.

Un autre conte breton, que j'ai recueilli sous le titre de le Roi Dalmar, offre plus de ressemblance encore avec le conte des frères Grimm que ne le fait la légende de Touina, qui ne s'en rapproche que par l'épisode de la fin : la résurrection de l'enfant. Nous voyons là également le fidèle serviteur changé en statue, pour avoir révélé un secret, et le maître qui, pour le sauver, sacrifie son enfant, lequel est ensuite retrouvé vivant dans son berceau. C'est une version bretonne, à peine légèrement modifiée, de la même fable.

Enfin, ici encore, comme presque toujours, c'est en Orient qu'il faut chercher le type primitif, et nous le trouvons, sous le titre de Viravara, dans un conte traduit du sanscrit et que l'on peut analyser ainsi en quelques mots.

Viravara s'est mis au service d'un roi. Un jour, celui-ci, entendant les gémissements d'une femme, envoie Viravara pour savoir le sujet de son chagrin et le suit, sans se laisser voir. Viravara interroge la femme et apprend qu'elle est la Fortune du roi. Elle pleure parce qu'un grand malheur le menace ; mais ce malheur pourra être détourné, si Viravara immole son fils à la déesse Devi. Le fidèle serviteur, pour sauver son maître, offre à la déesse le sacrifice qu'elle demande ; puis, dégoûté de la vie, il s'immole lui-même. A cette vue, le roi aussi veut se donner la mort ; mais la déesse se radoucit et ressuscite l'enfant et le père.

C'est là, probablement, la source commune de tous les récits où un père ou une mère sacrifie son enfant, soit pour sauver la vie à un ami ou à un maître, soit pour ne pas manquer à la parole donnée⁵³. Luzel

⁵³ Le sang des enfants joue un grand rôle dans les maléfices du moyen âge. Les sorciers lui attribuaient des propriétés surnaturelles, et l'on accusait les juifs et les Templiers de s'en servir dans leurs cérémonies religieuses, et de voler les enfants des chrétiens pour s'en procurer. Dans le roman de Merlin, de Robert de Borron, on voit que Vortigern, usurpateur de la couronne d'Angleterre, veut bâtir une tour assez forte pour le mettre à l'abri des poursuites des Saxons. Mais les murs s'écroulent toujours dès qu'ils ont atteint une certaine hauteur. Alors les clercs et les astronomes conseillent au roi d'arroser le mortier des fondements avec le sang d'un enfant né sans père. Merlin, qui était l'enfant que l'on voulait sacrifier, sut se tirer de danger, grâce à sa science divinatoire. D'autres, comme le fameux Gilles de Retz, se servaient du sang des enfants dans la recherche de la pierre philosophale.

IOUENN KERMEN OU L'HOMME DE PAROLE

*Baz' a zo brema pell-amzer,
D'ar c'houlz m'ho defoa dennt ar ier.*

Il y a de cela bien longtemps,
Quand les poules avaient des dents.

Il y avait un marchand, nommé Jean Kerménou, qui avait gagné une grande fortune. Il avait plusieurs navires sur la mer, et il allait dans les pays lointains avec des marchandises de son pays, qui lui coûtaient peu de chose, et qu'il revendait très avantageusement. Il n'avait qu'un fils, nommé Iouenn, et il désirait le voir devenir marchand et homme de mer, comme lui. Aussi, un jour, lui parla-t-il de la sorte :

— Voici que je me fais vieux, mon fils, et, après avoir beaucoup travaillé, toute ma vie, et m'être donné beaucoup de mal, je voudrais rester enfin tranquille, à la maison, pour attendre la mort, quand il plaira à Dieu de me l'envoyer. Mais vous, qui êtes jeune et plein de force et de santé, je voudrais vous voir travailler et voyager, comme je l'ai fait, car tout homme, dans ce monde, doit travailler pour vivre. Je vais donc vous donner un navire, chargé de marchandises du pays, que vous irez vendre dans les pays lointains ; vous reviendrez avec une autre cargaison de marchandises étrangères, et apprendrez ainsi le commerce et augmenterez votre avoir.

Iouenn, qui ne désirait rien tant que de quitter la maison de son père et de voyager au loin, entendit ces paroles avec une grande joie. On lui chargea donc un navire de toutes sortes de marchandises et il partit, muni de lettres pour les pays où il se rendait. Les vieux matelots de son père étaient avec lui, et, après une longue navigation, avec toutes sortes de temps, et du bon et du mauvais, il arriva dans une ville dont je ne sais pas le nom. Il présenta les lettres de son père, reçut bon accueil, vendit bien sa cargaison et en fit beaucoup d'argent.

Un jour qu'il se promenait par la ville, il vit un rassemblement de curieux et entendit des aboiements de chiens. Il s'approcha, et fut fort étonné de voir le cadavre d'un homme livré en pâture à un troupeau de chiens. Il demanda ce que cela signifiait, et apprit que cet homme avait beaucoup de dettes, et qu'après sa

mort, son corps avait été livré en pâture aux chiens, selon la coutume du pays, à l'égard de ceux qui mouraient insolubles. Iouenn eut pitié de ce pauvre mort et dit :

— Chassez les chiens ; je paierai ses dettes et lui ferai rendre les derniers devoirs.

On arracha le cadavre aux chiens, et Iouenn fit publier par la ville que tous ceux à qui cet homme devait quelque chose n'avaient qu'à venir le trouver et ils seraient payés.

Il se présenta beaucoup de monde, et il lui fallut une grande somme d'argent pour les désintéresser tous ; puis, quand personne ne réclama plus rien, le cadavre fut enseveli et mis en terre avec les honneurs convenables.

Quelques jours après, Iouenn Kerménou remit à la voile, pour revenir dans son pays, avec le peu d'argent qui lui restait, et sans acheter d'autres marchandises. Comme il était en mer avec ses matelots, ils aperçurent un navire tout tendu de noir :

— Que signifie ceci ? se demandèrent-ils ; il faut aller voir.

Et ils se dirigèrent vers le navire tendu de noir, et, quand ils furent auprès, Iouenn cria à ceux qui le montaient :

— Pourquoi êtes-vous ainsi tendus de noir ? Vous est-il arrivé quelque malheur ?

— Oui, il y a malheur assez ! lui répondit-on.

— Qu'est-ce donc ? Parlez, et si nous pouvons vous être utiles, ce sera avec plaisir.

— Il y a un serpent qui habite dans une île, près d'ici, et, tous les sept ans, il faut lui livrer une princesse du sang de notre famille royale.

— La princesse est-elle avec vous ?

— Oui, elle est avec nous et nous la conduisons au serpent, et voilà pourquoi notre navire est tendu de noir.

Iouenn, à ces mots, monta sur le navire tendu de noir et demanda à voir la princesse. Quand il vit combien elle était belle, il s'écria :

— Cette princesse ne sera pas la proie du serpent !

— Hélas ! répondit le maître du navire, il nous faut la lui conduire, ou il mettra tout le royaume à feu et à sang.

— Je vous dis qu'elle ne sera pas conduite au serpent, et qu'elle viendra avec moi. Je vous donnerai en échange beaucoup d'argent, et vous pourrez acheter ou enlever, quelque part ailleurs, une autre princesse, que vous livrerez au serpent.

— Si vous nous donnez assez d'argent...

— Je vous en donnerai à discrétion.

Et il leur donna tout l'argent qui lui restait et emmena la princesse sur son navire.

Les gens du navire tendu de noir allèrent alors chercher une autre princesse, et Iouenn Kerménou s'en retourna dans son pays, avec celle qu'il leur avait achetée. Mais il n'avait plus d'argent, ayant tout donné.

Quand le vieux marchand apprit que le navire de son fils était rentré au port, il se hâta de s'y rendre et lui demanda

— Eh bien ! mon fils, avez-vous fait un bon voyage ?

— Oui, vraiment, mon père, il a été assez beau, répondit-il.

— Que rapportez-vous ? Faites-moi voir.

Iouenn conduisit le vieillard à sa cabine et lui dit, en lui montrant la princesse :

— Voyez, mon père, voilà ce que je rapporte.

— Oui, une belle fille, comme il y en a beaucoup dans ces pays-là ; mais vous avez de l'argent aussi, puisque vous n'avez pas de marchandises ?

— J'ai eu beaucoup d'argent, il est vrai, mon père ; mais je n'en ai plus.

— Qu'en avez-vous donc fait, mon fils ?

— J'en ai employé une moitié, mon père, à racheter et à faire ensevelir convenablement le cadavre d'un pauvre homme jeté en pâture aux chiens, parce qu'il était mort sans pouvoir payer ses dettes ; et j'ai donné l'autre moitié pour cette belle princesse, que l'on conduisait à un serpent, pour être dévorée par lui.

— Il n'est pas possible que vous ayez fait tant de folies, ou vous n'êtes qu'un sot, mon fils !

— Je ne vous dis que la vérité, mon père.

— Eh bien ! disparaîsez de devant mes yeux, et ne remettez jamais les pieds dans ma maison, ni vous ni votre princesse ; je vous maudis.

Et le vieillard s'en alla, furieux.

Iouenn était fort embarrassé ; où aller avec sa princesse, puisque son père ne voulait pas le recevoir, et qu'il n'avait plus d'argent ? Il se rendit chez une vieille tante qu'il avait, dans la ville, et lui conta tout comment il avait employé son argent à payer les dettes d'un homme mort insolvable et à racheter la belle princesse qu'elle voyait auprès de lui, et que l'on conduisait à un serpent ; et comment enfin son père leur avait donné sa malédiction à tous deux, en leur défendant de remettre jamais les pieds dans sa maison.

La tante eut pitié d'eux, et leur donna l'hospitalité.

Mais bientôt Iouenn voulut épouser la princesse. Il se rendit auprès de son père, pour solliciter son consentement.

— La fille est-elle riche ? lui demanda le vieillard.

— Elle le sera, un jour, mon père, puisqu'elle est fille de roi.

— Oui da! quelque drôlesse, qui vous aura fait croire qu'elle est fille de roi : faites comme il vous plaira, du reste ; mais vous n'aurez rien de moi, si vous l'épousez.

Iouenn s'en retourna tout triste et raconta à la princesse et à sa tante la réception que lui avait faite son père. Quoi qu'il en soit, le mariage fut célébré, la tante en fit les frais et céda aux jeunes époux une petite maison, qu'elle possédait, non loin de la ville, et où ils se retirèrent.

Environ neuf ou dix mois, après, la princesse donna le jour à un fils, un fort bel enfant.

Un oncle de Iouenn, un frère de sa mère, avait aussi des navires sur la mer, pour aller faire du commerce dans les pays lointains. Il se faisait vieux, il était riche aussi et ne voulait plus naviguer. Il confia à son neveu un beau navire, chargé de marchandises, pour aller les vendre dans les pays où le soleil se lève. Quand la princesse apprit cela, elle dit à son mari qu'il fallait mettre leurs portraits à tous deux et celui de leur enfant, bien ressemblants, à l'avant du navire. Ce qui fut fait. Iouenn fit alors ses adieux à sa femme, embrassa tendrement son enfant, et mit à la voile. Il fut jeté par le vent, sans qu'il en sût rien, dans la ville où habitait le père de sa femme. Les gens de la ville accoururent pour voir son navire, et, quand ils virent les trois portraits sculptés à l'avant, sous la misaine, ils reconnurent dans l'un d'eux la fille de leur roi, et allèrent en avertir celui-ci. Le roi courut aussitôt au navire, et, dès qu'il vit le portrait, il s'écria :

— Oui, c'est bien ma fille ! Serait-elle donc encore en vie ? Il faut que je m'en assure, à l'instant.

Et il demanda à parler au capitaine du navire. Quand il vit Iouenn, il reconnut facilement que c'était l'homme dont le portrait se trouvait avec celui de sa fille, à la proue du navire, et il lui dit :

— Ma fille est sur votre navire, capitaine ?

— Excusez-moi, seigneur, lui répondit Iouenn, il n'y a ni fille ni femme sur mon navire.

— Je vous dis qu'elle est ici, quelque part, et il faut que je la voie, à l'instant.

— Croyez-moi, seigneur, votre fille n'est pas sur mon navire.

— Où donc est-elle ? car vous la connaissez, sans doute, puisque son portrait est près du vôtre, sur l'avant de votre navire.

— Je ne saurais vous dire, seigneur, où est votre fille, car je ne la connais pas.

Iouenn ne voulait pas avouer, de crainte qu'on ne lui enlevât sa femme. Le roi était fort en colère, et dit :

— Nous verrons bien, tout à l'heure; et quant à toi, tu auras la tête tranchée.

Et il visita tout le navire, avec ses deux ministres et quelques soldats qui l'accompagnaient, et, comme ils ne trouvèrent pas la princesse, Iouenn fut jeté en prison, en attendant qu'on lui fit tomber la tête, le lendemain, et son navire fut livré en pillage au peuple, et ensuite incendié.

Iouenn, dans sa prison, conta ses aventures à son geôlier, qui paraissait s'intéresser à son sort. Il lui dit comment son père l'avait chassé de sa maison, parce qu'il avait employé tout l'argent qu'il avait eu de sa cargaison à racheter un homme mort qui avait été jeté en pâture aux chiens et à lui faire rendre les derniers devoirs, et à délivrer une belle princesse d'un serpent auquel on la conduisait, laquelle princesse il avait épousée et lui avait donné un fils; un frère de sa mère lui avait confié un navire pour aller commercer dans les pays lointains, du côté du Levant, et il avait mis sur l'avant de ce navire le buste de sa femme, le sien propre et celui de leur enfant, sculptés en bois et fort ressemblants. Le roi prétendait reconnaître, dans le buste de sa femme, celui de sa fille, qu'il croyait avoir péri, victime du serpent, et, comme il ne la retrouva pas sur le navire, puisqu'il est vrai qu'elle n'y était pas, étant restée à la maison avec son enfant, il l'avait fait jeter en prison, et son navire avait été pillé par le peuple, puis incendié.

— Ainsi donc, répondit le geôlier, vous avez sauvé du serpent la fille du roi, et elle est, à présent, votre femme?

— Je l'ai achetée du capitaine d'un navire qui la conduisait à un serpent, dans une île, et, selon ce qu'elle dit, elle serait fille d'un roi, mais je ne sais de quel roi.

Le geôlier courut faire part au roi de ce qu'il venait d'entendre. Le roi donna l'ordre d'amener, sur-le-champ, le prisonnier en sa présence, et, quand il eut entendu son histoire, il s'écria :

— C'est sûrement ma fille! Où est-elle?

— Elle est restée à la maison, dans mon pays, avec son enfant, répondit Iouenn.

— Il faut me l'aller chercher, vite, pour que je la voie encore, avant de mourir!

Et l'on donna un nouveau navire à Iouenn, pour aller chercher la princesse et la ramener à son père. Les deux premiers ministres du roi reçurent aussi l'ordre de l'accompagner, dans la crainte qu'il ne revint pas. Ils arrivèrent sans encombre dans le pays de Iouenn, et s'en retournèrent aussitôt, ramenant la princesse et son enfant.

Un des deux ministres du roi aimait la princesse, depuis longtemps, et, pen-

dant la traversée, il recherchait sa société et voyait son mari d'un mauvais œil. Si bien que la princesse craignit qu'il ne méditât quelque trahison contre Iouenn, et pria celui-ci de rester avec elle, dans sa chambre, et d'aller moins souvent sur le pont du navire. Mais Iouenn aimait à être sur le pont et même à aider lui-même les matelots, dans leurs manœuvres, et sa femme ne pouvait le retenir auprès d'elle. Voyant cela, elle lui mit sa chaîne d'or au cou. Une nuit qu'il était appuyé sur le bord du navire, regardant la mer, qui était calme et belle, le ministre qui poursuivait sa femme s'approcha de lui, tout doucement, le prit par les pieds et le précipita dans la mer, la tête la première. Personne ne le vit faire le coup. Peu après, il cria :

— Le capitaine est tombé à la mer!...

On envoya des hommes avec des embarcations à sa recherche, mais c'était trop tard, et on ne le retrouva pas. Alors, le traître se rendit auprès de la princesse et lui dit que son mari avait été jeté à la mer par un coup de vent et qu'il était noyé. La pauvre femme fut désolée, à la pensée que son mari était mort; mais heureusement que Iouenn Kerménou était bon nageur, et il nagea vers un écueil, qu'il aperçut non loin de l'endroit où il était tombé, et s'y sauva. Laissons-le là, pour un moment, et suivons la princesse jusqu'à son pays.

Elle prit le deuil, s'habilla tout de noir, et ne donna plus aucun signe de joie. Elle soupçonna bien quelque trahison de la part du ministre de son père, et elle ne voulut plus le revoir. Quand elle arriva chez son père, elle reçut bon accueil et le vieux roi pleura de joie. On fit un grand repas, avec des fêtes et des réjouissances publiques. Mais, hélas! la pauvre princesse ne pouvait plus rire et ne trouvait de plaisir à rien. Le perfide ministre s'appliquait toujours à lui plaire, et il fit tant et si bien qu'il finit par rentrer en grâce auprès d'elle. Ils se fiancèrent et prirent date pour la célébration du mariage. La fiancée défendit que l'on prononçât jamais en sa présence le nom de son premier mari, dans l'intervalle des fiançailles au mariage. Trois ans s'étaient écoulés, depuis qu'elle l'avait perdu, et elle pensait bien qu'elle ne le reverrait jamais, et qu'elle pouvait se remarier, en toute sûreté.

Retournons maintenant, en attendant le jour fixé pour le mariage, auprès de Iouenn Kerménou, sur son rocher, au milieu de la mer.

Il y avait trois ans qu'il était là. Il n'avait pour toute nourriture que les coquillages qu'il pouvait recueillir contre son rocher et les poissons qu'il réussissait à prendre, de temps en temps. Il était complètement nu et son corps était tout couvert de poil, si bien qu'il ressemblait plus à un animal qu'à un homme. Un trou sous un rocher lui servait d'habitation. Il avait encore au cou la chaîne d'or de sa femme. Aucun navire ne passait jamais par là, et il avait perdu tout espoir

d'en sortir. Une nuit, pendant qu'il dormait dans son trou, il fut éveillé par une voix qui disait :

— Froid!... froid!... Hou! hou! hou!...

Puis il entendait comme les claquements de dents d'un homme transi de froid, et, un moment après, le bruit d'un animal ou d'un homme qui se jette à l'eau. Tout cela l'étonna; mais il ne sortit pourtant pas pour voir ce que ce pouvait être. La nuit suivante, ce fut la même chose. Il ne parla pas encore, ne sortit pas de son trou et ne vit rien.

— Qu'est-ce que tout ceci pourrait bien être? se demandait-il; c'est peut-être une âme en peine. Demain soir, si j'entends encore, je parlerai et je sortirai, pour voir.

La troisième nuit, il entendit encore, comme les deux précédentes, et plus près de lui :

— Froid!... froid!... Hou! hou! hou!... et des claquements de dents.

Il sortit et vit, au clair de la lune, un homme complètement nu, le corps sanglant et couvert d'horribles blessures, le ventre entr'ouvert, avec les entrailles qui s'en échappaient, les yeux arrachés de leurs orbites, et, au côté gauche, une énorme plaie, par où l'on voyait son cœur. Il frémit d'horreur, et demanda pourtant :

— Que vous faut-il, mon pauvre homme? Parlez, et si je puis quelque chose pour vous, je vous promets de le faire.

— Ne me reconnaissez-vous donc pas, Iouenn Kerménou? demanda le fantôme; je suis celui dont vous avez arraché le cadavre aux chiens qui le dévoraient, et à qui vous avez fait rendre les derniers devoirs, après avoir payé ses dettes de votre propre argent. Par reconnaissance pour ce que vous avez fait pour moi, je veux aussi faire quelque chose pour vous. Vous désirez, sans doute, être retiré de dessus ce rocher désert, où vous souffrez depuis trois ans?

— Ah! si vous pouviez me rendre ce service, mon Dieu!... s'écria Iouenn.

— Promettez-moi de faire bien exactement tout ce que je vous dirai, et je vous retirerai de là, et vous conduirai auprès de votre femme.

— Oui, je ferai tout ce que vous me direz.

— C'est demain que votre femme doit se marier avec le ministre de votre beau-père qui vous a jeté à la mer.

— Mon Dieu, serait-ce donc vrai?

— Oui, car elle vous croit mort, n'ayant eu en aucune façon de vos nouvelles, depuis trois ans. Mais promettez-moi de me donner une moitié de tout ce qui appartiendra à votre femme et à vous, dans un an et un jour, et je vous condui-

rai jusqu'à la porte de la cour du palais de votre beau-père, pour demain matin, avant l'heure où le cortège se rendra à l'église.

— Oui, je vous promets de vous donner cela, et davantage encore, si vous faites ce que vous dites.

— Eh bien ! montez, à présent, sur mon dos, et souvenez-vous bien, car, dans un an et un jour, vous me reverrez, en quelque lieu que vous soyez.

Iouenn monta sur le dos de l'homme mort, qui se jeta avec lui à la mer, nagea comme un poisson et le conduisit, pour le lever du soleil, à la porte du palais de son beau-père, puis il s'en alla, en disant :

— Au revoir, dans un an et un jour.

Quand le portier du palais ouvrit sa porte, le matin, il fut effrayé en voyant auprès un animal comme il n'en avait jamais vu, et il s'enfuit en courant et en criant au secours. Les valets accoururent à ses cris. Ils prirent Iouenn pour un sauvage, et, comme il ne paraissait pas méchant, ils s'approchèrent de lui et lui jetèrent des morceaux de pain, comme à un chien. Il y avait trois ans qu'il n'avait mangé de pain, et il sautait dessus et les mangeait avec avidité. Les servantes et les femmes de chambre du palais étaient aussi accourues pour voir l'homme sauvage. La femme de chambre de la princesse était là aussi, et elle reconnut à son cou la chaîne d'or de sa maîtresse et courut lui dire :

— Maîtresse, si vous saviez?...

— Quoi donc ? demanda la princesse.

— Votre mari, Iouenn Kerménou...

— J'ai fait défense expresse, vous le savez, de prononcer ce nom devant moi, avant que je ne sois mariée.

— Mais, maîtresse, il est là, dans la cour du palais!...

— Cela n'est pas possible, ma fille, car voici déjà trois ans qu'il est mort, comme tout le monde le sait.

— Je vous assure, maîtresse, qu'il est là ; je l'ai bien reconnu, à votre chaîne d'or, qu'il a encore au cou.

A ces mots, la princesse se hâta de descendre dans la cour, et dès qu'elle aperçut le prétendu sauvage, bien qu'il ressemblât plus à un animal qu'à un homme, elle reconnut son mari, et lui sauta au cou pour l'embrasser. Puis, elle l'emmena avec elle dans sa chambre et lui donna des vêtements pour s'habiller. Les valets et les servantes étaient tout étonnés de ce qu'ils voyaient, car nul autre que la femme de chambre de la princesse ne savait que c'était là son premier mari. Ceci se passait le matin du jour où elle devait être remariée au premier ministre de son père. Dans ce temps-là, à ce qu'il paraît, la coutume existait, aux grandes noces, que le repas avait lieu avant d'aller à l'église. On avait invité beaucoup de monde,

de tous les coins du royaume, et aussi des royaumes voisins. Quand le moment en fut venu, on se mit à table. La princesse, belle et parée magnifiquement, était entre son père et son fiancé. Vers la fin du repas, on chanta et on fit des récits plaisants, selon l'habitude. La princesse fut priée par son futur beau-père de dire aussi quelque chose, et elle parla de la sorte :

— Monseigneur, donnez-moi votre avis, je vous prie, sur le cas que voici. J'avais un gentil petit coffret avec une charmante clef d'or. Mais je vins à perdre la clef de mon coffret, et je la regrettai beaucoup. Alors, j'en fis faire une nouvelle. Mais, quand la nouvelle clef fut prête, je retrouvai l'ancienne, de sorte que j'ai aujourd'hui deux clefs, au lieu d'une. Cela m'embarrasse un peu. Je connais l'ancienne clef, elle était bonne et je l'aimais, et je ne sais pas ce que sera la nouvelle, dont je ne me suis jamais servie encore.

— Dites-moi, je vous prie, laquelle des deux clefs je dois garder, l'ancienne ou la nouvelle ?

— Gardez votre ancienne clef, ma fille, puisqu'elle est bonne : pourtant, si vous me faisiez voir les deux clefs ? répondit le vieillard.

— C'est juste, dit la princesse ; attendez un instant, et vous allez les voir.

Et elle se leva de table, se rendit à sa chambre et revint un instant après, tenant par la main Iouenn Kerménou, et parla de la sorte :

— Voilà la clef nouvelle ! et elle montrait du doigt le ministre qui devait l'épouser, et voici l'ancienne, que je viens de retrouver ! Elle est bien un peu rouillée, parce qu'elle a été longtemps perdue ; mais je la rendrai, sans tarder, aussi belle qu'elle le fut jamais. Cet homme est Iouenn Kerménou, mon premier mari, et le dernier aussi, car je n'en aurai jamais d'autre que lui.

Voilà tout le monde ébahi d'étonnement, en entendant ces paroles, et le ministre devint pâle comme la nappe qui était devant lui. La princesse prit encore la parole et conta tout au long les aventures de Iouenn Kerménou.

Le vieux roi, furieux, se leva alors, et, s'adressant aux valets, il dit :

— Faites chauffer le four, sur-le-champ, et qu'on y jette cet homme !

Et il désignait du doigt son premier ministre. On exécuta son ordre et le ministre fut jeté dans une fournaise ardente.

Iouenn Kerménou et sa femme restèrent à la cour, et y vécurent désormais tranquilles et heureux. Au bout de neuf mois, la princesse accoucha encore d'un fils. Leur premier enfant était mort.

Iouenn ne songeait plus à l'homme mort et au marché conclu entre eux pour le retirer de dessus son rocher désert au milieu de la mer. Mais, quand le moment fut venu, au bout d'un an et un jour, un jour du mois de novembre que sa femme et lui étaient tranquillement auprès du feu, la mère chauffant son enfant,

et lui les regardant, quelqu'un arriva inopinément dans la maison, ils ne surent comment, et dit :

— Bonjour, Iouenn Kerménou !

La princesse fut tout effrayée, à la vue de cet inconnu, d'un aspect horrible. Iouenn reconnut l'homme mort qu'il avait arraché aux chiens. Celui-ci reprit :

— Vous rappelez-vous, Iouenn Kerménou, que lorsque vous étiez seul sur votre rocher aride, au milieu de la mer, il y a de cela un an et un jour, vous me promîtes de me céder, pour vous retirer de là, une moitié de tout ce qui appartiendrait à votre femme et à vous, au bout d'un an et un jour ?

— Je me le rappelle, répondit Iouenn, et je suis prêt à tenir ma parole.

Et il demanda les clefs à sa femme, ouvrit toutes les armoires et tous les coffres où étaient leur or, leur argent, leurs diamants et leurs parures, et dit :

— Voyez ! je vous donnerai du fond du cœur une moitié de tout ce que nous avons là, et ailleurs aussi.

— Non, Iouenn Kerménou, ce n'est pas de ces biens-là que je demande et je vous les laisse tous ; mais voici quelque chose de plus précieux et qui vous appartient encore à tous deux (et il montrait l'enfant entre les bras de sa mère), et une moitié m'en appartient aussi.

— Dieu ! s'écria la mère, en entendant cela, et en cachant son enfant dans son sein.

— Partager mon enfant !... s'écria, de son côté, le père, saisi de terreur.

— Si vous êtes homme de parole, reprit l'autre, songez à ce que vous m'avez promis, sur le rocher : que vous me céderiez, au bout d'un an et un jour, la moitié de tout ce qui appartiendrait en commun à votre femme et à vous, et je pense que cet enfant est bien à vous deux ?...

— Hélas ! c'est vrai, je l'ai promis, s'écria le malheureux père, les larmes aux yeux ; mais songez aussi à ce que j'ai fait pour vous, quand votre cadavre avait été livré en pâture aux chiens, et ayez pitié de moi !...

— Je réclame ce qui m'est dû, une moitié de votre fils, comme vous me l'avez promis.

— Jamais je ne permettrai que mon fils soit partagé en deux, emportez-le plutôt tout entier ! s'écria la mère.

— Non, j'en veux la moitié seulement, selon nos conventions.

— Hélas ! je l'ai promis et je dois tenir ma parole, dit Iouenn, en sanglotant et en se couvrant les yeux de sa main.

L'enfant fut alors déshabillé tout nu et étendu sur le dos, sur une table.

— Prenez maintenant un couteau, Iouenn Kerménou, et taillez-moi ma part, dit l'homme mort.

LES CONTES DE MARAC'HID FULUP

—Ah! je voudrais être encore sur le rocher aride, au milieu de la mer! s'écria le malheureux père.

Et, le cœur brisé de douleur, il leva le couteau sur son enfant, en détournant la tête. L'autre lui cria, en ce moment :

—Arrête! ne frappe pas ton enfant, Iouenn Kerménou! Je vois clairement, à présent, que tu es homme de parole, et que tu n'as pas oublié ce que j'ai fait pour toi. Moi aussi, je n'ai pas oublié ce que je te dois, et que c'est grâce à toi que je vais maintenant en Paradis, où je ne pouvais aller, avant que mes dettes eussent été payées et que mon corps eût reçu la sépulture. Au revoir donc, dans le Paradis de Dieu, où rien ne m'empêche plus d'aller...

Et il disparut alors.

Le vieux roi vint à mourir, peu après, et Iouenn Kerménou fut roi à sa place.

CONTÉ À MARGUERITE PHILIPPE, PAR UNE PÈLERINE,
EN ALLANT EN PÈLERINAGE AU RÉLEC. 1873.

JEAN LE FORT ET LES TROIS GÉANTS ⁵⁴

Il était une fois un jeune pâtre dans une ferme de Basse-Bretagne. Il avait nom Jean et passait pour être bas d'esprit. Tous les jours il partait avec ses moutons, au lever du soleil, et ne s'en retournait que quand il était couché.

Un jour d'été que la servante lui avait porté sur la grande lande des crêpes et du lait baratté pour son repas, il répandit quelques gouttes de lait sur ses habits, et, comme il faisait chaud, de nombreuses mouches vinrent s'y poser. D'un seul coup du plat de sa main, il en tua dix-huit.

— Dix-huit ! s'écria-t-il, après les avoir comptées ; dix-huit d'un seul coup ! Quel homme je suis !...

— Je suis vraiment bien bon de rester ici à garder des vaches et des moutons, comme un imbécile ; au diable mon maître, avec ses vaches et ses moutons ! Je veux voyager, pour voir si je trouverai quelque part un homme capable de lutter avec moi. Dix-huit d'un seul coup !...

Et il laissa là son troupeau et partit. Dans la ville la plus voisine, il fait écrire en grandes lettres dorées sur un ruban qu'il enroule autour de son chapeau : « J'en tue dix-huit d'un seul coup ! »

Puis il se remet en route, et arrive à Paris. Il va tout droit frapper à la porte du palais du roi.

— Que demandez-vous, mon garçon ? lui dit le portier.

— Le roi n'aurait-il pas besoin d'un bon domestique, capable de tout faire, comme pas un autre ?

— Il est parti un garçon d'écurie, hier, et il faut le remplacer.

— Eh ! bien, prenez-moi, et vous verrez quel homme je suis.

On lui confia une des écuries du palais. Les chevaux qui s'y trouvaient étaient tous maigres et de triste mine, par suite des mauvais soins du palefrenier qui venait de partir. Jean en fit, en peu de temps, les plus beaux et les meilleurs des écuries royales. Le roi le remarqua, lui en fit compliment, et le prit même en affection particulière. Cette distinction méritée excita la jalousie des autres palefreniers, et ils complotèrent sa perte.

Un d'eux alla un jour trouver le roi et lui dit :

⁵⁴ Les contes de Luzel, *Contes inédits* tome second, Presses Universitaires de Rennes/Terre de Brume, 1995, pp. 133-141. Texte établi et présenté par Françoise Morvan.

— Sire, le palefrenier Jean a dit qu'il était homme à vous débarrasser des trois géants.

Il y avait dans un château voisin, au milieu d'un grand bois, trois géants qui faisaient au roi tout le dommage et le mal possibles. Ils ravageaient ses moissons, lui enlevaient bœufs, moutons et chevaux et vivaient à ses dépens. Maintes fois il avait envoyé ses armées contre eux, mais toujours elles se faisaient battre et lui revenaient dans le plus piteux état. Ces trois géants faisaient donc le malheur et le désespoir du vieux roi. Il fit appeler aussitôt Jean en sa présence et lui dit :

— Vous avez dit que vous êtes capables de me délivrer des trois géants ?

— Je n'ai jamais rien dit de semblable, mon roi, répondit Jean, étonné d'une pareille demande.

— Vous l'avez dit, et il faut que vous teniez votre parole, ou il n'y a que la mort pour vous.

— Et si je vous délivre des trois géants, que me donnerez-vous ?

— Si vous me délivrez des trois géants, je vous donnerai ma fille en mariage.

— Eh ! bien, dit Jean, à la grâce de Dieu ! J'en ai tué dix-huit d'un seul coup, et je suis pas homme à reculer aujourd'hui devant trois, quels qu'ils soient.

Il partit là-dessus.

Tous les jours, les trois géants venaient boire à une belle et grande fontaine qui était dans le bois. Jean monta sur un grand chêne qui étendait ses branches au-dessus de la fontaine, avec un sac rempli de pierres, et attendit, en silence. Les géants vinrent boire, selon leur habitude. Jamais il n'avait vu de monstres aussi affreusement laids. L'aîné s'étendit tout de son long, sur le ventre, et se mit à boire à même la fontaine. Jean lui lance une pierre sur la nuque. Il se retourne et dit :

— Lequel de vous m'a lancé une pierre ?

— Personne ne t'a touché, répondent les deux autres.

— Ne recommencez pas, ou il vous en cuira.

Et il se pencha de nouveau sur la fontaine et se remit à boire.

Jean lui lance une seconde pierre plus forte que la première. Le géant se relève furieux, se précipite sur celui de ses deux frères qui est le plus près de lui, et le tue net. Puis il se remet tranquillement à boire. Jean lui lance une troisième pierre. Il se précipite sur son autre frère, et le tue comme le premier.

— Je vous apprendrai, dit-il, à me lancer des pierres, pendant que je bois !...

Et il se remet encore à boire. Jean lui lance des pierres, dru comme grêle, cette fois. Furieux, et ne sachant plus à qui s'en prendre, le géant trépigne, grince des dents et pousse des cris sauvages qui font trembler et fuir tous les animaux du bois. Il aperçoit enfin Jean sur son arbre, et lui crie :

— Ah! c'est toi, hanneton! Tu es cause que j'ai tué mes deux frères que voilà!...

— Descend vite de là, que je te mange!...

— Oui, oui, tout de suite, répondit Jean, car ne t'imagines pas, vilaine bête, que j'ai peur de toi; tu vas voir, tout à l'heure, qui je suis!...

Et il descendit de l'arbre.

Le géant, la bouche grande ouverte, s'avancait sur lui, pour le dévorer, quand il aperçut ces mots écrits sur le ruban qui entourait son chapeau: « J'en tue dix-huit d'un seul coup! » Et il s'arrêta court, la bouche grande ouverte.

— Est-ce vrai ce qui est écrit sur ton chapeau? demanda-t-il, calmé soudainement.

— Certainement que c'est vrai, et tu vas voir, à l'instant, à qui tu as affaire.

— Quel homme tu fais, alors!... Tiens, soyons amis, et nous n'aurons pas, à nous deux, nos pareils au monde. Viens avec moi à mon château, je te présenterai à ma mère, et nous boirons et jouerons ensemble.

— Je veux bien, dit Jean; mais prends bien garde de me jouer quelque mauvais tour, ou il t'en cuira.

Et ils se dirigèrent ensemble vers le château.

— Où sont tes deux frères? demanda la mère des géants à son fils aîné, en le voyant revenir sans les deux autres.

— Je les ai tués.

— Comment, vilaine bête, tu as tué tes deux frères!

— Je les ai tués, mère; mais voici un petit homme que je vous amène, et qui, à lui seul, vaut mieux que mes deux frères.

— Que veux-tu dire, malheureux?

— Voyez ce qui est écrit autour de son chapeau: « J'en tue dix-huit d'un seul coup! »

— Est-ce vrai cela?

— Parfaitement vrai, mère, et sans cela, vous le sentez bien, il ne serait pas à présent en vie.

La vieille, pleine d'admiration, comme son fils, pour un pareil homme, se calma soudain et se contenta de dire:

— Eh! bien, allez tous les deux me chercher de l'eau à la fontaine, pour que je vous prépare à dîner.

— Allons chercher de l'eau à ma mère, pour qu'elle nous prépare à dîner, dit le géant à Jean.

Il y avait au bas de la cuisine deux tonneaux de cinq barriques chacun qui

servaient aux géants pour approvisionner la maison d'eau. Quand Jean les vit, il dit au géant :

— Comment ? C'est avec ces coquilles de noix que vous allez chercher de l'eau à la fontaine ?

— Vous ne trouvez pas que ce soit assez grand ? demanda le géant.

— Des coquilles de noix, vous dis-je ; prenez-moi ma pioche et ma pelle, mettez-les sur une civière et partons avec.

— Pourquoi une pioche, une pelle et une civière ?

— Pourquoi, imbécile ? Mais pour apporter la fontaine ici, et nous éviter ainsi la peine d'aller tous les jours jusqu'à elle.

— Non pas ! Non pas ! Il ne faut pas rien déranger à la fontaine — une si belle fontaine ! — . J'aime mieux aller seul chercher de l'eau.

— Vas-y donc, imbécile ; quant à moi, je ne t'aiderai point.

Le géant alla seul chercher de l'eau à la fontaine, et, quand il fut de retour, il dit à sa mère :

— Si vous saviez, mère, comme ce petit homme est fort !

— Est-ce qu'il serait plus fort que toi ? dit la vieille.

— Oh ! oui ; imaginez-vous qu'il voulait arracher la fontaine du lieu où elle se trouve, dans le bois, et l'apporter ici, dans la cour du château !...

— Je ne veux pas qu'il fasse cela ; qu'il ne touche pas à ma fontaine !

— Aussi ne l'ai-je pas laissé faire, et j'ai été seul chercher de l'eau.

— Eh ! bien, allez à présent me chercher du bois, pour que je vous fasse des crêpes.

— Allons chercher du bois à ma mère, pour qu'elle nous fasse des crêpes, dit le géant à Jean.

Et ils se rendirent tous les deux à la forêt. Le géant se mit à arracher des arbres, un à un, comme des panais dans un champ. Jean le regardait faire, étonné.

— Combien en veux-tu emporter ? lui demanda-t-il.

— Une douzaine, au moins, répondit le géant.

— Rien que cela ? N'y a-t-il pas une bonne grosse corde au château ?

— Pour quoi faire ?

— Pour quoi faire, imbécile ? Mais pour que j'emporte une bonne charge, un quart du bois par exemple, afin de n'avoir pas à revenir si souvent.

— Oh ! dans ce cas, laisse-moi faire tout seul, car ma mère ne serait pas contente du tout, si on lui détruisait sa forêt.

— Comme tu voudras, mais je vais te laisser faire, tout seul, alors.

Et le géant apporta à lui seul à sa mère la provision de bois dont elle avait besoin.

Quand ils furent de retour au château, le géant dit à Jean :

— Allons jouer aux boules, dans la grande avenue, pour attendre que les crêpes soient prêtes.

— Allons jouer aux boules, pour attendre que les crêpes soient prêtes, répondit Jean.

Il y avait là, dans une avenue fort longue, un galet rond pesant sept cents livres.

— Voyons, dit le géant, en le montrant du doigt à Jean, à qui lancera ce galet le plus loin. Va à l'autre bout de l'avenue, je te le jetterai d'abord, puis tu me le retourneras.

— C'est cela, dit Jean, voyons à qui lancera le galet le plus loin.

Et il se rendit à l'autre extrémité de l'avenue. Le géant prend la pierre, la lance et elle va tomber aux pieds de Jean.

— Ce n'est pas mal, dit celui-ci. A mon tour à présent, et attention ! Regarde bien ; je vais te la lancer si haut, que tu la perdras de vue, et qu'elle ira retomber dans mon pays, à cinq cents lieues d'ici.

— Non, non ! Ne fais pas cela, Jean, je t'en prie, car je serais désolé que mon galet fût perdu ; un si beau galet !

— Je veux bien te le laisser, d'autant plus que je ne saurais qu'en faire, de ton galet ; une vraie bille d'enfant... Retournons à la maison, voir où les crêpes de la vieille sont prêtes.

Et ils retournèrent au château. Les crêpes étaient prêtes, et il y en avait un tas énorme sur la table.

— J'aime beaucoup les bonnes crêpes, avec du lait, dit Jean.

— Et moi aussi, dit le géant ; à qui en mangera le plus.

— J'accepte, dit Jean.

Et voilà les crêpes de disparaître dans la gueule du géant, une à une, deux à deux, comme dans un gouffre. Jean lui tenait tête, et ne restait pas en arrière d'une seule. Le géant les mangeait consciencieusement, tandis que Jean les laissait glisser entre sa chemise et sa poitrine, s'étant déboutonné, pour mieux besogner, disait-il. A la centième crêpe, le géant fit une pause et regarda Jean.

— Eh ! bien, tu n'en peux donc plus ? lui demanda celui-ci.

— J'en ai mangé cent, répondit le géant.

— Qu'est-ce que cela, cent crêpes comme celles-ci ?

Et le géant se remit à la besogne et en engloutit encore cinquante.

— J'en ai mangé cent cinquante, dit-il, n'en pouvant plus.

— Juste autant que moi ! dit Jean. Ma foi ! en voilà assez, pour une fois, et situ veux, nous en resterons là, pour aujourd'hui.

— Oui, restons en là, pour aujourd'hui, dit le géant, dont le ventre était énorme et tendu à crever. Celui de Jean paraissait ne le lui céder guère.

— Allons, à présent, chasser dans la forêt, dit-il au géant.

— J'aimerais mieux dormir un peu, répondit celui-ci.

— Dormir? Allons donc! Si vous ne pouvez pas me suivre, il faut vous avouer vaincu.

— Non, non! Allons à la chasse.

Jean sautait les fossés et les buissons assez lentement, malgré sa charge; le géant, au contraire, tombait sans cesse, roulait à terre et tirait la langue comme un chien. Ce que voyant Jean, il fit semblant de n'en pouvoir plus aussi et se laissa rouler à terre, en disant :

— Nous avons mangé trop de crêpes!

— Oui, répondit le géant.

— Il n'y a qu'une chose à faire!

— Qu'est-ce donc qu'il faut faire?

— Débarrassons-nous de ce que nous avons pris de trop.

— Mais comment nous débarrasser de ce que nous avons pris de trop?

— Rien de plus simple. La moindre chose vous arrête, vous. Tenez, regardez-moi.

Et prenant son couteau, il fit semblant de s'ouvrir le ventre, tandis qu'il n'ouvrait que son gilet et sa chemise, et donna passage aux crêpes qui se répandirent en tas autour de lui. Le géant en resta tout ébahi.

— Fais-en autant, lui dit Jean, et tu t'en trouveras bien, comme moi.

Il prit son couteau, grand comme un sabre, et s'en ouvrit pour tout de bon le ventre et l'estomac. Un torrent de crêpes et de sang s'en échappa. Mais bientôt il tomba lui-même sur le dos, pour ne plus se relever. Il était mort.

Jean prit alors sa course vers le palais du roi. Il arriva tout essoufflé, et dit au vieux monarque :

— Allons! Sire, votre fille est à moi?

— Comment? ma fille est à toi, drôle?

— Oui; ne me l'aviez-vous pas promise, si je vous délivrais des trois géants?

— Eh! bien?...

— Eh! bien, je vous ai délivré des trois géants, car ils sont morts. Et si vous ne me croyez pas, accompagnez-moi jusqu'à la forêt, et je vous fournirai la preuve de ce que je dis.

Le roi l'accompagna jusqu'à la forêt, et put s'assurer qu'il était réellement délivré de ses plus terribles ennemis. Il en fut si content, qu'il embrassa Jean et lui dit :

LES CONTES DE MARAC'HID FULUP

— Ma fille est à toi, avec ma couronne !

Et les noces furent célébrées immédiatement, et il y eut pendant quinze jours de belles fêtes et de grands festins auxquels tous les habitants du pays furent invités, les pauvres aussi bien que les riches, de telle sorte que tous les soirs on rencontrait des gens ivres couchés dans les douves, le long des routes. La grand-mère de mon grand-père, qui était du pays, fut aussi invitée, et c'est ainsi qu'il en est venu des nouvelles jusqu'à moi, et que j'ai pu vous raconter les choses exactement comme elles se sont passées.

CONTÉ À MARGUERITE PHILIPPE
PAR VINCENT LE BAIL DE COATASCORN (CÔTES-DU-NORD)

LE MANTEAU, LA SERVIETTE ET LA BOURSE ⁵⁵

Il était une fois un pauvre homme et une pauvre femme, habitant à la campagne, et qui s'appelaient Jean et Jeanne. Ni l'un ni l'autre n'était arrivé d'assez bonne heure, comme bien d'autres, à la distribution de l'esprit et de l'intelligence.

Un jour, Jeanne dit à Jean d'aller au marché de Portrieux pour lui vendre son fil, le produit de son travail de quinze jours. Elle le réveilla le lendemain matin avant le jour et lui dit :

— Allons ! Jean, il faut vous lever, afin d'arriver au marché de bonne heure.

— Je ne me lèverai pas, répondit Jean, avant que le coq ait chanté.

Jean était peureux, et il ne voulait pas se mettre en route de nuit. Mais Jeanne insista tant, qu'il lui fallut se lever et partir. Il n'était guère plus de minuit, mais, comme le coq tenait lieu d'horloge dans la chaumière, on s'y trompait souvent d'heure.

Quand Jean arriva à Portrieux, il fût étonné de n'y voir personne dans les rues.

— Jeanne m'a encore fait me lever de trop bonne heure, se dit-il, et il s'assit sur un galet rond, à la porte d'une maison et attendit.

Peu après, trois chiens blancs s'approchèrent de lui, le flairèrent, puis ils se dirent, parlant en pur bas-breton, comme des hommes, ce qui étonna fort Jean :

— Que ferons-nous de celui-ci ?

Il eut peur et eût bien voulu s'en aller ; mais il n'osait bouger.

— C'est Jean, de Trézélan, dit le premier chien ; je le connais bien ; un brave homme ; ne lui faisons pas de mal, au contraire : je veux lui donner un manteau qui aura cette vertu que quand il le portera à l'endroit, il sera le plus joli garçon du pays ; et quand il le portera à l'envers, il deviendra invisible pour tout œil humain.

— Et moi, dit le second chien, je lui fais don d'une serviette merveilleuse, et quand il l'étendra sur une table ou même par terre, en disant : « Serviette, fais ton devoir ! » il se trouvera dessus, à l'instant, toutes sortes de bonnes choses à boire et à manger.

⁵⁵ Les contes de Luzel, *Contes inédits* tome second, Presses Universitaires de Rennes / Terre de Brume, 1995, pp. 133-141. Texte établi et présenté par Françoise Morvan.

—Et moi, dit le troisième chien, je veux lui donner une bourse enchantée dans laquelle il trouvera cent écus, chaque fois qu'il y mettra la main.

Et les trois chiens déposèrent à ses pieds un manteau, une serviette et une bourse, puis ils s'en allèrent.

Jean était bien étonné de tout ce qu'il venait de voir et d'entendre. « Bien sûr que je rêve », se dit-il, et il se frotta les yeux, puis, comme il continuait de voir les trois objets déposés à ses pieds : « Si c'était pourtant vrai?... » Et il prit la bourse, la tâta et n'y sentit rien. Il y mit pourtant la main, et en retira cent écus en belles pièces d'or toutes neuves. Il faillit en perdre la tête, de joie. Il jeta le fil de Jeanne dans la rivière et prit vite la route de la maison, en emportant le manteau, la serviette et la bourse. Le jour commençait de poindre, le monde arrivait en ville et les auberges et les boutiques s'ouvraient. Jean entra dans une auberge et demanda qu'on lui servît une bouteille de vieux vin bouché.

—Avez-vous de l'argent ? lui demanda l'hôtesse.

Jean jeta sur la table une pièce de vingt francs. On lui servit alors du vin, et du meilleur.

Des hommes de son village entrèrent dans l'auberge, et Jean demanda une autre bouteille et les invita à boire avec lui. Cela les étonna, car ils savaient qu'il ne buvait guère dans les auberges que quand on lui payait, Jeanne ne lui laissant jamais le sou. Puis il paya à boire à tous ceux qui entraient, indifféremment, et sans les connaître. Il partit cependant et reprit la route de chez lui, sans être trop ivre.

Quand ses enfants (il avait trois petits enfants) qui jouaient au seuil de la porte, virent leur père venir sur la route en chantant et en gesticulant des deux bras, ils s'écrièrent :

—Mère, mère, voici notre père qui revient ivre !

Jeanne prit un gourdin et sortit, en criant :

—Ah ! C'est dans cet état que tu reviens?... Et après avoir bu tout l'argent de mon fil, sans doute!... Attends un peu, je vais te caresser les épaules avec mon gourdin!...

Et elle courut sur lui, le bâton levé.

—Calmez-vous, Jeanne, lui dit-il ; je n'ai pas dépensé l'argent de votre fil, comme vous le dites ; voyez plutôt!...

Et il tira de sa poche une poignée de pièces de six livres toutes neuves. Jeanne, à cette vue, se calma, comme par enchantement, et resta immobile, la bouche et les yeux grands ouverts. Puis elle prit Jean par le bras, le fit entrer, lui enleva son argent et l'enferma dans son armoire.

—Avez-vous dîné, Jeanne ? lui demanda Jean.

— Pas encore, mais je vais mettre les pommes de terre sur le feu.

— N'en faites rien, Jeanne; nous ne mangerons plus de pommes de terre, mais bien du fricot, tous les jours, comme il nous plaira. Vous allez voir. Vous aimez le lard, les saucisses et les tripes, Jeanne, et un bon verre de vin ne vous déplaît pas non plus. Eh bien, vous allez avoir de tout cela, ici, à l'instant même.

Et Jean étala sa serviette sur la table et dit: « Serviette, fais ton devoir! » Et à l'instant même il se trouva sur la serviette du pain blanc, trois plats tout fumants de lard, de saucisses et de tripes, puis du rôti, une bouteille de bon vin et un pot de cidre. Jeanne considérait tout cela, en silence, la bouche et les yeux grands ouverts et ne sachant que penser de son mari sur les plats.

— Allons! à la besogne, dit Jean, et que chacun morde où il voudra et tant qu'il voudra!

Et, pour donner l'exemple, il tira son couteau de sa poche, coupa une bonne tranche de lard, et se mit à jouer des mâchoires. Les autres n'attendirent pas davantage qu'on le priât et firent comme lui. Et ils mangèrent et burent jusqu'à n'en pouvoir plus.

Jeanne demanda alors à Jean :

— Où avez-vous volé cette serviette là, Jean? Vous vous ferez, pour sûr, mettre en prison.

— Ne soyez donc pas inquiète à ce sujet, Jeanne: mais j'ai mieux que cela.

Et tirant sa bourse de sa poche :

— Mettez la main dans cette bourse là.

Jeanne fourra sa main dans la bourse, et dit :

— Il n'y a rien dedans.

— Retirez votre main, à présent, et vous verrez.

Et elle retira sa main de la bourse, mais sans rien amener.

— Vous vous moquez de moi? dit-elle.

— Vous ne savez rien faire, Jeanne, pas même retirer de l'argent d'une bourse qui en est pleine. Vous allez voir.

Et il mit lui-même la main dans la bourse, en disant tout bas: « Bourse, fais ton devoir! » et en retira aussitôt cent écus en pièces d'or toutes neuves.

Jeanne, à cette vue, se dit: « Décidément, mon homme est devenu sorcier! »

— Encore plus fort, Jeanne, dit Jean, triomphant.

Et il mit son manteau sur ses épaules, à l'endroit :

— Oh le joli garçon! ne put s'empêcher Jeanne de s'écrier aussitôt. Mais où est donc passé Jean, que je ne le vois plus?

— C'est moi qui suis Jean, lui répond le joli garçon.

— Vous, Jean, mon homme?

— Oui! moi-même, Jean, votre homme.

— Ce n'est pas possible, et je n'en crois rien; mais vous êtes si joli garçon que je veux vous donner un baiser.

Et elle lui sauta au cou et lui donna un baiser.

Alors, Jean mit son manteau à l'envers, et aussitôt le beau jeune homme disparut.

— Me voyez-vous? demanda-t-il à Jeanne.

— Non, je ne vois plus personne: est-ce vous, Jean, qui me parlez?

— Eh! oui vraiment, c'est moi. Et vous ne me voyez pas?

— Non, vous dis-je; où donc vous cachez-vous?

— Je suis ici, tout près de vous; regardez bien.

Mais Jeanne avait beau regarder autour d'elle, et derrière la porte et les meubles, elle ne pouvait voir son homme. Jean ôta alors son manteau, le replia, et aussitôt il redevint visible, sous sa forme ordinaire. Jeanne le crut sorcier pour tout de bon.

A partir de ce moment, ils ne manquèrent plus de rien. Tout le monde fut étonné de les voir devenir ainsi subitement riches, acheter des terres, des fermes, des bestiaux, bâtir une belle maison et envoyer leurs enfants à l'école, tout comme les seigneurs du pays.

Ils avaient trois fils. L'aîné devint cultivateur et resta à la maison avec ses parents; le second fut prêtre, et le troisième, qui n'aimait que le plaisir, le jeu et les joyeuses sociétés, quitta le pays et alla à Paris. Jeanne mourut peu après.

Quand Jean, qui vécut jusqu'à un âge très avancé, sentit approcher sa fin, il fit venir ses trois fils et leur dit:

— Mon heure est venue de m'en aller de ce monde, mes enfants, et de paraître devant Dieu. Je vous ai appelés pour vous faire mes adieux et partager entre vous le peu que je possède; afin qu'il ne s'élève pas de désaccord et de désunion entre vous, à ce sujet, après ma mort. Que chacun de vous garde bien ce que je lui destine, et il ne manquera de rien, sa vie durant. Vous, mon fils aîné, qui avez du goût pour l'agriculture et la vie des champs, je vous donne ce bien, avec tout ce qui en dépend, fermes, moulins, bois et le reste.

— Que nous resterait-il alors? demandèrent les deux autres.

— Soyez sans inquiétude, mes enfants, vous aurez aussi chacun votre part, et qui vaudra bien celle de votre frère aîné, si vous savez la conserver. Vous, mon fils prêtre, prenez cette serviette merveilleuse qui vous fournira à discrétion à boire et à manger. En quelque lieu que vous vous trouviez, quand vous l'étendrez sur une table, ou même sur la terre et que vous lui direz: « Serviette, fais ton devoir! », elle se couvrira aussitôt de ce que vous désirerez à manger et à boire.

Prenez encore ce manteau qui fera de vous le plus joli garçon du pays, quand vous le porterez à l'endroit, et vous rendra invisible, quand vous le mettrez sur vos épaules, à l'envers. Ces deux objets vous seront utiles, le premier, pour faire l'aumône aux malheureux et soulager bien des misères, et le second, pour vous protéger, lorsqu'en allant porter des consolations aux pauvres malades, la nuit, vous pouvez être attaqué par des malfaiteurs, ou même des bêtes fauves.

— Et moi ? dit alors le plus jeune des trois frères, qu'est-ce qui me restera, quand vous aurez donné tout ce que vous avez ?

— Soyez sans inquiétude, mon fils, je ne vous oublie pas plus que vos frères, et vous aurez aussi ce que je crois vous convenir le mieux. Vous aimez le plaisir et la dépense, et il vous faut beaucoup d'argent. Tenez, prenez cette bourse, et pendant que vous saurez la garder, vous ne manquerez pas d'argent. Chaque fois que vous y mettrez la main, en disant : « Bourse, fais ton devoir ! », vous en retirerez cent écus.

Le jeune homme prit la bourse, d'assez mauvaise humeur, et croyant peu au trésor inépuisable dont lui parlait le vieillard. Pour l'éprouver sur-le-champ, il y plongea la main, en disant : « Bourse, fais ton devoir ! », et il en retira cent écus, en belles pièces d'or toutes neuves. Il renouvela l'expérience, et voyant qu'à chaque fois les cent écus s'y trouvaient, il en fut si content que, sans plus tarder, il partit et retourna à Paris. Les deux frères aînés restèrent auprès du vieillard, qui mourut le lendemain, et lui rendirent les derniers devoirs.

Le cadet, avons-nous dit, était retourné rejoindre ses compagnons de plaisir à Paris. Il commença par payer ses anciennes dettes, ce qui lui fut facile, grâce à sa bourse enchantée, et reprit son ancien train de vie, avec plus de prodigalité encore. Il s'habilla comme un prince, acheta un palais, des chevaux, des voitures, donna des fêtes, et étonna tout le monde par son luxe et ses dépenses folles. On ne parlait que de lui, partout. Il fut invité aux fêtes de la cour, s'y présenta comme un prince étranger très riche et devint amoureux de la fille du roi. Il ne plaisait pas beaucoup à la princesse, qui lui trouvait peu d'esprit ; mais il lui fit de si beaux cadeaux, lui donna tant de bijoux, de perles et de diamants, qu'elle finit par trouver qu'il avait des qualités. Ses richesses inépuisables l'intriguaient beaucoup, et elle voulut connaître la vérité à ce sujet. Elle l'interrogea adroitement, et il lui livra son secret.

— J'ai, lui dit-il, une bourse enchantée, que m'a donnée mon père, et quand je veux de l'or, je n'ai qu'à y mettre la main, en prononçant ces paroles : « Bourse, fais ton devoir ! », et j'en retire cent écus, à chaque fois.

— Oh ! faites-moi voir cette merveille, je vous prie.

— La voici, princesse.

Et il lui mit sa bourse entre les mains. Mais, dès qu'elle la tint, elle se mit à crier, à appeler au secours, et des serviteurs accoururent. Elle accusa le jeune prince d'avoir tenté de lui faire violence, et donna l'ordre de le jeter dans un cachot. Ce qui fut fait, à l'instant. Il parvint à s'évader, et retourna dans son pays, où il arriva dans un piteux état, en mendiant tout le long de la route, et couvert de guenilles. Son frère le cultivateur l'accueillit bien, l'habilla et lui dit de rester avec lui et il ne manquerait de rien.

Il alla aussi voir son frère le prêtre et lui conta sa mésaventure. Celui-ci l'accueillit comme son frère aîné. Il vivait seul et n'avait même pas de cuisinière. Il n'en avait pas besoin, du reste, puisque la serviette enchantée de son père lui en tenait lieu toutes les fois qu'il avait besoin de manger ou de boire, ou de venir au secours de quelque malheureux mourant de faim, il la priait de faire son devoir, et elle n'y manquait jamais. Le cadet conçut le projet de lui enlever son talisman. Un jour qu'ils étaient tous les deux à table, une femme accourut, hors d'haleine, et dit :

— Monsieur le curé, venez vite baptiser un enfant nouveau-né qui va mourir !

Le prêtre partit à l'instant, sans achever son repas. A peine fut-il hors de la maison, que son frère cadet lui enleva la serviette et le manteau enchantés et retourna avec eux à Paris. Il y recommença son train de vie ordinaire et tous les jours il donnait des fêtes et des festins magnifiques. Il retourna faire sa cour à la princesse, oublieux du tour qu'elle lui avait joué, et grâce à son manteau, qu'il avait soin de mettre toujours, elle ne le reconnut pas, et devint amoureuse de lui, à cause de sa grande beauté. Mais hélas ! son intelligence et son esprit étaient restés au même niveau, c'est-à-dire assez bas, et il livra encore son secret, et la princesse lui enleva encore la serviette et le manteau enchantés. Réduit de nouveau à la misère, et ne sachant que devenir, il songea à se donner la mort. Un jour qu'il se promenait sur les quais avec cette pensée, il y aperçut un bateau amarré.

Il entra dans l'embarcation, coupa l'amarre, leva la voile et partit à la grâce de Dieu.

Il aborda dans une île qui paraissait déserte. La faim le prit bientôt, et ayant rencontré des pommiers qui portaient de belles pommes jaunes, il en cueillit et en mangea. Mais aussitôt son nez s'allongea démesurément. Le voilà désolé de se voir un tel nez. Que faire ? Il remarqua à un pommier des pommes différant comme forme et comme couleur de celles qu'il avait mangées.

— Il faut que je goûte aussi de celles-là, se dit-il, puisque les autres ont allongé mon nez de la sorte, peut-être pourront-elles tout aussi bien le raccourcir.

Il en cueillit et en mangea et son nez revint à sa forme et à sa dimension naturelles.

—Voilà qui est à merveille! s'écria-t-il, tout joyeux. Il me vient une idée, et ces pommes me serviront à me venger et à recouvrer ma bourse, avec la serviette et le manteau!

La princesse devait se marier, le jour même où il arriva. Il établit un petit étal à la porte de l'église, étala ses belles pommes jaunes sur une serviette blanche, et attendit.

Quand le cortège vint à passer, se rendant à l'église, la princesse, qui marchait en tête, avec son fiancé, les remarqua et ne put s'empêcher de s'écrier: «Oh! les belles pommes!» Et elle donna l'ordre de les acheter et de les poser sur la table du festin.

Ce qui fut fait.

Au retour de l'église, on se mit à table, et tout le monde était gai et joyeux. Le repas était magnifique. Les pommes surtout faisaient l'admiration de chacun. Jamais on n'en avait vu de pareilles, et l'on était impatient de les goûter.

Au dessert, le nouveau marié en prit une, la partagea en deux avec son couteau et en offrit une moitié à la nouvelle mariée, afin qu'elle en mangeât la première. Elle y mordit à belles dents. Mais aussitôt son nez s'allongea, s'allongea, tant et si bien, qu'il atteignait jusqu'aux convives qui lui faisaient face de l'autre côté de la table. Stupéfaction des assistants et désolation de la princesse et de son époux. On appela des médecins, des chirurgiens, des magiciens; mais ce fut en vain, car ils ne comprenaient rien à un pareil phénomène et toute leur science était impuissante contre lui. Voilà la joie et le bonheur de la journée changés vite en deuil et en désolation.

Cependant, l'auteur de tout ce mal avait pris un déguisement de magicien et faisait publier par toute la ville qu'il guérissait instantanément et radicalement toutes les maladies et les infirmités, au moyen de remèdes à lui seul connus. La nouvelle en arriva vite jusqu'au palais du roi, et on l'y appela en toute hâte.

—Le mal est grave, dit-il, quand il vit la princesse, qui ne le reconnut pas, sous son nouvel accoutrement, et moi seul je puis le guérir. Qu'on me laisse seul avec la princesse, et je vais commencer immédiatement l'opération.

On les laissa seuls et le magicien examina de près le nez de la princesse, lui tâta le pouls, lui fit tirer la langue, puis il dit:

—Vous avez dérobé quelque chose à quelqu'un; il faut que vous restituiez immédiatement ce que vous avez pris, ou je ne puis rien pour vous.

—C'est vrai, répondit-elle en rougissant, j'ai dérobé sa bourse à un prince étranger qui vint ici de je ne sais où, il y a de cela quelque temps.

—Il faut restituer immédiatement cette bourse à son propriétaire.

—Mais je ne sais pas ce qu'est devenu cet homme.

LES CONTES DE MARAC'HID FULUP

— Donnez-moi la bourse, et je la lui ferai parvenir.

La princesse donna la bourse. Le magicien lui fit manger une pomme, et aussitôt son nez diminua sensiblement de longueur. Mais il était loin d'être encore réduit à sa dimension naturelle, et le magicien reprit :

— Je vois qu'il y a encore quelque chose ; hâtez-vous de dire tout.

— Oui, j'ai aussi pris une serviette et un manteau à un prince étranger.

— Rendez-moi encore cette serviette et ce manteau.

Elle rendit encore la serviette et le manteau. Le magicien lui fit manger une seconde, puis une troisième pomme, et son nez revint complètement à sa forme et à sa dimension naturelle.

Alors, notre homme jeta son déguisement de magicien, et revint dans son pays, avec la bourse, la serviette et le manteau. Il conserva la bourse pour lui, et rendit la serviette et le manteau à son frère le prêtre.

Je n'ai pas eu de ses nouvelles depuis, mais je pense que, instruit par l'expérience, il sut garder son talisman, et qu'il en usa avec sagesse, pour ses propres besoins, et aussi pour soulager les pauvres et les malheureux.

CONTÉ À MARGUERITE PHILIPPE
PAR VINCENT LE BAIL, DE COATASCORN (CÔTES-DU-NORD)

CONTES SANS DATE

LE LIÈVRE DE COATNIZAN

Tous les châteaux en ruines ont leur lièvre enchanté (sordet). Rien que dans le pays de Lannion, il y a le lièvre du château de Tonquédec, celui du château de Coatfrec, celui du château de Coatnizan, celui du château de Kerham et d'autres que j'oublie.

Ces lièvres, ce sont les âmes des anciens seigneurs qui font leur pénitence sous cette forme. Parce qu'ils faisaient trembler tout le monde, de leur vivant, ils ont été condamnés à devenir le plus peureux des animaux après leur mort. Ils ne sont délivrés que lorsqu'ils ont essuyé de la part des chasseurs, qui tirent sur eux sans savoir qui ils sont, autant de coups de fusil qu'ils en ont tiré ou fait tirer eux-mêmes sur les pauvres gens qui étaient autrefois sous leur dépendance.

Le plomb les traverse de part en part sans les tuer et sans qu'il se répande une goutte de sang : mais ils ne souffrent pas moins le même mal que s'ils mouraient à chaque fois.

C'est ainsi que Jérôme Lhostis, de Pluzunet, chassant un jour sur les terres de Coatnizan, vit un lièvre de taille extraordinaire se lever devant ses pas et chercher refuge dans le colombier.

— Ma foi, se dit-il tout content, c'est comme si je l'avais dans ma gibecière.

Une chose pourtant l'étonna : son chien qui, comme lui, avait vu la bête, ne paraissait nullement désireux de se précipiter à sa poursuite. Il dut entrer seul dans le colombier. Le lièvre était là, acculé au mur. Et Jérôme Lhostis d'épauler, puis de presser la gâchette : Poum!... La fumée s'étant dissipée, il s'avança pour mettre la main sur le gibier, sans autre crainte que celle de l'avoir massacré, pour l'avoir tiré de si près. Mais sa stupéfaction fut grande de constater que l'animal était aussi vivant que s'il n'avait pas reçu toute une charge de plomb dans le corps — même qu'il le regardait sans bouger, avec des yeux comme ceux d'un homme.

— Maladroit que je suis ! s'écria Jérôme Lhostis, persuadé qu'il avait visé à côté, lui qui passait, à juste titre, pour le plus habile tireur du pays.

Et il allait épauler une seconde fois.

Mais le lièvre lui dit :

— Tu as tort de te fâcher contre toi-même, car tu ne m'as pas manqué.

LES CONTES DE MARAC'HID FULUP

Jérôme ressentit une telle épouvante que son arme lui tomba des mains. L'animal reprit d'un ton triste:

—Tire cependant. Tu abrègeras d'autant mon purgatoire, et j'ai encore sept cent sept-vingt et sept coups de fusil recevoir avant d'être délivré.

Jérôme Lhostis ramassa, en effet, son fusil, mais ce fut, vous concevez, pour détalier au plus vite. Cette fois, c'était le lièvre qui avait fait fuir le chasseur⁵⁶.

CONTÉ PAR MARGUERITE PHILIPPE.
— PLUZUNET

⁵⁶ Anatole Le Braz, *La légende de la mort chez les Bretons Armoricaïns*, 1893, LXXIX.

L'ABBÉ SANS-SOUCI

Il y avait une fois un roi, qui s'ennuyait beaucoup, et il ne savait que faire pour se désennuyer.

Un jour, il dit à ses courtisans, qui l'ennuyaient bien plus encore que tout le reste :

— Allez voyager, pendant un an et un jour. Au retour, vous me raconterez ce que vous aurez vu et entendu de plus curieux, et peut-être trouverai-je quelque plaisir aux récits que vous me ferez.

Et les courtisans partirent. Ils se trouvèrent, après quelques jours de marche, devant une abbaye et remarquèrent au-dessus de la porte une inscription gravée sur une plaque de marbre, et qui disait qu'il y avait là un abbé qui n'avait jamais éprouvé aucun souci de sa vie, et qui n'en éprouverait jamais.

— Nous avons vu bien des choses curieuses et extraordinaires jusqu'ici, se dirent-ils, mais rien qui vaille ceci. Que cet abbé n'ait jamais éprouvé aucun souci, jusqu'à présent, ce n'est pas chose impossible, après tout ; mais, affirmer qu'il n'en éprouvera jamais, voilà qui est bien téméraire, pour le moins.

Et ils poursuivirent leur route.

Nous les laisserons aller et ne les suivrons pas, pendant tout le temps que dura le voyage.

Quand l'an et le jour furent écoulés, ils revinrent auprès de leur roi, ayant beaucoup vu, beaucoup entendu et éprouvé toutes sortes d'aventures.

— Eh bien ! qu'avez-vous vu et appris d'extraordinaire ? Contez-moi tout cela, leur dit le roi, en les revoyant.

— Nous avons vu et appris bien des choses, sire ; toutes plus curieuses et plus extraordinaires les unes que les autres ; pourtant, ce qui nous a semblé plus fort que tout le reste, c'est une inscription que nous avons lue au-dessus de la porte d'une abbaye.

— Que disait donc cette inscription ?

Elle disait qu'il y avait là un abbé qui n'avait jamais éprouvé aucun souci, de sa vie, et qui n'en éprouverait jamais, et, pour cette raison, on l'appelait l'abbé Sans-Souci.

— Ah ! vraiment, un abbé qui n'a jamais éprouvé aucun souci, de sa vie, et qui

n'en éprouvera jamais? Eh bien! son inscription ment, au moins de la moitié, et vous le verrez, sans tarder.

Et, le jour même, le roi écrivit à l'abbé une lettre par laquelle il lui ordonnait de venir le trouver. Il lui recommandait en même temps de ne venir ni un dimanche ni un jour ordinaire de la semaine; ni par les chemins ni par les champs; ni le jour ni la nuit; ni vêtu ni habillé; ni à pied, ni à cheval, ni en voiture; de plus, il devait aller à reculons et avancer; dire ce que penserait le roi, au moment où il arriverait à la cour; ce qu'il valait, quand il était revêtu de ses habits d'apparat, la couronne en tête et assis sur son trône, et enfin lui apprendre où se trouve le centre de la terre. Et il fallait remplir exactement toutes ces conditions, sous les peines les plus sévères et peut-être même la mort.

Quand il eut écrit sa lettre, le roi dit à son courrier:

— Portez cette lettre à l'abbé Sans-Souci, en son abbaye.

Le courrier partit et remit la lettre à l'abbé, en propres mains. Celui-ci s'empressa de la lire, et aussitôt il pâlit et devint triste et soucieux. Il n'était déjà plus l'abbé Sans-Souci.

— Que vous est-il arrivé, maître? lui demanda son valet de chambre, étonné de le voir dans cet état. Je vous trouve bien triste, contre votre ordinaire.

— Ce n'est pas sans raison, répondit-il.

— Puis-je vous être utile?

— Tiens, lis cette lettre que le roi m'envoie.

Le valet prit la lettre, la lut et dit ensuite:

— Et c'est là ce qui vous inquiète tant?

— Il y a bien de quoi, je pense.

— Eh bien! vous vous tourmentez pour peu de chose.

— Comment, peu de chose! Est-ce que, par hasard, tu serais capable de me tirer d'affaire, toi, et de remplir toutes les conditions de cette sottise lettre?

— Certainement, et sans peine.

— Comment cela? Parle, vite.

— Promettez-moi d'abord de me donner la moitié des revenus de votre abbaye.

— C'est entendu, je te cède la moitié des revenus de mon abbaye, si tu me tires d'embarras.

— Écoutez-moi bien, alors vous m'emmènerez avec vous et nous partirons à Noël, qui n'est pas un dimanche et qui n'est non plus ni jour ni nuit. Vous ne devez être ni habillé, ni nu, ni à pied, ni à cheval, ni en voiture, et il vous faudra reculer et avancer en même temps. Rien de plus facile; voyez plutôt: vous quitterez vos habits d'abbé et revêtirez les miens, de manière à pouvoir être pris pour

votre propre valet, puis vous me jetterez sur la tête et tout le corps un filet de pêcheur, et, de la sorte, je ne serai en réalité ni tout à fait nu ni tout à fait vêtu. Je ferai placer sur une charrette une grande roue, dans les jantes de laquelle seront de grosses chevilles sortantes; je monterai à reculons sur ces chevilles et ferai tourner la roue, de manière que, tout en montant ma roue à reculons, j'avancerai quand même, entraîné par la voiture qui pourra être attelée d'un cheval. Vous me mènerez par les douves, et non par les chemins; enfin, nous emporterons une boule.

L'abbé ne trouva rien à redire à tout cela. Il revêtit la livrée de son valet, et celui-ci, la tête couverte d'un filet de pêcheur, qui lui tombait jusqu'aux pieds, monta à sa roue, placée sur une charrette traînée par un cheval. Ils arrivèrent ainsi à la cour. Le roi, prévenu de l'arrivée de l'abbé Sans-Souci, s'empressa de venir le recevoir.

— C'est vous, l'abbé Sans-Souci? dit-il, en s'adressant au valet.

— Oui, sire, c'est bien moi, répondit celui-ci. Vous avez reçu ma lettre?

— J'ai reçu la lettre de Votre Majesté, sire.

— Et vous vous êtes conformé de point en point à mes ordres?

— Oui, sire.

— Voyons cela; expliquez-moi comment vous vous y êtes pris, car je suis curieux de le savoir.

— Vous m'avez dit, sire, de ne venir ni un dimanche ni un jour ordinaire de la semaine; ni de jour ni de nuit. Or, je suis venu la nuit de Noël, qui n'est ni un dimanche ni un jour ordinaire de la semaine, et dont on peut dire que c'est la nuit qui est le jour, à cause de la naissance de Notre-Divin Sauveur, la lumière du monde, et parce qu'on y dit la messe, à minuit, comme en plein jour. Je ne suis pas venu par les chemins ni aussi par les champs, car j'ai suivi tout du long les douves. Je ne suis venu ni à pied, ni à cheval, ni en voiture; voyez, en effet, je suis sur une roue, et, tout en allant à reculons, j'avançais, car pendant que je montais à ma roue, à reculons, la voiture m'entraînait en avant. Je ne suis ni vêtu ni nu, car le filet de pêcheur dont je suis enveloppé, de la tête aux pieds, ne me couvre pas entièrement le corps et ne me laisse pas tout nu non plus.

Le roi vérifia l'exactitude de tout ce que lui disait celui qu'il croyait être l'abbé Sans-Souci, et il fut émerveillé des ressources de son esprit.

— Mais ce n'est pas tout, reprit-il, un moment après, vous devez me dire encore où se trouve le centre de la terre.

— Rien de plus facile, sire; le centre de la terre se trouve ici où nous sommes, et aussi partout ailleurs.

— Comment ici et partout ailleurs ? Ne pouvez-vous m'expliquer cela plus clairement ?

Prenant alors la boule qu'il avait apportée et y indiquant du doigt un point au hasard :

— Voyez cette boule, sire ; en quelque endroit que j'y pose mon doigt, il sera toujours au milieu de la boule, en imprimant à celle-ci un léger mouvement, car la terre est constamment en mouvement.

— C'est vrai, répondit le roi ; mais je ne vous tiens pas encore pour quitte. Me direz-vous, à présent, combien je vaudrais, quand ma couronne royale en tête et mon sceptre à la main, je suis sur mon trône, dans mes plus beaux habits d'apparat, chargés de pierres précieuses et de perles fines ?

— Je vous le dirai, sire, en toute franchise et sans crainte. Vous valez alors vingt-neuf deniers, sire.

— Quoi, si peu ? M'expliquerez-vous au moins pourquoi ?

— Notre-Seigneur Jésus-Christ, vous le savez, ne fut vendu que trente deniers.

Le roi ne pouvait se fâcher de la comparaison ; il fut néanmoins un peu décontenancé et garda un moment le silence ; puis, il reprit :

— Ah ! voici où je vous attends, et, si vous vous tirez de là, il faut que vous soyez magicien ou sorcier. Dites-moi, pour finir, ce que je pense en ce moment.

— Je vous dirai encore cela, sire, et sans me mettre l'esprit à la torture. Vous pensez que vous parlez à l'abbé Sans-Souci...

— Comment, vous ne seriez pas l'abbé Sans-Souci ?

— Non, sire, je n'ai pas cet honneur.

— Qui donc êtes-vous ; le diable, peut-être ?

— Non, mais tout simplement, le valet de monseigneur l'abbé demandez-lui plutôt, car le voici, déguisé en cocher.

L'abbé confirma la vérité de ce que disait son valet.

Le roi, qui était un brave homme, partit d'un éclat de rire et s'écria :

— Ah ! le tour est bon ! Je ne me serais jamais attendu à trouver tant d'esprit chez un valet. Vous souperez tous les deux à ma table, car je veux vous présenter à la reine et à la cour.

Jamais il n'y eut de repas plus gai, dans ce palais, grâce aux saillies et aux bons mots du valet de l'abbé.

Le lendemain, au moment de partir, le roi fit un riche cadeau au valet, et dit à l'abbé, son maître :

— Quant à vous, l'abbé, vous pouvez conserver l'inscription de votre porte,

LES CONTES DE MARAC'HID FULUP

car, aussi longtemps que vous aurez un pareil serviteur, vous serez vraiment l'abbé Sans-Souci.

CONTÉ PAR MARGUERITE PHILIPPE,
DE PLUZUNET (CÔTES-DU-NORD)

Il faut rapprocher ce conte d'un conte italien, qu'un maréchal-ferrant de Bologne, nommé Giulo-Cesar Croce, composa, vers la fin du XVII^e siècle, sous le titre « Les finesses de Berioldo », et qui, amplifié pendant le siècle suivant, et mis en vers par les académiciens della Crusca, est resté populaire en Italie.

LES SIX FRÈRES PARESSEUX

Il y avait une fois un seigneur, qui avait six enfants, six garçons, qui étaient si paresseux, si paresseux, qu'ils se seraient laissé mourir de faim, s'il leur avait fallu seulement se préparer à manger. Le vieux seigneur avait été riche, autrefois, mais il avait perdu presque toute sa fortune, dans les guerres qui avaient ruiné son pays, et il lui fallait, à présent, vivre avec beaucoup d'économie, pour tenir son rang. Aussi, exhortait-il souvent ses enfants à apprendre quelque métier, leur représentant qu'ils seraient, un jour, obligés de travailler pour vivre. Ils ne l'écoutaient pas, et disaient qu'il radotait. Voyant cela, il donna deux cents écus à chacun d'eux, et leur dit d'aller voyager, pendant un an, afin d'apprendre quelque chose. Il leur donnait rendez-vous, dans son château, au bout d'un an et un jour.

Les six frères partirent donc, heureux d'avoir tant d'argent dans leurs poches. Ils prirent tous des routes différentes.

Le premier arriva dans une ville où il vit beaucoup de monde rassemblé, sur une place. Il se mêla à la foule et demanda la raison de ce rassemblement.

— Vous ne voyez donc pas ? lui répondit l'homme à qui il s'était adressé, en lui montrant du doigt un homme qui grimpait sur un arbre avec la facilité d'un écureuil.

Cet homme grimpait avec la même facilité sur les maisons, sur les murailles et les tours les plus élevées. Notre voyageur en était émerveillé, et il se disait en lui-même :

— Ah ! si je savais grimper comme celui-là !

Quand le grimpeur eut terminé ses exercices, il alla droit à lui et lui demanda :

— Veux-tu m'apprendre à grimper comme toi ?

— Oui, si tu me paies bien, répondit le grimpeur.

— Je te donnerai tout ce que j'ai d'argent.

— Et combien as-tu donc d'argent ?

— Deux cents écus.

— C'est entendu ; donne-moi tes deux cents écus, et je t'apprendrai mon métier.

Et il donna ses deux cents écus au grimpeur, qui l'emmena partout à sa suite, et lui apprit à grimper comme lui-même.

Le second des six frères rencontra un homme qui soudait et remettait dans leur état primitif toutes les choses cassées, tous les vases et ustensiles de terre, de verre, de bois et de différents métaux. Il s'arrêta à le regarder, et il admirait son travail et pensait en lui-même :

— Je voudrais bien savoir souder et raccommoder les objets comme cet homme-là.

Après l'avoir regardé et admiré longtemps, il lui demanda :

— Veux-tu m'apprendre à souder comme toi ?

— Oui, si tu me paies bien, répondit le soudeur.

— Je te donnerai tout ce que j'ai d'argent.

— Mais combien as-tu d'argent ?

— Deux cents écus.

— C'est entendu ; donne-moi tes deux cents écus, et je t'apprendrai mon métier.

Il donna ses deux cents écus au soudeur, et celui-ci l'emmena partout à sa suite et lui apprit à souder, comme lui-même.

Le troisième frère rencontra un chasseur, qui avait un arc et des flèches et qui atteignait tout ce qu'il visait, jusqu'aux mouches qui volaient en l'air. Il admira son adresse et souhaita la posséder lui-même. Il lui demanda donc :

— Veux-tu m'apprendre à tirer de l'arc comme toi ?

— Oui, si tu me paies bien, répondit le chasseur.

— Je te donnerai tout ce que j'ai d'argent.

— Mais combien as-tu d'argent ?

— Deux cents écus.

— C'est entendu ; donne-moi tes deux cents écus, et je t'apprendrai à tirer de l'arc, comme moi-même.

Il donna ses deux cents écus au chasseur, et celui-ci l'emmena partout à sa suite, et lui apprit à tirer de l'arc comme lui-même.

Le quatrième frère rencontra un homme qui jouait du violon, et tous ceux qui entendaient le son de son instrument dansaient, bon gré, mal gré, jusqu'à ce qu'il cessât d'en jouer ; et quand il en jouait près d'un mort, ou dans les cimetières, les cadavres eux-mêmes se levaient et se mettaient à danser. Quand il eut dansé quelque temps, en compagnie de plusieurs autres, aux sons de ce merveilleux instrument, l'homme cessa de jouer, et alors il lui demanda :

— Veux-tu m'apprendre à jouer du violon, de manière à ce que tous ceux qui

entendront les sons de mon instrument se mettent aussi à danser, et que je puisse ressusciter les morts ?

— Oui, si tu me paies bien, répondit l'homme au violon.

— Je te donnerai tout ce que j'ai d'argent.

— Mais combien as-tu d'argent ?

— Deux cents écus.

— C'est entendu ; donne-moi tes deux cents écus, et je t'apprendrai à jouer du violon, de manière à ce que tous ceux qui entendront les sons de ton instrument se mettent à danser, et que tu ressuscites aussi les morts.

Il donna ses deux cents écus à l'homme au violon, et celui-ci lui céda son violon, et lui apprit à en jouer, comme lui-même.

Le cinquième frère rencontra, dans un bois, un homme qui construisait des bâtiments qui allaient aussi bien par terre que par mer. Il resta longtemps à le considérer et à admirer son travail, puis il lui demanda :

— Veux-tu m'apprendre à construire aussi des bâtiments qui vont aussi bien par terre que par mer ?

— Oui, si tu me paies bien, répondit le constructeur de bâtiments.

— Je te donnerai tout l'argent que j'ai.

— Mais combien as-tu d'argent ?

— Deux cents écus.

— C'est entendu ; donne-moi tes deux cents écus, et je t'apprendrai à faire des bâtiments qui vont aussi bien par terre que par eau.

Il donna ses deux cents écus au constructeur de bâtiments, et celui-ci le garda avec lui et lui apprit son métier.

Le sixième frère arriva dans une ville où il vit, sur une place publique, un vieillard qui avait sa tête dans un sac, et qui faisait profession de deviner des énigmes et toutes sortes de problèmes, de prédire l'avenir, de retrouver les objets perdus, enfin de répondre à toutes les questions qu'on lui adressait. Il admira sa science et désira prendre des leçons de lui. Il lui demanda donc :

— Veux-tu m'apprendre à être devineur et savant comme toi ?

Oui, si tu me paies bien, répondit le vieillard.

— Je te donnerai tout ce que j'ai d'argent.

— Mais combien as-tu d'argent ?

— Deux cents écus.

— C'est entendu ; donne-moi tes deux cents écus, et je t'apprendrai mon métier.

Il donna ses deux cents écus au vieux savant, et celui-ci l'emmena à sa maison, lui mit ses livres entre les mains, lui révéla ses secrets et lui apprit à prédire l'ave-

nir, à résoudre les problèmes, les énigmes et toutes les questions qui lui seraient posées, sur toutes sortes de sujets.

Au bout d'un an et un jour, les six frères se retrouvèrent sur la grande lande où ils s'étaient séparés et où ils s'étaient donné rendez-vous. Le grimpeur arriva le premier, puis successivement, le soudeur, le tireur, le joueur de violon et le devineur, et ils s'embrassaient, à mesure qu'ils arrivaient, et étaient heureux de se revoir. Seul, le constructeur de bâtiments était en retard, et les cinq autres frères commençaient à craindre qu'il eût eu plus mauvaise chance qu'eux, qu'il fût peut-être mort, lorsqu'ils entendirent, tout à coup, un grand bruit et virent venir, à travers les champs, les bois, renversant tout sur son passage, un beau bâtiment, sur lequel ils reconnurent le retardataire.

— Le voici ! le voici ! s'écrièrent-ils. Quel beau bâtiment il amène ! et quel singulier bâtiment, qui va sur la terre, comme les autres sur l'eau !

Quand les six frères se retrouvèrent réunis, ils s'interrogèrent sur leurs voyages et sur les choses qu'ils avaient apprises. Chacun d'eux était content de son sort.

— Moi, dit l'aîné, j'ai appris à grimper, comme un chat, sur les arbres, les maisons, les murailles et les tours les plus élevées.

— Moi, dit le second, j'ai appris à souder toutes les choses cassées et rompues, et à les remettre dans leur premier état, de manière à tromper l'œil le plus exercé.

— Moi, dit le troisième, j'ai un arc et des flèches avec lesquels j'atteins tout ce que je vise ; tenez, voyez cette hirondelle qui passe.

Et il lança une flèche, et l'hirondelle tomba à ses pieds.

— Moi, dit le quatrième, j'ai là un violon comme vous n'en avez jamais vu. Lorsque j'en joue, tous ceux qui l'entendent sont forcés de danser, bon gré, mal gré ; les morts mêmes ressuscitent et se mettent en mouvement.

— Moi, dit le cinquième, j'ai appris à faire des bâtiments qui vont aussi bien par terre que par eau, comme vous le voyez.

Et il leur montrait le bâtiment sur lequel il était venu.

— Et moi, dit le sixième et dernier, j'ai étudié, pendant toute l'année, chez un vieux savant, un magicien, et j'ai appris à résoudre toutes les énigmes, tous les problèmes, à retrouver les objets perdus, à prédire l'avenir, et mille autres choses encore. D'après ce que je vois, mes frères, nous avons tous profité à voyager, et notre père, qui nous accusait toujours de paresse et d'ignorance, sera bien étonné, quand il verra tout ce que nous avons appris, en si peu de temps. Mais, avant de rentrer à la maison, je suis d'avis que nous devrions nous associer, pour mener à bonne fin quelque entreprise difficile, car je suis persuadé qu'en réunissant notre science et nos talents, il est peu de choses que nous ne puissions faire.

Les cinq autres frères approuvèrent l'avis du plus jeune, le devineur, et celui-ci reprit alors :

— Eh bien ! je vous propose d'entreprendre la délivrance de la Princesse aux Cheveux d'Or, qui est retenue captive par un serpent, un monstre hideux, dans son château d'or, suspendu par quatre chaînes d'or au-dessus d'une île, qui est au milieu de la mer.

— Allons délivrer la Princesse aux Cheveux d'Or ! crièrent les cinq frères sans hésiter.

— Pendant mon séjour chez le magicien, reprit le devineur, j'ai appris dans ses livres comme il faut s'y prendre pour réussir dans une entreprise si difficile. Écoutez-moi donc bien et je vais indiquer à chacun de vous quel sera son rôle et ce qu'il devra faire. Notre frère le constructeur de bâtiments nous conduira dans l'île, au-dessus de laquelle est suspendu le château. Il y a là, entre les quatre chaînes d'or qui retiennent le château, une grande cloche, qui sonne d'elle-même, dès que quelqu'un débarque dans l'île. Quand le serpent entend sonner la cloche, il quitte son château et vient planer au-dessus de l'île (car il a des ailes), et s'il y aperçoit un être animé, homme ou bête, il lance contre lui des torrents de feu, et, en un instant, il le réduit en cendres. Notre premier soin, en débarquant dans l'île, sera donc de remplir la cloche d'étoupe, afin de l'empêcher de sonner. Notre frère le grimpeur montera alors jusqu'au château, le long d'une des chaînes d'or. Il y arrivera de nuit et pénétrera jusqu'à la princesse, par la fenêtre de sa chambre à coucher, qu'elle laisse ordinairement ouverte. Il la trouvera couchée sur un beau lit de soie et de dentelle, et il l'enlèvera lestement et nous l'amènera dans l'île. Si cette première partie de l'entreprise réussit, comme je l'espère, le plus difficile sera fait, et je dirai, en temps et lieu, à nos frères le tireur, le soudeur, le joueur de violon et le constructeur de bâtiments, ce qu'ils auront à faire, car nous aurons aussi besoin de leur secours.

Les six frères montèrent alors sur le bâtiment, qui partit aussitôt, naviguant tantôt sur terre, tantôt sur mer, et les conduisit, sans encombre, jusqu'à l'île. Ils débarquèrent, coururent aussitôt à la cloche et la remplirent d'étoupe, avant qu'elle eût sonné. Le grimpeur monta alors le long d'une des chaînes d'or, arriva jusqu'au château, pénétra jusqu'à la princesse, l'enleva et redescendit avec elle dans l'île. Tout cela fut fait rapidement et adroitement. La princesse était si belle, si belle, que les six frères restèrent quelque temps à la regarder, silencieux, la bouche ouverte, et immobiles comme des statues. Heureusement que le devineur, qui connaissait le péril de leur situation, cria bientôt :

— Allons, frères, remettons vite à la voile. Le serpent se réveillera avec le soleil,

et quand il s'aperceva que la Princesse a quitté son château, il se mettra aussitôt à sa poursuite. En route donc, car nous avons déjà perdu un temps précieux.

Et l'on partit, sans autre délai.

Quand le soleil se leva, au matin, le serpent, qui ne se doutait de rien, se rendit, comme d'habitude, à la chambre de la Princesse. Quand il vit qu'elle avait disparu, il poussa un cri épouvantable et partit aussitôt à sa poursuite.

Cependant, nos navigateurs avançaient, poussés par un vent favorable. Le ciel était clair et le soleil montait, radieux, à l'horizon. Tout à coup le ciel s'obscurcit.

— C'est le serpent qui arrive! s'écria le devineur.

Et, levant les yeux en l'air, ils purent, en effet, apercevoir le monstre, qui s'avancait rapidement sur eux.

— A toi, tireur! cria alors le devineur; prends ton arc et tes flèches, et, quand le monstre sera au-dessus du bâtiment, tu apercevras dans son corps, à l'endroit du cœur, un petit point blanc et rond comme un bouton. Il faudra l'atteindre juste en cet endroit, ou nous sommes perdus!

— Sois tranquille, mon frère, répondit le tireur en ajustant une flèche à son arc.

Quand le serpent fut au-dessus du bâtiment, il visa; la flèche partit et toucha droit au but, car le corps du monstre, privé de vie, tomba aussitôt sur le bâtiment, qui fut rompu et partagé en deux par cette masse énorme. La Princesse tomba dans l'eau et coula au fond.

— A ton tour de travailler, soudeur! cria le devineur, qui plongeait en même temps sur la princesse.

Le soudeur fit son devoir, vite et bien, et le devineur retrouva aussi la Princesse, au fond de l'eau, avec beaucoup de peine, car la mer était très profonde, en cet endroit, et il la ramena sur le bâtiment. Mais, hélas! ce n'était plus qu'un cadavre, elle avait cessé de vivre!

— Vite, à ton violon! et travaille bien! cria le devineur au joueur de violon.

Et celui-ci se mit à jouer de son instrument, en y mettant tout son savoir-faire, et ses cinq frères se mirent aussitôt à danser, et la Princesse aussi se mit bientôt en mouvement, et tourna et sauta et gambada avec eux.

Voilà donc l'entreprise heureusement terminée, et les six frères retournèrent alors chez leur père, triomphants et fiers d'une conquête aussi précieuse que la Princesse aux Cheveux d'Or.

Le vieillard, fut heureux de les revoir tous en vie et en bonne santé, et de plus, ayant chacun un métier dont il pouvait vivre, et il ne les appela plus paresseux.

Les six frères étaient amoureux de la Princesse, et chacun d'eux prétendait

avoir le plus de droits à obtenir sa main. Comme ils ne pouvaient s'entendre à ce sujet, ils convinrent de s'en rapporter au jugement de leur père. Chacun d'eux exposa donc ses raisons et ses prétendus droits au vieux seigneur, assis sur un fauteuil, comme un juge sur son tribunal, et ayant à côté de lui la Princesse.

L'aîné, le grimpeur, parla d'abord et dit :

— C'est moi, qui, au péril de ma vie, ai enlevé la Princesse du château où le monstre la retenait captive.

— C'est moi, dit le constructeur de bâtiments, qui ai construit le bâtiment qui vous a conduits à l'île et vous en a ensuite ramenés.

— Et c'est moi, dit le soudeur, qui ai soudé et refait le bâtiment, rompu et partagé en deux par la chute du monstre, et, sans moi, vous étiez tous perdus.

— Et qui est-ce qui a tué le monstre, si ce n'est moi ? dit le tireur.

— Et la Princesse, qui est-ce qui l'a ressuscitée ? N'est-ce pas moi ? dit le joueur de violon ; et, sans moi, nous n'aurions plus besoin de nous la disputer aujourd'hui, puisqu'elle était morte.

— Tout cela est bel et bien, dit à son tour le devineur ; mais n'est-ce pas moi qui ai conseillé chacun de vous et lui ai dit ce qu'il avait à faire, et comment il devait s'y prendre ? N'est-ce pas encore moi qui ai retiré la Princesse du fond de la mer.

Le vieux seigneur était fort embarrassé et ne savait en faveur duquel de ses fils se prononcer, leur trouvant à tous des droits incontestables, si bien que l'on finit par décider, et c'était bien le plus sage, que ce serait la Princesse elle-même qui ferait son choix.

L'histoire ne dit pas auquel des six frères elle donna la préférence ; mais, moi, je croirais volontiers que ce fut au devineur, parce qu'il était le plus instruit, le plus jeune et surtout le plus joli garçon⁵⁷.

CONTÉ PAR MARGUERITE PHILIPPE,
DE PLUZUNET (CÔTES-DU-NORD)

⁵⁷ Rapprochement : *Les facétieuses Nuits de Straparole*, VII^e nuit, fable V.

POUR AVOIR TRAVAILLÉ LE JOUR DE NOËL

Il y avait une fois un pauvre homme, un laboureur, nommé Jean L'Andouar, qui était resté veuf avec plusieurs enfants, trop jeunes encore pour pouvoir gagner le pain qu'ils mangeaient. Il était on ne peut plus pauvre et ne savait comment faire pour élever sa famille honnêtement. Un soir, il était sur le seuil de sa porte, rêveur, triste et inquiet, car il n'y avait plus de pain à la maison, et ses enfants avaient faim et pleuraient; c'était pitié de les entendre. En ce moment vint à passer un seigneur étranger qui lui demanda :

— Pourquoi donc êtes-vous triste et inquiet de la sorte, mon brave homme ?

— Hélas ! Monseigneur, ce n'est pas sans raison ; mes enfants et moi nous sommes près de mourir de faim, et il n'y a pas le moindre morceau de pain à la maison ; et avec cela je n'ai pas de travail. Je ne sais que faire ; il nous faudra mourir, pour sûr, si Dieu ne nous vient en aide.

— Si vous voulez travailler pour moi, je vous paierai bien, reprit l'étranger.

— Je ne demande qu'à travailler, mon Dieu.

— Eh bien ! allez, demain matin, couper de l'ajonc sur la grand'lande, et, au coucher du soleil, je viendrai vous payer.

— Demain, c'est la fête de Noël, un des plus saints jours de l'année, et je ne veux pas travailler un pareil jour ; mais, le lendemain et tous les jours suivants, si vous voulez, excepté les dimanches et fêtes observées...

— Adieu, s'il en est ainsi ; d'après ce que je vois, vous n'avez pas aussi grand besoin que vous le dites.

— Si, mon Dieu, j'ai aussi grand besoin que possible !

— Faites alors ce que je vous dis, ou crevez de faim, vous et vos enfants.

En ce moment, le malheureux père entendit les pleurs et les cris de ses enfants :

— Père, du pain ! du pain !...

Et, le cœur brisé et perdant la tête, il dit :

— Eh bien ! je ferai ce que vous me dites, à cause de mes pauvres enfants ! Dieu aura pitié de moi, et il me pardonnera.

— C'est bien ; travaillez demain, et, au coucher du soleil, je viendrai vous payer.

Et le seigneur inconnu partit.

Le lendemain, le pauvre homme se leva de bon matin et fit ses prières, comme de coutume; puis il trempa son doigt dans l'eau bénite, fit le signe de la croix, prit sa faucille et se rendit à la grand'lande; et le voilà à couper de l'ajonc. Il travailla consciencieusement, toute la journée, et coupa beaucoup d'ajonc. Quand le soleil se coucha, il était bien fatigué. Il s'assit alors sur une pierre, pour fumer une pipe et attendre qu'on vînt le payer. Mais il eut beau attendre, celui qu'il attendait ne vint pas.

— Je suis vraiment bien malheureux! se dit-il; j'ai passé toute la journée à travailler, sans manger, et à présent, je ne serai sans doute pas payé! Et le pire de l'affaire, c'est que j'ai travaillé le jour de Noël, le saint jour où est né notre Sauveur Jésus-Christ! Et mes pauvres enfants qui n'auront encore rien à manger ce soir!

Son cœur était rempli de douleur et de désolation, et il se mit à pleurer à chaudes larmes.

En ce moment, il vit venir vers lui un autre inconnu, qu'il ne connaissait pas plus que le premier; mais autant le premier avait l'air dur et méchant, autant celui-ci paraissait doux et compatissant. Il s'approcha de Jean L'Andouar et lui demanda :

— Qu'avez-vous, mon brave homme, jour vous désoler de la sorte?

— Hélas! monseigneur, je suis bien malheureux! Un seigneur que je ne connais pas vint me trouver, hier, à ma chaumière, et me dit que, si je voulais passer la journée d'aujourd'hui à couper de l'ajonc sur cette lande, il me paierait bien. Comme je n'ai plus de pain à la maison, et que mes pauvres enfants y meurent de faim, j'ai accepté, quoiqu'à regret, considérant combien ce jour est saint. J'ai bien travaillé, comme vous le voyez, et l'étranger qui avait promis de me venir payer ici, au coucher du soleil, ne vient pas!

— Il ne viendra pas, mon pauvre homme; mais aussi, pourquoi travailler le saint jour de Noël?

— Hélas! j'ai eu tort, je le reconnais; mais mes pauvres enfants sont à la maison, près de mourir de faim, et je voulais leur gagner un peu de pain!

— Regrettez-vous bien sincèrement d'avoir travaillé le jour de Noël?

— Oui, mon Dieu, je le regrette bien sincèrement

— Eh bien! je vous paierai votre journée, moi. Retournez à la maison, et, en arrivant, demandez ce que vous voudrez: à manger, à boire, des vêtements, de l'argent, en un mot tout ce dont vous aurez besoin, et vous recevrez aussitôt ce que vous demanderez. Mais donnez l'aumône aux pauvres, et n'en refusez jamais aucun.

— Merci bien, mon bon seigneur, et que Dieu vous bénisse!

Et Jean L'Andouar retourna à la maison, un peu consolé. Ses enfants étaient sur le seuil de la porte, l'attendant, et sitôt qu'ils aperçurent leur père, ils coururent à lui en criant :

— Du pain, père ! du pain !

— Oui, mes pauvres enfants, leur dit Jean, vous en aurez tout à l'heure.

Et il entra dans la chaumière et, se découvrant et faisant le signe de la croix, il dit :

— Avec la permission de Dieu, je demande du pain et un peu de lard pour mes pauvres enfants et moi, qui mourons de faim.

Et aussitôt il se trouva, il ne sut comment, du pain, du pain blanc et du lard sur la table. Et les voilà de manger à discrétion, car pain blanc et lard fumant, il y en avait abondamment.

A partir de ce jour, la vie et le train de maison de Jean L'Andouar devinrent tout autres. Il acheta des habits neufs pour lui et pour ses enfants ; il fit bâtir une maison neuve, acquit quelques champs dans le voisinage, et devint un des plus riches du pays, puisqu'il lui suffisait de souhaiter quelque chose pour l'avoir aussitôt. Tout le monde était étonné d'un changement si subit, et l'on croyait généralement qu'il avait trouvé un trésor ; quelques-uns l'accusaient même d'avoir vendu son âme au diable, pour avoir de l'argent. Tous les pauvres étaient bien accueillis par Jean L'Andouar et trouvaient chez lui nourriture et vêtements. Et pourtant, comme il arrive souvent avec le temps, la prospérité endurcit son cœur, et il en vint peu à peu à oublier sa première condition.

Un jour, il donnait un grand repas dans sa maison, et il y avait invité tous les riches des environs et les gros bonnets de sa commune. Le matin, il recommanda à ses valets de ne laisser entrer aucun mendiant, même dans la cour du château (il avait à présent un château), car on ne donnerait pas l'aumône ce jour-là. Deux domestiques, armés de bâtons, furent placés à la porte de la cour pour en défendre l'entrée à toute personne qui n'avait pas été invitée. Pourtant, à l'heure où l'on se mettait à table, il arriva dans la cour, on ne sait d'où ni comment, un vieux mendiant couvert de haillons et de plaies hideuses. Dès que les deux valets qui gardaient la porte l'aperçurent, ils coururent à lui, en le menaçant de leurs bâtons.

— Par où êtes-vous entré ici ? lui demandèrent-ils ; sortez vite !

Et en même temps ils levaient sur lui leurs bâtons pour le frapper.

— Faites l'aumône au pauvre, au nom de Dieu ! criait le mendiant, d'une voix lamentable.

— Aujourd'hui, on ne donnera pas, lui répondit-on ; venez demain, et vous aurez. Allons ! sortez vite !

Mais le mendiant résistait; il ne voulait pas sortir, et, élevant davantage la voix, pour être entendu dans la salle du festin :

— Au nom de Dieu, notre Sauveur, mort pour nous sur la croix, généreux seigneurs et charitables dames, jetez un morceau de pain à un pauvre malheureux près de mourir de faim!...

Le seigneur, c'est-à-dire Jean L'Andouar, l'entendit, et, quittant la salle, il vint, outré de colère, et cria aux valets :

— Ne vous avais-je pas bien recommandé de ne laisser entrer aucun mendiant? Chassez-moi vite ce porte-haillons! Détachez les chiens sur lui!

On détacha les chiens; mais ils ne firent aucun mal au vieux mendiant qui, du reste, se retira lentement. Jean L'Andouar retourna à la salle du festin.

Peu après, comme on causait et riait gaîment, un beau carrosse tout doré et attelé de quatre chevaux superbes entra dans la cour, avec grand fracas, et dans le carrosse il y avait un roi ou tout au moins un prince tout brillant d'or et de pierreries. Un domestique se rendit en toute hâte auprès du maître et lui dit :

— Seigneur, venez vite recevoir un roi ou un prince qui vient d'entrer dans la cour, en grand équipage!

Tout le monde se leva de table, en entendant cela, car le valet, tout troublé, avait parlé à haute voix, et on courut aux fenêtres.

— Qui donc peut être ce beau prince? se demandait-on les uns aux autres.

Personne ne le connaissait.

Jean L'Andouar s'avança vers le carrosse, le chapeau à la main, et, saluant le prince jusqu'à terre, il le pria de vouloir bien descendre et de lui faire l'honneur d'entrer dans sa maison.

— Merci! répondit sèchement le prince supposé; je ne descendrai ni entrerai dans votre maison. Je suis déjà venu ici, il n'y a qu'un instant, en mendiant, et vous m'avez mal reçu; vous avez même fait détacher vos chiens sur moi. A présent, que je viens dans le costume et avec l'attirail d'un prince, vous venez me recevoir, le chapeau à la main, et me prier de vous faire l'honneur d'entrer dans votre maison. Mais accompagnez-moi d'abord à un endroit non loin d'ici, car j'ai quelque chose à vous dire.

Et le prince, ou du moins celui que l'on prenait pour un prince, conduisit Jean L'Andouar sur la grand'lande où il coupait de l'ajonc, le jour de Noël, et, arrivé là, il lui dit :

— Avez-vous donc oublié, Jean L'Andouar, en quel état je vous ai rencontré ici?

Jean se jeta à genoux et demanda pardon, d'un air suppliant et les mains jointes.

— Vous m'aviez promis d'accueillir bien tous les malheureux qui se présenteraient à la porte de votre maison, et vous avez été dur et sans pitié pour le pauvre, jusqu'à détacher vos chiens sur lui ! Hélas ! la prospérité vous a bien vite fait oublier votre première condition ! A présent, vous redeviendrez comme je vous trouvais ici, le jour que vous savez. Pourtant, avec un sincère repentir et en faisant dure pénitence, vous pourrez encore obtenir votre pardon !

L'inconnu disparut alors, et Jean L'Andouar se retrouva sur la grand'lande, pauvre comme devant, et sa belle maison et tous ses biens disparurent, et à leur place se trouva une misérable chaumière, aux murs d'argile et ouverte à tous les vents.

Le mendiant, couvert de haillons et le beau prince, c'était tout un, le bon Dieu lui-même.

L'autre seigneur, celui qui fit travailler Jean L'Andouar le jour de Noël, c'était le diable !

CONTÉ PAR MARGUERITE PHILIPPE

LES TROIS FILS, OU LA FÊTE DE SAINT JOSEPH

Un bon fermier, nommé Joseph Nédélec, observait tous les ans la fête de saint Joseph, son parrain. Ce jour-là, on ne travaillait pas chez lui, et il assistait, avec tous les gens de sa maison, à une grand'messe qu'il faisait célébrer. Il avait trois fils. Une année, son fils aîné tomba malade le jour de la fête de saint Joseph, et il mourut le lendemain. Il le regretta beaucoup et fit dire un grand nombre de messes à son intention.

L'année suivante, son second fils tomba aussi malade le jour de la fête de saint Joseph, et mourut également le lendemain. Il en fut si affecté, qu'il faillit en perdre la raison. On disait dans le pays :

— Voyez donc ce qui est arrivé à Joseph Nédélec ! A quoi lui sert de célébrer la fête de saint Joseph, son patron, puisque ses enfants tombent malades ce jour-là même, et meurent le lendemain ?

Si bien que Joseph Nédélec lui-même dit :

— Eh bien ! je ne célébrerai plus la fête de saint Joseph, puisqu'il me prend mes enfants.

L'année qui suivit, quand vint le jour de la fête de son patron, Joseph Nédélec fit atteler les bœufs à la charrue dès le matin, et tous ses domestiques vaquèrent à leurs travaux, comme un jour ordinaire. Quant à lui, il monta sur sa haquenée blanche et se rendit à la ville voisine pour s'y divertir toute la journée.

Il avait un bois à traverser. A peine eut-il fait quelques pas dans ce bois, qu'il aperçut un homme pendu à la branche d'un chêne, au bord de la route.

— Quelque voleur, sans doute, à qui l'on a rendu la justice qu'il méritait, se dit-il.

Mais, à mesure qu'il approchait du pendu, il trouvait qu'il ressemblait beaucoup à son fils aîné. Cela l'impressionna un peu ; il passa outre cependant. Un peu plus loin, il trouva un second pendu, au bord de la route, et celui-ci ressemblait à son second fils.

— Que signifie ceci ? se dit-il.

Il en fut très ému, et il eut peur. Il tourna la bride à son cheval et revint sur ses pas.

A peine fut-il sorti du bois, qu'il rencontra un vieillard à la barbe longue et blanche, et qui lui parla de la sorte :

— Bonjour à vous, Joseph Nédélec.

— A vous pareillement, grand-père, répondit-il.

— Attendez un peu ; n'allez pas si vite, je vous prie. N'avez-vous vu rien d'extraordinaire dans le bois ?

— Non sûrement, si ce n'est pourtant deux pendus ; des voleurs, sans doute.

— Ne les avez-vous donc pas reconnus ? Les avez-vous bien regardés ?

— Oui, il m'a semblé qu'ils ressemblaient un peu aux deux fils que j'ai perdus. Mais mes pauvres enfants sont morts, l'un depuis deux ans, et l'autre il y a juste un an aujourd'hui.

— Oui, et le troisième est en ce moment malade sur son lit et près de mourir aussi.

— Ma malédiction alors sur saint Joseph, qui m'enlève tous mes enfants !

— Ne parlez pas de la sorte, Nédélec, car si saint Joseph vous a enlevé vos enfants, c'est pour leur bien et le vôtre, parce que vous observiez religieusement sa fête tous les ans. Vos enfants auraient mené une vie coupable et criminelle, s'ils eût laissés vivre ; ils auraient commis de grands crimes et auraient été pendus avant d'avoir atteint l'âge de vingt ans. Au lieu que, à présent, ils sont dans le ciel, ils sont sauvés ! Continuez d'observer religieusement la fête de votre patron saint Joseph, et vous vous en trouverez bien, un jour viendra.

Le vieillard disparut alors dans le bois, et Joseph Nédélec retourna promptement à la maison. En y arrivant, il fit dételer les chevaux et les bœufs, et cesser tous les travaux. Puis il passa le reste de la journée à prier saint Joseph, son patron.

Son troisième fils, qui était près de mourir quand il arriva à la maison, était complètement guéri pour le lendemain matin.

Joseph Nédélec continua, jusqu'à sa mort, d'observer religieusement la fête de saint Joseph.

Le vieillard qu'il avait rencontré, au sortir du bois, était le bon Dieu lui-même⁵⁸.

CONTÉ PAR MARGUERITE PHILIPPE

⁵⁸ A rapprocher de la *Pauvre vieille mère*, des frères Grimm.

LÂME DAMNÉE

Il y avait une mission dans un bourg de Basse-Bretagne. Une jeune fille d'humeur gaie et d'apparence légère, nommée Thérèse Ménou, se dit :

— Je partirai de bonne heure pour me rendre au bourg, afin d'être confessée une des premières et pouvoir assister ensuite à l'enterrement.

En effet, un jeune homme, qui avait été son amoureux, était mort la veille, et devait être enterré ce jour-là.

Thérèse alla donc de bon matin au bourg. Mais, quand elle arriva, le confessionnal était déjà entouré d'un grand nombre de personnes, dont quelques-unes avaient fait le même raisonnement qu'elle, et elle ne put être confessée aussi tôt qu'elle l'avait espéré.

L'enterrement arriva. Le cercueil fut déposé sur les tréteaux funèbres, entouré de cierges, et Thérèse alla s'agenouiller et prier auprès. Le prêtre monta à l'autel et célébra la messe des morts. Puis, après avoir chanté le Libera, il prit le goupillon que lui présenta le sacristain, et fit le tour du cercueil en l'aspergeant d'eau bénite.

— Jésus mon Dieu ! cria en ce moment Thérèse, en se levant et en reculant d'horreur.

Tous les assistants la regardèrent, étonnés, car personne n'avait vu rien d'extraordinaire.

Quatre hommes enlevèrent alors le cercueil, pour le porter au cimetière. Thérèse le suivit, comme tous ceux qui se trouvaient là. Quand il fut descendu dans le trou de terre, le prêtre l'aspergea d'eau bénite une dernière fois, en disant : *Requiescat in pace !*

Thérèse se leva encore, tout effrayée, et poussa la même exclamation :

— Jésus, mon Dieu !...

Tout le monde était scandalisé. Le prêtre l'apostropha à haute voix et lui dit de se retirer.

Thérèse s'en alla, toute honteuse, rentra dans l'église et s'agenouilla devant l'autel, et pria longtemps pour l'âme du défunt. Puis elle alla se confesser au prêtre qui avait fait l'enterrement. Celui-ci la reconnut et lui dit qu'il ne la confesserait pas, et qu'elle pouvait s'adresser à un autre. Et il ferma le guichet et se

retourna de l'autre côté ; mais Thérèse ne sortit pas, et, quand le prêtre rouvrit le guichet de son côté et qu'il la retrouva là, il lui dit, d'un ton dur :

— Je vous ai dit que je ne vous confesserai pas ; adressez-vous à un autre.

Et il ferma encore le guichet avec fracas. Mais, quand il le rouvrit, Thérèse était toujours là, et elle dit, en fondant en larmes :

— Au nom de Dieu, écoutez-moi !...

— Qu'aviez-vous donc pour vous exclamer de la sorte pendant l'enterrement ? Vous avez scandalisé tous les parents et les assistants !

— C'est que, mon père, lorsque, après la messe, vous avez aspergé le cercueil d'eau bénite, j'en ai vu sortir toutes sortes de vilaines bêtes, des couleuvres, des crapauds, des salamandres, et d'autres plus horribles encore ; et ces hideux animaux, dont la vue m'a arraché ces cris, sont encore rentrés dans le cercueil dès que vous avez cessé d'y jeter de l'eau bénite. Et cela a recommencé dans le cimetière, lorsque vous avez, une dernière fois, jeté de l'eau bénite sur le cercueil descendu dans le trou de terre !

— Que me contez-vous là ? Êtes-vous folle, ou rêvez-vous ? dit le prêtre.

— Je vous assure, reprit la pénitente, que j'ai bien vu tout ce que je vous dis, et que je ne suis pas folle, et que je ne rêve point.

Le prêtre réfléchit un peu, puis il dit :

— Eh bien ! venez dans huit jours assister à la messe de l'octave, et si vous voyez encore ce que vous avez vu aujourd'hui, vous me le direz, et alors je verrai ce qu'il y aura à faire.

Thérèse assista à la messe de l'octave et pria fervemment pour l'âme du défunt. Celui-ci lui apparut, horrible à voir, et lui dit :

— Ne priez pas pour moi, car je suis damné, dans le fond de l'enfer !

A partir de ce moment, la jeune fille devint triste et sérieuse. Les dimanches et jours de fêtes, on ne la voyait plus aux danses, mais dans l'église de sa paroisse, priant et récitant son chapelet jusqu'au soir.

CONTÉ PAR MARGUERITE PHILIPPE

LES DEUX SŒURS QUI SE HAÏSSAIENT

Il y avait une fois deux sœurs qui se haïssaient si bien, qu'elles ne pouvaient vivre ensemble, ni même se voir.

Une d'elles tomba gravement malade. Elle fit prier sa sœur de venir la voir.

— Oui, dit celle-ci, à présent qu'elle a besoin de moi, elle me fait dire d'aller la voir, pour la soigner ; mais je n'irai point...

Elle y alla pourtant.

— Pardonne-moi, ma sœur, dit la malade.

— Non, jamais !

— Pardonne-moi, te dis-je encore ; je vais mourir, et je ne veux pas m'en aller sans ton pardon.

— Je ne puis pas te pardonner...

— Au nom de Dieu, à qui tu devras, un jour, rendre compte comme moi, pardonne-moi, ma sœur !...

— Je te dirai bien que je te pardonne, si tu veux ; mais, dans mon cœur, je ne puis te pardonner.

— Eh bien ! je te donne ma malédiction.

Et la sœur malade mourut là-dessus.

Comme l'autre s'en retournait chez elle, de nuit, elle aperçut sa sœur morte au milieu d'un grand feu. Elle poussa un cri d'effroi et voulut fuir ; mais la morte courut après elle, la saisit, et la terre s'entr'ouvrit sous leurs pieds et les engloutit toutes les deux.

CONTÉ PAR MARGUERITE PHILIPPE

DAMNÉ, QUOIQUE DÉVOT

Un jeune homme de bonnes vie et mœurs suivit, un soir, des camarades de mœurs légères et amis du plaisir. Entraîné par le mauvais exemple, il tomba dans le péché et se coucha, cette nuit-là, sans faire ses prières, comme il en avait l'habitude. Il mourut dans la nuit.

A quelques jours de là, son père alla recommander une messe pour le salut de son âme au curé de sa paroisse.

—A quoi bon ? lui dit le prêtre ; votre fils est aujourd'hui dans le paradis de Dieu, ou personne n'y ira jamais.

—C'est égal, répondit le père, dites toujours une messe à son intention ; cela ne peut jamais faire de mal.

Le prêtre promit.

Comme il montait à l'autel, il vit apparaître à côté de lui l'ombre du mort, qui lui dit :

—Ne priez pas pour moi.

—Vous êtes sauvé, n'est-ce pas ? Je le savais bien.

—Non, je suis damné !

—Vous, damné, mon Dieu !... Comment cela peut-il être ?

—Je suis tombé, une nuit, dans le péché, et je me suis couché sans faire ma prière.

Et l'ombre disparut alors, et le prêtre, accablé de douleur, descendit de l'autel.

CONTÉ PAR MARGUERITE PHILIPPE

L'ENFANT GÂTÉ

Un tout jeune homme, gâté par ses parents, alla un jour se confesser au curé de sa paroisse, en temps pascal. Il avait commis beaucoup de péchés. Il ne reçut pas l'absolution. Cela lui déplut, et il insista auprès de son confesseur, et assez malhonnêtement même, pour être absous, afin de pouvoir faire ses Pâques, comme tout le monde.

— Changez de conduite, lui dit le prêtre, puis revenez me trouver, et je vous absoudrai.

— Je n'ai rien à changer à ma conduite, et, après tout, je me passerai bien de votre absolution, répliqua le jeune homme.

Et là-dessus, il sortit du confessionnal en colère, et alla raconter à sa mère ce qui venait de se passer entre lui et le curé.

La dame, qui était riche et considérée dans le pays, fut très peinée de ce qui arrivait à son fils, et ne pouvant supporter la honte de le voir seul exclu de la sainte table, le dimanche de Pâques, elle lui dit de se présenter avec les autres, comme s'il avait reçu l'absolution.

Et en effet, le moment venu, le jeune homme alla sans hésiter s'agenouiller contre les balustrades du chœur, et reçut le corps de Notre-Seigneur.

Mais aussitôt il tomba à la renverse sur les dalles de l'église, en poussant des cris épouvantables.

On le transporta hors de l'église, dans le porche, où il continua de se démener et de pousser des cris effrayants, comme un possédé. Son visage et tout son corps étaient devenus tout noirs. Sa mère seule osa rester près de lui.

Quand le prêtre, qui était à l'autel, eut achevé sa messe, il se rendit au porche avec le saint ciboire.

Aussitôt la sainte hostie sortit d'elle-même de la bouche du malheureux jeune homme et s'envola, comme un papillon, dans le saint ciboire, qui se referma sur elle.

Deux diables cornus, puants et horribles à voir, arrivèrent alors et emportèrent le fils et la mère!

CONTÉ PAR MARGUERITE PHILIPPE

EMPORTÉ PAR LE DIABLE

Un homme riche et de condition élevée était malade sur son lit, près de mourir. Ses parents et ses amis lui disaient :

— Faites appeler un prêtre.

— Non, je ne veux pas de prêtres autour de moi, leur répondait-il.

Cependant, son état empirait ; il baissait chaque jour, et on introduisit un prêtre dans sa chambre.

Quand il l'aperçut, il devint furieux ; il l'injuria, et le prêtre se retira. Mais sa conscience n'était pas tranquille, et il revint peu après.

Le malade le reçut encore avec des transports furieux, des jurons et des insultes, et il lui fallut se retirer de nouveau.

La nuit était venue ; il faisait sombre, et la dame dit à un domestique d'accompagner le prêtre, avec une lanterne, jusqu'à son presbytère.

Ils n'étaient pas loin encore qu'ils furent dépassés par deux chevaux noirs lancés à fond de train, faisant feu des quatre pieds et des naseaux. Et comme ils passaient près d'eux, une voix cria :

— Je vais brûler éternellement dans les feux de l'enfer !

— Connaissez-vous cette voix-là ? demanda le prêtre à son compagnon.

— Grand Dieu ! c'est celle de mon maître ! répondit celui-ci.

— Et l'autre, c'est le diable qui l'emporte, reprit le prêtre.

En effet, le malade, suffoqué par la fureur que lui avait causée la vue du prêtre, était mort aussitôt après son départ.

— Retournez chez vous, à présent, et laissez-moi aller seul, dit le prêtre au domestique.

— Non, je n'ose pas, répondit celui-ci. Je veux vous suivre et faire pénitence le reste de mes jours.

Et il suivit, en effet, le prêtre, et fit pénitence pour racheter son passé, car lui aussi avait vécu jusqu'alors à peu près comme son maître.

CONTÉ PAR MARGUERITE PHILIPPE

LES DEUX MÉCHANTES SŒURS

Il y avait une fois deux sœurs qui avaient perdu leur père et leur mère, et, comme aucune d'elles n'était mariée, elles demeuraient ensemble, dans la même maison. D'abord, elles s'aimaient beaucoup, et elles ne se quittaient jamais. Mais, plus tard, elles en vinrent se haïr et à se détester, je ne sais trop pour quelle raison. Pourtant, elles demeuraient toujours dans la même maison.

L'une d'elles tomba dangereusement malade. L'autre s'en inquiétait peu et la soignait fort mal. Un jour, la malade, vaincue par le mal, s'écria :

— O ma pauvre sœur, aie pitié de moi !

— Oui, répondit celle qui n'était pas malade, à présent que tu as besoin de moi, tu me parles poliment, et tu m'appelles « ta pauvre sœur ». Mais je n'ai pas oublié, moi !...

— Non ! non ! s'écria alors la malade, je n'ai aucun besoin de toi, et je ne t'ai pas pardonné, et je ne te pardonnerai jamais !

Elle eut un violent accès de toux, et mourut presque aussitôt.

La nuit qui suivit, comme les voisins veillaient et priaient auprès de son corps, ils virent tout à coup un spectre de feu entrer dans la maison, et, en le regardant attentivement, ils reconnurent avec frayeur qu'il ressemblait à la morte. Le spectre dit alors, avec une voix terrible :

— Ma sœur, suis-moi ! Je viens te chercher, pour venir avec moi dans les feux de l'enfer !

La sœur qui était restée en vie se leva, ouvrit la porte, sortit et se mit à courir. Mais le fantôme de feu sortit après elle et l'atteignit, sans peine, dans la cour. La terre s'entr'ouvrit alors sous leurs pieds, et les deux sœurs s'y abîmèrent, en poussant des cris épouvantables :

— Hélas ! hélas ! nous tombons au fond du puits de l'enfer !

Ceci montre, chrétiens, que nous devons pardonner et être charitables les uns envers les autres.

CONTÉ PAR MARGUERITE PHILIPPE

QUELQUE COMPAGNIE QUE L'ON SUIVE,
L'ON EN A TOUJOURS SA PART

Il y avait une fois, dans une petite ville de Basse-Bretagne, une jeune demoiselle de famille noble, riche et jolie, et qui menait une vie peu exemplaire. Elle s'appelait Julie. Non loin de sa maison, habitait une jeune couturière, sage et jolie, et qui n'avait que le travail de son aiguille pour vivre. Son nom était Yvonne. Contente de sa condition, Yvonne était toujours gaie et joyeuse, et chantait tout le long des jours, tout en travaillant. Aussi, était-elle aimée de tout le monde. La demoiselle, au contraire, n'était aimée de personne, à cause de son caractère fier et hautain. Un jour, elle demanda à sa mère :

— Qu'est-ce qui est cause, ma mère, que personne ne m'aime par ici, bien que je sois riche et bien parée, au lieu qu'Yvonne la couturière, une fille de rien, qui a à peine deux robes, est aimée de tout le monde? Toujours il y a quelqu'un, vieux ou jeune, à causer avec elle et à l'écouter chanter ses vieilles chansons bretonnes.

— C'est que, ma fille, vous, vous êtes noble, demoiselle de haute lignée, et vous ne devez pas fréquenter ces sortes de gens, ni même faire attention à eux.

— Je voudrais pourtant en faire mon amie.

— Que dites-vous là, ma fille? Faire votre amie d'une couturière! Une demoiselle de qualité comme vous ne peut pas fréquenter ces sortes de gens, je vous l'ai déjà dit.

— Cela m'est égal, et je ferai comme il me plaît.

— Eh bien! ma fille, puisque vous le désirez si ardemment, faites à votre tête, répondit alors la vieille dame, parce qu'elle faisait tout ce que voulait sa fille.

La demoiselle alla donc voir la couturière, et elle la pria de venir travailler au château, et, à partir de ce moment, elle passait tout son temps avec elle. Elle voulut même lui faire renoncer à son métier de couturière, pour venir demeurer au château, comme sa meilleure amie.

Yvonne résista quelque temps; pourtant, elle quitta peu après sa petite maison pour aller au château, et alors elle ne travaillait plus. Elle tenait continuellement société à la demoiselle, se promenait avec elle, habillée comme elle, au point qu'on les aurait prises pour les deux sœurs. Toutes les deux étaient jolies, et beaucoup de jeunes seigneurs leur faisaient la cour. Pourtant, Yvonne, bien qu'elle aimât à

rire et à s'amuser, restait toujours sage et, chaque matin et chaque soir, elle disait ses prières. Elle allait aussi à confesse, une fois par mois, comme devant. Julie voulut faire tout comme elle. Yvonne était toujours joyeuse et contente, quand elle sortait du confessionnal ; Julie, au contraire, était toujours triste et soucieuse, parce qu'elle n'avouait pas ses plus grands péchés. Elles avaient le même confesseur. C'était un homme fort instruit. Un jour, il dit aux deux jeunes filles qu'elles devraient aller à une retraite qui avait lieu dans la ville voisine.

— Qu'est-ce qu'une retraite ? demanda Julie à Yvonne.

— C'est une belle chose, répondit celle-ci, et nous ferions bien d'y aller.

Quand Julie arriva à la maison, elle dit à sa mère :

— Notre confesseur nous a dit d'aller à la retraite à la ville, ma mère.

— C'est bien, répondit la vieille dame ; allez-y, si cela vous fait plaisir.

Julie, impatiente de partir, parce qu'elle croyait qu'il y aurait là des festins, des danses et des jeux de toute sorte, devança Yvonne de deux ou trois jours.

Quand Yvonne arriva à son tour, elle lui dit :

— Je n'ai encore rien vu de beau jusqu'ici.

— Vous verrez bientôt, lui répondit son amie ; vous êtes venue trop tôt.

Comme elles étaient à l'église, à écouter un sermon :

— Voyez donc le beau prêtre ! dit Julie à Yvonne, en lui désignant un jeune prêtre ; ce sera là mon confesseur.

Yvonne choisit un autre confesseur, un vieux prêtre très instruit. Celui-ci lui dit :

— Vous avez une amie qui est bien jolie !

— C'est vrai, répondit Yvonne.

— Mais, hélas ! elle n'aime que la parure et le plaisir. Prenez garde, ma pauvre enfant, car, quelle que soit la société que l'on fréquente, l'on en a toujours sa part, tôt ou tard. Et si votre amie est damnée ?...

— Jésus, que dites-vous, mon père ? Je ne vois pas qu'elle fasse rien de pis que les autres. (Elle faisait ses tours en cachette.)

— Prenez bien garde, vous dis-je, ma pauvre enfant ! Soyez joyeuse et gaie en sortant du confessionnal, et dites à votre amie que je suis un confesseur plaisant et indulgent, et qu'elle devrait venir à moi.

Yvonne sort du confessionnal en souriant.

— Pourquoi souriez-vous ainsi ? Vous êtes donc bien contente ? lui demanda Julie.

— C'est mon confesseur qui en est la cause ; quel homme plaisant, et comme il est drôle !

— Vraiment ? Je veux aussi le prendre pour confesseur, alors, car celui à qui je me suis adressée, s'il est joli garçon, n'est pas amusant du tout.

Le lendemain, Julie entra donc dans le confessionnal du vieux prêtre. Celui-ci s'écria aussitôt :

— O sale bête ! charogne ! va-t-en vite !

Et Julie, toute troublée, se leva pour sortir.

— Restez, mon enfant, lui dit le prêtre avec douceur ; ce n'est pas à vous que s'adressent ces paroles. Confessez-vous, et ne faites pas attention, si vous m'entendez encore parler de la sorte.

Julie commença par avouer quelques petits péchés, puis elle s'arrêta...

— Après, mon enfant ? lui demanda le prêtre.

Elle ne répondit rien. Le prêtre reprit :

— Et quand vous auriez eu un enfant, et que vous l'avez tué, qu'est-ce que cela pour la bonté de Dieu ?

— Oui... répondit Julie, tout bas et en baissant la tête.

— Retire-toi ; va-t-en d'ici, vilaine bête ! s'écria encore le prêtre.

Et la jeune fille se leva encore pour sortir. Mais le confesseur lui dit avec douceur :

— Restez, mon enfant ; ce n'est pas à vous que je parle de cette façon. Prenez courage, et continuez.

Mais elle garda le silence. Le confesseur reprit :

— Et quand vous auriez eu deux enfants, et que vous les ayez tués, qu'est cela pour la bonté de Dieu ?

— Oui... répondit-elle, à voix basse.

— Et après, mon enfant ? prenez courage...

Julie garda encore le silence, et les larmes coulaient le long de ses joues. Le prêtre reprit :

— Et quand vous auriez eu trois enfants, et que vous les ayez tués, qu'est cela pour la bonté de Dieu ?

— Oui !... répondit-elle encore, mais si bas, si bas, que le confesseur l'entendit à peine.

— Va-t-en ! va-t-en d'ici, monstre horrible ! cria encore le vieux prêtre.

Et Julie, pleurant et sanglotant, se leva encore pour sortir.

— Restez, mon enfant, et achevez votre confession, car ce n'est pas à vous que s'adressent ces paroles. Et après ? Du courage, allez jusqu'au bout.

Julie sanglotait et ne disait rien. Le prêtre reprit :

— Et quand vous auriez eu quatre enfants, et que vous les ayez tués, qu'est cela pour la bonté de Dieu ?

— Non, mon père, répondit alors la pénitente.

La sueur décollait à grosses gouttes du front du vieillard. Lorsque Julie eut achevé sa confession, il lui dit :

— Voici, à présent, votre pénitence, mon enfant. En sortant du confessionnal, vous irez vous mettre à genoux devant l'autel du Rosaire, et vous resterez là jusqu'à ce que je vienne vous prendre.

Triste, pleurant et profondément affligée, la jeune fille alla s'agenouiller devant l'autel du Rosaire, et elle y pria du fond du cœur. La nuit survint ; tout le monde avait quitté l'église, et son confesseur ne venait pas... Enfin, quand l'heure fut venue, le vieux prêtre alla trouver sa pénitente et lui dit :

— Suivez-moi, mon enfant.

Et, la prenant par la main, il la fit sortir de l'église, la mena à la croix de pierre du cimetière et lui parla de la sorte :

— Agenouillez-vous là, sur les marches de la croix, et restez-y à prier et à pleurer, toute la nuit ; demain matin, je viendrai vous prendre.

Puis il se rendit auprès d'Yvonne et lui dit :

— Si votre amie est damnée, vous et moi nous serons également damnés.

— Dieu, que dites-vous là?... s'écria la jeune fille, effrayée.

Et, toute la nuit, elle pria pour son amie avec son confesseur.

Au point du jour, le vieux prêtre se rendit au cimetière. Julie était toujours à genoux sur les marches de la croix. Mais, hélas ! elle n'avait plus qu'un bras ; l'autre lui avait été arraché par l'esprit malin, en essayant de l'entraîner. La pauvre fille faisait pitié à voir. Elle était toute couverte de sang. Le prêtre lui dit :

— Levez-vous, mon enfant, et suivez-moi.

— Hélas ! je ne puis pas, répondit-elle.

— Je vous aiderai, prenez courage !

Et elle se leva, et s'appuyant sur le prêtre du bras qui lui restait, celui-ci la conduisit dans l'église, devant l'autel du Rosaire, et lui dit :

— Agenouillez-vous là, sur les marches de l'autel, et, quand la nuit sera venue, je viendrai encore vous prendre, comme hier, et vous dire ce que vous aurez à faire.

Puis il s'en alla.

Il se rendit, comme la veille, auprès d'Yvonne et lui dit :

— Nous passerons encore toute la nuit à prier pour votre amie, car si elle est damnée, nous le serons aussi, vous et moi.

Et ils passèrent encore toute la nuit en prière, à genoux sur les dalles de pierre de l'église.

Au point du jour, le vieux prêtre se rendit de nouveau auprès de Julie. Il la

retrouva évanouie sur les marches de la croix, et dans un état horrible à voir. Elle n'avait plus de bras! L'esprit malin lui avait arraché celui qui lui restait, en essayant de l'entraîner. Il la ramena dans l'église, avec beaucoup de peine, la reconduisit devant l'autel du Rosaire, lui recommanda d'y passer encore toute la journée en prière, et promit de la venir chercher, quand la nuit serait venue.

En effet, quand le moment fut arrivé, il la conduisit, pour la troisième fois, au pied de la croix du cimetière et lui parla de la sorte :

— Voici la troisième nuit, ma pauvre enfant, la dernière, mais aussi la plus redoutable. Ayez bon courage, et si vous pouvez encore résister et vaincre, cette fois-ci, alors vos épreuves seront terminées: vous serez sauvée, et votre amie et moi nous serons pareillement sauvés avec vous. Mais, hélas! si vous faiblissez, si l'autre est le plus fort et triomphe, nous serons damnés tous les trois! Courage donc, mon enfant, et que Dieu vous vienne en aide!

Et il la laissa encore, seule, à genoux sur les marches de la croix, et revint vers Yvonne et lui dit :

— Voici la dernière épreuve! Si votre amie a assez de courage et de force pour résister et vaincre encore cette nuit, si, demain matin, je retrouve le moindre morceau d'elle au pied de la croix, elle sera sauvée, et nous le serons tous les deux comme elle. Mais, hélas! si elle succombe, nous serons damnés tous les trois pour l'éternité! Passons encore cette nuit à prier pour elle.

Et ils passèrent encore cette troisième nuit à prier pour la pauvre Julie.

Au point du jour, le prêtre, dans une anxiété mortelle, se rendit à la croix du cimetière. Julie n'y était plus! Mais il trouva, sur les marches de pierre, son cœur tout sanglant. C'était assez: ils étaient sauvés tous les trois. Alors il leva ses mains et ses yeux vers le ciel, et s'écria :

— Que le Seigneur tout miséricordieux soit loué!

N'oublions jamais que, « quelle que soit la société que nous fréquenterons, nous en aurons notre part! »

CONTÉ PAR MARGUERITE PHILIPPE

LE PAIN CHANGÉ EN UNE TÊTE DE MORT

Il y avait une fois deux hommes, deux riches cultivateurs de la même paroisse, qui paraissaient être bons amis ; et pourtant, en réalité, ils ne souhaitaient guère de bien l'un à l'autre. L'un s'appelait François Caboco, et l'autre Hervé Kerandouf.

François Caboco dit un jour à Hervé Kerandouf :

— N'iras-tu pas, lundi, à la foire de la Roche-Derrien ?

— Si vraiment, répondit Hervé ; j'ai un poulain à acheter, et j'irai à la foire pour voir si je trouverai ce qu'il me faut.

— Eh bien moi aussi ; j'ai besoin d'une vache, et si tu veux, nous irons ensemble, reprit Caboco.

— Je ne demande pas mieux.

— Alors, je passerai par chez toi, de bon matin, lundi.

— C'est entendu ; mais viens un peu avant le jour, afin que nous arrivions de bonne heure à la foire.

— C'est bien ; j'arriverai un peu avant le jour.

Le lundi matin donc, François Caboco heurtait de son bâton à la porte de Hervé Kérandouf, avant que le soleil fût levé, et ils prirent ensemble le chemin de la Roche-Derrien. Comme ils gravissaient la grande côte de Berlinkenn, avant qu'il fit encore bien clair, — car c'était au mois de novembre, où les jours sont si courts, — Caboco tira tout à coup son couteau de sa poche, l'ouvrit et dit à Kerandouf :

— Fais ta dernière prière, car tu es au moment de perdre la vie !

— Est-il possible que tu veuilles me tuer de cette façon, François Caboco ?

Mais aussitôt, sans dire un mot de plus, le méchant le frappa au cœur et le tua raide. Puis il lui prit son argent dans sa bourse et, après avoir traîné son corps dans la douve, au bord du chemin, il continua sa route.

Mais, à partir de ce moment, une grosse mouche vint voltiger et bourdonner autour de sa tête, et il avait beau la chasser, elle revenait toujours obstinément, et il ne pouvait s'en débarrasser. Il se mettait en colère et jurait comme un diable ; mais c'était bien en vain : la mouche le poursuivait toujours, voltigeant et bourdonnant autour de sa tête. Cela lui parut singulier.

Il arriva à la Roche-Derrien et acheta un beau poulain, avec l'argent qu'il

avait volé à Kérandouf, puis, sans s'arrêter davantage en ville, il reprit la route de la maison. La mouche le poursuivait toujours, et, durant toute la journée, elle n'avait pas cessé un seul moment de voltiger, en bourdonnant, autour de sa tête. La nuit même elle ne le quitta pas, et il ne dormit goutte. Alors, il commença à avoir peur; il se disait :

— C'est sans doute l'âme de Hervé Kerandouf! Si elle me poursuit ainsi le reste de mes jours, je serai bien malheureux.

Le lendemain il vaqua à ses occupations ordinaires, alla travailler aux champs, et la mouche le suivait toujours, et il ne pouvait l'atteindre, malgré tous ses efforts. Le jour suivant, ce fut la même chose, puis tous les jours et toutes les nuits. Il n'en dormait ni ne mangeait plus. Il devint triste et soucieux, et maigrit d'une manière effrayante. Enfin, il se décida à aller trouver un prêtre et à lui avouer tout en confession. La mouche le suivit jusque dans le confessionnal, et le prêtre entendait son bourdonnement, sans la voir. Quand il eut fait l'aveu de son crime, le confesseur lui dit :

— Cette mouche doit être l'âme de Hervé Kerandouf; demandez-lui ce qu'elle vous veut, et faites comme elle vous dira de faire.

Et Caboco demanda à la mouche :

— Dis-moi, mouche, pourquoi tu me poursuis de la sorte, sans me laisser un instant de repos, ni le jour ni la nuit. Que veux-tu? Parle, si tu le peux, et je ferai ce que tu me demanderas.

Et la mouche répondit :

— Il me faut ma revanche de l'assassinat de la côte de Berlinkenn! Le premier morceau de pain que tu mangeras à la Roche-Derrien, où nous devons dîner ensemble le jour de la foire, sera cause de ta mort.

— Holà! pensa alors Caboco, on ne me verra pas de si tôt manger du pain, ni même autre chose, à la Roche-Derrien!

Il avait dans la ville de la Roche-Derrien un oncle assez riche, qui mourut peu après ceci, sans laisser d'enfants. Il fut invité à assister à l'enterrement, comme les autres membres de la famille. Mais il ne s'y rendit pas, et ses parents disaient :

— Voyez donc François Caboco, qui n'est pas venu à l'enterrement de son oncle! Mais quand il s'agira de partager ses biens, oh! alors, il ne restera pas chez lui, sûrement.

Quand fut venu le temps de partager entre les héritiers l'argent et les biens laissés par l'oncle de Caboco, on fit connaître à celui-ci le jour où il fallait se rendre à la Roche-Derrien, chez le notaire. D'abord, il n'osa pas y aller, et il fit dire qu'il était malade. Comme il fallait qu'il fût présent, on prit un autre jour; il y alla cette fois. Quand chacun eut reçu sa part et que tout fut terminé chez le

notaire, tous les héritiers devaient dîner ensemble, dans la meilleure auberge de la ville. Mais Caboco partit aussitôt, pour s'en retourner chez soi, malgré toutes les instances que l'on fit pour le retenir. Il acheta, chez un boulanger, un peu de pain blanc, et le mit dans un sac qu'il avait emporté de la maison, afin de le manger sur la route, tout en marchant, une fois qu'il aurait quitté la ville. La mouche voltigeait et bourdonnait toujours autour de sa tête, et à mesure qu'il avançait, il sentait son sac, qu'il portait sur l'épaule gauche, devenir plus lourd, et bientôt il lui sembla qu'il y avait dedans, non plus un pain, mais une grosse pierre.

— Que veut dire ceci ? se disait-il en lui-même.

Et il n'osait pas ouvrir son sac, pour en retirer le pain. Quand il arriva à la côte de Berlinkenn, du sang commença à tomber goutte à goutte du sac sur ses talons, et la mouche voltigeait autour de lui et bourdonnait plus que jamais. Les gens qui passaient, en voyant le sang dégoutter de la sorte, disaient :

— Jésus ! qu'est-ce que cet homme-là a donc dans son sac ?

Quelqu'un lui dit :

— Hé ! l'homme, qu'est-ce que vous avez donc dans votre sac, pour qu'il saigne de la sorte ?

Caboco ne répondit rien et continua son chemin ; mais il se sentit pris d'une grande frayeur.

Un peu plus loin, on lui demanda encore :

— Qu'avez-vous donc dans votre sac, pour qu'il saigne de la sorte ? Vous êtes tout couvert de sang.

Il ne répondit rien encore ; mais il perdit la tête et se mit à courir à toutes jambes. On l'arrêta ; on lui enleva son sac, on l'ouvrit, et on fut bien étonné d'y trouver une tête de mort.

Le pain s'était changé en une tête de mort !

— C'est la tête de Hervé Kérandouf ! s'écria quelqu'un ; oui, c'est elle, je la reconnais bien ! C'est cet homme qui l'a assassiné ! Il faut le livrer à la justice !

On fit prévenir les archers de la Roche-Derrien, et Caboco fut conduit en prison.

Il fut jugé et condamné à être pendu et brûlé, et ses cendres furent jetées au vent.

CONTÉ PAR MARGUERITE PHILIPPE,
DE PLUZUNET, CÔTES-DU-NORD

IL EST BON D'ÊTRE CHARITABLE ENVERS LES PAUVRES

Il y avait une fois une femme riche qui n'était guère charitable envers le pauvre.

Elle donnait bien un peu, mais non selon ses moyens. Un jour qu'elle avait un grand repas, un vieux mendiant couvert de haillons se présenta au seuil de sa porte et demanda un morceau de pain. Mais on lui dit de s'en aller, qu'on n'avait rien à lui donner.

— Au nom de Dieu, rien qu'une bouchée de pain seulement, car je suis près de mourir de faim ! dit le pauvre, d'une voix à fendre le cœur de pitié.

— Allez-vous-en vite, vous dis-je, répondit la femme en colère, ou je lâcherai mes chiens sur vous !

Et, comme le mendiant restait toujours au seuil de la porte, la femme détacha les chiens et les excita contre lui. Mais les chiens se couchèrent à ses pieds nus et se mirent à les lécher. Le vieillard s'en alla alors.

Mais, le soir, quand les domestiques rentrèrent des champs, ils trouvèrent le corps d'un mendiant mort, dans l'avenue du manoir. Personne ne le connaissait. En arrivant dans la maison, ils dirent à la maîtresse :

— En revenant des champs, nous avons trouvé, dans l'avenue du manoir, le corps d'un vieux mendiant mort ; il sera, sans doute, mort de faim. Il ne doit pas être du pays, car aucun de nous ne le connaît.

La maîtresse envoya une de ses servantes pour voir si c'était le mendiant sur lequel on avait détaché les chiens, et qu'elle avait renvoyé, sans lui rien donner. C'était bien le même : la servante le reconnut parfaitement.

— Eh bien ! dit alors la maîtresse, puisqu'il est mort chez moi, je paierai les frais de son enterrement.

Elle commençait à avoir quelque remords d'avoir si mal reçu le mendiant. Le corps mort fut transporté dans la maison, et les domestiques passèrent la nuit près de lui, à réciter des prières, selon l'habitude. Le lendemain, on le mit dans un cercueil ; on le porta à l'église du bourg, et une messe fut dite à son intention, avant de l'enterrer. La femme assista à la messe et l'accompagna jusqu'au cimetière, avec tous les gens de sa maison. Mais, en rentrant chez elle, après la cérémonie, elle fut bien étonnée de retrouver sur la table de sa cuisine le linceul et le cercueil, et l'argent qu'elle avait donnés pour faire enterrer le mendiant.

Alors, elle vit clairement que Dieu désapprouvait sa conduite, et elle eut peur, et elle promit d'aller à Rome, et d'y aller à pied, pour se confesser au Pape et faire pénitence de sa faute. Son mari voulut l'accompagner, quoi qu'elle fit pour l'en dissuader, puisqu'elle seule était coupable. Ils partirent ensemble. Mais quand ils furent à quelque distance de la maison, la femme dit tout à coup à son mari :

—Tiens! j'ai oublié d'emporter l'argent nécessaire pour notre voyage! Je n'ai pas un sou sur moi. Retournez, je vous prie, prendre de l'argent à la maison, et je vous attendrai ici.

Le mari retourna sur ses pas; mais sa femme ne l'attendit pas, comme elle avait promis de le faire, et elle continua seule sa route.

Après beaucoup de temps et de peine, elle finit par arriver à Rome; elle se jeta aux pieds du Saint-Père et les arrosa de ses larmes. Elle se confessa à lui et ne lui cacha rien. Elle fut conduite alors dans la chambre de pénitence, et on lui donna un morceau de pain et un pot rempli d'eau. On l'oublia là pendant un an environ, sans que personne lui portât à manger ou à boire. Au bout d'un an, on conduisit un autre pénitent à la même chambre, où l'on croyait qu'il n'y avait personne.

Le gardien qui le conduisait fut bien étonné d'y trouver une femme en vie et bien portante, comme si elle venait d'y entrer. Alors, il se rappela qu'il l'y avait conduite lui-même, il y avait un an. Comment avait-elle pu vivre si longtemps avec un peu de pain et d'eau? C'était certainement un grand miracle de la part de Dieu. Il courut en avertir le Saint-Père, qui fit aussitôt remettre la pauvre femme en liberté, et elle retourna alors dans son pays. Quand elle arriva à la maison, personne ne la reconnaissait. Il y avait dix ans qu'elle était partie, et on n'avait pas eu de ses nouvelles depuis. Son mari, la croyant morte, s'était remarié. Sa fille aînée, qui l'aperçut arrêtée au seuil de la porte, comme une pauvre mendicante, lui dit d'une voix douce et compatissante :

—Entrez, ma pauvre femme; ne restez pas dehors, par ce mauvais temps (c'était l'hiver).

Elle entra. Sa fille aînée, qui ne la reconnaissait toujours pas, mit de l'eau sur le feu, et quand elle fut tiède, elle pria la pauvre mendicante de lui permettre de lui laver les pieds. Alors, elle reconnut sa mère à une marque qu'elle avait à la jambe gauche. Un de ses fils, qui était à l'école quand elle partit de la maison, était à présent prêtre. Il était là aussi :

—Jésus, mon Dieu! dit la sœur à son frère, je crois que voici la mère qui nous a mis au monde!

Et ils se jetèrent dans les bras les uns, des autres, en pleurant de joie et de bonheur. Le jeune prêtre mit sa mère dans son lit, et, s'agenouillant auprès d'elle, il

resta là à la contempler et à pleurer de joie. La marâtre entra en ce moment, et, voyant le jeune prêtre à genoux devant une femme dans son lit, elle courut en avertir son mari et lui dit :

— Ah ! quel prêtre que votre fils ! Venez vite le voir à genoux devant une femme qu'il a dans son lit !

Le mari monta à la chambre, et voyant son fils agenouillé devant une femme qui était dans son lit, il lui dit :

— Qu'est-ce donc que tu fais là, mon fils ?

— Ah ! mon père, s'écria le jeune prêtre, c'est ma mère qui est de retour !

Voilà notre homme bien embarrassé de se trouver avoir deux femmes à présent. Mais la première allait mourir. Elle ne demandait plus à Dieu que le bonheur de pouvoir se confesser à son fils et de trépasser ensuite. Son fils la confessa, lui donna l'absolution, et elle mourut aussitôt, et alla tout droit au paradis de Dieu.

MARGUERITE PHILIPPE

LA FEMME QUI NE VOULAIT PAS AVOIR D'ENFANTS

Il y avait une fois une femme riche et nouvellement mariée, et qui ne voulait pas avoir d'enfants. Elle alla trouver un docteur et le pria de lui donner un remède pour cela.

Le docteur lui donna le remède qu'elle désirait, et elle en usa.

Mais, presque aussitôt, elle pensa qu'elle avait commis un grand péché, et elle en eut du repentir, et alla trouver son confesseur et lui avoua tout.

— Vous vous êtes rendue coupable d'un grand péché, lui dit le prêtre, et si vous ne faites dure pénitence, vous serez damnée éternellement.

Ces paroles effrayèrent la pauvre femme.

— Indiquez-moi, dit-elle, une pénitence, et, quelque dure qu'elle puisse être, je l'accomplirai.

— Voici ce qu'il vous faudra faire : à minuit, vous vous rendrez, seule, sur le bord de la rivière voisine. Arrivée là, vous vous déshabillerez, puis vous entrerez, toute nue, dans l'eau jusqu'au cou, tenant des deux mains une branche de chêne. Quoi qu'il arrive, ne vous désaisissez pas de cette branche de chêne ; autrement, vous êtes perdue à tout jamais. Il vous faudra rester ainsi dans l'eau jusqu'à ce que vous voyiez l'aube commencer de poindre, et renouveler l'épreuve pendant trois nuits consécutives. Vous sentez-vous assez de courage pour cela ?

— Oui, avec l'aide de Dieu.

La jeune femme se rend à la rivière, la première nuit. Dès qu'elle entend sonner minuit au clocher du village, elle se déshabille et entre dans l'eau jusqu'au cou, tenant des deux mains une branche de chêne garnie de ses feuilles. Aussitôt elle sent elle ne sait quoi, comme des poissons ou des lutins qui jouent et qui frétilent autour de son corps et essaient de lui enlever sa branche de chêne ; mais elle tient bon, et dès qu'elle vit le jour commencer de poindre à l'horizon, elle sortit de l'eau. Sa branche de chêne était effeuillée et un peu entamée. Elle se hâta de s'habiller et retourna chez elle. Sur son chemin, elle rencontra un moine qu'elle ne connaissait pas et qui la salua pourtant.

La nuit suivante, elle alla encore à la rivière. Au coup de minuit, elle entra, toute nue, dans l'eau, comme la nuit précédente, et tenant encore à deux mains sa branche de chêne. Cette fois, elle eut plus de peine à défendre la branche, et quand elle sortit de l'eau, au point du jour, elle était considérablement diminuée.

En revenant chez elle, elle rencontra un prêtre qu'elle ne connaissait pas, et qui la salua, comme le moine de la veille.

Enfin, la troisième nuit, elle alla encore à la rivière, et, cette fois, elle eut beaucoup plus de peine que les deux nuits précédentes. Peu s'en fallut qu'elle ne se laissât arracher sa branche de chêne, et quand elle sortit de l'eau, au point du jour, il ne lui en restait plus qu'un tronçon, et elle était tout épuisée par la lutte qu'elle avait soutenue. Sur son chemin, en retournant chez elle, elle rencontra une religieuse, qu'elle ne connaissait pas, et qui la salua, comme le moine et le prêtre des deux nuits précédentes.

Le lendemain matin, elle se rendit auprès de son confesseur, qui lui dit :

— Eh bien ! ma pauvre femme, avez-vous réussi ?

— Oui, grâce à Dieu ! Mais ce n'est pas sans peine.

— Dites-moi, qu'avez-vous vu sur votre route, chaque nuit, en revenant de la rivière ?

— La première nuit, j'ai rencontré un moine, la seconde nuit un prêtre, et la troisième nuit une religieuse, et ils m'ont saluée tous les trois, bien que je ne les connaisse pas.

— Eh bien ! ce sont là les trois enfants que vous auriez mis au monde, si vous aviez fait votre devoir en bonne chrétienne, et que vous n'eussiez pas bu la potion que vous a donnée le docteur. Ils vous ont pardonné, puisqu'ils vous ont saluée, parce que, par la pénitence que vous avez faite, vous vous êtes rachetée des feux de l'enfer et êtes rentrée en grâce auprès de Dieu.

La pauvre femme avait tant souffert, qu'elle mourut quelques jours après, et alla droit au paradis.

CONTÉ PAR MARGUERITE PHILIPPE,
DE PLUZUNET, CÔTES-DU-NORD

LA BONNE PETITE SERVANTE

Il y avait une fois une petite fille pauvre, âgée d'environ dix ans, dont le père et la mère étaient morts, et qui n'avait pas d'autres parents ni soutiens, si bien qu'elle était réduite à mendier son pain, de porte en porte. Une dame riche eut pitié d'elle et la prit dans sa maison, comme petite servante. Son nom était Mettic⁵⁹. Comme c'était une enfant affectueuse, obéissante et laborieuse, son maître et sa maîtresse l'aimaient beaucoup. Quand elle eut atteint l'âge de seize ou dix-sept ans, c'était une belle jeune fille, jolie et sage, et elle accompagnait partout sa maîtresse. Mais il y avait aussi dans la maison une jeune couturière qui était jalouse d'elle et qui cherchait continuellement les moyens de lui nuire. Cette fille dit un jour en confidence à sa maîtresse que son mari la trompait avec Mettic. La maîtresse répondit d'abord qu'elle ne le croyait pas.

— Eh bien ! répondit la couturière, je vous ferai voir quelque chose, un de ces jours, et alors peut-être vous croirez.

Un jour que le maître se promenait seul dans le jardin, la cuisinière, sur le conseil de la couturière, dit à Mettic :

— Je suis en retard avec mon ouvrage, et vous me feriez plaisir, gentille Mettic, si vous vouliez bien aller me chercher des choux et des oignons dans le jardin, pour mettre dans la soupe ?

Mettic était loin de songer à aucun mal, et elle courut au jardin. Son maître l'aïda à couper les choux et à choisir des oignons. Comme ils étaient tous les deux l'un près de l'autre, derrière les buissons de groseilliers, la méchante couturière dit à sa maîtresse :

— Tenez, madame, mettez-vous à la fenêtre, et vous verrez Mettic et votre mari qui s'embrassent dans le jardin.

La dame courut au jardin, furieuse, et elle souffleta Mettic, et lui ordonna de quitter sa maison et de partir sur le champ. Elle lui donna six réaux (trente sous), et rien de plus.

La pauvre enfant partit en pleurant, et le cœur gros de douleur. Elle était bien embarrassée de savoir où aller. Elle entra dans l'église du village, et y pleura et pria longtemps. Puis elle entra dans un confessionnal, se confessa et offrit ses trente sous au prêtre, pour dire une messe pour l'âme du purgatoire à qui il ne

⁵⁹ Diminutif de *Guillemettic*, petite Guillemette.

manquerait plus qu'une seule messe pour être délivrée. Le prêtre prit son argent et dit la messe commandée, le lendemain matin. Mettic y assista pieusement, et tout le temps que le prêtre fut à l'autel, elle vit à genoux sur les marches un jeune homme, ou plutôt l'ombre d'un jeune homme qu'elle ne connaissait point, qu'elle n'avait jamais vu auparavant, et qui la regardait avec tendresse. Quand la messe fut terminée, le jeune homme lui sourit, comme pour la remercier, puis il disparut, elle ne sut comment.

Le prêtre plaça la jeune fille dans la maison d'une veuve riche, qui avait perdu, il y avait vingt-cinq ans, un fils unique qu'elle avait. Le lendemain, quand elle était à faire la chambre de cette dame, elle y remarqua un portrait de jeune homme, et resta quelque temps à le contempler, toute rêveuse, puis elle dit à sa maîtresse :

— Je connais ce jeune seigneur !

— C'est mon fils, répondit la dame, et il y a vingt-cinq ans qu'il est mort ; par conséquent, vous ne l'avez jamais vu, puisque vous n'avez pas encore vingt ans.

— Excusez-moi, madame, je l'ai vu.

Le portrait, par un miracle de Dieu, prit alors la parole et dit :

— Oui, ma mère, cette jeune fille a raison : elle m'a déjà vu. C'est elle qui m'a tiré du feu du purgatoire, par une simple messe de trente sous qu'elle a fait dire pour moi. Vous avez fait dire bien des messes pour moi, ma pauvre mère, depuis que je suis mort ; mais aucune d'elles, quoique payées bien cher, ne valait la simple messe de trente sous commandée et payée par cette jeune fille ! C'est elle qui m'a délivré des peines du purgatoire, où j'étais retenu depuis l'heure de ma mort, et je désire qu'elle hérite de tous mes biens sur la terre, et la bénédiction de Dieu soit avec elle !

Il fut fait ainsi, et Mettic resta alors avec la mère du jeune seigneur, qui l'adopta comme sa fille, et elle se trouva, de la sorte, être la plus riche héritière du pays. Elle fit un bon mariage, et tous les pauvres eurent leur part de ses biens.

CONTÉ PAR MARGUERITE PHILIPPE,
DE PLUZUNET, CÔTES-DU-NORD

ROBARDIC LE PÂTRE

*Selaouit hol, mar hoc'h eus c'hoant,
Hag e cleufet eur gaozic koant,
Ha na eus en-hi netra gaou,
Mès, marteze, eur gir pe daou.*

Écoutez tous, si vous voulez,
Et vous entendrez un joli petit conte,
Où il n'y a pas de mensonge,
Si ce n'est, peut-être, un mot ou deux.

Il y avait une fois un jeune garçon, resté sans père ni mère, et qui vivait de la charité publique. Il avait quinze ou seize ans et était bien constitué et bien portant. Mais il n'aimait pas le travail, et l'on commençait à se lasser, dans le pays, de le nourrir ainsi à rien faire. Robardic (il s'appelait Robardic), voyant qu'on le recevait de jour en jour plus mal, dans les fermes et les manoirs où il avait trouvé, jusqu'alors, de la bouillie d'avoine et de bonnes crêpes de blé noir, se décida à quitter son pays, pour aller chercher sa vie ailleurs.

Il partit donc, sans un sou vaillant dans sa poche, et prit la première route qui s'offrit à lui, ne sachant où elle le conduirait, et ne s'en inquiétant guère. Comme il suivait un étroit sentier, sur une grande lande, il rencontra une énorme fourmi, qui lui dit :

— Je vais te manger !

— Jésus ! répondit Robardic, étonné de l'entendre parler, vous ne ferez pas cela ; je n'ai jamais vu de fourmi aussi grande ni aussi belle que vous, et vous n'êtes certainement pas aussi méchante que vous voulez le faire croire. Vous êtes, sans doute, la reine des fourmis ?

— Continue ta route, Robardic, lui répondit la fourmi, et si jamais tu as besoin de secours, et tu en auras besoin, appelle la reine des fourmis, et j'arriverai aussitôt.

— Merci bien, répondit Robardic, et il continua sa route, enchanté de sa rencontre.

Un peu plus loin, comme il passait près d'un arbre, il vit une colombe perchée sur une branche basse, et elle lui dit aussi :

— Je vais te manger !

— Jésus ! ma jolie colombe, vous ne ferez pas cela : jamais je n'ai vu un aussi bel oiseau ; vous êtes certainement la reine des colombes.

— Continue ta route, Robardic, dit la Colombe, et si jamais tu as besoin de mon aide, appelle la reine des colombes, et j'arriverai aussitôt,

— Merci bien, répondit Robardic, et il se remit à marcher.

Il ne tarda pas à rencontrer, dans un bois, un énorme lion, assis sur le bord du sentier, comme s'il l'attendait. A cette vue, Robardic trembla de tous ses membres et songea à retourner sur ses pas ; mais, réfléchissant que le lion le suivrait et l'atteindrait facilement, et encouragé, d'ailleurs, par la manière dont la fourmi et la colombe s'étaient comportées à son égard, il réunit tout son courage et avança.

— Je vais te manger ! lui dit le lion, au moment où il passait.

— Jésus, mon Dieu ! vous ne ferez pas cela. Vous êtes, sans doute, un lion, le roi des animaux, car je n'ai jamais vu aucun animal aussi beau et aussi majestueux que vous,

— Continue ta route, Robardic, répondit le lion, et si jamais tu as besoin de moi, appelle le roi des animaux, et tu me verras arriver aussitôt.

Robardic passa outre et continua sa route, rassuré et se disant à lui-même : « Si les hommes sont contre moi, les chers animaux du bon Dieu sont pour moi, et cela est de bon augure. »

En sortant du bois, il arriva sur le bord d'une rivière à l'eau limpide et claire ; et de l'autre côté de cette rivière, il vit un château magnifique et à une des fenêtres de ce château, était une jeune demoiselle d'une beauté éblouissante et qui lui paraissait lui sourire. Il aurait bien voulu pouvoir passer la rivière ; mais l'eau en était profonde, et il ne savait pas nager. Comment faire ?

Tiens ! se dit-il tout à coup, la reine des colombes m'a dit que si jamais j'avais besoin d'elle, je n'aurais qu'à l'appeler, et elle viendrait à mon secours. Je voudrais bien être colombe moi-même, en ce moment, pour voler auprès de cette belle demoiselle.

A peine avait-il formé ce désir, qu'il fut changé en colombe, et il s'envola par-dessus la rivière et alla se poser sur l'épaule de la belle demoiselle qui était à la fenêtre du château. Celle-ci courut avec l'oiseau vers son père, en lui disant :

— Voyez, mon père, la belle colombe blanche qui est venue se poser sur mon épaule, pendant que j'étais à la fenêtre de ma chambre !

— Oui, vraiment, répondit son père, c'est une bien belle colombe! Il faut la mettre en cage, et nous la conserverons.

Et l'on mit la colombe dans une cage d'argent.

— Comment sortir d'ici, à présent? se disait Robardic, devenu colombe. Si je demandais à la reine des fourmis de me transformer en fourmi? Essayons toujours; puisque j'ai été changé en colombe, pourquoi ne le serais-je pas aussi bien en fourmi?

Et, aussitôt ce désir formé, le voilà devenu fourmi. Sous cette forme, il put sortir facilement de la cage.

— Mais il faudrait pouvoir redevenir homme, à présent, pensa-t-il alors; et aussitôt il revint à sa forme première.

Quand la demoiselle et son père revinrent pour revoir leur colombe captive, ils trouvèrent la cage vide, et ils ne pouvaient s'imaginer comment elle avait pu s'échapper, car la porte de la cage était fermée, et ils en avaient la clef. Ils regrettaient fort l'oiseau envolé.

Quant à Robardic, il était descendu dans la cour du château, et, s'adressant au portier :

— N'a-t-on pas besoin d'un domestique dans le château? Je suis sans condition, et je voudrais bien trouver du travail, pour gagner ma vie.

— Le pâtre est parti hier, et si vous voulez prendre sa place...?

— Peu m'importe quel genre de travail, et j'accepte.

On l'envoya alors garder les bœufs et les vaches du château, dans une prairie, sur la lisière d'un grand bois, et on lui recommanda bien de pas laisser ses bêtes entrer dans le bois.

— Pourquoi? demanda-t-il.

— C'est qu'il y a là un vieux sanglier, que personne ne peut tuer et qui enlève, presque chaque jour, un bœuf ou une vache du troupeau. Malheur à vous, si vous ne ramenez pas toutes vos bêtes au coucher du soleil, car le jour où il vous en manquera seulement une, il n'y aura que la mort pour vous.

— C'est bien, répondit Robardic, sans paraître s'émouvoir.

Et il conduisit ses bœufs et ses vaches dans la prairie. Son troupeau était nombreux, mais fort maigre. Comme la prairie était tondue au ras de la terre, et que le bétail n'y trouvait plus à pâturer, Robardic, voyant que, dans le bois, l'herbe était abondante, se dit :

— J'ai bien envie de laisser ces pauvres bêtes entrer dans le bois; elles meurent de faim, ici; si le vieux sanglier vient nous inquiéter, j'appellerai à mon secours le roi des lions.

Et il poussa son troupeau vers le bois. Le sanglier ne se montra pas ce jour-

là, et, au coucher du soleil, Robardic ramena à l'étable ses bœufs et ses vaches, parfaitement repus. Le maître vint les compter: le troupeau était au complet. Étonné de le voir dans cet état, il demanda au nouveau pâtre :

— Les bêtes rentrent, ce soir, le ventre plein, ce qui ne leur était pas arrivé depuis longtemps; où donc ont-elles trouvé tant à paître?

— Dans le bois, monseigneur, où il y a de l'herbe en abondance.

— Dans le bois? Tu les as donc laissées entrer dans le bois?

— Oui, sûrement, puisqu'il n'y a plus rien dans la prairie.

— Et tu n'as pas vu le vieux sanglier?

— Non, je n'ai pas vu de sanglier du tout.

— C'est bien; mais prends bien garde à toi, car tu sais que le jour où il te manquera une tête de bétail, tu seras mis à mort.

— Oui, je le sais.

Le lendemain, Robardic conduisit, comme la veille, ses bêtes au pâturage, et il les laissa encore entrer dans le bois, et, au coucher du soleil, il les ramena encore, bien repues, et sans qu'il en manquât aucune; et ainsi pendant huit jours, sans qu'il lui arrivât de voir le sanglier, de sorte que bœufs et vaches engraisaient à vue d'œil, et le seigneur était très content de son nouveau pâtre. Mais tout cela l'étonnait beaucoup, et il dit un matin à Robardic :

— J'irai avec toi, aujourd'hui, pour voir comment tu t'y prends.

— Comme vous voudrez, monseigneur, répondit le jeune pâtre.

Et ils partirent tous les deux avec le troupeau. Mais, à peine furent-ils entrés dans le bois, qu'ils virent venir le sanglier vers eux, et ils se hâtèrent de monter chacun sur un arbre. L'animal alla droit à l'arbre sur lequel était Robardic. Celui-ci, assis sur une branche, y mangeait tranquillement le morceau de pain qu'il avait emporté pour son dîner. Le sanglier tourna plusieurs fois autour de l'arbre, puis, levant son groin en l'air, et apercevant le pâtre, il lui dit :

— Si j'avais seulement un morceau, une miette du pain que tu manges là, je déracinerais l'arbre, et je te mangerais!

— Vraiment? répondit Robardic; eh bien! mange cela, pour voir.

Et il jeta un morceau de pain au sanglier. Celui-ci l'avalait, puis il se mit à fouir la terre et à creuser au pied de l'arbre, tant et si bien qu'il l'abattit. Robardic ne riait plus, je vous prie de le croire, mais il ne perdit pourtant pas la tête, et il appela, vite, le roi des animaux à son secours. Le lion arriva à l'instant, et il se précipita sur le vieux sanglier et le mit en pièces.

Le seigneur qui, pendant tout ce temps, tremblait de tous ses membres, se rassura alors et descendit de son arbre. Puis, ils retournèrent ensemble au château. Robardic soupa, ce soir-là, avec son maître, qui le prit dès lors en affection.

Le lendemain matin, il conduisit encore ses bêtes au pâturage, mais, comme il n'avait plus rien à redouter du vieux sanglier, il les laissa libres d'aller où elles voulaient, dans la prairie et le bois, et lui-même se mit à parcourir et à explorer le bois. Il se trouva bientôt devant un vieux château, entouré de ronces et d'épines, et dont les murs, les tours et jusqu'au toit étaient envahis par le lierre et autres plantes grimpantes. On l'aurait dit abandonné depuis plus de cent ans. Il pénétra, avec beaucoup de peine, jusqu'à la cour. Il entra dans le château, par la première porte qui s'offrit à lui, et se trouva dans une vaste cuisine, où il ne vit personne. Mais, dans le foyer, il y avait une énorme marmite au feu, et un bœuf entier y cuisait. Après avoir frappé sur la table et appelé : — N'y a-t-il personne, ici ? comme rien ne répondait ni ne se montrait, il voulut visiter les appartements. Mais toutes les portes étaient closes. Il sortit alors et entra dans un bâtiment qui était de l'autre côté de la cour et dont la porte était ouverte. Là, il vit un beau cheval, un chien et une épée et un habillement complet, le tout couleur de la Lune. Il resta quelque temps, saisi d'admiration, à contempler tout cela. Puis il entra dans une autre écurie, où il vit encore un cheval et un chien, mais plus beaux que les premiers, et une épée et un habillement complet, le tout couleur des étoiles. Enfin, dans une troisième écurie, il vit les mêmes choses, un cheval, un chien, une épée et un habillement complet, le tout de la couleur du soleil. Il ne se lassait pas d'admirer toutes ces merveilles, qui appartenaient au vieux sanglier que le roi des lions avait mis en pièces, car c'était là son château. Mais, comme le soleil allait se coucher, il retourna à son troupeau et le ramena à l'étable. Il ne dit rien à son maître de ce qu'il avait vu ; mais toute la nuit, il ne fit qu'en rêver.

Le lendemain matin, comme il se disposait à partir, selon son habitude, il remarqua que tout le monde était triste et pleurait, dans le château. Il en demanda la cause à une vieille cuisinière qui l'avait pris en affection.

— Hélas ! mon fils, lui répondit-elle, nous avons assez sujet d'être tristes et de nous désoler. Tous les sept ans, une jeune fille de la famille de notre maître doit être livrée à un monstre, un serpent à sept têtes, qui se trouve dans une forêt voisine ; le tour de notre maison est venu de payer le tribut fatal, et c'est demain que le terme expire. Ah ! si vous saviez comme elle est jolie, et bonne et sage, la pauvre enfant ! Et notre maître n'a d'autre enfant qu'elle : cela brise le cœur d'y songer.

Et la vieille pleurait, à chaudes larmes.

— Et personne ne peut vous délivrer de ce monstre ? demanda Robardic.

— Un animal si redoutable ! qui a sept têtes et qui vomit du feu ! Comment

le vaincre? Des armées entières ont été envoyées contre lui, et il les a détruites, jusqu'au dernier homme!

Robardic ne dit rien de plus. Il alla, comme d'habitude, au bois, avec ses bœufs et ses vaches; mais tout le jour, il ne fit que rêver au moyen de sauver la princesse. Le soir, quand il revint, ce n'était que sanglots et cris de douleur, dans tout le château.

Le lendemain matin, après des adieux déchirants, on mit la pauvre jeune fille sur un cheval, le plus mauvais de l'écurie, et ses parents et ses amis l'accompagnèrent jusqu'à la lisière de la forêt. Là, elle descendit de cheval, embrassa encore une fois ses parents, puis elle pénétra, seule, et à pied, dans le bois. Elle allait lentement, en pleurant et en sanglotant, lorsqu'elle vit venir à elle un beau cavalier monté sur un magnifique cheval, suivi d'un chien et couvert d'une armure complète; le tout était de la couleur de la lune, cheval, chien, épée et armure. C'était Robardic, qui avait pris tout cela à la première écurie du château du vieux sanglier.

— Où allez-vous ainsi, belle demoiselle? lui demanda le cavalier.

— Hélas! à la mort, répondit-elle.

— Si jeune et si jolie! je ne le permettrai pas; je mourrai moi-même plutôt!

— Hélas! nul homme au monde ne peut me sauver; je suis destinée à être dévorée par un monstre qui habite dans cette forêt, un serpent à sept têtes, qui lance du feu et que personne ne peut vaincre.

— Ce n'est pas bien sûr, cela; montez en croupe derrière moi, et je vous conduirai jusqu'au monstre, et puis, nous verrons bien.

— Excusez-moi, je ne veux pas aller chercher la mort à cheval; j'arriverai toujours assez tôt à pied.

Robardic prit la jeune fille en croupe, et se dirigea avec elle vers la caverne du serpent.

— Jette-moi vite cette jeune fille! lui dit le monstre.

— Doucement, s'il vous plaît, lui répondit Robardic, car si vous voulez l'avoir, il faut que vous la gagniez, et nous combattons auparavant.

— Songe donc, jeune imprudent, que j'ai sept têtes, et que j'ai déjà détruit des armées entières.

— Et quand tu en aurais quatorze, je n'ai pas peur de toi!

— Jette-moi, vite, cette jeune fille, te dis-je, ou tu t'en repentiras!

— Viens la prendre, si tu veux l'avoir.

Et le serpent avança ses sept têtes hors de son antre, et se mit à lancer du feu. Mais l'armure de Robardic le protégeait contre le feu, et protégeait aussi la jeune fille, qui s'abritait de son mieux derrière lui. Avec son épée, trempée dans du

sang d'aspic, il frappait, comme un enragé, sur le monstre, qui, à chaque coup, poussait un cri épouvantable. Il fit tant et si bien, qu'il coupa six têtes au serpent, qui jamais n'avait été si malmené.

— Quartier, jusqu'à demain ! cria-t-il alors.

— Je le veux bien, répondit Robardic, qui, lui-même, n'était pas fâché de pouvoir se reposer.

Le serpent rentra dans son antre ; et Robardic et la jeune fille partirent. Arrivés à la lisière de la forêt, celle-ci y retrouva son cheval ; quant à ses parents, ils étaient tous partis, n'ayant plus aucun espoir de la voir revenir.

— Montez sur votre cheval, lui dit Robardic, et retournez chez vous.

— Venez avec moi, je vous prie, pour que je vous présente à mon père.

— Non, je ne le puis pas, quant à présent ; mais ayez bon espoir ; demain, vous me trouverez encore ici.

— Dites-moi, au moins, votre nom.

— Pas encore, mais quand je vous aurai sauvée définitivement.

Ils se séparèrent. La demoiselle retourna, seule, au château de son père, où l'on fut bien étonné de la revoir. On l'embrassa, on pleura de joie, on la pressa de questions, et elle raconta comment elle avait été sauvée par un jeune cavalier, qu'elle avait rencontré dans la forêt, qui avait combattu le serpent et lui avait coupé six têtes : mais, le lendemain, hélas ! il faudrait retourner, car le serpent n'était pas encore mort.

— Qui est ce cavalier ? et pourquoi ne l'avez-vous pas amené ?

— Il a refusé de m'accompagner et de dire son nom. Mais il a promis de combattre encore pour moi, demain.

Et voilà l'espoir de renaître dans les cœurs, car on se disait que, puisque le serpent n'avait plus qu'une seule tête, le cavalier inconnu, qui lui en avait déjà coupé six, en viendrait facilement à bout.

Robardic, en quittant la jeune fille, était allé reconduire le cheval et le chien et déposer ses armes dans l'écurie du sanglier : puis, il rentra tranquillement au château, au coucher du soleil, avec ses bœufs et ses vaches. Trouvant tout le monde joyeux et content, il feignit d'en être étonné, et en demanda la cause à la vieille cuisinière. Celle-ci lui expliqua tout.

— Et personne ne connaît ce cavalier ? demanda-t-il.

— Personne ; il a refusé de dire son nom ; mais il a promis de combattre encore, demain, pour notre jeune maîtresse, et l'on fera en sorte de le reconnaître.

— C'est bien singulier !

Le lendemain matin, Robardic partit, à l'heure ordinaire, avec son troupeau, et peu après, la jeune fille, accompagnée de ses parents, se rendit encore sur le

même cheval, à la lisière du bois. On était moins triste, mais, non sans inquiétude, pourtant, car le cavalier inconnu viendrait-il, comme il l'avait promis?

Après avoir fait de nouveau ses adieux, la jeune fille pénétra, seule encore, dans l'intérieur du bois, lentement et regardant de tous côtés si elle ne verrait pas le cavalier de la veille. Il ne tarda pas à arriver, monté, cette fois, sur un cheval couleur des étoiles, suivi d'un chien et portant des armes de même couleur. Il prit, comme la veille, la demoiselle en croupe, et se dirigea avec elle vers la caverne du serpent.

— Jette-moi, vite, cette jeune fille, lui dit le monstre, en les voyant.

— Tu l'auras, si tu la gagnes; viens la chercher, lui répondit Robardic.

— Jette-la-moi, te dis-je, ou si tu ne le fais, tu t'en repentiras.

— Bah! pour une tête qu'il te reste, je pense que je n'aurai pas de peine à l'abattre, puisque, hier, je t'en ai abattu six.

— Tu te trompes grandement, car, au lieu de sept têtes que j'avais hier, j'en ai quatorze aujourd'hui.

— Et quand tu en aurais trente, je m'en soucie peu; sors-les, vite, et commençons le combat.

Le serpent sortit ses quatorze têtes, et le combat commença, plus terrible que jamais. Il fallait voir Robardic frappant à coups redoublés, avec sa bonne épée, qui détachait une tête, presque à chaque coup. Le monstre le couvrait de feu, et poussait des cris qui faisaient trembler les hommes et les animaux à plusieurs lieues à la ronde. Enfin, que vous dirai-je? Robardic combattit tant et si bien, qu'il abattit treize têtes, sur quatorze.

— Quartier, jusqu'à demain! lui cria encore le serpent. Et il lui accorda encore quartier, car il était aussi bien aise de pouvoir se reposer, après avoir si rudement besogné.

Et il reconduisit la demoiselle jusqu'au lieu où il l'avait prise, en lui disant que le lendemain elle le retrouverait au même endroit. Mais il refusa encore de dire son nom et de se faire connaître.

La demoiselle retrouva ses parents qui l'attendaient sur la lisière du bois, et ils s'en retournèrent ensemble, tout joyeux et remplis d'espoir, pendant que Robardic allait reconduire son cheval et son chien, et déposer ses armes couleur des étoiles, dans la seconde écurie du château du vieux sanglier. Puis, au coucher du soleil, il revint tranquillement, poussant devant lui son troupeau, comme s'il eût été complètement étranger à tout ce qui se passait.

Enfin, pour abrégé, le lendemain, la demoiselle partit pour la caverne du serpent, pour la troisième fois, et elle trouva, comme les deux jours précédents, son cavalier inconnu, qui vint à elle avec un cheval, un chien, une épée et une armure

couleur du soleil, cette fois. Il était si beau, si resplendissant, qu'il ressemblait au soleil lui-même. Ils allèrent à la caverne du serpent. Le monstre avait trente têtes, à présent. Aussi, le combat fut-il plus rude que les deux jours précédents, et peu s'en fallut que Robardic ne succombât, cette fois. Pourtant, il vint encore à bout d'abattre les trente têtes. Puis, avec sa bonne épée, il découpa le corps du serpent en menus morceaux, et les dissémina dans le bois, à droite, à gauche, de tous les côtés, pour qu'ils ne pussent pas se rejoindre.

La demoiselle était sauvée, à présent. Elle se jeta au cou de son sauveur et, l'embrassant tendrement, elle lui dit :

— Vous m'avez sauvé la vie ! A présent, du moins, consentirez-vous à me dire votre nom et à venir avec moi chez mon père ?

— Pas encore, mais, sans tarder, vous connaîtrez la vérité.

La demoiselle retrouva, comme la veille, ses parents et ses amis, qui l'attendaient à la lisière du bois, et, en la voyant revenir, ils poussèrent des cris de joie. Toutes les cloches de la ville voisine se mirent aussitôt en branle, et ils s'en retournèrent au château, en chantant et en dansant, et on fit un festin magnifique.

Cependant, Robardic, après avoir reconduit le cheval et le chien et déposé l'épée et l'armure couleur du soleil, dans la troisième écurie du château du vieux sanglier, revint, selon son habitude, au coucher du soleil, poussant tranquillement devant lui ses bœufs et ses vaches. En voyant cette allégresse et ce bonheur succédant subitement à la tristesse et à la douleur, il feignit d'en être étonné, et en demanda la cause.

— Comment, lui répondit-on, vous ne savez donc pas la grande nouvelle ?

— Quelle nouvelle ?

— Notre jeune maîtresse est sauvée ! Le serpent est vaincu et mort !

— Vraiment ? J'en suis bien aise ; mais qui donc l'a tué ?

— Un cavalier inconnu, qui n'a pas voulu dire son nom, et qui est beau comme le soleil.

— C'est vraiment bien fâcheux qu'on ne sache pas son nom.

Et il ne dit rien de plus.

Les festins, les jeux, les danses et les chants durèrent huit jours entiers. Cependant, Robardic allait tous les matins au bois, comme devant, avec ses bœufs et ses vaches.

La demoiselle dit un jour à son père qu'elle ne serait heureuse que lorsqu'elle connaîtrait le beau cavalier à qui elle devait la vie.

— Mais comment faire pour le retrouver ? lui demanda le vieux seigneur.

— Il faut faire bannir partout que vous voulez faire des courses, que vous invitez tout le monde à s'y rendre, et que vous donnerez la main de votre fille à celui

qui arrivera le premier au but, car il a des chevaux que nul autre ne devancera jamais. Tous devront passer sous la fenêtre de ma chambre, où je me tiendrai, et si mon cavalier vient à passer, je le reconnaîtrai bien.

Ainsi il fut fait. On envoya des messagers de tous les côtés pour annoncer les courses. Au jour convenu, il vint des chevaliers, des seigneurs et jusqu'à des princes, de tous côtés. Tous passèrent sous la fenêtre de la jeune fille, mais elle ne reconnut aucun d'eux pour son sauveur. Elle en était fort contrariée, lorsqu'on vit arriver, après tous les autres, un cavalier inconnu, monté sur un superbe cheval couleur de la lune. Il passa avec la rapidité de l'éclair.

— C'est lui c'est lui! arrêtez-le! cria la demoiselle, dès qu'elle le vit.

Mais le cavalier fit sauter son cheval par dessus le mur de la cour, et disparut. Tout le monde en était étonné, et la demoiselle ne pouvait se consoler de le voir lui échapper de la sorte.

Un paysan cornouaillais, qui était arrivé le premier au but, réclamait la récompense promise. Mais il fut décidé que l'épreuve recommencerait, le lendemain.

Le soir venu, le pâtre Robardic rentra, comme d'habitude, avec son troupeau, et personne ne fit attention à lui.

Le lendemain matin, il retourna au bois, avec ses bœufs et ses vaches; mais, les abandonnant aussitôt, puisqu'il n'avait plus rien à craindre du sanglier, il alla au vieux château et prit, cette fois, le cheval, le chien, l'épée et l'armure couleur des étoiles; puis, il se rendit aux courses. Quand il arriva, tout le monde avait déjà passé sous les fenêtres de la demoiselle. Dès qu'elle le vit venir, elle cria :

— Le voilà! le voilà! arrêtez-le!

Mais il s'enfuit encore, comme la veille.

Cependant le paysan Cornouaillais qui, cette fois encore, était arrivé le premier au but, réclamait instamment sa récompense. Le vieux seigneur était désolé, et sa fille encore davantage. Celle-ci demanda une troisième et dernière épreuve, pour le lendemain. Elle lui fut accordée.

Le même paysan arriva le premier au but. Mais, au même moment, on vit arriver un cavalier resplendissant comme le soleil lui-même. C'était encore Robardic, avec son cheval et son armure de la couleur du soleil.

— C'est lui! c'est lui! arrêtez-le! arrêtez-le cria encore la demoiselle, à sa fenêtre.

Cette fois, on avait placé des soldats armés tout autour de la cour, avec ordre d'arrêter le l'inconnu, dès qu'il se montrerait. Au moment où il passait, rapide comme l'éclair, un soldat le blessa au pied avec son épée.

— Je l'ai touché s'écria-t-il; son sang a coulé!

Mais il s'échappa néanmoins.

Grand était le désespoir de la pauvre demoiselle de se voir réduite à épouser le paysan cornouaillais. Il fallut pourtant s'y résigner ; mais il lui restait un dernier espoir. Elle dit à son père d'inviter tous les coureurs à se présenter, le lendemain, au château, pour qu'on visitât leurs pieds. Tous ceux qui avaient pris part aux courses se présentèrent, et leurs pieds furent visités avec soin. Un seul avait une blessure récente au pied droit, et qui pouvait avoir été faite par une épée. C'était un autre paysan cornouaillais, qui ne valait pas mieux que le premier. Il s'était fait lui-même cette blessure, avec son couteau. La pauvre demoiselle était au désespoir, car elle était certaine que ce n'était pas encore celui-là son sauveur. Comment faire ? Le pâtre Robardic, seul, qui regardait tout cela, d'un air indifférent, n'avait pas montré ses pieds. Voyant cela, elle dit à son père :

— Il y a encore quelqu'un, mon père, dont les pieds n'ont pas été visités.

— Qui donc ? ma fille.

— Le pâtre Robardic.

— Bah ! mon enfant, comment voulez-vous qu'un pâtre, un pauvre garçon comme l'est Robardic, ait pu se montrer un chevalier si courageux et si brillant ; cela n'est pas raisonnable.

— Je ne sais, mon père, mais quelque chose me dit que ce pourrait bien être lui ; faites aussi visiter ses pieds, je vous prie.

Le vieux seigneur fit visiter les pieds de Robardic, uniquement pour contenter sa fille.

On vit alors, avec étonnement, qu'il portait au pied droit une blessure récente, faite par une épée, et alors il avoua tout.

Le paysan Cornouaillais⁶⁰, convaincu de fraude, fut écartelé entre quatre chevaux, et Robardic épousa la demoiselle qu'il avait sauvée, et qui était très belle et très riche, et cette récompense lui était bien due.

Il y eut, à cette occasion, des fêtes et des festins, qui durèrent des mois entiers. Tout le monde, dans le pays, y fut invité, les pauvres comme les riches. J'aurais bien voulu me trouver là aussi ; j'aurais soupé un peu mieux que je viens de le faire, n'ayant eu que des pommes de terre cuites à l'eau pour tout régal !

CONTÉ PAR MARGUERITE PHILIPPE,
DE PLUZUNET (CÔTES-DU-NORD).

⁶⁰ Dans le conte qui suit, c'est un charbonnier Cornouaillais. Ce tournoi de la fin et la blessure au pied qui fait reconnaître le héros ressemblent beaucoup à la reconnaissance qui termine le Roman et le Dict de Robert le Diable.

Table des matières

Le trésor du Ménez-Bré 4

CONTES COLLECTÉS DANS LES ANNÉES 1868 ET 1869

Péronic 8
La Princesse de Tronkolaine 20
Jean et Jeanne 30
Janvier et Février ou le ruban de peau rouge 39
L'hiver et le roitelet 47
Le chat et les deux sorcières 55
L'oiseau à l'œuf d'or 59
Le Prince Pengar et le Génie 74
La princesse du Palais-Enchanté 79
La bonne femme et la méchante femme 94
Le loup gris 109
Le prince de Tréguier et le roi serpent 115
Le géant Calabardin et la princesse aux cheveux d'or 122

CONTES COLLECTÉS DE 1870 A 1873

Fantic Loho ou le linceul des morts 133
Le bossu et ses deux frères 138
Cendrillon 143
Les trois frères ou le chat, le coq et l'échelle 155

CONTES COLLECTÉS DE 1886 A 1889

Le recteur de Lanvézéac 163
Une princesse et sa servante 167
Jeanne et Jeanne (Eun dapadenn — Une attrape) 173
Si Adam avait voulu 175
Titi La houppe 177
Le Hérisson Staki 178
Mao Kergarec ou le pacte avec le diable 180
L'enfant qui trompa le Diable 191

LES CONTES DE MARAC'HID FULUP

La Princesse devineresse et le bossu.....	198
Jean-sans-peur	202
Le chemin du Paradis	208
Les deux capucins ou la destinée.....	217
Le fouet ardent	221

MARC'HARID FULUP COLLECTRICE

Sainte Touina	223
Iouenn Kermen ou l'homme de parole.....	233
Jean le fort et les trois géants	244
Le manteau, la serviette et la bourse	251

CONTES SANS DATE

Le lièvre de Coatnizan.....	260
L'Abbé Sans-Souci	262
Les six frères paresseux	267
Pour avoir travaillé le jour de Noël	274
Les trois fils, ou la fête de saint Joseph	279
L'âme damnée.....	281
Les deux sœurs qui se haïssaient	283
Damné, quoique dévot.....	284
L'Enfant gâté.....	285
Emporté par le diable	286
Les deux méchantes sœurs	287
Quelque compagnie que l'on suive, l'on en a toujours sa part.....	288
Le pain changé en une tête de mort	293
Il est bon d'être charitable envers les pauvres	296
La femme qui ne voulait pas avoir d'enfants.....	299
La bonne petite servante	301
Robardic le pâtre	303



© Arbre d'Or, Genève, octobre 2007
<http://www.arbredor.com>

Illustration de couverture : Marguerite Philippe, D.R. Celle que Le Braz qualifiait de son vivant de « reine du folklore breton » était plus connue sous le surnom de *Godic ar Vonzès* (la Manchote).
Composition et mise en page : © ATHENA PRODUCTIONS / PhC